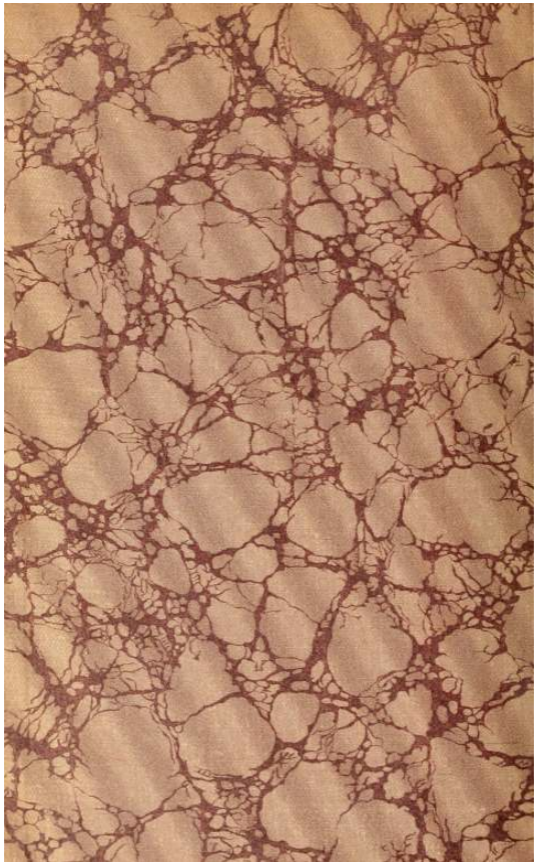
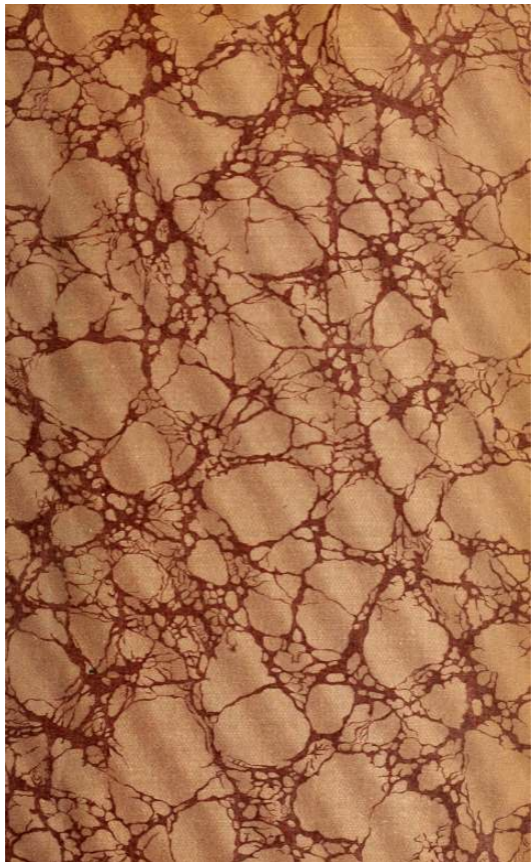


This book made available by the Internet
Archive.





SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES DE L'ALGÉRIE

LES
MONUMENTS ARABES
DE TLEMÇEN

PAR MM.

WILLIAM MARÇAIS

DIRECTEUR DE LA MÉDUSA DE TLEMÇEN

ET

GEORGES MARÇAIS

*OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.*

Contenant 30 planches hors texte photographique et 82 illustrations dans le texte



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'École Normale Supérieure

4, RUE LE GOFF, 4

1903

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



LES MONUMENTS ARABES
DE TLEMCEN

W. 512

9118 bis

Levant

et. 80.

HA
M 9138m

SERVICE DES MONUMENTS HISTORIQUES DE L'ALGERIE

LES
MONUMENTS ARABES
DE TLEMÇEN

PAR MM.

WILLIAM MARÇAIS

DIRECTEUR DE LA MÈDERRA DE TLEMÇEN

ET

GEORGES MARÇAIS

*OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGERIE*

Contenant 30 planches hors texte phototypie et 83 illustrations dans le texte



253765
21. 4. 31

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'École Normale Supérieure

4, RUE LE GOFF, 4

1903

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street, Toronto, Ontario M5S 1A5

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street, Toronto, Ontario M5S 1A5

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
130 St. George Street, Toronto, Ontario M5S 1A5

PREFACE

Il n'y a guère de ville musulmane en Algérie sur laquelle on ait autant écrit que sur Tlemcen. Son histoire, son épigraphie, son archéologie, ont déjà fait l'objet d'assez nombreuses publications. Parmi elles, il faut citer en première ligne les ouvrages de l'abbé Barges. A la suite d'un voyage accompli dans cette ville au lendemain de l'entrée des troupes françaises (septembre-octobre 1846, ce savant s'éprit pour Tlemcen d'un véritable amour. La majeure partie de son œuvre d'arabisant fut dès lors consacrée à l'étude de l'antique capitale zéiyânide. Ses notes de voyage ont été réunies par lui dans son ouvrage intitulé : Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom ¹. Ce livre, malgré de légères erreurs, que la brièveté du séjour fait par l'auteur dans la cité de Yarmorâsen rendre fort excusables, est rempli de documents

intéressants, de précieuses observations personnelles, il

1. Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom (sa topographie, son histoire, description de ses principaux monuments, anecdotes, légendes et récits divers), souvenir d'un voyage. Paris, 1859.

a surtout l'immense avantage de nous retracer de Tlem-cen un tableau qui, sur bien des points, hélas ! n'appartient déjà plus qu'à l'histoire. En 1852, Barges avait publié son Histoire des Beni-Zeyân * ; en 1887, il donna le Complément de l'Histoire des Beni-Zeyân- ; entre-temps il avait consacré deux brochures l'une à l'étude du grand saint tlemcenicn, Sidi Bou-Médyen 3 , l'autre à un essai sur le commerce de Tlemcen avec le Soudan au moyen âge' 1 .

D'une importance presque égale aux travaux

de l'abbé Barges sont ceux de Ch. Brosselard, qui habita Tlemcen pendant de longues années (il y fut sous-préfet de 1853 à 1862). Entouré de lettrés musulmans, dans la société desquels il se plaisait fort, ce bon arabisant débrouilla, avec une rare sagacité, l'épigraphie tlemceniennne. Les inscriptions de Tlemcen, publiées par lui avec d'abondants commentaires, offrent des documents de premier ordre à quiconque veut étudier l'archéologie et l'histoire de cette ville 5 .

L'intérêt architectural des monuments tlemceniens

1. Histoire des Beni-Zeiyân, vois de Tlemcen, par l'imam Cidi Abou-Abd Allah-Mohammed Ibn Abd'el-Djelylel-Tenessy, traduit de l'arabe. Paris, 1852; Sur el-Tenessy (-J- 1494 899 de l'hégire), cf. Journal asiatique, novembre-décembre 1851, p. 586 et ss.;

Barges, complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, p. 319 et ss.

'J. Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, rois de Tlemcen. Paris, 1887.

3. Vie du célèbre marabout Cidi Abou-Médién. Paris, 1884.

i. Mémoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan sous le règne des Beni-Zeiyân (Extrait de Berue de l'Orient). Paris, 1853.

5. Tombeaux des Emirs Béni Zeiyân et de Boabdil. Paris, 1851 (Extrait du Journal asiatique) ; — les Inscriptions arabes de Tlemcen, dans la Revue Africaine, 1858 à 1861.

n'échappa pas à Duthoit, qui fut inspecteur des monuments historiques en Algérie de 1871 à 1880. Il a laissé sur eux, dans un rapport, d'importantes observations

accompagnées de croquis, de dessins et de plans. C'est là une source importante de renseignements dont il importe détenir compte dans une élude d'ensemble de l'architecture tlemcenienne '.

11 convient de mentionner aussi une bonne monographie de Piesse, continuée par Canal, dans la Revue de F Afrique française -.

Dans la masse des descriptions moins scientifiques que pseudo-littéraires inspirées par Tlemeen à des visiteurs d'un jour, il faut signaler les jolies pages qu'Ary Renan a consacrées à ses monuments dans la Gazette des Beaux-Arts* et les articles moins estimables parus dans le Tour du monde et signés de Lorrain '.

Enfin une large part est faite aux édifices tlemceniens dans la bonne étude d'ensemble que Basset a publiée sur le Développement

historique de Part maghribin dans Y Algérie par ses monuments ■'.

De ces publications, les unes, comme les ouvrages de Barges, tirées à un nombre assez restreint d'exemplaires, sont aujourd'hui devenues fort rares; les autres sont éparses dans diverses revues ou dans des collections

1. Archives des Missions scientifiques. 3^e série, t. I, 1873. p. 305 et suiv.
2. Revue de l'Afrique française, 1888, n^o 39-40. Réunis en volume 1899.
3. Gazette des Beaux-Arts, 111^e part., t. VII, p. 383-400; t. IX. 177-193.
4. Tour du Monde, I, p. 300-68. — Citons aussi E. Barclay, The Mosques of Tlemcen dans *F. nyl. illustred Magazine*, février 1802.
5. L'Algérie par ses monuments : 11,

domination arabe. Paris, 1900.

comme les Archives des Missions scientifiques, difficilement accessibles au public. Il a paru qu'une étude d'ensemble sur les monuments tlemceniens ne serait pas inutile; et M. le directeur des Beaux-Arts a bien voulu nous en confier l'entreprise. Aussi bien il nous restait peut-être à faire quelque chose de plus que nos devanciers. Le principal intérêt des édifices tlemceniens réside, comme nous espérons le montrer plus loin, dans l'évidente parenté qui les unit aux monuments andalous. Que l'on songe, d'autre part, que Girault de Prangey, dont Y Essai sur l'architecture des Mores ' demeure le meilleur manuel d'archéologie musulmane occidentale, ignorait entièrement les monuments de Tlemcen, et l'on comprendra que, sur ce terrain, une étude comparative restait à faire; nous l'avons tentée dans cet ouvrage.

L'introduction paraîtra peut-être démesurée. Après mûre réflexion, nous avons jugé à propos de grouper au début du livre, dans un tableau d'ensemble, les observations d'ordre un peu général sur le style, la construction, la décoration, que nous a suggérées l'étude individuelle des monuments tlemceniens. De la sorte cette introduction peut être considérée comme un essai de petit précis de l'art arabe maghribin ; et sur bien des points, dans le reste de l'ouvrage, nous n'avons eu qu'à y renvoyer.

Les dessins qui illustrent ce livre sont l'œuvre de l'un

I. Essai sw l'architecture des Arabes el des Mores en Espagne, en Sicile et en Barbarie. Paris, 1841.

de nous. Ils ont été exécutés tout exprès en présence des monuments pendant les mois

de mai, juin et juillet 1902. Un petit nombre d'entre eux seulement a été emprunté aux relevés des édifices tlemcenien, qui figurent dans les dossiers des monuments historiques. Des photographies, quelques-unes sont l'œuvre de M. S. Gsell, et de M. le capitaine Bertillon, que nous remercions vivement de cette communication de documents. Nous sommes redevables de la plus grande partie à nos amis, MM. Chantron et Perdi'izet, professeurs au collège de Tlemcen. Avec une bonne grâce infatigable, ils ont mis à notre disposition leur talent de photographes, et c'est au cours de nos communes promenades archéologiques à travers les rues de Tlemcen et les chemins de sa banlieue que les clichés reproduits dans les planches de cet ouvrage ont été réunis. Ce sont pour nous, qu'il nous soit permis de le dire, non seulement des documents, mais aussi de bons souvenirs.

Nous devons enfin remercier tout particulièrement M. S. Gsell, professeur à l'Ecole des Lettres d'Alger, dont la complaisance nous a épargné les soucis matériels de la reproduction phototypique, de la correction des épreuves de l'illustration. Pour tout ce qui concerne cette partie de l'ouvrage il a prêté un continuel secours à notre inexpérience, et nous lui en avons une bien vive gratitude.

Tlemcen, octobre 1902.

William et Georges Marçais.

INTRODUCTION

A mi-hauteur de la pente qui descend du Djebel Terni, enveloppée de massifs séculaires d'oliviers, de figuiers et de téréliintlies, ayant à ses pieds le lapis changeant des vallées de la Tafna et de la Safsaf, Tlemcen, « la bien gardée de Dieu », occupe

une des plus admirables positions que puisse choisir un faiseur de villes. Au Sud, elle a la couronne des plateaux rocheux ; au Nord, elle domine la plaine semée de villages, de marabouts et que ferme très loin la ligne souple des hauteurs. A l'Ouest, s'élèvent au milieu des champs de vignes les ruines grandioses d'El-Mansourah la guerrière ; à l'Est, au liane de la montagne, se groupe le petit bourg sacré d'El-Eubbâd où dort le saint le plus vénéré du Maghrib.

Les chants populaires composés en l'honneur de la vieille cité sont innombrables ; et les écrivains d'école ont assemblé, pour décrire son charme, toutes les fleurs de la rhétorique arabe. Suivant Yahya-ben-Khaldoun : «Elle est semblable à une jeune fiancée sur son lit nuptial. Les palais de Tlemcen éclipsent le Khawernaq, font rougir Er-Roçâfa, et se moquent d'es-Sedir 1 .

1. Le Khawernaq el le Sedir étaient des palais des mis de Hira, cr-Roçtifa des palais abbassides dont la splendeur esl devenue proverbiale dans la littérature arabe.

Les vallées fleuries qui l'entourent sont pleines do sources, étin-celantes comme lalame qu'on tire du fourreau. » Et, après avoir épuisé les hyperboles, il cite successivement les poètes Abou-Abdallah-ben-Khemîs, El-Hâdj-ben-Abou-Jemâa, Ibn-Khafadja, Abou-Obaïd qui tous chantent à l'envi les grâces de la perle du Maghrib 1 . Plus robuste et plus substantielle est la prose naïve de Jean Temporal, le traducteur de Jean-Léon dit Léon l'Africain, qui la visita au xvi" siècle : « Telonsin, dit-il, est une grande et royale cité. Du temps du roi Abou-Tesfin, elle parvint jusques au nombre de seize mille feux, et si elle était acGrue en grandeur, elle n'était pas moindre en civilité et honnête façon de vivre... Tous les marchands et

artisans sont séparés en diverses places et rues, comme nous avons dit de la cité de Fez. Mais les maisons ne sont pas si belles ni de (elle étoffe et cou-tanges. Outre cela, il v a de beaux temples et bien ordonnés. Puis se trouvent cinq collèges d'une belle structure ornés de mosaïques et d'autres ouvrages excellents dont les aucuns furent édifiés par les rois de Telensin et les autres par les rois de Fez... Il s'y trouve davantage un grand nombre d'hôtelleries à la mode africaine, entre lesquelles il en est deux où logent ordinairement les marchands genevois et vénitiens. Et sont les murailles merveilleusement hautes et fortes donnant entrée par cinq portes très commodes et bien ferrées, joignant lesquelles sont les loges des officiers, gardes, et gabel-liers. Hors la ville se voient de belles possessions et maisons, là où les citoyens ont accoutumé en temps d'été demeurer pour le bel ébat qu'on y trouve, pour ce qu'outre la plaisance et belle assiette

du lieu, il y a des puits et fontaines

l. Bagkyat-er-Rouioâd (manuscrit de la Médersa de Tlemcen. n° Il . fol. 27; Barges, Complément l'Histoire des Béni Zeiyân, p. 511 et suiv.

vives d'eau douce et fraîche. Puis, au dedans le pourpris de chacune possession, sonides treilles de vignes qui produisent des raisins de diverses couleurs et d'un goût fort délicat avec des cerises de toutes sortes et en si grande quantité que je n'en vis jamais tant en lieu où je me sois trouvé.

Les habitants de Telensin sont divisés en quatre parties, écoliers, marchands, soldats et artisans. Les marchands sont pécunieux, opulents en possession, hommes justes ayanten singulière recommandation la loyauté et honnêteté de leurs affaires, et prenant merveilleusement plaisir à tenir la

cité garnie, en sorte (pie, pour y faire conduire la marchandise, se transportent au pays des noirs'. Les artisans sont fort disposet bien pris de leurs personnes, menant une très plaisante vie et paisible, et n'ont d'autre chose qui leur revienne mieux que de se donner du bon temps. Les soldats du roi sont tous gens d'élite, et soudoy s suivant qu'on les sent suffisants et mettables, tellement que le moindre d'entre eux touche 300 ducats par mois... Les écoliers sont fort pauvres et demeurent aux collèges avec une très grande misère ; mais, quand ils viennent à être docto-r s, on leur donne quelque office de lecteur ou de notaire, ou bien ils se font prêtres. Les marchands et citoyens vont honorablement vêtus, et le plus souvent mieux en ordre que ceux de Fez, parce qu'à vrai dire ils sont plus magnifiques et libéraux

2 . »

Ce tableau séduisant n'est malheureusement

plus conforme en beaucoup de points à la vérité actuelle. Où sont « les cinq collèges d'une belle structure » où enseignèrent Sidi Senousi, le

1. Cf.. sur le commerce de Tiemcen avec les pays «lu Soudan, Barges, ouvrage cité, p. ir, note 4.

2. Description <le V Afrique, tierce partie du monde, écrite par Jean-Léon 1 Africain, édition Schefer, Paris, 1898, 111, p. 20-29.

chérif Abou-Abdallah, Sîdi Ben-Merzouq El-hafid, et le grand historien des Berbères Abd er-Rahmân-Ben-Khaldoun, et tant

de cliikhs si savants et si respectables 1 ? Où est la Médersa Tâchfinîya dont le beau portail de mosaïque s*élevait naguère encore sur remplacement de la place d'Alger actuelle 2 ? Mais il est trop tard pour se plaindre, pour déplorer le vandalisme des maitresde

Tlemcen pendant les trois derniers siècles. Il faut se contenter d'admirer ce qui subsiste de la « grande et royale cité » et de conserver jalousement ces restes si intéressants par leur valeur d'art et leur importance historique.

Tout d'abord il nous paraît indispensable de retracer dans ses grandes lignes le passé historique de Tlemcen. Nous le ferons bien entendu au seul point de vue qui nous occupe. Il ne s'agit pas ici de mettre en lumière le rôle exact que tint cette ville dans l'histoire générale de l'Afrique mineure depuis la conquête musulmane, mais de dresser simplement, en suivant le cours des âges, le bilan de ce que Tlemcen doit de gloire architecturale à chacun de ses anciens maîtres.

Agadir jusqu'à la conquête almoravide et à la fondation de Tagrdr. — Tlemcen est la

Pomaria romaine. La ville antique était située sur le plateau où est aujourd'hui Agadir, Le nom de Pomaria a été relevé dans plusieurs inscriptions trouvées sur cet emplacement 3 . On ignore ce qu'était exacte-

1. Cf., sur les écoles de Tlemcen smis les Déni Zeiyàn, le chapitre xiv de Barges, Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom.

2. Cf., sur cel édifice, infra, p. 27. note 2.

3. Cf. Barges, Tlemcen. capitule du royaume de ce nom. p. 17.'j ; — I. Kli.il-doun, Histoire des Berbères (traduction), III. p. 323: — Audollent, Sur un groupe d'inscriptions de Pomaria (Tlemcen) eu Mauritanie césarienne (Mélanges Rossi. Publications de V Ecole française de Home, 1892. p. 127-135); — C. /. /.., vin, 9906-9908, 9955-9960;

— consulter aussi avec précaution Canal, Pomaria-Tlemcen sous la domination romaine (extrait du Bulletin de géographie et d'archéologie d'Oran, 1889).

INTRODUCTION U

mont la localité à l'époque <lc la conquête musulmane. Son sol n'a pas fourni d'antiquités romaines ou byzantines de marque. Les incursions de la première invasion arabe durent passer sur Tlemcen comme sur le reste de l'Afrique mineure sans y laisser de traces sérieuses. Au témoignage d'Ibn-Khaldoun, elle aurait été conquise par A.bou'1-Mohâdjir, lieutenant d'I >qba-ben-Nâfi, et, en souvenir de ce lointain événement, une source tlemcenienne aurait porté encore, à l'époque du grand historien, le nom de Aïn-El-Mohâdjir 1 . Rappelons aussi pour mémoire une tradition locale qui fait de l'un des saints les plus anciens de la

ville, Sidi Wahhâb, un compagnon du prophète venu à la suite d'Oqba à la conquête du Maghrib et mort à Tlemcen-. A l'époque héroïque du Khâridjisme, Tlemcen apparaît comme le siège (Tune petite principauté çofrite avec, pour imam, Abou-Qorra. Mais, en 790 (174 do l'hégire . elle est conquise par Idris I er . C'est au nom de ce prince qu'est attachée la première mention historique d'une construction d'édifice à Tlemcen. « Idris, dit l'auteur du Qartds, entra sans coup férir ii Tlemcen, donna Vamdn au peuple et édifia une belle mosquée qu'il orna d'une chaire sur laquelle il fit graver ces mots : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. Cette mosquée a

1. Histoire des Berbères (traduction), III. p. 331. Aujourd'hui l'on ne connaît plus Ain-El-Mohndjir ; toutefois une source située dans la montagne au-dessus de Mansourah porte le nom de Aïn-El-Mo.ljer, et la tradition

locile veut que l'empreinte des pas d'un compagnon du Prophète soit marquée tout auprès.

2. Le nom de ce personnage dont la qoubba est très vénérée se trouve écrit dans les textes Wahb-ben-Monebbih [par exemple Bostân, nuire manuscrit, p. tint : il y a là une curieuse confusion populaire avec le Juif converti. compagnon du prophète qui porte ce nom (Cf. Doutté, les Marabouts, p. 66. noies ~i. S ; — sur Wahb-ben-Monebbih : Chauvin, Recension égyptienne 'les Mille et une Nuits, :U-'i2. 51-58); — rappelons aussi la légende locale qui f:it d'Agadir une des stations du fabuleux voyage de Moïse et de Rhidhr : elle esl abondamment étudiée apud Basset, Nedromah et les Traras, XXI.

été élevée par les ordres de l'imam Idrîs-ben-Abdallah-ben-Hosain'. »

Il importe de ne pas oublier qu'à cette époque, Tlemcen, c'est Agadir, et rien de plus-, et des monuments tlemceniens celui dont l'édification première remonte le plus loin dans le passé se trouverait doue être la mosquée d'Agadir. Elle sulit au reste de fréquentes restaurations, reçut de nombreux compléments dans la suite des âges. Idris II y aurait retravaillé vingt-cinq ans après sa fondation ; les Omeyyades de Cordoue, les Beni-Zeiyân y ajoutèrent ou y firent des réparations. Sous la domination Idrîside, Tlemcen Agadir) devint probablement une sorte de place avancée vis-à-vis de Tiaret la Khâridjite. La forte position du lieu engageait a s'y établir solidement. Aux âges suivants, nous en voyons le commandement confit" par les Idrisides de Fâs à leurs cousins les descendants de Solaïmân-ben-Abdallah. Dès cette époque lointaine, Tlemcen apparaît comme nue dépendance d'un empire marocain. Elle est la vassale de

Fâs. 11 en sera presque continuellement de même jusqu'au jour où Yarmorâsen, débarrassé de la tutelle almohade, érigeria la ville en capitale d'un royaume indépendant. Mais cette longue tradition de vassalité pèsera lourdement sur les destinées de Tlemcen. Fréquemment, ses voisins de l'Ouest s'efforceront de la faire descendre de son nouveau rang, et de rétablir son antique dépendance vis-à-vis de Fâset de Marrâkecb.

1. Roudh-el-Qartâs (traduction Beaumier), p. 11; — Histoire des Berbères [traduction], 11, p. 560; — Barges Complément de l'Histoire des liens Zeiyân, 535 536.

2. Le nom d'Agadir paraît bien répondre à l'arabe djedâr, unir, endroit fortifié ; mais, comme on l'a remarqué, l'emprunt de ce mot par le berbère à une langue sémitique est antérieur à la conquête arabe. Il faut probablement songer au phénicien gadir (cf.

Barges, Tlemcen. ancienne capitale du royaume de ce nom, p. 153; — Basset, Nedromah et les Tracas. XI, note 4).

La dynastie des Idrîsides ne tarda pas à être battue en brèche par deux puissances rivales, les Omeyyades de Cordoue et les Fatimides. La branche de la famille idrîside fixée à Tlemcen gouverne tantôt sous l'une, tantôt sous l'autre de ces suzerainetés. Puis, à la chute définitive des descendants d'Idris I^{er}, elle est remplacée dans le commandement de la ville par une famille d'émirs Maghràwa, les Beni-Khàzer, de la grande race berbère des Zenata. Ces princes acceptent l'investiture des Omeyyades de Cordoue 1 .

Nous possédons des descriptions très sommaires de Tlemcen au ix^e siècle, laissées par des voyageurs et des géographes arabes. Us la dépeignent comme une ville peuplée, dans une banlieue fertile, déjà construite et

entourée d'un mur. Suivant Ibn-Haouqal (vers 950 de l'ère chrétienne), le mur est en brique ; suivant El-Yaouqûbi (vers 967 de l'ère chrétienne), il est en pierre et il est double-. En 973, Tlemcen est prise et saccagée par Bologgin e/.-Ziri, lieutenant des Fatimides dans le Maghrib ; ses habitants sont transportés à Achîr 3 .

Mais la ville se relève de ses ruines avec le gouvernement des émirs Maghràwa, connus sous le nom de Beni-Yala 4 . Préludant à son rôle de future capitale, elle peut être considérée alors comme le siège du gouvernement du Maghrib central. Au xi c siècle, elle voit venir jusqu'à elle les hordes nomades de nouveaux envahisseurs, la tribu Hilâlienne des Zighba. Mais

1. Cf., pour toute cette période de l'histoire de Tlemcen, I. Khaldoun, Histoire des Berbères, III, 335, ;3i; ; — Roudh-el-Qartâs , p. 113.

2. Ibn-Haouqal (éd. de Goeje . 63 : — El-Yaqôubi (éd. de Goeje), texte 17 ; traduction, 116, 111.

3. Cf. Lbn-Khaldoun, Histoire des Berbères, II, p. 10 : — Fournel, la Conquête de l'Afrique. II. p. 363.

4. Cf., sur cette dynastie tlemcenienne, Histoire des Berbères, III, 26y-272.

El-Bekri, qui écrit a cette époque i lniit-LOSO), la dépeint comme une ville prospère et forte. Il y signale un reste de population chrétienne (?) et donne le nom de cinq de ses portes 1 . L'emplacement de deux au moins peut facilement être déterminé : la première, la porte de Wahb, qui avait reçu le nom du vieux saint tlemcenien Sidi Wahb (Sîdi Wahhâb, cf. sit/trà, p. 11 . était située auprès de son tombeau, au Nord du petit bois de Sidi Yaquòb ; mention en est faite

dans des textes bien postérieurs 2 ; la seconde, l'porte de la montée (Bâb El-Aqba), était encore debout, il y a vingt ans. Située au levant d'Agadir, elle dominait le tombeau de Sidi Dâoudi. Ce personnage, le « maître du pays » avant Sidi Bou-Médyen, appartient lui-même au V e siècle 3 . Sa coupole dut être édiflée pour la première fois à cette époque. Mais il n'y a plus rien d'antique à discerner dans le petit monument actuellement debout, auquel est attaché le nom du saint. Semblable ;i beaucoup de qouhbas tlemceniennes, il a dû subir, au cours des siècles, de fréquentes restaurations. Conquête almoravide. — Fondation de Tagrdrt. — A la fin du xi" siècle, Tlemcen change de maîtres. Dès 1079, le prince almoravide Yousouf-ben-Tâchfin envoie son général Mazdali contre la capitale maghrawienne. En 1001, il vient lui-même renouveler l'attaque, prend la ville, et soumet à son pouvoir tout leMaghrib central.

Suivant une pratique dont l'histoire des peuples musulmans offre de nombreux exemples, il commença d'édifier une ville nouvelle à l'endroit où s'était dressé son

1. El-Bekri, Description de l'Afrique septentrionale (éd. de Slane), p. "G.

2. « La tombe de Sidi Yaqoub, bien connue, et où les vœux sont exaucés, est située à la porte de Wahb-ben-Monebbih » (Bosldn, notre manuscrit. 601, in fine).

3. Abou-Jafar Ahmed ed-Dàoudi mourut en 402 de l'hégire (1011 de 1ère chrétienne). Cf. Index librorum quos a magistris didicit Abu ISequer Ben Khair Ed. Codera), 1, p. 87.

camp ; ce fut sur le vaste plateau, situé à l'Ouest d'Agadir, à l'emplacement même de la ville moderne. Cette cité almora-viile, Tagrârt, est la véritable ancêtre de la Tlemcen actuelle. De son berceau, Agadir,

la ville se transporta une première fois vers l'Ouest au xi^e siècle, par ce curieux procédé. Au xiv^e siècle, elle sera sur le point île subir un nouveau et semblable déplacement, avec la construction de Mansourah. Nous renvoyons sur ce point au chapitre consacré aux ruines de cette localité. — Agadir prise, la nouvelle cité de Tagrârt demeura le siège officiel du Gouvernement. Les Almoravides y édifièrent un château-fort, qu'il faut probablement identifier avec le Qaçr el-qadîm. Tagrârt devait croître de plus en plus au fur et à mesure qu'Agadir déclinait, et survivre à cette dernière. Il semble certain qu'à la fin de la dynastie almoravide elle avait pris assez d'importance pour qu'on songeât à y édifier une grande mosquée. La date de 1136 (530 de l'hégire), relevée sur une inscription de la mosquée cathédrale de Tlemcen, montre qu'on avait travaillé, à cette époque, à une partie essentielle de l'édifice, la coupole du mihrâb 3 .

Conquête almohade. —Tlemcen, après avoir été un des boulevards de l'empire almoravide, vit la chute de cet empire. Elle fut le théâtre de la bataille décisive que l'almohade victorieux, Abd-el-Moumin, livra au dernier almoravide, Tâchfin-

1. Tagrârt, dit Lbn-Rhaldoun, signifie camp (Malialla) en Berbère; — conf., pour la fondation de Tagrârt, Ibn-Khaldoun, II, p. 7U ; III, p. 272; — Barges, Complément, p. 514 (le passage de la Baghyat-er-Rouxoâd, traduit par Barges à cet endroit, ne figure dans aucun des manuscrits que nous avons examinés).

2. Cf., sur le Quçr el-Qadîm : Brosselard, Tombeaux des Emirs Béni Zeiydn,

p. ;i3.

3. Cf. Brosselard. les Inscriptions de Tlemcen Revue africaine, décembre 1858, p. 86, 81);

— Barges. Tlemcen, ancienne capitale de ce nom, p. 435; — sur d'autres traces de la conquête almoravide dans le pays de Tlemcen, cf. Basset, Nedromah et les Tracas, p. 22 (inscription votive du temps).

ben-Ali. Les Almohades avaient établi et fortifié leur camp dans la gorge qui ouvre le plateau rocheux dominant la ville au Sud (es-Sakhratein, les deux rochers). Tagrârt, puis Agadir furent prises, et Tâchfin-ben-Ali s'enfuit vers Orano où il trouva la mort (1145). L'Abd-el-Moumin, maître de la ville, la dévasta d'abord ; puis, peu après, il fit relever les remparts d'Agadir, augmenter ceux de Tagrârt, et travailla à la Grande Mosquée ? . Ses successeurs l'imitent, accroissent et fortifient le vaste périmètre des murailles, surtout à l'époque de la lutte contre les Bêni Ghânya (^ 1185-1223). Yaqout, qui écrit à l'époque almohade, donne à Tlemcen la description suivante : « Tlîmsân (un Tnini-

sân) est formée de deux villes voisines, entourées de murs et distantes l'une de l'autre d'un jet de pierre. L'une est ancienne. l'autre nouvelle. La nouvelle, tracée par les Almoravides, s'appelle Tagrât; c'est là que résident L'armée, les fonctionnaires et diverses classes de gens. La vieille ville, Agadir est habitée par la masse du peuple 3 .

» Les derniers Almohades

1. Cf. Histoire des Berbères, II, p. 85, p. 117 et ss. (Tlemcen, dans ce texte, est bien distinguée de Tagrât); III. p. 337; — Boudh-el-Qarlds, p. 206, 267 (suivant ce texte, les Almoravides, après la prise de Tagrât, se seraient maintenus à Agadir jusqu'en 1149; — cf. l'exacte discussion de Barges à cet égard, ap. Tlemcen. ancienne capitale, etc.. 183, Isi

2. Cf. Histoire îles Berbères. 111, p. 337; — Roudh-el^Qarlâs, p. 269, où il es1 'lit qu'Abd

el-Moumin bdlit la grande mosquée de Tlemcen ; par là s'expliquerait ce fait que, dans l'inscription commémorative datée de 530 de l'hégire, le nom de l'almoravide alors régnant ait été effacé (Cf. Harpes, Tlemcen. ancienne capitale, p. 435, el infrà : Grande Mosquée).

3. Yaqout, Modjam el-Boldân, p. S7U, S'il ; — sur les constructions des murs de Tlemcen à l'époque almohade, Barges, Tlemcen, ancienne capitale, p.187, 188.

Une juxtaposition toute semblable à celle de Tagrârt et d'Agadir est encore visible à Fàs, composée île deux villes, séparées entre elles par un oued et munies toutes deux d'une enceinte : Fàs-el-Bâli el Fàs-Djadid. Fàs-el-Bâli (l'ancienne) est une agglomération populaire, Fàs-Djadîd (la neuve) ne contient, outre le mettait, que la qasbah et les résidences des fonc- . tionnaires.

retravaillèrent vraisemblablement à la Grande Mosquée. La coupole primitive du tombeau de Sîdi Bou-Médyen à El-Eubbâd fut l'œuvre <lu quatrième <le ces princes, Mohammed en-Nâcer 1 .

Les Abd-e.l-Wâdites; Tlemcen, capitale. — C'est à l'époque almohade que s'installèrent dans le pays de Tlemcen les ancêtres des plus célèbres de ces futurs maîtres. La grande famille berbère zenatienne des Abd-el-Wâd, refoulée du Sahara par l'invasion hilâlienne, remonta vers le Nord et vint s'établir dans la partie occidentale du département actuel d'Oran 2 . A la même époque, leurs frères ennemis, les Beni-Mérîn, venaient occuper le pays qui va de la Molouya à Fâs.

D'abord gouverneurs du pays de Tlemcen pour les Almohades, les Emirs abd-el-wâdites, au déclin de cette dynastie, s'affranchissent de toute suzeraineté, ("est

Yarmorâsen-ben-Zeiyânqui accomplit cet acte d'indépendance. Tlemcen devient capitale; un royaume du Maghrib central apparaît dans l'histoire, à la tête duquel les successeurs de Yarmorâsen se succèdent pendant près de trois siècles. Ibn Khaldoun résume en ces termes l'avènement de Tlemcen à une fortune plus haute : « Tlemcen est la capitale du Maghreb central, la métropole protectrice des tribus zenatiennes qu'elle est toujours prête à abriter dans son sein... Pendant les guerres d'Ibn-Ghânya, elle a vu tomber autour d'elle de nombreuses forteresses, Qaçr-Adjiça, Zerqa, El-Khadhra, Metîdja, etc.. Depuis lors, ces

1. Cf. infrà : les Monuments de Sîdi Bou-Médix; — Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen [Revue africaine, décembre 1889, p. 83]; — Barges, I le île Cidi Bou-Médine, introduction.

2. Le nom même des AJbd-el-Wâd demeure jusqu*à nouvel ordre inexplicable.

Cf.. sur les origines de cette tribu. Histoire des Berbères, 111, 302, 326 et sniv.; — Barges, Complément de l'Histoire des Béni Zeiyân, 1-3, 540 et suiv. : — l'arbre généalogique par lequel ees Berbères prétendaient se rattacher .i la famille du prophète apud Barges, Histoire des Béni Zeiyân, 146, 147.

<>

villes sont restées désertes. Ou n'y trouve plus un seul foyer habité, on n'y entend plus le chant du coq. Tlemcen, au contraire, a toujours vu sa prospérité augmenter, ses quartiers s'étendre, ses maisons, solidement construites en briques et en tuiles, s'élever et s'agrandir. Les entants de Yarmorâsen-ben-Zeiyân, l'ayant prise pour siège île leur

empire, y bâtirent de beaux palais et des caravansérails pour les voyageurs... Elle prit l'aspect d'une vraie capitale musulmane, siège d'un Kba-lifat 1 . » La tentative de Yarmorâsen ne va pas, du reste, sans rencontrer d'obstacles. Ses quarante-quatre ans de règne se passent en grande partie à repousser les attaques de ses voisins de l'Est et de l'Ouest. Ces derniers surtout, les Mérinides, sous les successeurs de Yarmorâsen, chercheront à ramener le nouvel empire sous la suzeraineté de Fâs et de Marrakech. Ils y réussiront momentanément au cours du xiv^e siècle, et, pendant vingt-cinq ans, ils seront maîtres de Tlemcen. Cet interrègne mérinide coupe en deux parties distinctes l'histoire de la dynastie des Beni-Zeyyân.

I, <i première dynastie zeyyânide. — On distingue généralement la première branche régnante des Beni-Zeyyân sous le nom de

dynastie Abd-el-Wâdite. Ces monarques construisirent beaucoup à Tlemcen. Le fondateur, Yarmorâsen, éleva le minaret de la Grande Mosquée. A l'histoire de cette construction se rattache une anecdote célèbre que l'on trouvera plus loin (Cf. infra: Grande Mosquée). La coupole qui recouvre le tombeau de l'imâm Mohammed Ben-Merzouq, ;i l'angle Sud-Ouest du bâtiment, date de la même époque; et, suivant la tradition, Yarmorâsen lui-même aurait été inhumé tout auprès-. En

1. Histoire des Berbères, III, p. 339, 340.

2. Cf. liargos. Complément de l'Histoire des lieni Zeii/ùn, p. iti ; —Brosselard,

même temps qu'il travaillait à la grande mosquée de Tagrart, le monarque Abd-el-Wâdite n'oublia pas celle du vieil Agadir, lien fit réparer le dôme et le minaret 1 . Ce

dernier, tel qu'il subsiste jusqu'à nos jours, nous offre très vraisemblablement l'œuvre de Yarmorâsen. Ce prince travailla activement aux remparts de la partie occidentale de la Aille, dont les continuelles incursions de l'ennemi rendaient nécessaire le renforcement 2 . Enfin les textes mentionnent qu'après la construction du minaret de la Grande Mosquée, Yarmorâsen abandonna le vieux château (El-Qaçr El-Qadim) pour des raisons de convenance personnelle et alla jeter dans la partie méridionale de la ville les fondations d'un nouvel édifice royal. C'est du Méchouar qu'il s'agit très vraisemblablement 3 . Cette œuvre architecturale de Yarmorâsen ne l'ut point, au reste, le fruit de la paix; c'est au milieu de guerres continuelles que le premier îles Beni-Zeyân accomplit ses desseins de fondateur de capitale. A deux reprises, il dut évacuer Tlemcen, et le voyageur El-Abderi, qui visita la ville en 088, nous en trace un

tableau assez triste : <■ Cette cité est très belle ;i voir, dit-il, et contient de magnifiques choses ; mais ce sont des habitations sans habitants, des maisons sans propriétaires, des lieux que personne ne visite. Les nuages pleurent les malheurs de la ville en versant leurs eaux, et les colombes sur les arbres déplorent sa destinée en poussant des gémissements 4 . »

Tombeaux des Emirs Déni Zeiu <in. p. 137, 13K ;— le Wali Abou'l-hasan Mi Ben-en-Nejjâriyâ aurait déjà été enterré à cetle place (Barges, op. laud., p. 17).

1. Cf. Barges, Histoire des Béni Zeiyân, XXXVII ; — Complément, p. '.K

2. Marges, Complément, p. 9.

3. Cf. Bosltln (noire manuscrit), p. 415; — Brosselârd, Tombeaux des Emirs Déni Zeiyân, p. ii3.

4. Er-Rihla el Magkribîya, traduction Cherbonneau [Revue africaine et coloniale, avril 1880, p. 288).

Si pénibles qu'aient été ces débuts de L'empire zeiyânide, il n'en reste pas moins qu'il eut la chance d'avoir un fondateur qui régna près d'un quart de siècle; dès sa naissance, le droit à la vie du nouveau royaume s'affirma ainsi énergiquement. — Les successeurs de Yarmorâsen continuent d'embellir leur capitale au milieu des mêmes embarras. Le siècle qu'endure la dynastie Abd-el-Wâdite nous apparaît comme une époque de vie très intense, sous l'impulsion de monarques guerriers, bâtisseurs, protecteurs des arts et des sciences, braves et violents, souvent diplomates médiocres, mais animés d'une rare et tenace continuité de vues. Entre deux guerres, ils poursuivent l'œuvre architecturale du fondateur; et ces guerres

ne sont pas toujours des razzias, de simples séries d'escarmouches. Elles mettent parfois en péril l'existence même de la cité abd-el-wâdite : telle celle qui eut pour épilogue le fameux siège de Tlemcen, et à laquelle est liée l'histoire de la fondation d'El-Mansourah (Cf. infra : El-Mansotjeah). Deux ans avant le commencement de ce siège, sous le règne d'Abou-Saïd Otsmân, est élevé l'oratoire de Bel-Hassen, la plus richement décorée des mosquées tlemceniennes 1296) *. Quelques années après la délivrance du siège, le sultan Abou-Hammou t'ait construire la médersa, la zâwiya, la mosquée d'Oulâd-El-Imâm (vers 1310) -'. et la mosquée du Méchouar, dans son palais " aussi grand que bien des villes » (1317 ; 717 de l'hégire . Son successeur Abou-Tâchfin, prince artiste, versé lui-même

1. Cf. Brosselard, les Inscriptions de Tlemcen (Revue africaine, février 1889, p. 161 et suiv.); — et infra: Mosquée de Sini Bel-

Hassen.

2. Cf. Barges, Histoire des Beni Zeiyân, p. i:i :
— Complément, p. 58, 63; — Brosselard,
Inscriptions arabes de Tlemcen [Revue
africaine, février 1859, p. 168 : — et infra:
Mosquée d'Oulâd El-Imâm.

3 Cf. Ibn-Khaldoun, Histoire des Berbères,
III, 396, 391; — Brosselard, Inscriptions
arabes de Tlemcen, en [Revue africaine, mai
1860, p. 217, 217.

(CO

INTRODUCTION "21

Dans l'art du dessin, passe plus que tout autre
pour avoir contribué à embellir sa capitale Ce
sont surtout des édifices civils que les
historiens lui attribuent, des palais comme le
ddr-es-soroûr, le ddr-abî-fihir, le ddr-el-
moitlk l . Aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

Seule la Médersa Tàchfînîya, qui fut suu œuvre, était encore debout au milieu du siècle dernier, et ne fut complètement démolie que vers 1876. Dans son dernier état, selon toute vraisemblance, elle offrait surtout l'importante restauration qu'elle subit environ cent ans après sa construction, sous le règne d'Aboli'1-Abbas Ahmed-'. Entre temps, Abou-Tàchl'in t'aisai élever le minaret de la grande mosquée d'Alger (1323; 723 de l'hégire) 3 . Enfin il parait bien que le grand bassin, situe au Couchant de Tlemcen, sous les murs modernes de la ville, doit également être considéré comme son œuvre 4 .

1. Cf. Barges, Histoire des Béni Zeiydn, p. 10 ; — Complément, p. 70, avei d'intéressants renseignements sur les goûts artistiques d'Abou-Tàchfin.

2. La Médersa Tàchfinîya portait aussi le

nom de Medersa Djadîda [Médersa neuve) ;
— cf., sur sa construction, Rargès, Tlemcen,
capitale du royaume de ce nom, p. 331, 332 ;
— Histoire des Zirides, p. 17, 18:
Complément, p. 77 ; sur sa restauration par
Aboul-Abbâs Ahmed, Histoire des Beni
Zeyân, p. 128 ; — les constructions dont les
restes de cet édifice faisaient partie étant
frappées d'alignement, lors du redressement
de la place Saint-Michel (place d'Alger
actuelle), Duthoit demanda un
crédit de 1.500 lianes pour l'enlèvement et
l'encaissement des mosaïques qui en
décoraient l'entrée Archives des Missions
scientifiques, III 1 série, t. I. p. 325 . On en
trouvera une aquarelle signée Danjoy au
Musée de Cluny (faite sur le relevé-île
("ollifiuon. r.ui-ri \atcur des monuments
historiques à Tlemcen . des photographies et
des relevés dans les dossiers des monuments
historiques (département d'Oran : des
photographies à la bibliothèque de l'École

des Beaux-Arts Vues d'Afrique, a" 1403-83 du Catalogue . Des fragments de mosaïques en provenant figurent dans 1rs collections du Musée de Cluny et du Musée de Tlemcen.

3. Cf. Rargès. Complément, p. 7i. 75; — Reoue de l'Orient avril 1857 . p. 261 et suiv. : — Devoulx, Edifices religieux de l'ancien Alger, p. '!'4 ; Colin, Cur-pus des inscriptions arabes de l'Algérie, I. Département d'Alger, p. 6 et suiv.

4. Cf. Barges Histoire des Béni Zeiyân, p. 46; — Tlemcen, capitale du royaume de ce nom. p. 330 et suiv. : — au--i infrà : Enceikte de Tlemcen.

Ces! dans la quinzième année du règne d'Abou-Tâch-fin que tomba la dynastie abd-el-wâdite, première branche dos Beni-Zeiyân. Le 27 de Ramadhân 737 (.1" mai 1337), après un siège de deux ans, Tlemcen est prise

d'assaut par le mérinide Abou'l-Hasen ; Abou-Tâchfin succombe dans une Lutte suprême en défendant le Méchouar. Pendant vingt-cinq ans, Tlemcen va obéir aux princes de la dynastie zenatienne occidentale '.

L'interrègne mérinide. — Tlemcen n'eut pas à souffrir de ses nouveaux maîtres. Pendant Le quart de siècle qu'ils y régnèrent, ils La dotèrent de ses plus beaux monuments. Toutefois il paraîtra remarquable que. suit à dessein, soit par hasard, la ville même n'eut pas de pari aux fastueuses constructions des Beni-Merin; tout au plus réaménagèrent-ils peut-être le vieux château (El-Qaçr El-Qadim), qui semble avoir été presque toujours la demeure de leurs gouverneurs. Mais ce fut, pour ainsi dire, la banlieue de Tlemcen, qui obtint leur prédilection de priaces bâtisseurs. Les trois annexes architecturales de Tlemcen, Mansourah, Sidi Bou-Médine et Sidi'l-Halwi sont leur œuvre.

— Mansourah, œuvre des Mérinides, est antérieure à leur occupation de Tlemcen. L'histoire de la fondation, de la construction de son enceinte et de sa mosquée se rattache au premier siège de Tlemcen (1299; 698 de l'hégire). On la trouvera plus loin rapportée et discutée (Cf. infra : El-Mansourah). Mais il paraît certain que nombre d'embellissements apportés à «Tlemcen la Neuve », comme on appela El-Mansourah, ne datent que de l'interrègne mérinide. La

1. Sur la chute de ladyuastie abd el-wàdite, cf. Histoire îles Berbères, IV. 210--224 ; III, 108 et suiv.; — Barat--. Histoire des Béni Zeiyân, p. 53 ; — Complément, p. 71.

construction d'un palais somptueux, une restauration probable de sa mosquée furent l'œuvre d'Abou'l-Hasen Ali (vers 1348; 747 de l'hégire).— Bou-Médine doit aux Mérinides trois des édifices dont elle se fait

gloire : la mosquée, la médersa, le petit palais. On peut dire qu'ils furent les véritables créateurs

de cette localité (Cf. infra : Sidi Bou-Médine, p. 228 et suiv.). Enfin, sept années après Sidi Bou-Médyen, le Pôle, le Secours suprême, le patron par excellenc : de leur nouvelle conquête, un autre saint Tlemcenien très vénéré se vit aussi consacrer un oratoire par les magnifiques vainqueurs (Cf. infra: Mosquée de Sidi'i.-Hamvi).

Restauration de la branche cadette des Abd-el-Wâdites. — Dynastie Zeiyânide.— Dès 1349, les princes abd-el-wâdites Abou-Tsâbit et Abou-Saïd avaient réussi momentanément à reprendre au gouverneur mérinide la capitale de leurs ancêtres. Mais ils n'avaient pu s'y maintenir contre les armes triomphantes du mérinide Allou-Inân. Aussi ne faut-il compter la restauration véritable

des descendants de Yarmorâsen que de 1359 (760 de l'hégire). A cette date, Abou-Hammou Mousa II, petit-fils de Abou-Zaïd, frère cadet du deuxième sultan abd-el-wâdite Abou-Saïd Otsmân, réussit à reprendre définitivement Tlemcen aux Mérinides'. La dynastie issue de cette restauration est distinguée sous le nom particulier de dynastie zeiyânide. Cette royauté de la branche cadette des Beni-Zeiyân est loin d'égaliser en gloire celle de la branche aînée. Elle dura deux cents ans ; mais l'histoire des vingt-cinq princes qui s'y succèdent offre presque sans interruption le triste spectacle de meurtres,

i. Abou-Tsâbil et Abou-Saïd sont généralement comptés par les historiens parmi les souverains effectifs; — cf., sur leur histoire et sur la reprise de Tlemcen par Abou-Hammou II : Barges, Histoire des Béni Zeii/ân, p. 'iïl à o8: — Complément, p. 122-

146 : — Ibn Khaldoun, Histoire des Berbères, III. 420-438.

• >1 INTRODUCTION

d'usurpations, d'appels à l'étranger. Deux seulement des monarques zeiyânides, le restaurateur de la dynastie, Abou-Hammou II, et Abou'l-Abbâs Ahmed, le treizième souverain, ont des règnes un peu longs. Les autres ne demeurent guère sur le trône que quelques années, certains quelques mois. L'impuissance du malheureux royaume zeiyânide à vivre avec quelque grandeur se manifeste par les continuelles interventions d'abord des Mérinides, qui se considèrent toujours comme suzerains «les monarques tlemceniens, et des Hafcides de Tunis, plus tard des Espagnols et des Turcs, jusqu'au jour où, sous le cimetière de ces derniers venus, la dynastie zeiyânide s'éteint définitivement. Naturellement, dans cette

précarité du pouvoir, 1rs constructions sont rares; le nombre des monuments zeiyânides est fort restreint et leur importance médiocre. Le premier des princes zeiyânides, Abou-Hammou I fut, à beaucoup d'égards, le plus glorieux. Son secrétaire et historiographe Yahya-ben-Khaldoun, frère du grand historien des Berbères Abder-Rahmân-ben-Khaldoun, nous a abondamment renseigné sur son long règne 1. Abou-Hammou II, né et élevé en Andalousie, s'efforça de réunir à sa cour des savants et des littérateurs. Il composa lui-même de nombreuses poésies et un traité politico-littéraire sur l'art de régner'. En butte

1. Yahya Ben-Khaldoun, né à Tunis en 1333, mourut assassiné par l'ordre d'Abou-Tâchfin, fils d'Abou-Hammou II, en 1371) : il a laissé une histoire de la dynastie abd-el-wâdite intitulée Baghyat er-rouwâd fiakhbâr

el-Moloukmin Beni-Abd-al-Wâcl. Il en existe des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque d'Alger et dans un certain nombre de bibliothèques particulières de l'Algérie (la première partie, Médersa de Tlemcen, n° 11). On trouvera une biographie de l'auteur et une analyse de l'ouvrage apud Barges, Complément, p. 201-211. Barges a largement utilisé la Baghyal-er-Rouwâd pour ses travaux sur l'histoire de Tlemcen. M. Bel, professeur à la Médersa de Tlemcen, prépare actuellement une édition de cet ouvrage, avec traduction et notes.

aux intrigues de son fils Abou-Tâchfin et aux retours offensifs des Mérinides, il réussit à se maintenir (rente ans sur le trône jusqu'à ce qu'un parricide vint mettre fin à ses jours 1389 ; 711 de l'hégire . Yahya-ben-Khaldoun nous a laissé de précieux renseignements sur la capitale zeiyânide à l'époque d'Abou-Hammou*. D'une masse de descriptions

enthousiastes et île poèmes hyperboliques en l'honneur de la cité, il reste à retenir que Tlemcen avait alors cinq portes facilement identifiables. Le périmètre de Tlemcen, à la fin du xiv^e siècle, peut par là être à peu près exactement déterminé (cf. infra : Enceinte de Tlemcen . L'œuvre architecturale d'Abou-Hammou comprend d'abord la restauration de partie de l'enceinte, et du Méchouar, ruinés par le mérinide Abou'l-Abbâs en 789 2 , et surtout la construction de la médersa, de la mosquée, et de la qoubba de Sidi Brâhîm 3 . Ces deux derniers monuments sont seuls debout aujourd'hui. L'histoire de leur fondation sera exposée plus loin cf. infra: Mosquée de Sîdi Brâhîm). Il faut mentionner encore parmi les œuvres d'Abou-Hammou la construction d'une bibliothèque attenante à la Grande Mosquée 4 . Enfin un certain nombre de petits oratoires tlemceniens doivent

plément, chap. vm, ix ; — Brosselard, Tombeaux des Emirs Béni Zeiydn, p. 38-70 (avec l'épithèque retrouvée de ce prince).

L'ouvrage politico-littéraire d'Abou-Hammou 11 a été traduit en espagnol par Mariano Gaspar, professeur d'arabe à l'Université de Grenade (El Collar île Perlas, Saragosse, 1899 . d'après l'Édition de Tunis de 1862.

1. Cf. Barges, Complément, p. .>I4 el suiv.. Tlemcen, ancienne capitale p. 196 et suis.

2. Abou Tàchfîn II compléta cette œuvre, cf. Ibn Khaldoun. Histoire des Berbères, p. 4SI).

3. Cette médersa est désignée par les textes sous le nom de Médersa Yaqou-bt;/a, cf. Barges, Histoire </c* Béni Zeiydn, rois de Tlemcen, p. 79, 80 ; — Com-1 élément, p. 159 el suiv. : — Brosselard, Tombeaux des Emirs Béni Zeiydn, p. 10, 11. 17.

4. Cf. Brosselard, les Inscriptions de Tlemcen

[Revue africaine, Aè-rembre lSuS. p. 90).

•26 INTRODUCTION

appartenir à l'époque de la restauration zeiyânide, au règne d'Abou-Hammou ou à celui de ses successeurs. Mais le témoignage historique de l'activité architecturale, apparemment médiocre des premiers Zeiyânides, nous fait défaut, et il faut descendre jusqu'au règne d'Abou 1-Abbâs Ahmed, le treizième de ces princes, pour trouver la mention certaine de constructions d'édifices. Abou'l-Abbas restaura la médersa Tâchfinîya 1 . A la suite d'un soulèvement populaire inspiré par l'un île ses neveux, Abou-Zeiyân Mohammed, il tit, au dire de l'historien Tenesi, élever les murailles du Méchouar, « ce qui causa grandement dommage aux propriétaires voisins, dont on dut abattre les maisons 2 H. ("est également à ce prince qu'il faut attribuer la construction

de l'oratoire, aujourd'hui ruiné (à l'exception du minaret) du petit village de Sîdi-Lahsen, dans la banlieue orientale de Tlenicen. Il fut consacré à la mémoire de son ami et conseiller, le pieux Sidi Lahsen Ben-Makhlouf er-Râchidi, après la mort de ce personnage 3 . A la même époque semble appartenir le minaret de la petite mosquée du Derb-Msoufa, à Tlenicen, qui porte le nom du Chîkb Senousi. Ce savant, mort à la fin du XV^e siècle, y enseignait déjà de son vivant. Enfin il n'y a guère à attribuer aux Zeiyânides postérieurs que la construction de la qoubba de Chikh Senousi. Ce petit édifice fut élevé, très vraisemblablement, quelques années après la mort, du grand théologien, vers 1490-1500' 1 . C'est à cette époque que Léon l'Africain visita Tlenicen et en laissa la description, qu'on a pu lire en tête de cette étude (cf. suprâ, p. 8, 9).

1. Barges, Histoire des Béni Zeiyân, p. 12*.

2. /</., p. 133; — Complément, p. 297.

3. Cf. Brosselard, Tombeaux des Emivs Béni Zeii/on.p. 89; — Barges, Complément, p. 346.

La domination turque à Tlemcen. — Les Turcs furent les derniers maîtres de Tlemcen avant nous. Il est à noter que les chérifs marocains, héritiers des traditions mérinides, cherchèrent à deux reprises à rattacher, par la conquête, Tlemcen à leur empire. Ils furent victorieusement repoussés par les soldats de l'Ojàq. La vieille capitale, désormais simple annexe dubeylik d'Oran, subit entre les mains de ces nouveaux maîtres une profonde décadence. Elle se dépeupla, son enceinte se réduisit, des quartiers entiers tombèrent en ruines. Lorsque nos troupes entrèrent à Tlemcen pour la première fois, un cinquième au plus de la ville primitive était encore habité 1 . L'extrême négligence des nouveaux

occupants laissa sans entretien la plupart des édifices. Le Méchouar, citadelle de la garnison tlemcenienne, conserva son enceinte de murs; mais beaucoup des constructions que contenait cette véritable ville tombèrent à terre 2 . Les dégradations de Sidi'I-Halwi, du petit palais de Sidi Bou-Médine, d'Oulàd el-Imâm doivent dater de cette époque. Tlemcen fut simplement pour les Turcs une place de garnison. Leur occupation n'y a point laissé de souvenirs épi-graphiques ou archéologiques. Dans la masse variée des inscriptions tlemceniennes, funéraires, votives, dédicatoires, on n'a pas relevé, à notre connaissance, une seule inscription turque, alors qu'Alger en offre un grand nombre 3 . Le seul monument de quelque importance qui soit l'œuvre des Turcs

\. Déjà au xvnr siècle, cf. Shaw, Voyage dans la Régence d'Alger (traduction Mac Carthy.

Paris, 1830), p. "2't3 : — Barges, Tlemcen, capitale du royaume de ce nom, p. 202; — de Lorrail, Voyage à Tlemcen (dans Tour du Monde. 1875, p. 310).

2. Cf. Barges, Tlemcen, capitale du royaume de ce nom, p. 385.

3. Réunies dans le Corpus des inscriptions de l'Algérie ; 1, Département d'Alger (Paris, 1901).

•28 INTRODUCTION

nous semble la qoubba de Sîdi Bou-Médyen. On peut, affirmer que, dans son dernier état, la plus grande partie de cette qoubba est une œuvre turque. Une inscription qui figure sur la porte d'entrée du tombeau donne la date de 1208 (1793 de l'ère chrétienne), et le nom du bey d'Oran Mohammed El-Kebir 1 . La restauration de la coupole en bôifa de la médersa de Sîdi Bou-Médine doit également

dater de cet âge. Une tradition rapportée par Barges attribuai! la construction même de l'édifice au bey Mohammed 2 . Une autre tradition, recueillie par nous de la bouche de vieux Boumédinois, rapporte à ce même personnage l'aménagement, actuellement subsistant, de la maison de l'oukil; ce1 édifice aurait été auparavant une zâwiya pour les pèlerins. Enfin les deux tombeaux de Snli Abdallah Ben-Mançour et de Sîdi Mohammed Ben-Ali, à Aïn-el-Hout, sont également datés par les inscriptions l'un de 1804 (1218 h.; — beylicat de Mostafa El-Manzali), l'autre de 1761 (1174h.; beylicat d'Ibrahim El-Miliani) 3 .

C'est, comme on le voit, aux Almoravides, aux Almohades, aux Abd-el-wâdites et surtout aux Mérinides de Fâs que Tlemcen doit ses embellissements successifs. En dehors de la Grande Mosquée, les monuments Uemceniens appartiennent pour

la

plupart ;t l'époque qui va des dernières années du xii^e siècle au milieu du xiv^e.

Contemporains des grands monuments de Grenade, ils forment un groupe se rattachant à la période de plein épanouissement du style andalous, lui-même rejeton vi-

1. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen (Revue africaine, décembre 1859, p. 53; Sx .

>. Cf. Barges, Tlemcen, capitale du royaume de ce nom, p. 310.

:(. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen [Revue africaine, janvier 1862, p. 16, 17, 18).

goureux de l'art arabe. Cette époque, qui voyait en France s'élever les savantes architectures de Saint-Urbain de Troyes, de

Saint-Nazaire de Carcassonne et de Saint-Ouen de Rouen, ('■tait aussi marquée, dans la péninsule ibérique et dans le Maghrib, par l'apparition des plus beaux spécimens de cet art ingénieux ci fragile que les Orientaux y avaient transporté avec eux.

Les origine* étrangères de Vart arabe <f Orient. —■ A vrai dire, lors delà conquête de l'Espagne (709), l'art arabe n'avait pas [iris nettement conscience de lui-même : il manquait de formules traditionnelles et d'ouvriers.

Les premières mosquées d'Orient avaient eu le plus souvent, pour architectes, non des Arabes, mais des artistes ayant déjà fait leurs preuves, dans le pays récemment conquis ou dans les pays voisins. Il n'est pasjisi pfau vieux sanctuaire préislamique de la Kaba dont une tradition curieuse ne veuille faire l'œuvre d'un architecte copte venu

d'Alexandrie. C'aurait été, d'autre part, un chrétien d'Egypte, qui construisit la première mosquée d'Amrben-El-Aci à Fostât (El-Jâmi El-atiq), un chrétien encore, qui bâtit la mosquée-d'Ahmed ben-Touloun au Caire, en 879 1 . Les Perses aussi furent souvent employés comme architectes. « Quand les Arabes, dit Uni Khaldoun, eurent cessé d'observer les préceptes stricts de leur religion, et quand le goût d'une vie luxueuse et de la domination les eut pris, ils apprirent des Perses subjugués les arts et l'architecture, et bâtirent des édifices somptueux- ». Enfin et surtout les Grecs eurent un rôle important dans la formation de ce qui devait être l'art arabe. Le calife El-

I. Cf. Corbett l'iey. The life and wor/cs of Ahmad ibn Tiihin (dnns Journ. of Roy. asiat. Society, 1S9I) ; — Maqrizi, texte arabe, II. J63 ; — sur les inllucnces de l'art copte sur l'art musulman d'Egypte, cf. Gayet, l'Art arabe,]■.

'Jii et suiv.

•J. Prolégomènes, texte Quatremère, 11. p. 231, ±: !J : Traduction, 11, :H4.

Waliil. fils d'Abd-el-Malik, fit venir douze cents ouvriers de Cons-tantinople pour reconstruire la mosquée de Damas. Longtemps les Omeyyades eurent auprès d'eux des maîtres byzantins qui formèrent des disciples arabes '. — Parfois les souverains musulmans se contentèrent de désaffecter les temples des religions vaincues pour les accommoder au nouveau culte : l'Eglise Saint-Jean de Damas en fournit un exemple célèbre. Très souvent aussi des morceaux d'architecture étaient arrachés aux édifices existants pour être utilisés dans les mosquées 2 .

L'art arabe en Espagne et dans l'Afrique du Nord. — Ces collaborations, ces emprunts se

continuèrent dans le Maghrib et en Espagne quand les Arabes en furent maîtres. Oqba ben N à fi construit la mosquée de Cairouan, et c'est « une véritable forêt de colonnes à chapiteaux antiques de toutes provenances 3 ». Pour élever le palais de Zahra, près de Cordoue (commencé en 936), Abd-er-Rahmân III réunit les architectes et les artistes les plus habiles de Bagdad, de Constantinople et d'autres lieux. 4 Dans ce même palais, on trouvait des colonnes empruntées aux édifices d'Asie Mineure, d'Italie, à une église chrétienne de Sfax, des cuves de marbre, apportées de Jérusalem par un personnage que les historiens arabes désignent sous le nom de « Rabi l'évêque ' ». De fré-

1. L'emploi d'ouvriers byzantins pour la construction des mosquée- de Damas, île Jérusalem et île Méiline est mentionné par la plupart des historiens arabes; nous nous

contentons de renvoyer à Ibn Khaldun, Prolégomènes, traduction, 11. 2^ts, 375 ; — Cf. Bayet, l'Art byzantin, p. 288 et ss.

2. Au vu^e siècle de l'hégire encore, un portail enlevé à une église des croisés à Saint-Jean-d'Acre est transporté au Caire et incorporé à la madrasa de Malik Nàçir (Cf. Maqrizi 11, 382 ; Prisse d'Avennes. l'Art arabe, pi. XXXIV).

3. Cf. Sala. lin, la Mosquée de Sidi Okba à Cairouan, Paris, 1899. p. 50, 58 et suiv.

4. Girault de Prangey, Essaisur l'architecture des Arabes, p. 53.

5. Cf. Vlaqqari, Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Es-

quents rapports existent entre les califes île Cordoue et les empereurs de Byzance '.
L'examen des monuments moresques

d'Espagne des v^m e , ix c et X e siècles en montre nettement les effets.

Première période, arabo-byzantine' 1 . — Le plus noble représentant de cette première période est le vénérable édifice de la mosquée de Cordoue (commencée en 786), l'ancêtre de toutes les mosquées d'Espagne et du Maghrib. Il faut citer, à côté, une mosquée de Tolède, maintenant église Del-Cristo de la Luz (965), îles bains publics à Grenade et à Barcelone, enfin quelques fragments du cloître de Tarragone.

Les caractères qui distinguent cette première période sont, outre l'emploi de matériaux, de systèmes d'appareillage et de charpente antiques, la forme des arcades généralement en fer à cheval, souvent découpées en festons, ne présentant jamais l'ogive, qui était cependant en usage dans les monuments d'Egypte contemporains,

l'emploi du dôme hémisphérique qui venait de Byzance, la forme des chapiteaux, copies grossières de types corinthiens et composites, l'emploi dans les arcades des voussoirs colorés ou alternativement lisses et colorés, enfin le style des décors garnissant les surfaces, palmettes, entrelacs, tout à fait semblables à ceux qu'on observe sur les monuments byzantins de Constantinople, de Ravenne et de Venise.

L'influence byzantine, très reconnaissable dans les monuments d'architecture, est peut-être plus tangible encore, dans

pagne, I p. " < ~ i . : i " : i ; Description de l'alcazar de Ez-Zahra d'après Conde et Murphy, ap. Girault de Prangey, p. 51 et ss.

1. Cf. Dozy, Histoire des Musulman* ; d'Espagne, III, p. 93.

i. Nous empruntons cette commode division

en trois périodes au bon livre de Girault de Prannev.

les produits de l'art industriel espagnol, qui ne se distinguent guère 1 , que par des inscriptions arabes, des objets analogues d'art byzantin.

Deuxième période. — Transition. — Une période de transition, où l'art aralie occidental se dégage lentement de l'imitation byzantine, remplit les deux siècles qui suivent (xf et xii e), période assez mal connue par suite du petit nombre des monuments étudiés. L'énigmatique chapelle de Villa-Viciosa à Cordoue, la tour de la Giralda et quelques parties anciennes de l'Alcazar de Séville, tels sont, les spécimens dont l'examen a pu jusqu'ici servir aux archéologues ii déterminer les caractères de celle phase intéressante. Il faut y ajouter les palais Siciliens de la Cuba et de la Zisa, qui

datent vraisemblablement du xn° siècle, époque de l'occupation normande. « De nouvelles recherches..., disait Girault de Prangey, pourront compléter, un jour, les notions qu'il a été possible de recueillir sur les édifices de cette époque intermédiaire entre Cordoue et Grenade -' ». C'est du Maroc surtout, qu'il faut attendre, à notre avis, les documents les plus importants sur cette période intéressante de l'architecture maghribine. Les grandes mosquées de Fàs et de Mar-râk ch, sinon dans leur ensemble, au moins dans leurs parties principales semblent dater de cette époque. Tous ceux qui s'intéressent à l'art musulman d'Occident doivent impatientement

1. Au Louvre, une boîte en ivoire, sculptée pour El-Moghtra, Bis d'Abder-Rahmân esl toute byzantine de style. — Le goût des œuvres byzantines se prolongea bien après que les musulmans eurent produit eux-

mêmes des oeuvres originales. A l'Alhambra, on conserve une cuve rectangulaire en marbre, d'un travail purement byzantin ; c'est un présent fait ;i11 roi de Grenade, et dont l'inscription arabe en caractères cursifs porte la date de 704 de l'hégire (1304 de I ère chrétienne

2. Essai sur l'architecture des Arabes, p. 207.

désirer le jour où paraîtra une description complète, appuyée d'une illustration abondante, de la Kotoubîya de Marrakech, de la Qarawiyîn de Fâs, de la tour de Hassan à Rbât '. Enfin, parmi les monuments qu'on trouvera étudiés plus loin, la Grande Mosquée de Tlemcen, qui fut construite vers 1136, nous offre un document de première importance. Encore toute imprégnée de tradition byzantine, elle marque cependant, comme nous tenterons de le montrer, un pas en avant vers une formule d'art plus libre et

plus raffiné.

Troisième période. — Art moresque. — C'est à Grenade qu'eut lieu l'éclosion de cet art à la fois léger et touffu, fragile et foisonnant, qui intéresse et séduit davantage par l'ingéniosité du détail que par la composition d'ensemble, à qui manqua le plus souvent le sentiment de la grandeur d'aspect et le souci de la noblesse de la matière.

L'Alhambra en est le modèle le plus achevé. Les princes artistes des Beni'l-Ahniar, ayant l'ait de Grenade le siège de leur empire, transformèrent en un palais de rêve la vieille citadelle, dont dès le xi e siècle Sawar ibn-Hamdoun el-Qaisi avait jeté les premiers fondements. Le père de la dynastie, Mohammed ech-Chîkh commença l'œuvre, et, pendant deux siècles, ces successeurs y travaillèrent, ajoutant des salles,

1. Cl'. Sur les constructions et agrandissements successifs de la Qarawiyyîn, (jaillis, p. 65-92; — Kitdb el-Istiçqû, I. p. 77. — Sur les constructions des Maghrâ-wiens et des Aimoravides à Fâs, Qarlâs, p. 152,199; — Istiqçâ, I. p. 109. — Sur la construction de la Kotoubîya, istiçqâ, I. 151; — Sur les constructions de l'Almohade El-Mansour, Qarlâs, ^ . 323 (Ce prince fit bâtir les trois tours célèbres : le minant de la K.otoubîya, la tour 'le Hassan à Rbât, et la Giralda de Séville: suivant la tradition, elles seraient l'œuvre d'un même architecte) : — aussi hliçqd, I, ISO; — et W. Marçais, Six Inscriptions arabes du Musée de Tlemcen (dans Bulletin archéologique, 1902, p. 546). — On doit attendre beaucoup de la publication des matériaux amassés par M. Edmond Doutté, pendant ses séjours au Maroc île 1901 et 1902.

des portes, une mosquée, des bains, des jardins intérieurs, enrichissant le décor, inscrivant tour à tour leurs noms et leurs devises dans l'éblouissant revêtement des murs 1 . — Plus encore que l'Alhambra, l'Alcazar de Séville subit des modifications sous ses maîtres successifs. Un examen un peu attentif de ce palais montre qu'il peut difficilement servir pour étudier l'évolution du style. L'homogénéité de ses garnitures, qui, si nous les comparons à celles des monuments d'une date plus certaine, semblent rattacher celui-ci aux dernières années du xiii^e siècle, n'est en effet qu'apparente. Un goût archéologique curieux poussa ses possesseurs chrétiens à le restaurer presque en entier dans le style moresque de cette époque. Plusieurs salles portent dans un cartouche, en caractères coufiques d'une belle allure, l'inscription suivante : « Gloire à notre maître le sultan don Pedro 3 . » Un tel « truquage », s'il jette

un jour intéressant sur les prolongements de l'influence arabe, sur les rapports sans haine établis entre vainqueurs et vaincus, sur le dilettantisme très moderne des princes espagnols de la fin du xiv^e siècle, doit faire prudemment rejeter tous les renseignements archéologiques qu'on pourrait puiser à l'Alcazar.

Déjà la note sommaire, mais précise, que ce savant a fait paraître dans le Journal Asiatique sur la mosquée de Tin-Mil, retrouvée par lui, peut être considérée comme un document fort important (janvier-février 1902). Nous lui sommes personnellement redevables de la communication de bonnes photographies du minaret de la Kotoubiya.

1. Cf. Owen Joins et Jules Goury, Plans, élévations, sections and détails of Alkambra, 1842, p. 1 et suiv. ; — aussi Almeyro

Cardenas, Incripciones arabes de Granada, 1879, passim; — Simonet, Descripcion del reino de Granada, 1860, p. 41 ; — l'article Granada de Dozy, dans Allgemeine Encyclopæ-die de Brockhaus.

2. Izzoun limaoulâna ssoltdn don l'edro ; — cf. Amador de los Rios. Incripciones arabes de Se villa, p. 44 et suiv. avec la bibliographie antérieure de la question.

Il semble bien que les monuments de Tlemcen aient été, moins que ceux d'Espagne, soumis aux courants de la mode. C'est que nous n'avons pas à faire dans la cité maghribine à des palais que chaque maître s'efforce d'accommoder au goût du jour oii à ses convenances personnelles. Les résidences royales de Tlemcen ont disparu tour à tour, le Mé-chouar abd-el-wâdite, comme le château mérinide de Mau-sourah 1 . Ce qui nous reste à étudier, ce sont des

mosquées, de proportions réduites, auxquelles on n'a guère touché après leur fondation. Chaque monarque préfère en élever une autre à côté de celle de son prédécesseur, et s'acquérir par cette œuvre, toute personnelle, des mérites auprès de Dieu. Chez un peuple resté fidèle à la religion musulmane, assez respectueux des traditions, ayant, d'ailleurs perdu toute initiative créatrice, toute habileté artistique, les édifices religieux ont pu subsister et parvenir jusqu'à nous, attaqués par le temps sans doute, mais n'ayant pas eu trop à souffrir des hommes, ruinés parfois, mais rarement déformés par des embellissements maladroits.

On ne trouve pas ici de ces œuvres de « recherche » comme la plupart de nos cathédrales gothiques, où se sent le travail lent et inquiet, l'apport laborieux des générations successives. Les mosquées de

Tlemcen semblent plutôt des conceptions de princes artistes et croyants, vite réalisées par des ouvriers habiles. Leurs dimensions généralement restreintes, la simplicité du plan, la commodité des matériaux employés, tout

1. Cf. *suprà*, p. 21, 23, 27; le seul spécimen île résidence royale qui subsiste à Tlemcen est un monument très ruiné, et de très modestes dimensions; c'est celui que nous étudierons plus loin, sous le nom de Petit palais d'El Ei'bbad; son état d'extrême délabrement fait qu'il est de second ordre pour l'étude de l'archéologie tlemcenienne.

facilitait la promptitude de l'exécution et assurait par conséquent l'homogénéité du style.

Architectes et ouvriers. — On ne saurait relever avec trop de soin les noms

d'architectes et d'artistes musulmans fournis par les textes épigraphiques et historiques. Utilisés avec réserve et critique, ils peuvent constituer de bons documents pour l'histoire encore obscure de l'art arabe '.

Malheureusement dans le Maghrib, comme en Orient. les renseignements précis sur la personne des constructeurs et des décorateurs sont extrêmement rares. Une tradition nous fournit le nom incertain de l'architecte qui aurait élevé à la fois la tour île Rbât, la Giralda, et le minaret de la Kotoubîya. Un texte historique nous mentionne l'auteur des boules dorées qui décoraient la Giralda; et là s'arrêtent nos informations sur les artistes almohades 2 . Particulièrement, pour ce qui concerne les édifices tlemceniens, c'est de quelques textes épars, que l'on peut établir sur l'ori-[^] gine des artistes mérinides ou abd-el-wâdites, d'assez fragiles conjectures. Le nom même que nous fournit l'inscription com-

mémorative tracée à la coupole de la Grande Mosquée n'est pas celui de l'architecte ; c'est, comme il arrive le plus souvent, celui de l'intendant des travaux, du fonctionnaire « sous la surveillance duquel on a élevé l'édifice. »

Pour ce qui concerne la période abd-el-wâdite, il faut tou-

1. Cf. Van Berchem. Matériaux pour un corpus, p. 47, note 3; 5, note 1.

2. Cf. Qarlds, p. 323. 234;— Girmilt de Prangey, dit d'après Ibn-Saïd : • C'est des provinces d'Andalousie que les émirs Almohades Youçouf et Yaçoub-Ël-Mansour firent venir des architectes pour toutes les constructions qu'ils elevereni à Maroc, a liliat. à Fez, à Mansouriah. » (Essai sur Varchileclure des

Irabes, p. 116. — Sur les ouvriers et artistes

employés par les Almohades, voir aussi les observations de Goldziher, ap. Materialien :ur Kenntniss (1er Almohaden bewegung A. h. M <;., 1857. p. LOS ,

•!. Alù yad, mot à mot /«// /" main, cf., sur cette expression. Van Ber-eliein. Matériaux pour un corpus, p. S4, S5.

tefois considérer comme assez important le passage suivani d'Ibn-Khaldoun : «A l'époque d'Abou-Hammou I er e1 de son fils Abou-Tâchfin, les arts étaient très peu avancés à Tlemcen,

parce que le peuple, qui avait t'ait de cette ville le siège de son empire, conservait encore la rudesse de la vie nomade; aussi ces princes durent s'adresser à Abou'l-Walîd, seigneur de l'Andalousie, afin de se procurer des ouvriers et des artisans. Le souverain espagnol, maître d'une nation sédentaire

chez laquelle les arts avaient nécessairement
t'ait beaucoup de progrès, leur envoya les
architectes les plus habiles de son pays.

Tiemcen s'embellit alors île palais tellement
beaux que depuis on n'a jamais rien pu
construire de semblable 1 . » Ce

renseignement vient jeter une clarté
nouvelle sur l'étroite parenté qu'un examen
archéologique révèle entre les monuments
grenadins et les édifices abd-el-wâdites.

D'après un autre historien, Abou Tâchfin
aurait employé à ses coûteuses constructions
des milliers d'esclaves chrétiens ? tant
architectes, que maçons, faïenciers, doreurs
et peintres'. Enfin, l'on verra plus loin ; . que
des carreaux de faïence, figurant dans

un monument abd-el-wâdite, la mosqu lu
Méchouar, sont

sûrement de fabrication andalouse. Les
premiers souverains de la dynastie

tlemcenienne auraient donc tiré de la brillante Espagne à la fois des équipes d'ouvriers et des matériaux pour la décoration des édifices de leur capitale. Ils ne furent jamais cependant que des souverains du Maghrib, tandis que leurs frères ennemis, les Mérinides, furent des monarques à la

1. Histoire des Berbères, III, p. 480.

2. Barges, Complément de l'histoire de Beni-Zeiyân, p. 69, 10: — Histoire des Beni-Zeiyân, p. 46.

3. Cf. infra : Mosquée do Mécbouar.

fois africains et andalous. Aussi paraît-il légitime de présumer que la collaboration d'artistes espagnols n'est pas étrangère à la réelle beauté des monuments dont ces derniers princes dotèrent Tlemcen conquise. Une inscription du minaret de Nedromah fournit le nom d'un architecte de cette

époque. Malheureusement ce nom est de lecture incertaine et L'ethnique qui l'accompagne est difficilement identifiable 1 . Un autre texte épigraphique tlemcenien, nous fait connaître un artiste d'ordre secondaire de la période mérinide. C'est l'inscription funéraire du sculpteur sur bois qui construisit le minbar de la mosquée de Sidi Bou-Médine. Ce personnage est qualifié de el-Djaziri, el-Marrâkchi, c'est-à-dire né à Algérisas et fixé par la suite à Marrakech. C'était donc un andalous d'origine 2 . Quant au nom d'Ahmed el-Lamti qui figure sur une colonne de la mosquée de Sîdi'l-Halwi, il faut résolument renoncer à suivre Brosselard lorsqu'il propose de voir dans ce personnage le sculpteur de la colonne portant son nom et du chapiteau qui la surmonte". Un examen attentif nous a révélé la présence, sur le fût delà colonne, d'un cadran solaire. C'est ce cadran et non la colonne qu'Ahmed el-Lamti a signé. L'inscription où figure son nom,

nous offre un intéressant spécimen tlemcenien de coufique astronomique, et un fac-similé en sera donné plus loin 4 .

Mentionnons encore la curieuse légende rapportée par Barges et qui fait venir d'Espagne le revêtement de bronze des portes de Sidi Bou-

1. Cf. Basset, Nedromah et les Trams, p. 28, 21 ; noie 1.

2. Cf. W. Marçais, Six inscriptions arabes du Musée de Tlemcen {Bulletin archéologique, 11)02, p. S4i cl suiv.}.

3. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen {Revue africaine, août 1860, p. 324}.

i. Cf. infra : Mosquée de Sîdi'l-Halwi.

Médine. Peut-être L'imagination populaire n'a-t-elle fait à ce propos qu'embellir

d'incidents merveilleux une vieille tradition relative à l'origine andalouse de ce remarquable travail'.

Ce n'est guère que dans la période de pleine décadence, à l'époqueturquetà celle d'Abd-el-Kader, que l'on rencontre des signatures d'artistes sur des monuments tlemceniens. Dans le décor de plâtre, qui orne l'entrée du tombeau de Sidi Bou-Mi'dven, est inscrit le nom de El-Hâchemi Çarmachîq, avec la date de 1208 de l'hégire (1793). Ce personnage appartenait vraisemblablement à une famille d'ouvriers d'art turcs, fixés à Tlemcen ; car nous retrouvons les noms de deux autres Çarmachiq sur des inscriptions d'une mosquée de Mascara, avec cette mention qu'ils sont originaires de Tlemcen '-'. Enfin l'ouvrier en bois qui fit le minbar de la mosquée de Sidi Brâhîm en 1832 (121-8 H.) a également signé son œuvre ; il s'appelait Ben-Ferfara, et c'est à lui encore que la

tradition attribue la chaire de la mosquée de Sidi Bou-Médine édiflée par l'ordre d'Abd-el-Kader vers 1843 :! .

Le Plan. — Le plan du temple tlemcenien, c'esi celui qu'on retrouve en Orient comme en Espagne, à la mosquée d'Amr comme à la mosquée de Cordoue, avec ses éléments vrai-

1. Cf. Barges, Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom. p. 297, 298. L'on ne doit bien entendu attacher aucune importance à une autre légende, qui fait collaborer un architecte juif ou chrétien à la construction du minaret de Mansourah ; c'est une invention toute moderne destinée à expliquer la chute de la moitié du minaret et la conservation de l'autre moitié (cf. Bévée africaine, mai lStio. p. 311).

2. Cf. lirosselard. les Inscriptions arabes de Tlemcen (Revue africaine, décembre 1859, p.

87, 88);— Ch. Leclerc, *Inscriptions arabes de Mascara* (Bévue africaine, octobre 1859, p. 43. 46).

3. Cf. lirosselard, *Tombeaux des Emirs Beni-Zeiân*, p. 50, n. 1, et *Bulletin archéologique*, 1902, p. 546.

semblablement dérivés de la basilique byzantine 1 . La porte principale, placée le plus souvent dans le grand axe du monument, donne entrée dans le çah?i, sorte A'atrium rectangulaire* bordé sur trois faces par des portiques aune ou plusieurs nefs. Au milieu se trouve le mîdha, le phiala byzantin, où de l'eau courante sert aux ablutions rituelles. Du côté du <<ihn opposé à la porte, s'ouvrent des nefs parallèles, qui constituent la véritable salle de prière 2 . Ces nefs sont, dans les mosquées antérieures au xv" siècle, perpendiculaires au mur de» la façade principale. Percé dans le mur du fend,

suivant le grand axe, se trouve ce qui tient lieu de sanctuaire, dans ces temples sans mystères et sans idoles, le mihrâb. série d'abside atrophiée, indiquant aux fidèles la direction de la Kaba de La Mecque, le pôle du monde musulman. C'est là que se place l'imâm dirigeant la prière des fidèles. Une coupole précède presque toujours la niche du mihrâb, qui fait extérieurement saillie sur le mur du fond. Parfois, une seconde coupole s'élève au centre de la salle de prière, dans la nef médiane, plus

1. Cf., sur l'origine des éléments constitutifs de la mosquée: Van Berchem, Notes d'an i p. 20 et suiv. : — Matériaux pour un corpus inscriptio-numarabicarum, p 536. — Dans les mosquées «le l'Afrique du Nord), l'influence toute syrienne de la madrasa et de son plan cruciforme ne se fait jamais sentir. La mosquée garde son plan primitif jusqu'à la conquête ottomane, qui l'ait apparaître de

rare spécimens de la mosquée à coupes successives (par exemple la Mosquée de la Pêche à Alger . [Vautre part, la médersa du Nord de l'Afrique, dont un intéressant spécimen sera étudié plus loin (Cf. Médersa de Sini - Mi i'inf . n'a aucun rapport & \ ec la madrasa orientale des Ayyou-Idtes. C'est un édifice sui generis dont il faut chercher les éléments d'abord dans la mosquée elle-même, puis vraisemblablement dans les zâwiya et les ribât : nous reviendrons plus loin sur cette question.

2. A Tlemcen, les nefs sont désignées sous le nom assez impropre de ma bhi elaqwds, «■ ce qui est entre les arcades ». Les noms classiques de baldt et de bihou sont tout à fait inusités (Cf. leur emploi dans les textes ap. Dozy, Supplément aux Dictionnaires arabes, p. 3, 123 . Une travée s'appelle çaff <> rangée», parce que chacune d'elles est occupée dans la prière par un rang de fidèles.

large que les autres, ('cite disposition, fréquente en Orient, rappelle Sainte-Sophie de Constantinople.

L'établissement de la coupole précédant le mihrâb nécessite un plan carré inférieur. 11 eu résulte que la travée qui longe le mur du fond doit être égale, en largeur, à la nef médiane, généralement plus large que les autres nefs. En plan, la rencontre de la travée du fond et de la nef médiane engendre la forme T, dont on a signalé l'analogie avec la forme en tau des églises chrétiennes primitives '. Cette disposition ne devait rien avoir, au reste, de traditionnel ni d'obligé. Il est en effet curieux de remarquer que, visible dans les mosquées tnerinides, elle ne se retrouve pas dans le plus ancien des temples tlemceniens; nous décrirons, en étudiant cet édifice, la tricherie qui a permis de négliger cette égalité (cf. infra Grande Mosquée.)

Orientation des mosquées. — Nous ne saurions aborder ici d'une façon générale la délicate question de l'orientation îles mosquées. L'histoire de la qibla dans les différents pays que soumit successivement la conquête musulmane mériterait sûrement l'honneur d'une sérieuse monographie, pour laquelle les historiens, les géographes, et surtout les traditionnistes offriraient d'importants documents. Nous marquerons simplement d'une façon sommaire, quelques points concernant l'orientation des oratoires tlemceniens.

La tradition veut que remplacement de leurs mihrâb ait été déterminé par l'observation des astres et plus particulièrement de la constellation d'Orion (El-Jaouz) 2 . Il s'en faut de beau-

1. Gf.Saladin, la Mosquée de Sidi-Okba, p. 38, 39, 40.

i. Indiquée en effet par les textes de droit comme un des points de repère pour la fixation de la qibla dans le Maghrib (Cf. El-Bannani sur Abd-el-Bâqi sur Sidi-Khalil, édition du Caire, 1307, I, p. 186, in fine).

coup que ce procédé primitif ait assuré l'unité de l'orientation dans les mosquées tlemceniennes. D'un édifice à un autre, la direction de la qibla est assez variable. Elle va du Sud-Sud-Est à l'Est-Sud-Est. Il ne semble pas cependant, pour la plupart des édifices religieux, que les sultans mérinides ou abd-el-wâdites aient été gênés dans l'orientation de leurs constructions nouvelles par la présence de constructions voisines préexistantes. Les mosquées de Mansourah, de Sîdi'l-Halwi, de Sidi Bou-Médine, par exemple, ont été élevées, pour ainsi parler, en rase campagne, ce qui n'empêche pas que chacune d'elles nous offre une orientation différente. Aucun obstacle de cette nature ne

paraît non plus avoir existé pour la plupart des oratoires situés à l'intérieur de la ville. Dans tous les cas, le souci d'une orientation un peu exacte aurait pu alors donner l'idée d'un procédé constructif qui se rencontre parfois en Egypte : la disposition oblique du mihrab dans la muraille ¹. Or cette disposition ne se rencontre dans aucune des mosquées tlemceniennes. L'axe du mihrab est invariablement perpendiculaire au mur qui contient sa niche, (c'est donc que le souci dont nous parlons n'a point existé chez les constructeurs tlemceniens. Plus tard, il est vrai, des scrupules sont nés. Des voyageurs ont dénoncé l'orientation inexacte des mosquées maghribines ², et aujourd'hui il n'est pas rare que de pieux musulmans, lorsqu'ils font la prière à la

1. Cf., sur l'orientation des mosquées égyptiennes, Van Berchem, *Soles d'archéologie*. I, p. 90, note 3; — Matériaux

pour un Corpus, p. "i, note 1; — Ravaisse, Essai sur l'histoire et la topographie du Caire. I, p, 42:;. note 1.

2. Dans une glose manuscrite sur Sidi-Khalil due au chikh Mohammed-ben-Abd-er-Rahmàn El-Tlimsàni (xir siècle de l'hégire], il est dit ironiquement que « les maghribins ont deux qibla, une vers laquelle ils prient, et l'autre vers laquelle ils font le pèlerinage».

Grande Mosquée de Tlemcen, ne se tournent légèrement vers la gauche du mihrâb '.

Ii'uno façon sommaire nous pouvons distinguer comme il suit l'orientation des principales mosquées tlemceniennes : Sud-Sud-Est la Grande Mosquée, la mosquée de Bou-Médine, la mosquée de Sîdi Brâhîm; Sud-Est les mosquées de Bel-Hassen, d'Oulâd el-Imâm, de Sîdi'l-Halwi, de Sidi Lahsen; Est-Sud-Est la mosquée de

Mansourah, et aussi les oratoires ruinés d'Eubbâd es-Sefli, y compris probablement le monument que l'on désigne couramment sous le nom de Qoubba de Sidi Bou-Ish.'iq et-Tayyâr.

Nous donnons ce classement rapide sans nous hasarder à en tirer aucune conjecture. En outre nous appellerons qibli, ou Sud, le côté de la qibla, jaoufi ou Nord, le côté opposé à la qibla, gharbi ou occidental, le côté situé adroite du mihrâb puni- un observateur qui fait face à sa niche, charqi ou oriental, le côté situé à gauche. Ces désignations, si peu exactes qu'elles soient, au point de vue d'une détermination rigoureuse de l'orientation, se retrouvent au reste dans des textes relatifs aux mosquées tlemceniennes '-'.

Mobilier. — C'est dans la salle de prière que se trouve le minbar, chaire del'imâm, sorte d'escalier de bois adossé au mur du fond 3 ,

généralement à droite du mihrâb, le sedda [banc)

1. Il en serait de même, nous assure-t-on, à la Qarawiyin de Fàs, ei même à la prière du vendredi, le mosamma avertirait à haute voix les fidèles de se tourner légèrement à gauche du mihrâh ; il serait important, dans une étude sur les édifices religieux marocains, de noter exactement l'orientation des mihrâbs.

2. Par exemple, la table des habous de Sidi Bel-Hassen [Cf. Revue africaine, février 1S.j9, p. 163 .

3. Il est parfois mobile et peut, à volonté, être repoussé dans une loge ménagée dans le mur pour le recevoir. Il en est ainsi à la Grande Mosquée de Tlemcen (Comp. Douuté, ap. Journal asiatique, Janvier 1902, p. 160).

du haut duquel le mosammi reproduit pour les fidèles éloignés les attitudes de l'imâm, et

leur « fait parvenir » sa prière 1 . Le sedda, dont nous ne trouverons que deux exemples à Tlemcen, est généralement composé d'un plancher surélevé, auquel un escalier demie accès, et qui porte une lialustrade sur ses quatre faces; il est ici placé dans l'axe du monument 2 et occupe toute la nef centrale. C'est, là enfin qu'on trouvait la maqçoura, enceinte permettant aux sultans de faire la prière en sûreté 3 . Toutes ces pièces d'ameublement ne sont d'ailleurs point indispensables, et ne se rencontrent (pie dans les mosquées où l'on (-('délire le service solennel du vendredi.

L'ameublement des mosquées tlemceniennes est, comme

1. Lis noms de sedda et de mosammi sont employés dans le Maghrib; en Egyptien le sedda porte le nom de dikka, el le mosammi relui plus conforme à la technologie rituelle

de moballigh (Cf. Lane, Modern Egyptians,

I. lui. .

2. Cette position médiane du sedda n'est pas nécessaire. A la mosquée d'Amr, au Caire, il est placé à droite de l'axe en regardant le mihràb. A la mosquée de Cordoue. il se pourrait que la chapelle Villa-Viciosa, élevée d'environ :: mètres au-dessus du sol, et contiguë à la coupole centrale, mais à gauche de celle-ci, ait été construite pour remplir ce rôle, après que la mosquée elle-même eut été augmentée vers la gauche, d'un certain nombre de nefs.

3. A Tlemcen, il n'y a plus une seule maqçoura en place; celle de la grande mosquée existait encore il y a trente ans. et un important fragment en a été transporté au musée de la ville. Il date de l'époque almoravide et porte une inscription d'un type

curieux, intermédiaire entre le caractère arrondi et le caractère rectangulaire, que l'un de nous a publiée (Cf. Bulletin archéologique, 1902, p. ;î,S à 551). — Le nom de maqçoura [m. à m. partie séparée) reçoit, au reste, bien d'autres applications. En Egypte, il en est arrivé à désigner toute la salle principale de prière, et aussi la grille de huis ou de métal qui entoure les sarcophages de saints (Cf. Lane, Modéra Êgyptiens, 1, p. 299,

II. p. 340). A Cairouan, nous le trouvons dès une époque ancienne donne à une partie de la mosquée réservée aux félonies el isolée du reste de l'édifice (Cf. El-Bekri, p. 21 ; Saladin, la Mosquée de Sidi Okba, p. 21,70). Il en est de même aujourd'hui à Tlemcen. Enfin nous dirons plus loin quelques mots des rapports de la maqçoura avec la « chambre de prêche ».

on le voit, fort sommaire, et en outre, il est très peu artistique. Les ouvrages de boiserie n'occupent pas un rang d'honneur dans la vieille cité abd-el-wâdite. On n'y trouve par exemple aucun spécimen de ces beaux pupitres à Coran [Koursi] qui font l'orgueil de certaines mosquées égyptiennes 1 . Le sedda est fruste; les minbar sont simples, massifs, ei font triste figure à côté de la belle chaire de style byzantin de la mosquée de Cairouan "-'. Cependant, au dire de vieillards de Sîdi Bou-Médine, la mosquée de cette localité possédait encore, au siècle dernier, un minbar mérinide précieusement sculpté et incrusté d'ivoire 1 . Il aurait été nus en pièces dans les troubles qui suivirent la première apparition des troupes françaises à Tlemcen.

Dépendances. — Des dépendances d'importance variable s'ajoutent à ces temples : d'abord le minaret (dans toute

l'Afrique du nord çauouma), la tour du haut de laquelle le moneddin lance cinq fois par jour la profession de lui musulmane et l'appel à la prière. Accolé à l'un des murs de la mosquée, souvent au mur de façade' 1 , le minaret tlemcenien est toujours construit sur plan carré, et rappelle la Giralda de Séville. \\ \\ parapet entoure la plate-forme. Il est généralement crénelé de nierions en trapèzes dentelés 5 . Un édifice terminal, également

1. Cf. Gayet, l'Art arabe, p. 229 et suivantes, liourgoin. Précis de l'Art arabe. La Menuiserie, Pl. 79, 80, 81, 93 et 9:..

2. Cf. Saladin. la Mosquée de Sîdi-Okba, p. 104 et suiv.

3. C p. la description du minbar de la Qarawiyin ap. Qartâs, p. 79: Léon

l'Africain, II, p. 75.

4. .Via grande mosquée de Tlemcen, au milieu du mur Nord comme il était à Cordoue, à Séville (?) et à Cairouan Cf. Saladin. la Mosquée de Sidi-Okba, p. 1 .

•j. Cette forme de nierions est extrêmement ancienne. On trouve déjà des formes analogues à l'acropole de Snze. dans l'Arabie méridionale, etc. Cf. de Landberg, Etude sur les dialectes de l'Arabie méridionale : 1. Uadramoul, p. 100,

carré, sorte de campanile décoré de fausses arcade- e< percé de la porte de l'escalier, s'élève au milieu de la plate-for nie 1 . 11 est surmonté d'ornements de cuivre, couronnes ajourées, boules et croissants 2 . Construit généralement i n dernier lieu, le minaret n'apparaît pas comme une dépendance essentielle delà mosquée. 11 semble bien que la Grande Mosquée de Tlemcen s'en soit passée pendant près de soixante-dix ans; de

même la mosquée Qarawiyyin à Fès, la Kotoubiya à Marrakech et la Grande Mosquée d'Alger, n'eurent des minarets que de longues années après leur fondation\

Une autre dépendance, qui, elle aussi, n'est en usage que

no t e l : _p erro t et Chipiez: Hist.de l'Art, III. p. 263etss.] : Les murs extérieurs de la mosquée de Cordoue sont entièrement couronnés de motifs semblables. Voici, d'autre part, ce qu'en dit Saladin pour la Tunisie : « L'apparition des merlons en dents de scie sur les couronnements des crêtes ne me paraît pas devoir être antérieure à la fin du ix* siècle ou au commencement du x<. en Tunisie du moins. >> Musquée de Sidi-Okba, p. 13.

1. Barges prétend que la chambre qui occupe parfois cet édifice terminal est l'habituelle

demeure du moueddin [Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom. p. 439). Ce renseignement est tout à fait fantaisiste. La chambre placée au sommet d'un des plus grands minarets que nous ayons à étudier a

dénient 1 mètre de côté ! Elle sert simplement à abriter le moueddin. pendant l'appel à la prière, les jours de pluie: on y renferme aussi divers accessoires, notamment l'étendard Manc qui flotte le vendredi au sommet du minaret

2. Les croissants datent de l'époque turque : quant aux boules de cuivre ou d'or, leur emploi dans le Maghrib est assez ancien. Les boules [lafâfih, littéralement pommes) qui couronnaient le sommet de la Giralda sont célèbres dans les chroniques arabes (cf Roudh-el-Qartâs, p. 323; — Kilâb el-Istiqça, I. p. 180). Les boules du minaret de la grande mosquée d'Alger, sont mentionnées avec

éloge dans l'inscription commémorative de ce monument Cf. Corpus des Inscriptions arabes de l'Algérie. 1, G et "). Le minaret de la Qarawiyyin fut surmonté de l'épée d'idris 11 Roudh-el-Qartâs, p. 10 . (in attribue parfois aux boules des minarets ou à des ornements métalliques qui surmontent les dôme- île- mosquées Jes vertus magiques ,Cf. un curieux passage du Qartâs, p. 1>. 73, et Léon l'Africain. 1. 199 . Les couronnes ajourées sont parfois d'un travail assez délicat. Nous donnons plus loin le fac-similé de l'inscription qui décore l'une d'elles, provenant de la Grande Mosquée de Tlemci n

(Cf. in/.. Pu- 23).

::: Cf. Qartâs, p. 69; Istigça, I. p. 1SU: Corpus. Alger, loc. rit.

dans les mosquées cathédrales, est la «

chambre du prêche ». Appuyée au mur du fond derrière le mihrâb, dont elle enveloppe en quelque sorte la saillie, cette salle est simple, en appentis, communique avec la mosquée par une petite porte percée à gauche du mihrâb. C'est de cette petite chambre que sort le prédicateur, lorsqu'à l'office solennel du vendredi il se dispose à monter au minbar pour prononcer le sermon prescrit par la loi religieuse. Un curieux passage d'El-Bekri autoriserait presque à en voir l'origine dans une extériorisation de la maqçoura*; et de fait à Tlemcen, cette salle est fréquemment appelée maqçoura, mais son nom le plus courant est « chambre des mon-'. C'est qu'à Tlemcen une coutume plus ou moins ancienne veut que, aux enterrements qui ont lieu le vendredi et les jours de grandes fêtes, on introduise le brancard funèbre dans cette salle pour que l'imam fasse sur le cadavre la prière des funérailles. C'est là une pratique légèrement

hétérodoxe, peu compatible avec la pure doctrine mālīkite lǧ . mais fortement enracinée.

Il va sans dire que c'est le plan théorique d'une mosquée complète que nous venons de détailler. Mais il s'en faut que tous ces éléments soient toujours réunis : nous en étudierons,

1. Cette salle est mentionnée dans les textes sou? le nom de dār el-Khitdha. Cf. Kharcbi sur Khalil édition du dire. 1307 de l'hégire), I. p. -443. 1. 14: comp. Boston notre ms., p. 71. 1. S.

2. Cf. El-Bekri. p. 24. in principio.

3. Elle sert aussi de sacristie; on y met à labri divers accessoires fort simples, utiles au service du culte conip. Journal asiatique, septembre 1848. p. 257 .

i. Bit El-Djanâiz; c'est le nom que lui donne toujours Duthoit dans son Rapport.

"i. La prière des funérailles faite à la Grande Mosquée est déjà mentionnée pour des personnages tlemceniens du ix' siècle de l'hégire Cf. Boston, notre ms.. p. 89 et 302).

6. L'introduction des morts dans la mosquée est, en principe, rejetée dans

et non des moins riches au point de vue ornemental, qui n'ont pas de çahn, ni de portiques ; d'autres n'ont pas de minaret. Il semble que l'élément indispensable de ces temples soit, avec la salle où l'on t'ait la prière en commun, la niche indiquant la fjihla; nous verrons cependant qu'elle ne peut servir à caractériser nettement, car on la rencontre dans des édifices de destination toute autre, médersa, qoubba des tombeaux, etc.

Dépendances extérieures. — Les alentours immédiats de la mosquée tlemcenienne doivent être considérés comme dépendances du sanctuaire lui-même. Fréquemment un acte de //a/tous en consacre le caractère religieux et imprescriptible. Il en est ainsi, par exemple, à Sidi Bou-Médine, où l'acte de fondation delà mosquée place au nombre de ses haboas le reste du terrain demeuré libre autour d'elle après sa construction 1 . (V terrain est occupé par un chemin droit qui.l'ait le tour de l'édifice et permet l'accès de ses différentes portes. Des arcades partant du mur de la mosquée vont joindre la masse du roc qui la surplombe. Un chemin du même genre existe autour de Sidi'l-Hahvi, et un autre existait sur trois faces de la Grande Mosquée. Du côté Est de ce dernier monument, il subsiste aujourd'hui encore une pittoresque allée à arcades dont il sera parlé plus loin (Cf. infra, Grande Mosquée). Pour d'autres oratoires de moindre

importance, il n'a jamais existé autour de chemin de

le rite mâlikite Cf. Kharchi sur Khalil, 11, p. il ; —Zorqâni sur le Mowatla, II. p. 14, 15); les Musulmans tlemceniens scrupuleux font, au reste, remarquer que, à la rigueur, la « chambre des morts » extérieure à la mosquée n'en fait pas partie. A Alger, il y avait, dans le voisinage immédiat des mosquées-cathédrales, mais séparé d'elles, un oratoire funèbre appelé moçalla (Cf. Devoulox, Édifices religieux de l'Ancien Algérie; p. 96, 97),

i. Cf. Lirosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen {Revue africaine, août 1859, p. 411 et 416).

dégagement, mais les constructions voisines, parfois adossées aux murs mêmes de la mosquée, faisaient très souvent partie de ses

habous. Elles offraient un logement aux fonctionnaires de l'oratoire, moueddin, imam, etc., ou encore, les revenus en étaient affectés au service du culte. 11 en est ainsi, par exemple, à la mosquée de Bel-Hassen et à celle du chikli Senousi'.

Les alentours de la mosquée peuvent encore être occupés par diverses dépendances. Nous reparlerons plus loin des tombeaux vénères qui s'élèvent dans le voisinage immédiat de certains oratoires tleniceniens. Pour le moment, nous devons citer en première ligne, parmi les annexes extérieures des mosquées, les latrines publiques [motahherât). Ces édifices comprennent essentiellement une cour centrale carrée, à ciel ouvert ou recouverte d'un dôme. Autour sont disposés des bassins rectangulaires pour l'ablution, des logettes-cabinets d'aisance avec un bassin carré de petites dimensions, une ou plusieurs loges munies

d'un bassin de dimensions moyennes pour le ghos/, c'est-à-dire la lotion rituelle générale {naqâir}).

1. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen (Revue africaine, février 1839, p. 163; septembre 1861, p. 320). — Au mur Sud de la Grande Mosquée, étaient aussi adossées îles boutiques, constituées en habous au profit de la mosquée. — Un exposé des idées musulmanes sur le harîm, c'est-à-dire sur l'espace non bâti qui joint un édifice et en dépend (cf. Lisân El-Arab, XV, p. 14), fournirait la matière d'une intéressante étude. 11 faudrait suivre dans le droit et dans la coutume locale l'histoire du hartm, harîm bédouin de la tente (et aussi des arbres), puis harim du puits et de l'abreuvoir, harîm citadin de la maison, et enfin harîm de» édifices religieux. Les traités de droit contiennent, à cet égard, au chapitre des Terres mortes, d'importants renseignements.

Pour ce qui concerne les alentours immédiats des oratoires, il faut remarquer que, lorsque la place manque dans l'intérieur d'une mosquée-cathédrale, les fidèles peuvent valablement faire la prière du vendredi dans les rues contiguës et dans les boutiques adossées aux murs de l'édifice. C'est donc que ces alentours sont considérés comme faisant partie de la mosquée (Cf. l'intéressant passage de la glose d'El-Bannàni sur Abd-el j Bâqi, sur Khalil: le Caire, 1307 de l'hégire, II, p. 'i.'i).

4

De l'eau courante alimente abondamment ces divers bassins 1 . En outre le tout se complète parfois d'une fontaine publique extérieure. Les anciennes latrines de la Grande Mosquée ont disparu : elles occupaient un espace assez considérable, au Nord de l'édifice, sur un emplacement qui

fait aujourd'hui partie de la rue de la Paix. Les latrines de Sidi Bou-Médine et de Sidi'l-Halwi subsistent encore dans leur étal primitif et seront étudiées plus loin. A Sidi Lahsen, d'après le témoignage oral de vieux; habitants du village, un édifice ruiné, situé à l'Est du minaret subsistant, et séparé du reste de la mosquée par l'étroit chemin d'un derb (impasse), contenait des latrines, une fontaine publique placée sous une voûte, et au premier étage une école. C'était à peu près la disposition classique d'un édifice fréquent en Égj'pte, le Sabîl-Kouuttâb (fontaine-école) 2 . Remarquons a ce propos que l'institution de la fontaine publique n'a jamais joué, h Tlemcen, le rôle important qu'elle a tenu en Orient ; . Sans doute un certain nombre d'anciennes fontaines ont pu disparaître depuis la conquête ; mais, au dire de vieux Tlemceniens que nous avons consultes, les fontaines publiques ont toujours été peu nombreuses dans leur

1. Comp. Léon l'Africain, H. p. iiC.

2. Cf. Van Berchem, Matériaux pour un Corpus, p. 432 i — 11 faut rapprocher encore de la fontaine-école égyptienne un édifice algérien maintenant disparu et qui portait le nom de « zàwiya » de la Grande Mosquée (Cf. Devoulx, Édifices religieux de l'Ancien Alger, p. 123 et 83).

3. A Tlemcen, le nom habituel de la fontaine est seqqùija. pluriel sqdqj. (De Goeje, Glossaire de Beladsori, seqâyà); — l'autre mot maghribin sebbâla, qu'il faut vraisemblablement rapprocher du sabil des dialectes orientaux (littéralement « celle qui abreuve pour l'amour de Dieu ») est employé par les seuls Juifs : ce serait donc que, dans les idées populaires reflétées par le langage courant, « l'abreuvement des Musulmans » n'est pas considéré ici comme l'œuvre agréable à Dieu par excellence (Cf., sur

l'évolution du mot sabil, Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, p. 230; — Goldziher, *Mohammedanische Studien*, 11. 390, 391).

ville et rarement ornées de pompeuses inscriptions dédicatoires. C'est que nous avons à faire ici à une cité montagnarde, où presque chaque maison possède un puits d'eau vive. Les princes et les gouverneurs tlemcenienens n'ont donc pas eu à assurer, par des fondations officielles, l'approvisionnement en eau de leurs sujets et de leurs administrés 1 .

Proportions. — Les proportions adoptées pour les mosquées sont assez constantes et très simples. Si, en suivant l'axe qui va du Jaonf (côté Nord) à la qibla, l'on additionne la largeur de la première nef ii la longueur de la cour, on obtient une distance égale à la profondeur de la salle de prière, moins le

mihrâb. La cour seule est égale à la salle de prière moins la coupole du fond. Le centre de la mosquée se trouve donc assez exactement placé en avant des premiers piliers de la nef, à l'endroit où un renforcement, découpé dans le pavage surélevé de cette nef, indique la position du mihrâb aux fidèles placés dans la cour.

Les nefs dont le nombre est fort variable — il va de trois jusqu'à treize, — ne sont pas en largeur inférieures à 2 m ,70, et supérieures à 4 m ,60. Cette persistance des largeurs réduites, pour ainsi dire indépendante des dimensions totales de l'édifice, et qui se constate aussi bien dans les mosquées que dans les monuments civils, pro-

1. Rappelons cependant qu'El-Bekri déjà mentionne l'adduction de l'eau à Tlemcen par des travaux d'art (Description de l'Afrique, p. 12). A Alger, les fontaines à

inscriptions sont très nombreuses, mais elles datent toutes de l'époque turque, et ont généralement des inscriptions turques (Corpus des inscriptions de l'Algérie, I, n^o* "İ1, 18, 79, 80, etc.). C'est que les gens de l'Ojâq étaient pénétrés des idées de l'Orient musulman sur l'institution des fontaines fi sabîli 'llah. Il serait intéressant de relever 1rs inscriptions des fontaines publiques de Fàs, qui, nous assure-t-on, sont nombreuses, et d'examiner soigneusement leurs dates.

vient vraisemblablement des exigences de la charpente, Je

la rareté des bois de grande taille et de résistance suffisante. Les pins longues pièces ne dépassent pas 5 mètres de long, et les plus grosses 20 centimètres au carré.

Matériaux. — Les matériaux sont :

D'abord le bois, généralement cèdre ou tuya,

que l'on trouve, simplement équarri dans les charpentes, sculpté, gravé et formant en des assemblages de très savantes combinaisons dans les solivages apparents, dans les auvents et les portes, ou posé brut, en brins minces, dans les plafonds de maisons privées, ou bien encore noyé dans le corps des maçonneries en longrines, constituant un chaînage qui consolide les murs.

Le pisé (tâbia), ciment t'ait d'argile, de sable, de chaux et de débris de toutes sortes, battu sur place dans des caisses d'environ 0",8Û de hauteur. Il prend avec le temps la consistance d'une pierre très dure, et ses ruines forment des chicots d'un seul bloc régulièrement criblés de trous. Ces trous ont été laissés par les ais qui réunissaient les parois du moule. Un enduit de plâtre recouvrant les surfaces intérieures et extérieures les dissimulait aux yeux ; cet enduit tombé, ils apparaissent, intrigant

fort les touristes par leur symétrie '.

La terre cuite sous son triple aspect de brique, de tuile et de terre émaillée.

Les briquet' ont ordinairement 0 m ,26 de long, 0 m ,12 de

1. Cf. Une intéressante description de la fabrication du ldbia, ap. Ibn-Khaldoun Prolégomènes, H, p. 372; — cf. aussi, Du/y, Supplément aux dictionnaires arabes, II, p. 65, 6C. — L'emploi de ce genre de « construction compacte » est extrêmement ancien; les Phéniciens s'en sont couramment servi. Sur le pisé à Cartilage, et. Perrot et Chipiez, Hist. île l'Art, I. III. p. 363, el suiv.

l. La brique crue, si employée en Orient et dans le Maghrib oriental, ne

INTRODUCTION !>3

large à peine, 0 m ,04 d'épaisseur. Les joints ont environ 0 m ,03, mais ils s'augmentent suivant les besoins de l'appareillage.

Les tuiles creuses sont des portions de cône très allongé; elles sont souvent rouvertes d'un émail vert à base d'oxyde de cuivre.

La terre émaillée joue un rôle important dans la décoration extérieure ; elle forme ce qu'on a assez improprement appelé la mosaïque de faïence, combinaison de morceaux vernissés, de tons différents, découpés suivant un dessin et encastrés les uns dans les autres 1 . Ces morceaux, probablement moulés, cuits, puis couverts et recuits avec l'émail, sont ajustés ensuite à la lime et posés selon le carton sur des plans convenablement dressés ; ils sont enfin assemblés et reliés entre eux d'un bon mortier de sable et de chaux ; ils forment ainsi de grandes plaques de 0 m ,05 environ

d'épaisseur, que l'on fixe sur la paroi à décorer par des broches d'os ou de bois scellées dans les joints. La terre est d'un rouge assez sombre; les émaux dont ils sont cou-

paratt pas avoir joué un grand rôle dans le Maghrib occidental et en Andalousie; le pisé en tient lieu. *

1. Ary Renan donne du procédé cette description minutieuse : « C'est comme si on découpait une lettre grasse, un A, par exemple ; chacun voit qu'il resterait un petit triangle isolé : ce petit triangle, faisant partie du fond, sera coloré de la même couleur que le fond; quant aux deux jambages et à la bande transversale, il serait peut-être dangereux de les tailler d'une seule pièce ; on les scindera en trois segments: et, comme on aura ménagé dans le fond une rainure de dimension égale, on pourra recomposer la

lettre A en ses quatre morceaux, dont trois noirs et un blanc... [Gaz. des Beaux-Arts, 1893 t. 1, p. 188). — En réalité, dans l'exemple choisi, le trapèze ayant pour petit côté la bande transversale de l'A et pour côtés non parallèles la base des deux jambages constituerait probablement un cinquième morceau; mais si les rainures véritables sont rares, les anneaux évidés dans une plaque pour être ensuite remplis par un fragment d'un ton différent se rencontrent assez fréquemment. On pourra d'ailleurs constater, par l'examen des figures, que, dans ce travail, analogue à celui que nécessite le montage en plomb d'un vitrail, les marqueteurs tlemceniens n'ont pas reculé devant les coupes les plus délicates.

verts sont de nombre limité, mais de tonalité franche et d'un admirable effet. Le blanc est d'une belle pâte, demi-mate, légèrement verdâtre, très peu craquelée. Le brun de

manganèse est généralement employé très épais, de manière à former un ton presque noir. Le jaune est un jaune de fer assez impur, donnant une ocre verdâtre et mouchetée où les craquelures sont fréquentes. Le vert de cuivre est de valeur et de ton très variables; dans le même décor on le rencontre, très sombre et très profond, ou trèsclair et se rapprochant soit du céladon, soit du bleu turquoise. Le bleu de cobalt est assez rare; il ne semble pas avoir été employé à Tlemcen avant la seconde moitié du xiv e siècle ; il est clair et assez pur.

Le plâtre, revêtement habituel des murs arabes, passé au balai ou rayé simplement de traits horizontaux simulant un appareillage ; à l'intérieur, il est appliqué en épaisseur sur une couche de mortier et retenu par des clous carrés à tête large ; parfois moulé et rapporté par morceaux 1 , parfois taillés sur place d'après un dessin préalablement établi-

, repercé de défoncements allant de quelques millimètres à plus de cinq centimètres de profondeur. Il semble moins fin que celui du revêtement des palais espagnols.

1. Girault de Prangey cite une des salles de l'Alhambra, la salle des Aben-cerages, dont, suivant une tradition, on aurait refait le plafond à stalactites, ruiné presque en entier, à l'aide des anciens moules fortuitement conservés. — 11 semble bien qu'à Tlemcen les ornements de quelque relief aient été coulés à part, puis plaqués sur les fonds. La mosquée d'Oulàd-el-Imàm présente la trace de colonnettes, tombées par la suite, avec les iulailles préparées pour accrocher ces plaquages. Nous renvoyons d'ailleurs au chapitre consacré à ce petit sanctuaire; on y trouvera un assez curieux procédé se rapportant à la technique du plâtre.

•2. Ibn Khaldoun décrit ainsi le travail du

plâtre sculpté : « Le plâtre est délayé dans l'eau, puis, quand il a pris corps, mais qu'il est encore humide, on façonne cette masse sur un modèle donné avec des ébauchoirs en fer, jusqu'à ce qu'il ait pris du poli et un aspect agréable {Prolégomènes, p. 321, t. 11.

La pierre est assez rare. Elle est représentée par quelques blocs de grand appareil, le plus souvent empruntés aux monuments antiques, quelques chapiteaux de grès, plus fréquemment par des chapiteaux et des fûts de colonnes taillés dans un beau marbre onyx transparent et chaud, que les sultans abd-el-wâdites et mérinides tiraient vraisemblablement des carrières d'Aïn-Taqbalet'.

Formes extérieures. —■ Le minaret carré, les toits plats surmontant chaque nef, telles sont les formes extérieures des mosquées tlemceniennes. Nous sommes ici dans une

cité montagnarde, les pluies et les neiges n'y sont pas rares, elles doivent pouvoir s'écouler au versant des toits de tuiles; donc, ainsi qu'à Grenade et à Marrakech, peu de dômes de plâtre; les coupoles s'indiquent extérieurement par des pavillons à quatre croupes; les nefs ont aussi des combles en pyramide. Seuls, certains tombeaux sont couverts par des dômes hémisphériques ou à pans coupés, forme consacrée de la qoubba-. Notons aussi que des bains et des latrines publiques présentent également des dômes percés par des jours.

L'emploi habituel du pisé, et surtout de la brique et du plâtre, matériaux commodes, à la fois portatifs, légers, et offrant, quand ils sont bien liés, des masses d'une cohésion

Traduction, II, p. 373). C'est de l'emploi de ces ébauchoirs en fer, bien connus de tous les artistes qui travaillent le plâtre, que vient

vraisemblablement le nom de Naqli hadîda sculpture au fer), donné au revêtement de plâtre. Sur ce nom, cf. Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, I, 236; Beaussier, Dictionnaire arabe, p. 657. A Tlemcen, simplement hadîda [Ndqch étant sous-entendu' 1 .

t. C'est du marbre assez semblable à celui de l'Alhambra, qui provoquait si justement l'admiration d'Henri Regnault Cf. Correspondance, p. 306 et ss.).

2. Le mot quubba s'emploie indifféremment pour désigner tous les genres de coupoles : coupoles de tombeaux, coupoles de mihrâbs, coupoles de porches ;Cf. Van Berchem; Matériaux pour un corpus, isS, note in fine).

BC INTRODUCTION

suffisante, ne devaient pas orienter les Arabes vers les problèmes de la ci

instruction. Quelques formules simples, empruntées aux Byzantins et médiocrement appliquées, firent tous les frais de l'anatomie îles édifices.

Construction. — Nous avons dit plus haut la composition des murs de pisé et de briques. Parfois les assises horizontales de ces dernières sont interrompues par des rangs en diagonale, parfois par des lits de moellons. Plus souvent on trouve ces moellons chargeant le sommet seul au départ des voûtes.

Le plus simple des solivages employés est, dans les bâtiments privés, la juxtaposition de rondins de bois reposant sur les deux murs parallèles et recevant directement la chaux et le béton soigneusement pilonné des terrasses.

Dans les édifices publics, les voûtes les plus

employées sont la voûte en berceau et la voûte d'arête, formée de la pénétration d'une voûte cylindrique longitudinale par une seule ou par plusieurs voûtes cylindriques perpendiculaires. Parfois des rondins de bois alignés au sommet des murs, parallèlement à l'axe des berceaux, semblent servir de sommier à l'amorcement de ces berceaux.

Nefs, couloirs, escaliers sont généralement couverts suivant ces deux modes classiques.

Nous avons vu qu'il était rare que les toits fussent à deux pentes seulement. Il est, par conséquent, peu fréquent de voir ces berceaux buter contre un mur de pignon. Une portion de voûte cylindrique les termine souvent aux deux extrémités. Un revêtis de plâtre les garnit intérieurement. Ce genre de voûte allongée et surbaissée se rapproche beaucoup de la construction des coupoles ou qoubbas.

Celles-ci sont à pans coupés ou circulaires, appareillées par assises. Exceptionnellement on trouve à la Grande Mosquée de Tlemcen une de ces coupoles primitives formées de cintres entrecroisés, dont la mosquée de Cordoue, et surtout l'église del Cristo de la Luz à Tolède présentent de si curieux exemples (fig. 19).

C'est la demi-voûte d'arête qui forme ordinairement la trompe d'encorbellement sur laquelle reposent les coupoles tlemceniennes (fig. 1) '.

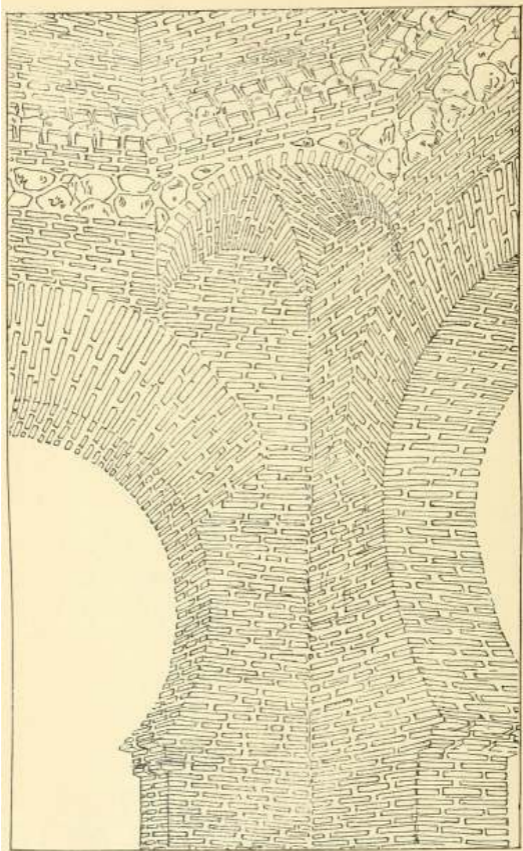
La légèreté des matériaux qui composent les voûtes en berceau et le faible écartement des murs goutterots, font que ces voûtes n'exercent pas de poussées bien considérables. La couverture de tuile est plus lourde, mais il résulte de la disposition des nefs parallèles qu'elles se contrebutent les unes les autres, et que, loin de s'additionner,

leurs poussées se neutralisent. Il n'est besoin de lutter que contrôla poussée des charges des nefs extrêmes. Des contreforts, parfois même des arceaux, réunissant la mosquée aux édifices voisins, sont, vraisemblablement dans ce but, dressés contre les murs extérieurs. Il convient de remarquer d'ailleurs que, de même qu'à Sidi Oqba et à Cordoue, ces contreforts ne correspondent pas toujours aux points où la butée des arcs en rendait l'établissement logique.

Des tirants, peut-être même un chaînage de bois noyé dans les murs, achèvent de consolider la construction.

1. Le petit monument, dont nous donnons ici une vue intérieure, est un de ceux que l'on rencontre à El-Eubbàd es-Sefli (Voir, sur relie agglomération, in/'., PI. XVI et contexte). Uniquement formé d'une coupole portée par quatre piles réunies entre elles

par des arceaux, il présente une curieuse analogie avec l'édicule achéménide de Férachbad (Cf. M. Dieulafoy, l'Art antique de la Perse, t. IV, p. 17, fig. 56 et 57).



Charpentes. —Comme pour les voûtes, le type des charpentes

est emprunté aux monuments antiques. Extrêmement simples, elles offrent, avec les fermes romaines dont les vestiges nous sont parvenus, une très grande analogie'. Ces fermes sont, en raison de la faible dimension des pannes, assez rapprochées les unes des autres. Rarement des entrails s'assemblent à la base des arbalétriers, mais des entrails retroussés consolident la charpente et supportent un plan décoratif de caissons formant plafonnage.

Parfois les sommets des chevrons sont simplement réunis entre eux par des chevilles ou des clous, leurs pieds noyés dans la maçonnerie sans sablière ni patins. La volige seule maintient tout le chevronnage dans son plan.

Ce genre de charpente, peu compliqué, devint par la suite de moins en moins savant. Nous montrons ici (fig. 2) un comble de qoubba datant de l'occupation turque. Il est assez élevé au-dessus de l'extrados. Les bois sont à peine équarris, les assemblages, mal faits, sont maintenus par des clous. Au sommet se réunissent huit arbalétriers : un pour chaque arêtier, un pour le milieu de chaque croupe.

Quand on les compare aux Occidentaux du moyen âge on peut, sans être taxé de sévérité, juger les Arabes de médiocres constructeurs, empruntant à autrui des formules dont ils ne semblent plus comprendre le véritable but, en créant eux-mêmes d'autres, dont ils ne tirent aucun parti logique pour concourir à la stabilité de leurs édifices.

Les preuves qui peuvent appuyer ce

jugement se rencontrent à chaque pas dans l'examen de leur technique.

On sait l'heureux usage que les Gothiques firent de l'arc

1. Entre autres, le temple de Sbeitla (Tunisie), cité par Saladin [Conférence sur l'Art musulman, faite à l'Union syndicale des Architectes français, p. 12).

brisé, comment ils modifièrent l'arc roman en en faisant deux

»

tronçons distribuant logiquement les poussées. Or, cet arc exista de tout temps chez les Arabes ; mais ils ne s'en servirent jamais que comme d'une forme décorative, sans modifier en l'adoptant leurs procédés habituels de construction.

L'encorbellement h stalactites qu'ils empruntèrent aux

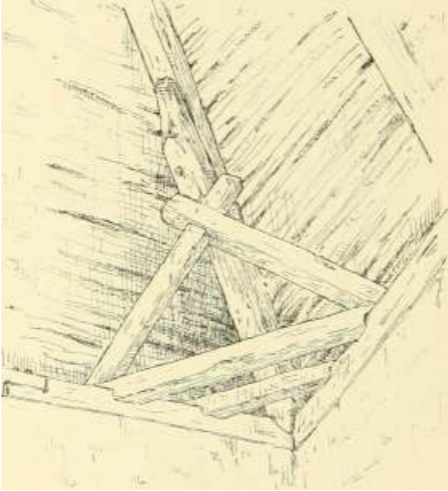


Fig. "2. — Angle d'un comble de qoubba
{époque turque

Persans ne fût pour eux, on Occident du moins, même lorsqu'ils le reproduisaient en pierre, qu'un moyen de décor. Quant aux

ouvrages en bois de faibles dimensions, voici ce qu'en dit Viollet-le-Duc : « Los ouvrages de bois des Arabes, des Orientaux ont au moins conservé la formule traditionnelle de la véritable menuiserie, et si les artisans n'en comprennent pas et n'en savent plus appliquer la structure, du moins ils en ont respecté l'apparence'. » Nous constaterons, à propos des plafonds de Sidi'l-Hahvi, la justesse de cette appréciation.

Mais si les artistes musulmans ne furent que de piètres constructeurs, il convient de reconnaître qu'ils furent, en revanche, des décorateurs de premier ordre. Sans s'attarder à la recherche des matières rares, sans viser aux tours de force de l'habileté technique, sans laisser leur esprit s'égarer aux inventions d'une symbolique compliquée, ils dépensèrent libéralement leur science d'ornemanistes purs, de calligraphes élégants

et souples. Sur des supports maladroitement édifîés, ils appliquèrent, avec des clous et ilu mortier, un » maquillage » toujours séduisant, étonnant parfois de richesse et de grâce facile.

C'est ce qui, pensons-nous, suffira à expliquer la place importante réservée à l'ornementation dans le texte et l'illustration de la présente étude.

Les arcs. — Nous l'avons vu plus haut, la courbure donnée aux arceaux ne fut jamais pour les Arabes le résultat d'un raisonnement de constructeur, mais plutôt une fantaisie d'ornemaniste. Les différentes formes qu'ils adoptèrent, en Occident du moins, ne s'exclurent pas les unes les autres, elles furent parallèlement employées ou reparurent les unes après les autres, suivant le goût du jour. Nous en donnerons ici une énumération rapide.

1. Viollet-le-Duc, Dictionnaire raisonné de Varchileclure française. Article : Menuiserie, t. VI, p. 352.

L'arc brisé paraît avoir été le premier cintrage des monuments égyptiens 1 ; on en rencontre à la mosquée d'Anir el dans les plus vieilles mosquées du Caire. L'arc outrepassé, celui auquel on a donné le nom caractéristique d'arc en fer à cheval, ainsi (pie l'arc en plein cintre ne semble avoir t'ait son apparition que plus tard. L'arc outrepassé- ne fut d'ailleurs jamais beaucoup employé en Orient. Des innombrables cintrages qu'on y rencontre (arc brisé simple 3 reposant sur deux encorbellements, arc brisé rectiligne, are trilobé, arc dentelé, arc surbaissé, arc en accolade, etc.), l'arc enfer à cheval est, pour ainsi dire, l'un des moins fréquents. Le xiv^e siècle nous en a cependant laissé quelques rares exemples à la mosquée Tekich, à la mosquée du cliikh Hakem, le

xv% à la mosquée Qâitbey.

En Espagne, dès la période byzantine (vm e ,
ix" etx c siècle), nous rencontrons l'arc
outrépassé; il ne comporte jamais de brisure.
On y voit également apparaître l'arcade
découpée en grands lobes ou festons 4
(notons que la ligne joignant les centres de
ces découpures circulaires donne un arc
sensiblement brisé).

La mosquée de Cordoue présente une
combinaison extrême-

1. Cf. Gayet, l'Art arabe, p. 30.

2. Nous ne rechercherons pas ici l'origine de
cet arc, qui devait jouer un rôle si
considérable dans l'architecture maghribine.
On lui a signalé des ancêtres byzantins
(Basilique de Dana, édifice d'Urgub, cf. Franz
Pacha. der Baukunst des islam; — grande
basilique de liouwaiha dans la Syrie centrale,

cf. Van Berchem, *Matériaux pour un Corpus*, I, p. 288, note 1); d'autre part, Dieulafoy note un curieux rapprochement de cet arc avec plusieurs cintres du palais de Firouz-Abâd [l'Aii antique de la Perse, IV, p. 'ôl el fig. 26).

3. C'est le profil engendré par un arc de courbe terminé à chaque extrémité par une tangente. On lui donne généralement le nom d'arc persan Cf. Van Berchem, *Notes d'archéologie*, I, p. 23).

4. Sur la construction des festons à l'aide de briques saillantes et d'un garni de mortier. Cf. Choisy, *llisl. de l'architecture*, t. II, p. 93.

ment curieuse d'arcs en festons. Du sommet de ces arcs partent d'autres arcs également découpés, qui s'entrecroisent avec des pleins cintres supérieurs, laissant entre eux de grands espaces ajourés'.

La période qui suit *ixi*" et *xn c* siècle emploie,

avec l'arc lobé, l'arc outrepassé plein cintre et brisé. La Puerta del Sol de Tolède présente à la fois un premier fer ;i cheval ogival et un second en plein cintre. Nous trouverons les trois modes île cintrage réunis à la Grande Mosquée de Tlemcen (Cf. Pl. V).

Enfin, la période arabe moresque adopte toutes les variétés d'arcades. A l'Alhambra, on trouve surtout l'arc plein cintre surhaussé porté par des encorbellements.

Dans le Maghrib, il semble bien que l'arc outrepassé ait, de tout temps, dominé. L'on y rencontre cependant l'arc non outrepassé; il est réservé pour quelques petits cintrages, fenêtres ou arcatures décoratives. Le xiii c et le xiv c siècle y employèrent le 1er à cheval plein cintre ou brisé presque indifféremment. A peine peut-on établir que, dans le même monument, le plein cintre couvre des écartements plus larges que l'arc

ogival; mais cette remarque n'a rien de rigoureux.

L'arc d'ouverture des mibràbs est, de préférence, en plein cintre et tracé ;i l'aide d'une seule ouverture de compas. Nous déterminerons, en étudiant les plus importants, la disposition des claveaux décoratifs qui les accompagnent.

La plupart des arc brisés semblent très librement traces. Quelques-uns pourtant se construisent d'après des formules très simples : nous reproduisons deux d'entre elles. L'un {fig. 3),

t. Voir in/'rà. figure '.) en A, le schéma de cette disposition. Le problème à résoudre était celui-ci: obtenir un grande hauteur avec des colonnes de dimension fixe, puisqRempruntées à des monuments étrangers.

qui fait partie d'une grande porte méridienne, se sert de deux arcs de cercle, et est appareillé par claveaux rayonnant autour d'un centre placé au-dessous des centres de construction. L'autre (fig. ':-), qui s'ouvre dans les nefs d'une mosquée, ne fait encore intervenir que deux centres, mais intervertit les ouvertures de compas dans la partie supérieure et inférieure des branches qui la composent (o, centre de l'arc AI) et de la rentrée BC; o', centre de AU et de DE). Les briques sont appareillées par lits horizontaux presque jusqu'à la moitié des arcs, par claveaux rayonnants au dessus. Parfois un triangle

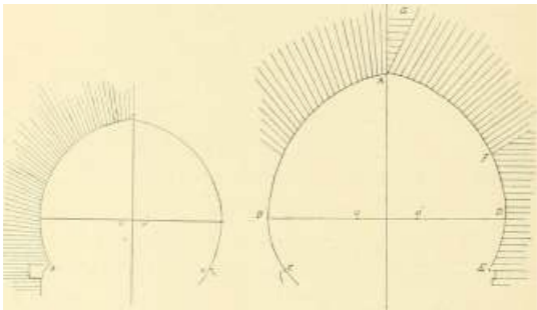


Fig. 3.

Fig. 4.

de briques horizontales G fait au sommet
une véritable clef.

Pour établir ces arcs, il est bien probable
qu'on ne lit jamais

usage de cintres arrondis; voici, d'ailleurs, le
procédé encore

employé par les maçons arabes. Une planche

horizontale est fichée clans deux joints vers la naissance; des briques sont posées aux extrémités; une seconde planche, posée sur ces briques; et l'on élève ainsi, en les ('(ayant tant bien que mal,

des étages successifs qui vont se rétrécissant jusqu'au sommet. La courbe, ii peu près dessinée par les briques, est régularisée avec du mortier.

L'angle des brisures est extrêmement variable : l'ogive est parfois très aiguë, et nous rencontrerons, à la mosquée de Sidi Bou-Médine, des arcs brisés qui ne se distinguent du plein cintre que par une déformation supérieure à peine sensible.

Enfin, il n'est pas jusqu'à l'arc lobé et entrecroisé de Cor-doue qui ne soit représenté dans les édifices du xiv r siècle. Nous étudierons tout à l'heure les curieuses

formules ornementales auxquelles il donna naissance (Cf. infra, fig. 9).

V encorbellement à stalactites '. — De même que la découpeure des arcs, la stalactite, une des formes les plus caractéristiques de l'architecture musulmane, peut n'être considérée que comme un motif ornemental, n'intéressant en rien l'anatomie des édifices.

Ce genre de relief, dont l'élément primitif, la (rompe, semble d'origine persane, a pour but de décorer un encorbellement quelconque. Son emploi le plus logique fut de substituer au pendentif sphérique un certain nombre de trompillons ménageant une transition entre le carré inférieur et un plan circulaire.

En Orient, les constructeurs fatimites n'employèrent (pie les quatre trompes d'angle pour porter la coupole. A l'époque des A\ voulûtes et sous les premiers Mamelucks,

on superposa deux ou trois étages de petites trompes, faisant successivement passer du carré à l'octogone, de l'octogone au polygone à seize côtés, etc. Le type du pendentif arabe était dès lors fixé -'.

1. Alvéoles serait peut être préférable, stalactites désignant parfois spécialement l'aiguille pendante qui, nous le verrons, n'existe pas à Tlemcen.

2. Cf. R. Phéné Spiers, la]'oûte stalactite (dans V Architecture, 18SS, p. 591 ets.). Van Berchem, .Sûtes d'archéologie, 1, p. 76, 77.

S

Cependant cette solution n'était pas encore trouvée lors de la conquête d'Espagne. Il fallut aux constructeurs byzantins, et plus tard aux constructeurs arabes, se livrer de leur côté à des expériences et des recherches, ou suivre pasàpas les artistes orientaux dans

leurs acquisitions successives.

La première apparition d'encorbellements à stalactites qu'on ait pu jusqu'ici observer en Occident semble être ceux îles palais siciliens de la Zisa et de la Cuba, qui ne remontent guère qu'au xii^e siècle'. Là, ce procédé, qui devait être, entre les mains des artistes du xiii^e et du xiv^e siècle, si fécond en ressources décoratives, s'exprime déjà très perfectionné. Un simple rapprochement de l'exemple que nous en offre le palais de la Cuba- avec les angles de la coupole placée en avant du mihrâb, à la Grande Mosquée de îlemcen (fig. 19), permettra, croyons-nous, de reconnaître dans l'encorbellement maghribin une ébauche maladroite, il est vrai, mais d'autant plus curieuse du pendentif à stalactites.

Cet encorbellement, dont la parenté avec les niches angulaires de Cordoue est évidente,

ne remplit encore qu'imparfaitement le but poursuivi. Comme à Cordoue, des portions horizontales sans ornement s'avancent en porte-à-faux au-dessus de la corniche du plan carré ; mais deux petites trompes, flanquant des plans incurvés y remplacent la niche polyédrique de la mosquée espagnole. On saurait difficilement imaginer un encorbellement formé par la superposition d'éléments semblables à cette niche, tandis que les éléments qui s'indiquent dans la

1. Ed. Doutté signale au-dessus du tambour, précédant le mihrâb, une coupole à pendentifs nid d'abeilles) dans la mosquée d'Uni Toumert, à Tin-Mal (xir siècle) : ce serait d'une des plus anciennes d'Occident.

2. Cf. Girault de Prangey, Essai sur l'architecture des Arabes, Pl. 12 et 13.

INTRODUCTION

67

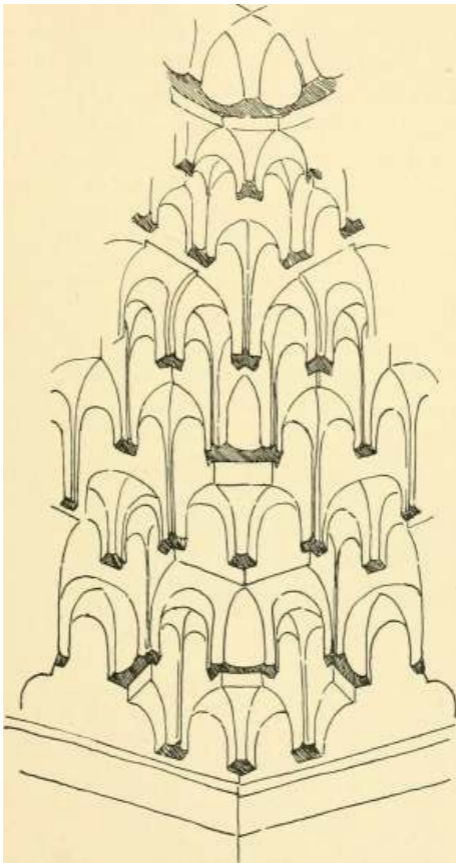


Fig. 0. — Vue perspective d'une voûte à stalactites.

mosquée maghribine pouvaient, en se multipliant, couvrir des coupoles entières.

Les décorateurs tlemcenienis n'en firent d'ailleurs pas un si constant usage que les artistes d'Andalousie. Ceux-ci en garnirent des coupoles, des voûtes, des douelles, en composèrent des impostes et des chapiteaux'. Le grand porche de Sidi Bou-Médine, plusieurs niches de mihrâbs, les consoles du balcon de Mansourah, quelques pans coupés d'habitations particulières, telles sont les applications qu'on en trouve à Tlemcen.

Ces pendentifs sont assez habilement tracés, comme on pourra s'en rendre compte par les figures 5, 29, 38. Il est curieux de remarquer « que l'élément essentiel en est souvent une réduction de la demi-voûte d'arête, qui, nous

l'avons vu, sert à établir la plupart îles coupoles tlemceniennes. Cette trompe, répétée et alternant avec des consoles rectangulaires, constitue le groupement le plus généralement adopté. On n'y voit jamais intervenir la stalactite proprement dite : le parallépipède rattaché seulement par son sommet à la paroi et pendant au centre d'un groupe de coupolles rayonnantes.

La mouluration. — Une des parties les plus essentielles du décor en relief est la mouluration. Les Arabes n'en firent jamais un très grand usage; elle l'eut toujours chez eux très limitée et très simple. En Egypte, cependant, on rencontre le tore, le quart de rond, le cavet, le talon, le talon renversé, la doucine et le listel. Dans le Magrib, l'arsenal des moulures est extrêmement réduit. On peut dire qu'à Tlemcen la seule moulure employée est, avec la plate-bande et le listel, le cavet

1. Sur le tracé des stalactites consulter (>. Jones, VAlhambra; et Bourgoïn, Précis de l'ail Arabe, passii».

nu ou décoré d'inscriptions, parfois accosté, dans sa partie avançante, d'un grain d'orge plus ou moins profond.

Les colonnes. — C'est dans les colonnes que se révèle surtout cette pauvreté de la mouluration ; elle est, dans les monuments tlenicniens particulièrement sensible. 11 semble bien que la plupart d'entre elles n'ait jamais eu de base. Le plus souvent la colonne repose sans intermédiaire sur le sol; parfois un empattement lui sert de support ; mais les exemples qu'on en peut observer sont d'origine douteuse et correspondent mal avec le fût qui les surmonte. De plus ces fûts, toujours cylindriques, ne portent jamais cette succession de gorges et de boudins qui précède l'astragale dans les colonnettes de

l'Alhambra, ni ces bagues sculptées que présentent les colonnes aghlebites ou fatimites de Cairouan 1 . L'astragale fait partie du chapiteau et est d'une extrême simplicité.

Le chapiteau tlemcenien. —■ Ses origines. — Dérivé de cette décomposition du chapiteau corinthien qui fut le chapiteau byzantin, le chapiteau moresque ne fut d'abord qu'une copie grossière de celui-ci. Il semble bien en effet que les artistes musulmans se décidèrent seulement à en sculpter eux-mêmes lorsque la « carrière » que leur offraient les édifices de leurs prédécesseurs se fut à peu près épuisée. La partie primitive de la mosquée de Cordoue ne comporte guère que des chapiteaux de provenances étrangères d'une incroyable diversité de forme et d'exécution. Les huit nefs orientales, postérieures de plus d'un siècle au premier périmètre, contiennent des

chapiteaux de deux types distincts
régulièrement alternés, qui semblent bien
avoir été exécutés sur place pour l'emploi

1. Cf. Saladin, la Mosquée de Sidi Olcba, fin.
30, 38, 4G.

qu'As remplissent encore aujourd'hui, mais
qui restent comme des contrefaçons assez
maladroites de types empruntés aux
colonnades voisines.

Tous deux ont adopté ce caractère de bloc
épannelé, de « préparation " de metteur au
point en vue d'une exécution plus complète,
qui se rencontre déjà dans les sculptures
ornementales de basse époque. Dans l'un,
trois rangs de feuilles d'acanthé, droites,
enveloppent complètement la corbeille
primitive; de gros disques d'angle, souvenirs
des fines volutes corinthiennes, s'échappent
entre les feuilles supérieures. Un tasseau

qua-drangulaire, s'avancant directement sous le tailloir, marque seul la place du fleuron, qui s'étalait au dessus dans les modèles arcs et romains, el qui, dans le type A {fig. 6) 1 , est orné d'une dernière feuille d'acanthé.

Dans l'autre, dont la formule se rattache aux types B s et C 3 , deux rangs de feuilles seulement; les volutes forment toujours les angles, mais l'espace compris entre elles est occupé par un lourd quart de rond sans ornements, élargissement byzantin du rebord de la corbeille.

Ce deuxième type, que l'on peut étudier à la Grande Mosquée de Tlemcen {fig. 17), se simplifia encore avant de donner naissance à une formule originale. Le type D 4 , qui est une

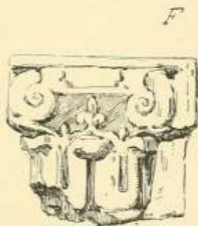
1. Ce chapiteau byzantin fait partie de la

première nef occidentale île la mosquée de Cordotie, maintenant occupée par des chapelles.

2. Ce chapiteau byzantin fait également partie de la première travée occidentale de la mosquée de Cordoue.

3. Ce chapiteau, qu'il faut très certainement considérer comme une œuvre arabe, est un de ceux qui supportent la chapelle ViUa-Viciosa. 11 offre cette particularité que toute la partie engagée sous la chapelle n'est pas achevée et qu'il présente à la fois les deux caractères de cette époque : la sculpture très maigre et L'épannelage.

4. Ce chapiteau d'onyx, de dimensions très réduites, est au musée de Tlemcen. Toute la partie postérieure était engagée.



Fui. 6. — Origines du chapiteau Tlemcenien.

œuvre arabe, ne porte plus qu'un rang de feuilles scindées entre elles, formant couronne au bas de la corbeille. Dans l'exemple E 1, des fentes médianes partant de l'astragale ont transformé l'ancienne couronne d'acanthé en un méandre continu s'incurvant à son sommet.

Dès lors ce grand méandre vertical devient l'élément essentiel du chapiteau moresque. Il peu!, comme h la Cour des lions, se briser et former entrelacs; il reste toujours reconnaissable. Dans les parties hautes de Sainte-Marie-la-Blanche à Tolède, il forme à lui seul (ont le chapiteau. Dans les types que nous rencontrerons à Tlemcen, un renflement médian, s'épaississant sous la courbe <lu somme! comme une nervure principale (Voir type C et/à/. 17), vient

préciser clairement son origine.

Un autre ornement des plus persistants dérive de ces bouquets de feuilles, présentées de profil, divisées en deux, accostant, d'une part, l'axe du chapiteau corinthien et se collant, d'autre part, sous les volutes angulaires, dont l'exemple A donne une représentation schématique. Ces bouquets deviennent avec l'interprétation arabe des palmes décoratives qui s'échappent du méandre inférieur. Le type F1 nous les montre déjà garnissant de leur longue portion le glacis qui joint le haut et le lias de la corbeille, de leur portion courte formant, par un accouplement, un fleuron médian, motif très courant des décors arabes. Les chapiteaux de l'Alhambra et les chapiteaux tlem-ceniens présentent presque tous de curieuses variations sur ce thème initial.

1. Ce chapiteau d'onyx est au musée de Tlemcen. La manière dont il était engagé semblerait indiquer qu'il soutenait un arc de mirhab.

2. Ce chapiteau d'onyx est au musée de Tlemcen; les fonds en sont peints et les faibles modelés soulignés avec une couleur noire.

Une modification importante de proportion et déforme différencie le chapiteau moresque du type primitif. Avec le xii^e siècle, le galbe tronconique delà corbeille, de la « cloche », suivant l'expression anglaise, a complètement disparu. Le chapiteau arabe est maintenant formé de deux parties bien distinctes, superposées: l'une inférieure, cylindrique, l'autre supérieure, portion de cube à peu près deux fois plus large que liante. Notons que le chapiteau tlemcenien est presque toujours inscrit dans un cube

partait.

La corbeille corinthienne ne se trahit plus que par une survivance du rebord supérieur, ("est un turban, sorte de tore large et aplati qui, assez rare en Espagne, se rencontre fréquemment à Tlemcen, surtout dans les chapiteaux mérinides, et est le plus souvent couvert d'inscriptions 1 . Notons que les sculpteurs maghribins se sont généralement peu souciés que les tronçons de ces turbans se raccordent entre eux pour former un cercle complet.

Les enroulements s'échappant du turban ou passant au dessus, comme dans le chapiteau ionique; rappellent les volutes angulaires.

Ainsi, lorsque l'art du praticien se fut perfectionné, que les califes n'eurent plus besoin de recourir à la main-d'œuvre chrétienne, au lieu de retourner vers une

imitation plus précise des modèles anciens, ou d'en donner, comme le firent les sculpteurs gothiques français, une interprétation naturaliste, les décorateurs arabes, dans un esprit tout différent, conservèrent la formule, mais en lui donnant une signification purement orne-

1. Ces inscriptions, souvent historiques, sont presque invariablement en caractères cursifs. On en pourra cependant voir une au musée de Tlemcen, qui porte une sentence pieuse et est en caractères coufiques.

mentale, sans paraître se souvenir jamais des objets réels qu'ils déformaient inconsciemment.

La décoration bas-relief extérieure et intérieure. — La décoration des chapiteaux, parfois très riche, est presque toujours méplate, elle habille la forme sans la

défoncer. Il est facile d'y noter l'éloignement persistant des artistes arabes pour tous les modelés profonds, soit que la vigueur de l'éclairage leur ait fait craindre les ombres fortes qui tachent violemment les surfaces et détruisent l'harmonie de l'ensemble, soit plutôt que les prescriptions religieuses qui leur interdisaient la sculpture des corps humains aient orienté leurs goûts et leurs recherches vers d'autres ressources décoratives.

Cette prédominance de ce qu'on a appelé Yesprit de découpage sur V esprit de modelé se manifeste le plus clairement dans le décor de brique, qui constitue avec ses filets et ses entrelacs la garniture logique des extérieurs 1 , le décor de pierre sculptée, tel qu'on le rencontre à Mansourah, et dans le décor de plâtre.

Issu de traditions byzantines dont les traces

sont encore visibles en Egypte et en Syrie, le revêtement de plaques, naqch hadîda, fut rarement employé par les artistes égyptiens ; quelques mosquées (mosquée d'Hassan, mosquée de Kalaoun) en présentent cependant d'intéressants spécimens. Il était réservé à l'école andalouse et magribine d'en faire la matière d'une décoration prodigieusement riche et ingénieuse.

Cairouan 2 ,

1. Sur le gaufrage des façades par les reliefs de brique dans quelques villages tunisiens, cf. Cagnat et Saladin, Voyage en Tunisie, dans le Tour du Momie, 1886, II. 202.
2. Saladin signale aux douelles de Bâb-Lalla-lîejana des ornements sculptés très analogues au Naqch hadida et qui dateraient de 12S4. Il n'en donne malheureusement pas de croquis [la Mosquée de Sidi-O/cba, p. 82).

INTRODUCTION l'3

Tuais, où l'art des gypsoplastes est encore cultivé à l'heure actuelle, l'Andalousie surtout, où la décoration de stuc a joué un rôle considérable, le Maroc, où l'on connaît des portes à Marrakech et à Mékinez, Fâsdont la mosquée Qarawîyin passe pour un des chefs-d'œuvres de l'art moresque, Tlemcen enfin, comme nous le verrons plus loin, montrent les ressources infinies de cette matière plastique par excellence, qui, fort heureusement, a pu, malgré sa fragilité, traverser des siècles et parvenir jusqu'à nous.

Ce revêtement, parfois très légèrement modelé, présente plusieurs niveaux et fait intervenir des défoncements profonds, qui en soulignent fortement la composition. Cependant il n'accuse presque jamais une saillie sensible sur le nu du mur. Nous en excepterons néanmoins un motif curieux des

écoinçons de mihrabs. C'est un bouton de forme variable, sorte de cône arrondi, parfois spirale, et qu'une coquille ornementale remplace au minaret de Mansourah.

L'origine évidente s'en retrouve à la mosquée de Cordoue, dans les reliefs du même genre que présentent les portails latéraux.

Le décor à faible relief extérieur et intérieur se complète par le décor méplat polychrome, dont le premier n'est souvent que le support et l'encadrement.

Polychromie. — Céramique. — Nous avons étudié plus haut cette marqueterie en terre émaillée dite mosaïque de faïence, au point de vue de la technique de sa fabrication; il convient d'examiner sommairement les traditions auxquelles on peut la rattacher, et le rôle que lui firent jouer les décorateurs maghribins.

Il est assez difficile de préciser quelle en est l'origine véritable. Une hypothèse assez bien établie rattache l'emploi

architectural de la mosaïque de faïence à l'influence byzantine.

Cet emploi dériverait, non de l'industrie céramique, mais de la mosaïque de pierres et de pâtes colorés. On sait le goût que montrèrent les Romains pour les pavages composés de petits fragments cubiques de marbre ou de tout autre matière suffisamment résistante ; des panneaux ainsi formés servirent aussi au revêtement des murs et des plafonds. Le portique de Saint-Laurent, près de Rome, d'autres encore en présentent de curieux spécimens. Ce genre de décor était une sorte de spécialité des artistes byzantins ; les noms à'optis alexandrinum, d'opiis grsecum, grageaniemn, par lesquels on le désignait, est, à cet égard, significatif.

Les ouvriers grecs en expédiaient des fragments tout préparés, ou se transportaient eux-mêmes dans les différentes contrées pour l'exécuter sur place. Lorsque les Musulmans envahirent pour la première fois la Palestine, ils trouvèrent l'église de Bethléem ornée de ce qu'ils appellent *fsifsa*. Ce mot, diminutif de *fasfasa*, est une adaptation du grec $\text{J/7)}\text{E(i>aiç}$ (constructions en petits cailloux') 1 . L'empereur de Byzance aurait fourni à El-Walid une certaine quantité de *fsifsa* pour la construction de la mosquée de Damas-, et en Occident, l'enduit qui couvre encore le cadre du *milirâb* à la mosquée de Cordoue aurait été envoyé de Constantinople à Abd-er-Rhamân III par l'empereur Romain IIP.

Cette décoration multicolore du *mihirâb* et de la coupole de Cordoue pourrait bien avoir eu pour succédané naturel un nou-

1. Cf. Fraœnkel, *Aramâische Fremdwôrter*, p. 60. Ce nom est complètement inconnu dans le Maghrib; mais Ibn-Khaldoun cite la *fasfasa* à côté des *zeltj* et les fragments de marbre et nacre, comme la matière dont on orne les murailles [*Prolégomènes*, II, 233; — traduction, 11, 2'G.)

2. Cf. Ibn-Batoutah, *Voyages*, I. p. 199. ::. cf. *Idrîsi* (traduct. Jaubert), II, p. no.

veau genre de décor plus simple comme technique, la mosaïque de découpe, et se perpétuer, sans grande modification, dans le procédé des *qîrdti*, dont nous parlerons tout à l'heure.

Une seconde hypothèse attribuerait l'emploi du décor de faïence à des influences orientales continues.

Il semble bien qu'il faille, en Orient, rattacher à de très anciennes traditions

l'usage des revêtements céramiques, et plus spécialement des combinaisons qu'engendre la terre émaillée. Nous trouvons la (race d'une technique assez voisine des mosaïques de faïence, en Egypte, à l'époque de Ramsès III, dans le palais de Tell el-Yahoudi 1 . On connaît, d'autre part, les belles façades de briques émaillées que nous a laissées la Perse antique 2 . Pour ce qui est de la Perse musulmane, Ait Renan, empruntant les observations faites sur place par Dieulafoy, retrace ainsi les phases qu'y traversa cette fabrication :

» ... D'abord il n'y eut qu'un dessin de briques sur champ, sans émail; — sous les Seldjoucides, apparaissent des rehauts de bleu turquoise appliqués sur les tranches des briques ; — à partir de 1350, la palette s'enrichit, les couleurs se multiplient, ou intercale dans les frises des briques carrées sur lesquelles sont ménagées, en relief, des

lettres émaillées afin de simuler, sans grande dépense, le travail exécuté jusqu'alors en mosaïque... Bientôt on néglige la brique crue, on fait abus de

1. « Le noyau de la bâtisse était en calcaire et en albâtre ; mais les tableaux, au lieu d'être sculptés comme à l'ordinaire, étaient en une sorte de mosaïque où la pierre découpée et la terre vernissée se combinaient à parties presque égales. » (Maspéro, Archéologie égyptienne, p. 256).

■2. Cf. Dieulafoy, l'Acropole île Suze: leur examen technique ojiitd Th. Deck, la Faïence, p. 2".

*8 INTRODUCTION

briques émaillées et, par économie, on substitue les carreaux à la mosaïque* ».

Tels furent les divers âges du revêtement

céramique dans les mosquées persanes. Il en fut sensiblement de même dans les pays musulmans occidentaux, et on aurait tort de croire avec Ary Renan que « l'Espagne, le Maghrib et le Maroc aient utilisé concurremment, presque simultanément, la mosaïque et le carreau de faïence, la décadence de l'invention arrivant en même temps que l'invention elle-même ». Il est facile, au contraire, d'observer en Occident un développement parallèle, de retrouver les premières combinaisons de la brique non émaillée, incrustant la pierre calcaire creusée à cet effet, aux portails latéraux de la mosquée de Cordoue, ou émergeant du mortier et de la maçonnerie dans l'inscription liminaire de l'église del Cristo de la Luz, d'en suivre le progrès logique avec les grands disques noirs de la Giralda, isolés au milieu de la pierre rose, le plein épanouissement avec les marqueteries multicolores des lambris espagnols et des

portails Tlem-ceniens, enfin la décadence, c'est-à-dire le carreau et les contrefaçons évidentes du décor mosaïque, commençant par la juxtaposition des émaux sur une même plaque et aboutissant au carreau de faïence, tel que nous les pourrons étudier dans les pavements de Sidi Bou-Médine.

Une discussion complète de ces origines sortirait du cadre de cette étude ; contentons-nous de remarquer ici que la mosaïque de faïence apparaît d'abord nettement dans le Maghrib comme un mode de décor extérieur, par fragments

1. Ary Renan, Gazette des Beaux-Arts, 189.'t, t. I, p. 191-92; — d'apivs .1. Dieulafoy, la l'erse.

Introduction :9

réduits, étroitement relié au gaufrage de brique dont nous avons parlé plus haut (cf. *suprà*, p. 74).

Avec le *xin** siècle, l'emploi dut s'en généraliser rapidement'. L'industrie céramique prit vers cette époque un développement énorme. L'Andalousie comptait de nombreuses fabriques qui expédiaient leurs produits jusqu'en Orient. Bien des questions encore se posent relativement aux débuts de cette industrie. Les procédés d'émaillage, d'ailleurs fort simples, furent-ils transmis, par une voie inconnue, des artistes de la Perse 2 ? Doit-on les attribuer, ainsi que la technique des faïences à reflets, à des ouvriers emmenés en captivité par les galères des chevaliers de Rhodes et qui, de Lindos, auraient propagé

leur indus-trie dans la péninsule ibérique, à Valence, à Malaga, à Manisès? L'Egypte, où le décor de faïence joue à la même époque un certain rôle dans l'ornementation des monuments, eut-elle quelque influence sur le développement de la céramique andalouse? Ce sont autant de points obscurs dans la question générale si intéressante et si mal connue encore des rapports de l'Orient et de l'Occident musulmans au moyen âge. D'autre part, les mêmes ateliers menèrent-ils de front deux genres différents de fabrication? Produisirent-ils parallèlement les plaques polychromes, les vases, les plats à reflets et les fragments unicolors où se découpaient les pièces de mosaïque 3 ? Le petit

1. Le Qartâs signale le début du xiv^e siècle (règne du Mérinide Slimân ben, Abdallah) comme l'époque où l'on commença à employer les revêtements de faïence dans la

construction des demeures particulières (Boudh-el-Qarlâs, traduction Beaumier, p. 507j).

2. Ibn-Batoutah visitant Mechhed-Ali est frappé de l'analogie du qachâni avec le zelij maghribin (Cf. Ibn-Batoutah. Voyages, I, p. 415), or le qachâni est bien connu ; ce mot désigne des tuiles et carreaux de faïence émaillée de diverses couleurs fabriquées à Qàchàn, en Perse (Cf. Dozy, Dictionnaire, II, p. 295-296 : — sur les faïenceries de Qàchàn, Mercier, Deuxième Voyage, p. 210).

nombre des textes, la perpétuelle confusion qui existe entre la faïence à émail stannifère et ;t décors peints et la terre couverte dans la masse d'un seul émail opaque ou translucide, ne permettent aucune affirmation à ce sujet.

Nous présenterons ici quelques observations

sur les dénominations qu'on attribue à Tlemcen aux différentes variétés de la céramique monumentale. La plaque de faïence à décor polychrome, plus rarement monochrome sans décor, est appelée zelîj. C'est une adaptation de l'espagnol azulejo probablement dérivé lui-même du mot azul, bleu 1 . Ce dernier nom indique assez le rôle joué dans le décor primitif par la couleur bleue, si commode à employer et si résistante à la cuisson. Zelîj ne s'applique en principe qu'à la tuile carrée d'assez grandes dimensions (0,20 côté) recouverte d'un enduit de couleur. Toutefois, comme aujourd'hui encore, le mosaïste marocain taille sa mosaïque dans de larges tuiles monochromes, il arrive que le nom de zelîj est allusivement donné à la mosaïque elle-même. Une première sorte de mosaïque très simple est composée de petits canes de faïence de différentes couleurs (0 m ,025 côté). On en fabrique aujourd'hui

encore àïétouan; l'un denousena rapporté' de cette ville de jolis échantillons. Ce sont en quelque sorte des zelîj monochromes et réduits; on leur donne le nom de qirdti'. Disposés côte à cote, ils forment des panneaux où alternent le blanc, le

métallique dans le: lambris mosaïques de l'Alcazar de Séville, permettrait de le supposer.

1. Xelij est marocain; â Tlemcen, on dit plutôt zellâij; — Simonet, Glosa-riodevoces iberieas, propose, plutôt que azul. le mot bas-latin asarotum, mo-saïque p. 623 .

2. .l/i. Dozy, Dictionnaire, II. p. 330, carreaux, de terre cuite rouge: l'explication étymologique de ce mot nous paraît douteuse; on ne saurait guère songer ;ï qîrât, carat, ce qui donnerait à qîrâti le sens de morceau du poids d'un carat : la racine qaral

signifie, au reste, couper en menus morceaux.

brun, le vert, ou des bandeaux qui cernent les surfaces par des filets d'un seul ton, formés de petits rectangles allongés. Ges véritables damiers de qîrâti peuvent être les premiers spécimens apparus de la mosaïque de faïence magribine. Mais il faut noter qu'ils ornent seuls le minaret d'un des oratoires tlemceniens relativement les plus récents, la mosquée de Sidi Bràhim. Le décor formé par cette juxtaposition de petits morceaux de céramique se complique ; il donne des croix, des polygones étoiles, des disques et des uvaes. Puis, enfin, à la belle époque de l'architecture tlernceniene, il aborde les délicats méandres de l'entrelacs curviligne, les dessins précis de l'entrelacs géométrique. La mosaïque de faïence, traitée alors d'après les procédés d'ajustage décrits précédemment, est distinguée — mais non

absolument ; alors encore, on l'appelle qîrâti — sous le nom particulier de qortobi, « la cordouane », ce qui indique clairement qu'on lui attribue une origine anda-louse'.

D'autre part, il est remarquable que, contrairement à ce qu'on observe en Orient, la couleur bleue, au nom espagnol de laquelle se rattacherait le terme même de zelîj, ne se trouve pas, au Maghrib du moins, dans les plus anciens revêtements de

1. Le passage suivant de Léon l'Africain, relatif à une médersa uiérinide de Marrakech, nous semble donner la description d'une ornementation comprenant simultanément, le qîrâti, le qortobi et le zelij : «Ce lieu est enrichi de belles mosaïques : et où il n'y a pas de mosaïques, le pan des murailles est revêtu par dedans de certaines pierres cuites en losaw/es en/aillées, avec feuil-layes subtils

et autres ouvrages diversifiés, mesmement la salle où l'on souloit lire et les allées toutes couvertes, étant le niveau de ce qui reste découvert tout pavé à carreaux émaillés qui s'appellent ezzuleira, comme l'on en use encore dans le-; Espagnesv (Léon l'Africain, Description de l'Afrique. I, p.200, 201). Le même auteur, dans sa description des maisons de Fàs. distingue la mosaïque qui orne les murs, et « certaine brique à l'antique diaprée et variée de couleur en forme de vases de majclique -. qui pare les cours 1. p. 66. G". 12 .

mosaïque. Les vieux minarets d'Agadir ot do Tlemcen n'en comportent pas. Les façades mérinides elles-mêmes, qui marquent le plus complet épanouissement de cet art que L'Occident ait peut-être connu, ne se servent de l'émail bleu qu'avec la plus grande parcimonie. Ce n'est que plus tard qu'il joue dans les lambrissâmes et les parements un

rôle important, sans toutefois teiiiirla place du brun de manganèse, du blanc, du vert de cuivre, et du jaune de fer, qui complètent avec lui la palette du céramiste arabe.

Sa résistance, presque inattaquable aux intempéries, faisait de la mosaïque de faïence le revêtement tout désigné des extérieurs. Aussi est-ce sur les portails et sur les minarets, où elle forme des écoinçons, des cadres, des frises, qu'à Tlemcen on la rencontre surtout, soit employée par fragments isolés ou par groupes réduits s'incrutant dans un appareil de brique, dans un enduit, voire même dans la pierre taillée à cet effet, formant des points brillants dans la surface mate qui les entoure, soit en blets d'un seul ton soulignant les lignes d'architecture, soit enfin en panneaux complets composés d'entrelacs, de dessins géométriques ou d'inscriptions se détachant Le plus souvent sur fend blanc.

L'école arabe d'Occident ne compte pas, croyons-nous, de plus beaux et déplus complets spécimens de ce genre de décor comme garniture extérieure que les monuments tlemceniens. en particulier les œuvres mérinides. La gamme des tons est réduite; mais les émaux sont d'une belle pâte, plus belle, moins creuse, nous a-t-il paru, que celle des monuments espagnols. Le dessin des cartons est parfaitement approprié à la matière. L'ornement n'y est plus seulement géométrique, car l'entrelacs curviligne y remplit des façades entières.

Il y avait là une difficulté d'exécution exigeant de* ouvriers habiles et soigneux. La commodité du décor géométrique a répétition résulte en effet du uonibre très restreint des calibres donnés à l'ouvrier, qui n'a qu'a tailler mécaniquement 1rs fragments de terre émaillée, sans avoir à suivre une combinaison d'ensemble '.

Dans les garnitures intérieures, la mosaïque est plus rare à Tlemcen et semble avoir fait assez tardivement son apparition. Nous noterons cependant quelques exemples de ces lambris à décor géométrique qui sont si fréquents en Andalousie. On verra les fragments de deux d'entre eux au Musée de la ville. Ils proviennent l'un du Méchouar, l'autre de la Médersa Tach-finiya, un troisième se trouve à la Qoubba de Sidi Brâhim. — Rarement aussi on s'en est servi connue pavage. Le palais de M.insourah, le petit palais d'El-Eubbâd, le Méchouar et la Médersa Taclil'iniva en présentaient cependant îles spécimens fort intéressants.

Il va sans dire que cette décoration est presque invariablement méplate. On connaît cependant les revêtements de moulures et de stalactites dans les monuments égyptiens, ceux des colonnes engagées de l'Alhambra (salle du Jugement) ; nous en noterons un

emploi très heureux comme enveloppes de petits chapiteaux au minaret de Sidi bel-Hassen.

La céramique est également représentée à Tlemcen par des carreaux de pavement à estampages et par des carreaux à décor multicolore sur émail stannifère. Beaucoup d'entre eux sont d'époque récente; quelques-uns semblent d'une fabrication assez archaïque. Nous les étudierons en même temps que les édi-

1. Il est des revêtements composés à l'aide d'une seule forme, par exemple aux bains de l'Alhambra ; cf. aussi infra, Minaret de la Mosquée du Méchouar.

ces auxquels ils appartiennent (Cf. Qoubba de Sioi Bou-Médine,

MOSQUÉE DU MÉCHOUAR, (Joubba et Mosquée de Silh Brâhîm).

Peinture. — La céramique ne fut pas la seule à compléter par les colorations vives le charme du décor extérieur et intérieur. Des fragments qu'on peut observer sur le minaret de Sîdi Bou-Médine et au musée de la Ville montrent des traits de couleur brun rouge peints sur un enduit crémeux, couleur maigre d'un aspect analogue à certains décors de poteries antiques et qui semble d'une très grande solidité. Mais c'est surtout à l'intérieur que la polychromie jouait un rôle important : les plafonds de bois, les portes étaient décorés de motifs peints; le revêtement à plâtre était soit rehaussé, soit complètement couvert de tons simples qui ont presque entièrement disparu. Le rouge, le bleu, le vert olive-, tels furent vraisemblablement les couleurs qui enrichissaient le décor blanc; on les retrouve encore dans les fonds.

11 faut peut-être y ajouter l'or, qui y jouait son rôle ainsi qu'à l'Alhambra; mie tradition encore existante semble y autoriser. Mais, dans ce cas, comme en plusieurs autres, l'archéologue prudent doit se tenir en garde contre l'imagination musulmane et le mirage des temps disparus.

« Tlemcen a perdu sa couleur », dit Ary Renan 4 . Cela esi possible. La ville n'a cependant pas eu autant à souffrir que Tunis et Cairouan de la propreté arabe et du passage pério-

1. L'u texte qualifie le mihrâb de la Grande Mosquée de mihrâb vert (Cf. Bostdn, notre manuscrit, p. 88, t. 3).

2. Sur cette décoration polychrome des murs, justement qualifiée par A. Renan «tapis verticaux, tentures inamovibles», et les tentures véritables [kaïlis qui en sont

vraisemblablement l'origine, cf. In Mosquée de Sidi-Okba, p. 24, et la citation d'En-Nowaïri.

3. On en retrouve aussi dans des chapiteaux i\c marbre.

4. Gazelle des Beaux-Arts, année \HK. I. I, p. 183

dique à la chaux. 11 est. d'autre part, vraisemblable que ses salles de prière ne connurent jamais les somptueuses parures des monuments andalous : l'écaillage discret de la croûte calcaire, l'examen des quelques parties laissées intactes ne nous ont pas permis une telle supposition.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que les intérieurs maghribins avec leur pavage, leurs lambris de céramique ou leur garniture de nattes aux colorations chaudes, leurs panneaux de plâtre rehaussés de quelques

tonalités franches et claires, enfin leur plafond de cèdre brodé de motifs délicats, devaient constituer des ensembles polychromes puissants et harmonieux, dont les restes que nous contemplons ne nous peuvent donner qu'une faible idée.

Nous étudierons maintenant les éléments décoratifs, les formes linéaires qui entrèrent dans la composition des ornements gravés et méplats. Nous nous efforcerons de déterminer les thèmes primitifs qu'empruntèrent les artistes arabes, et d'indiquer, en nous aidant de quelques croquis, le genre de variations qu'ils exécutèrent sur ces thèmes. Les éléments peuvent être groupés en trois familles : l'écriture, la géométrie ou entrelacs rectiligne et l'entrelacs curviligne.

L'écriture. — Dans la difficile étude qu'il reste à faire de l'histoire de l'écriture arabe, il

faudra soigneusement distinguer la paléographie des manuscrits de l'épigraphie des monuments et des monnaies. Chacune d'elles a évolué à part. Tandis que les plus anciens documents tracés sur papyrus nous montrent un caractère franchement arrondi', les plus anciens documents gravés dans le métal ou sur la pierre, nous offrent un caractère rigide,

1. Cf. Silvestre de Sacy, dans Mémoires de l'Académie des Inscriptions et

volontiers carré, qui, comme on l'a remarqué, semble indiquer la recherche d'un type monumental d'écriture, distinct du type manuscrit 1. Cette écriture monumentale et monétaire, d'aspect rigide, à laquelle on a donné le nom impropre d'ailleurs «l'écriture coitfique, se fixe en Orient vers l'époque de l'Omeyyade Abd-el-Mâlik (705)'. Elle règne jusque vers le milieu du ix' siècle. En Egypte,

les inscriptions du miqyâs de Rôda (fit/. 7), en Espagne des inscriptions delà mosquée de Cordoue, du cloître de Tarragone, de la façade del Cristo de la Lu/, de Tolède, en Tunisie des inscriptions du rempart de Sousse et du cimetière de Bâb-es-Selin de Cairouan appartiennent à cette période 3 ; mais l'épigraphie tlemcenienne ne fournit aucun spécimen de coufique primitif; peut-être le Maroc en révèlera-t-il un jour.

Certaines des inscriptions précitées indiquent déjà, il faut le remarquer, une tendance ornementale qui, très sobre encore, se manifeste cependant par la forme donnée, l'importance arbitrairement attribuée à certaines lettres : arrondissement du Noitin final, croisement du Lam-Alif, etc.

Durant les siècles qui suivent, cette tendance s'accroît singulièrement. L'épigraphie, qui dans l'architecture arabe-byzantine était pour ainsi dire isolée du reste de

l'ornementation, à mesure que le style arabe se dégage de l'influence grecque, se lie plus volontiers à l'arabesque qui l'entoure,

Belles-Lettres, IX, X, 1832) ; — et les plus récents travaux de Karabacek, Palæographische Ergebnisse ausden arabischen Papyrus Erzherzog Itainer.

1. Cf. Van Berchem, Notes d'archéologie, I, p. in.
2. Cf. Clermont-Ganneau, Journal asiatique, 8^e série, t. IV, p. 172.— Recueil d'archéologie orientale, p. 201, pi. XI.
3. Cf. Van Berchem, Matériaux pour un Corpus, pi. XIV; — Notes d'archéologie, I, p. 114; 11, p. 9; — Basset et Iloudas, Épigraphie tunisienne, pi. I et II, p. 1 et 23.
4. Cf. van Berchem, Notes d'archéologie, I, p. 115; — Matériaux pour un Corpus, p. 8.

INTRODUCTION

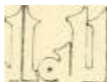
-^v

N

UVAN

3r-

L r



Miqiâi cl* Aê cùì (**n ftr j-fi

S

rfd

dt

^

AliJtr-àì tJt Cordout. J44S J-CJ

y

u

&£tf

^

/y

r?

_J



■j*.%/wt J* It* Ib&va Sévi /U (lOti __,?<; J

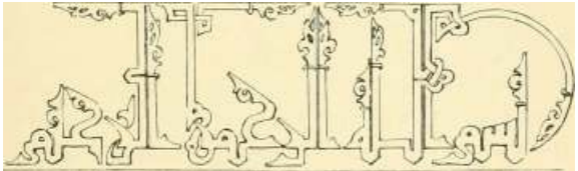


M[^]lBi J* &>- g J < Masiui,.. 7 Zemce». /hii}-Cj



■ e[^]—©

M,Jilài Jt. SrJi t£<U>>aïtn. - ^Cerncon. //ipéJ(□)



tfCkr-øj).. iii[^]Uc[^] bujy€t<.. {l331 JC}

è § I

Fio. 7. — Spécimens d'écriture monumentale.

elle tend à devenir arabesque elle-même, elle emprunte au décor floral ses motifs et sa tournure. La tête du Kaf se divise en feuille double, le Ain rappelle parfois le fleuron qui marque le départ des palmes, la fin des groupes de caractères s'allonge et s'arrondit en ligatures et en départs de rinceaux. C'est la nouvelle variété de coufique connue sous le nom assez impropre de qarmatique, et pour lequel on a proposé la dénomination meilleure de caractère angulaire fleuri. Il apparaît pour la première fois en Tunisie en 341 ; puis, transporté peut-être par les Fatimites en Egypte, il remplit toute leur épigraphie. En Tunisie, il prend au reste, au v^e siècle de l'hégire (xi^e siècle de l'ère chrétienne) une allure d'une extraordinaire fantaisie. Si l'on compare l'inscription funéraire de la Seiyidet el-Jâmi de Cai-rouan à l'inscription almoravide de Nedromah qui date de la même époque -, où aux inscriptions du mihrâb de la Grande

Mosquée de Tlemcen qui lui sont postérieures de plus d'un siècle, on trouve le carmatique tunisien singulièrement touffu ; et d'ailleurs, dans son efflorescence exhubérante, il demeure inférieur aux types maghribins occidentaux, plus sobres, d'un développement plus classique et plus discipliné.

L'épigraphie tlemcenienne offre des spécimens de qarmatique sur bois, sur pierre, et enfin sur plâtre. Ces derniers sont de beaucoup les plus nombreux. Comme de juste, ils offrent généralement des types plus raffinés, et plus délicatement fleuris que les premiers ³. La facilité d'emploi de la matière doit en être la cause. A deux exceptions près, que nous signalerons plus loin, ce ne sont pas des inscriptions historiques. Le cou-

1. Cf. Hondas et Basset, *Épigraphie tunisienne*, pi, 111, p. 24, 23.

2. Cf. Houdas et Basset, Epigraphie tunisienne, pi. V, p. 27 ; — Basset, Nedromah et les Trarus, p. 22, 23, et Pl.

3. Cf. Van Berchem, Notes d'arc/iéologie, p. 119.

tique fleuri tlemcenien n'offre que des inscriptions pour ainsi dire ornementales, versets du Coran, sentences pieuses, etc. La Grande Mosquée qui appartient à la première moitié du xii^e siècle présente trois variétés curieuses d'inscriptions qarmatiques sur plâtre. L'une se découpe sur un fond dépouillé de tout ornement. La seconde dont on trouvera les caractères reproduits ici est sobrement accompagnée de quelques rinceaux. Ses lettres y sont assez déformées ; cependant elles conservent encore les figures primitives ; la coupe en biseau qui termine les lettres semble une influence de l'écriture manuscrite, tracée au qalam. La troisième de

ces inscriptions qui forme le cadre du mihrâb présente une disposition caractéristique : les deux cinquièmes de la bande qu'elle occupe sont réservés à la partie inférieure, la plus expressive de la lettre, et le fond n'y porte aucun décor ; les autres sont garnis d'entrelacs foisonnants, et les hampes des lettres longues qui y montent indiquent des tendances purement ornementales. Le sommet de ces hampes remplace le plus souvent le biseau primitif par une palme double qui s'inscrit presque dans la même figure géométrique.

Le xm e siècle nous montre un nouveau processus de l'épi-graphie monumentale tlemcenienne. Comme dans les palais andalous, de petits groupes de caractères coufiques, reproduisant des sentences de quelques mots deviennent un élément favori de l'ornementation murale. Avec cet emploi nouveau, le qarmatique joue un rôle

important dans les revêtements de plâtre. Ce n'est pas que la longue bande de coufique fleuri disparaisse alors des monuments tlemceniens. On la retrouve à sa place d'honneur, encadrant le cintre des mihrâbs dans les mosquées de cette époque. Bien mieux, l'une des seules inscrip-

tions coufiques tlemceniennes ayant un caractère historique date de la fin du xiii^e siècle. Elle s'étale dans deux bandeaux de plâtre, précieusement fouilles, aux deux côtés du mihrâb de la mosquée de Bel-Hassen. Mais il est visible que le but cherché par l'artiste dans les inscriptions coufiques de cet âge est moins d'édifier et d'instruire, que de plaire aux yeux. Le souci ornemental tient alors le premier rang. L'inscription, avec ses déformations conventionnelles elle décor floral qui l'enveloppe de toute part, devient souvent une sorte de logogriphe savant, indéchiffrable pour la grande

majorité des fidèles. L'arabesque qui l'avoisine et probablement aussi la décoration calligraphique des manuscrits de l'époque sont les sources des nouvelles formes. Les mosquées de Sidi Bel-Hassen et d'Oulâd El-Im.iii présentent îles exemples admirables de ce coufique fleuri, du même style que celui qui règne à l'Alhambra et à l'Alcazar de Séville. Les caractères les plus fréquents en sont la stylisation lancéolée des anciens biseaux, l'allongement arbitraire des grandes lettres dont les hampes vont rejoindre le bord supérieur, se brisent et forment en se juxtaposant des bordures quasi-régulières suivant le cadre du panneau, enfin L'entrelacs à angle droit ou diagonal analogue à celui de la lettrine byzantine '.

Les artistes mérinides ne font qu'exécuter de nouvelles variations sur ce thème. On rencontre assez fréquemment dans leurs monuments une forme de cintre dentelé

reposant sur deux Lam ou deux Ali/' choisis régulièrement dans la phrase. Elle semble une représentation schématique de l'arc en fer à cheval, ou même de la qoubba à toit plat. Sidi'l-Halwi et

1. On en trouvera d'importants fragments dans la partie de cette étude consacrée à la MoSQUÉK Uel-Hassex.

Mansourah nous fournissent en outre, de cette époque, de beaux

spécimens de coufique sur pierre et sur bois, robustes et moins tourmentés que Le type des inscriptions de plâtre 1 .

Il est intéressant de noter que, de même que l'élément floral s'était fortement combiné avec le trait coufique, de même le trait scriptural donna naissance à quelques formes qui prirent place dans l'arabesque. Elles sont dépourvues de toute signification,

n'accompagnent plus aucun caractère; mais on ne saurait en chercher l'origine en dehors de l'ornementation épigraphique des monuments ou calligraphique des manuscrits 2 .

Parallèlement au caractère coufique, les décorateurs tlem-ceniens se servirent du caractère cursif arrondi. En Egypte son adoption comme type habituel des inscriptions monumentales ayant un caractère historique est liée au triomphe des Avvoubites sur les Fatimites 3 . A partir du vi^e siècle de l'Hégire, le coufique fleuri ne retrace plus que des sentences pieuses, des versets coraniques ; il est purement ornemental. En Occident, le caractère arrondi se montre, à la même époque, dans les inscriptions monumentales avec une rare perfection; ainsi la bande dédicatoire qui court sur le tambour de la coupole du nihrâb à la Grande Mosquée de Tlemcen, datée de

1. De cette époque date le seul exemple que présentent les monuments tlemcenien de cette curieuse variété de coufique appelée coufique quadran-gulaire : nous en parlerons en décrivant le monument auquel il appartient. Cf. infra Mosquée de Sini bou-Médine, le Minaret.

•1. Non seulement l'élément coufique imprégna toute La décoration arabe d'Occident, mais son influence eut des prolongements inattendus dans l'architeclure gothique. Saladin (Conférence faite à l'Union syndicale des architectes français, p. Ki) parle des portes de la cathédrale du Puy et de celles de la Voulte-Chilhac, « où se trouvent des ornements presque scrupuleusement copiés sur les inscriptions coufiques».

3. Cf. Van Berchem, *voles d'archéologie*, 1. p. 11"/, 118; — *Matériaux pour un Corpus*, IV.

est d'une belle écriture arrondie 1 //y. S).
L'inscription sur bois de la maqçoura de cette même mosquée datée de 533 offre un type curieux, intermédiaire entre le carré et l'arrondi 2 . Mais sur des inscriptions funéraires du début du vu" siècle, le caractère arrondi s'affirme avec des formes très élégantes 3 ; et aux siècles su i van tstou tes les inscriptions historiques abd-el-wâdites et mérinides appartiennent à ce type : habons de Sidi Bel-Hassen, d'Oulâd-el-Imâm, de Bou-Médine, inscriptions dédicatoires de Mansourah, de Sidi Bou-Médine, de Sidi'l-Hahvi, de la bibliothèque d'Abou-Hammouà la Grande Mosquée 4 . — Le seul type en usage fut. sans grande variation de style, ce qu'on a appelé le type andalous ; c'est celui des monuments sévillans et grena-



Fig. S. — Fragment île l'inscription
dédicatoire delà Grande Mosquée.

dins, celui de la fameuse inscription de l'Alhambra : « Lâghâlib illà 'liait ■>. Le neskhi oriental ne se montre jamais à Tlemcen; il apparut par contre il Alger à l'époque turque. Quant à la vieille écriture cursive barbaresque, elle ne devint jamais, à propre-

1. A la même époque, le caractère arrondi apparait sur les monnaies d'Abd-El-Moumin l'Almohade, — Cf. Codera y Zaidin, Tratado de numismàtica arà-bico-Espain/ii. pi. XXII.

2. Publiée par l'un île nous (Bulletin du Comité historique de l'Afrique du Nord, 1902, p. 548, 541); on trouvera un fac-similé

de quelques mots de cette inscription fig. 2i.

3. Par exemple, dans l'epitaphe d 'Abou-AbdaJlah-Mohammed-ben-Jafar-ben-Samoun f 610), publiée par l'un de nous [Bulletin du Comité archéologique, 1902, p. 538 .

4. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen (Bévue africaine, décembre 1858, p. 90:.

ment parler, une écriture monumentale ; mais elle se rencontre d'assez bonne heure dans l'épigraphie funéraire et y règne définitivement à partir du xv' siècle. — Les inscriptions cur-sives jouent un rôle très important dans les monuments tlemceniens. De dimensions extrêmement variables, parfois elles forment, autour des champs d'arabesques ou même des larges bandes coufiques, de longues bordures de

versets coraniques ; parfois, elle occupent en courtes sentences pieuses des disques ou des polygones au centre des panneaux. Le fond est rarement garni d'un rinceau continu. Plus souvent des fleurons détachés, des vergettes, de petits ornements en forme de V sont chargés de combler les vides.

L'élément géométrique. — Ses origines. — Les questions relatives aux origines de l'élément géométrique sont encore entourées de beaucoup d'obscurité. Les décors persans de l'école parthe ¹, quelques fragments de monuments coptes ², quelques sculptures Syriennes ³, les pavements mosaïques des vieilles églises de Rome et de Salonique, les broderies et les dentelles primitives arabes ⁴, telles sont les différentes sources qu'ont tour à tour proposées les archéologues. Quoiqu'il en soit, il semble bien qu'aucun peuple n'ait, avant les Arabes, fait de ce genre de décor la formule initiale de tout un style.

Tous les arts se sont plus ou moins servis de l'ornement géométrique : le carré, le quadrillage, le cercle, ont de tout temps revêtu des surfaces ou composé des bordures ; il est possible même que, dans les premiers monuments arabes, il ait joué un

I. Cf. Dieulafoy, l'Art antique de la Perse, I. V, p. 30-153. J. Cf. Monuments coptes du Musée de Boulaq, pi. 111. XXVI, XLIX LXXM¹, LXXX¹¹¹. 3. Cf. de Vogüé. Syrie Centrale, p. 89. Pl. 43. i. Cf. Saladin. Conférence faite à l'Institut syndicale des Architectes.

il INTRODUCTION

rôle accessoire à côté de l'élément floral et de l'élément épigraphique ; mais il appartenait à l'art musulman définitivement constitué d'en faire sa formule préférée et comme sa caractéristique.

« Élégance et complexité par des involutions géométriques plus ou moins distinctes ou mêlées, et construites avec symétrie. Des figures abstraites, la flexion linéaire et une sorte de croissance organique : en d'autres termes, des thèmes purement géométriques que la graphique traduit par des épures, et que la technique met en œuvre en y enfermant la matière, tel est le fonds essentiel de l'art arabe 1 . »

Cependant, si les tendances naturellement abstraites de leur esprit, leur amour de la complication mathématique, leur éloignement religieux pour toute représentation de corps animés poussèrent les Arabes à cultiver ce genre d'inspiration, les exigences de la matière employée entrèrent au début pour une part notable dans son adoption. La menuiserie, la charpente à petits bois, l'assemblage des briques et des fragments découpés dans la terre émaillée, le

découpage des claires-voies dans les tailles de pierres ou les revêtements de stuc, telles durent être les premiers problèmes dont la résolution sollicita l'emploi du décor géométrique.

Uentrelacs réctiligne. — Ses applications. — C'est dans le réseau des claires-voies qu'il apparaît d'abord, en Occident, à la Grande Mosquée île Cordoue. Au minbar de Sidi Okba (vers 894) qui appartient à la même période, nous le trouvons également garnissant les rectangles ajourés 3 . Dans ces deux

1. J. Bourgoïn, les Eléments de l'Art arabe, Paris, 1n^o19. Avant-Propos.

2. Cf. Saladin, Mosquée de sidi Okba, pi. XXVI et XXYII, les Panneaux, il, '23, 31, 32, 33, 35. 38, 4t. 42.

monuments, il revêt nettement le caractère

d'entrelacs recti-ligne, qu'il ne perdit jamais complètement : l'artiste, qui s'est servi d'un large ruban légèrement modelé, voire même s'riéen manière de cordelettes, le fait passer alternativement en dessus et en dessous des différentes portions de lui-même qu'il croise. Cet enchevêtrement régulier ne fut pas toujours conservé dans le décor de plâtre; on ne considéra souvent le trait que comme un moyen de limiter les surfaces ; mais il subsista toujours dans la mosaïque de faïence, où la bande blanche dessinait, les traits de l'épure.

L'époque de transition n'eu l'ait pas encore un usage très constant. Ala Grande Mosquée de Tlemcen, les meneaux, qui maintenaient probablement jadis les fragments de verres colorés, sont encore les seules parties du monument où la combinaison géométrique s'étale bien franchement : partout ailleurs le décor floral joue le principal rôle. Dans les

palais de Sicile, une plus grande place lui est réservée. La figure du polygone étoile formé par le croisement de deux carrés (seule figure géométrique qui se rencontre sur les parois de la Grande Mosquée maghribine) y donne lieu à des combinaisons fort simples, mais où se manifeste nettement la tendance arabe'.

Il était réservé au xm^e et au xiv^e siècle de donner à ce genre d'ornement un développement extraordinaire. A Tlemcen, les plafonds de bois, les caissons de plâtre, les revêtements de bronze des portes, les claires-voies et surtout les mosaïques de faïence permettent à l'imagination mathématique des décorateurs de se donner libre carrière.

La formule la plus fréquemment employée est, sur plan carré,

t. Girault de Prangey, Essai sur l'architecture des Arabes, PI 12. N° 5.

la rosace rayonnant autour d'une étoile à seize et vingt-quatre pointes. L'étoile à huit, à dix-huit et à nombre de pointes impair ne se rencontre pas. Celle à douze et à vingt pointes apparaît assez tardivement. L'étoile primitive à huit pointes et les combinaisons qu'elle engendre se retrouvent dans presque toutes les frises de plâtre 1 .

Le revêtement de plâtre des trumeaux et des murs se sert (raillieurs très peu de l'ornement géométrique proprement dit; le diagramme le plus communément en usage est une juxtaposition de losanges curvilignes ou île motifs se raccordant en sautoir, qui n'est point à proprement parler une combinaison géométrique et dont nous essaierons plus loin de rechercher l'origine.

La mosaïque de faïence eut, en revanche, comme nous l'avons dit, souvent recours au décor géométrique. Il composa depuis la combinaison d'une ou de deux formes jusqu'à la grande rosace de construction savante. Il convient d'ailleurs de noter que le décor ainsi formé conserve son caractère original en restant ci infini ». Rien ne limite l'extension des lignes et la « cristallisation » des motifs. Le panneau qu'il compose n'a pas, comme certains panneaux de l'Alhambra, un axe et des arrêts nécessaires. Seuls les besoins de l'architecture et les grandes lignes d'une composition d'ensemble très voulue imposent des bornes au groupement polygonal.

L'entrelacs curviligne. — Nous l'avons vu, le décor géomé-

I. C'est une combinaison analogue à celle
<|iic l'on remarque au niinbarde Snli Okba

(Saladia. loc. cit., pi. XXVII) dans le panneau triangulaire correspondant au numéro 73 du schéma. Le décor de ce panneau tranche nettement avec le décor byzantin des autres ; c'est probablement celui-là que désigne l'auteur comme comportant « le caractère de l'ornementation arabe proprement dite », et rajouté lors de la restauration du minbar.

trique semble dériver de l'entrelacs rectiligne. Parla, il se rattache au genre de décor que l'on désigne parfois plus particulièrement du ternie vague à!arabesque : nous voulons parler de toute cette famille d'ornements dont l'entrelacs curviligne est le point de départ, niais dans Lequel l'involution linéaire s'enrichit et se complique, le plus souvent, de formes accessoires, épigraphiques < m florales, qui en défigurent complètement l'épure primitive 1 . Parmi ces ornements, nous distinguerons d'après les formes qui les ont

engendrées, et pour en faciliter l'étude, deux groupes distincts : l'un que nous appellerons entrelacs architectural, l'autre entrelacs floral.

L'entrelacs architectural. — L'origine du premier groupe est la ligne découpée en lobes ou en festons : soit composée de portions de circonférences semblables, se juxtaposant les unes aux autres, soit de successions de courbes et de raccordements rectilignes, formant des groupes régulièrement répétés. Ces deux genres de lignes trouvent leur première expression dans les formes architecturales. Celui-là, dans l'arcade lobée, telle qu'on la rencontre à Cordoue (fig. 9, A), celui-ci dérive naturellement de l'emploi de la stalactite. La section d'un encorbellement de coupole par un plan (//y. 9, E) donne ce contour à festons ou à lambrequins que nous venons de décrire. Tous deux eurent une

curieuse descendance dans le décor extérieur et intérieur des monuments du Maghrib et d'Andalousie.

Décor extérieur. — L'arc festonné, nous l'avons montré plus haut, fut abandonné d'assez bonne heure, dans le Maghrib

1. Cette étroite parenté est nettement mise en lumière par le minbar de Skli Okba où les combinaisons angulaires, les entrelacs curvilignes purement géométriques et les entrelacs curvilignes à prolongement floraux se trouvent réunis (Voir, par exemple, pi. XXXII, les Panneaux, 61, 62, 63, 64).

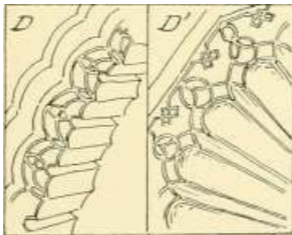
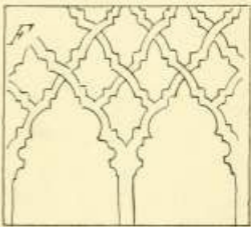
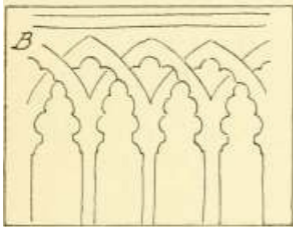
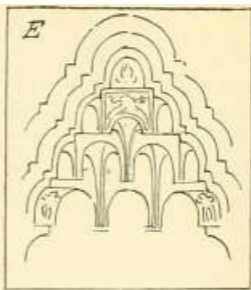
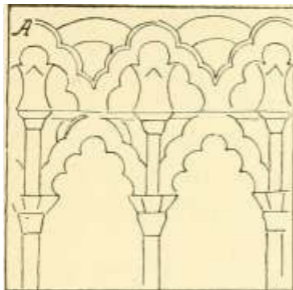
7

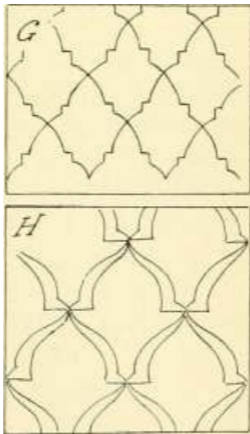
du moins. Le xii^e siècle ne l'employa]>lus comme cintrage, mais il continua à tenir une place fort honorable dans les faibles reliefs du décor de brique. C'est lui que nous retrouvons comme première bordure de bon

nombre d'arcades méridiennes. Il se répète, s'enrichit d'un double ou triple entrelacs et sert de cloison aux fragments de terre vernissée (C)'. Déplus, il est, avec la découpe à lambrequins, le point de départ des décors les plus caractéristiques des extérieurs arabes : l'architecture et le réseau. En effet, si les architectes byzantins, qui (levèrent les charpentes de Cordoue sur deux étages d'arceaux entrecroisés, n'eurent pas, à proprement parler, d'imitateurs, c'est vraisemblablement à eux que les décorateurs arabes doivent le décor ingénieux et logique dont ils revêtirent tous les minarets d'Occident. Cet entrecroisement reparaît dans les galeries d'arcades aveugles (B) dont la Puerta del Sol de Tolède, la Giralda et la Kotoubiya de Marrakech offrent les plus anciens exemples. L'élément ordinaire en est l'arc lobé. 11 reparaît aussi, agrandi et multiplié, dans le réseau des grandes surfaces rectangulaires. L'élément en est

alors la ligne festonnée ou à lambrequins. Partant d'un arc inférieur, qui en rappelle clairement l'origine, ils donnent naissance à une superposition de losanges mi-curvilignes mi-rectilignes (F). Les minarets mérinides ont donné de cette formule de très ingénieuses applications. Comme on le voit, ces losanges offrent l'avantage d'être juxtaposables, la moitié de la figure présentant en creux le contour que l'autre moitié présente en plein.

i. Ce n'est là qu'une variation somptueuse sur le motif habituel des façades arabes du Caire : le galon pourtournant l'archivolte, suivant le cadre rectangulaire du tympan et se nouant aux axes des arceaux. Sur l'origine vraisemblable de ce décor, Cf. de Vogue. Syrie Centrale, p. 134 et Pl. 128.





Fia. 9. — L'entrelacs curviligne architectural.

Le plus souvent l'intérieur en est meublé par la retombée des arcs supérieurs et par un fleuron terminal des arcs inférieurs.

Constamment employé dans les minarets, ce réseau ne se rencontre guère dans les autres revêtements extérieurs. Nous en trouverons cependant un exemple à la Médersa de Sidi Bou-Médine et une interprétation en

mosaïque de faïence au portail de la mosquée (fig. 46).

Décor intérieur. — Ces deux thèmes, transportés dans la décoration intérieure, se traduisirent dans le plâtre par des ornements d'échelle plus réduite et d'un caractère plus compliqué. L'arc lobé constitua, comme aux portails de brique, la première garniture des grands arceaux des nefs, voire même de la circonférence inférieure des coupes.

Parfois repoussé tout au bord des cintres, il les découpa en petites dents régulières qui donnèrent naissance au gaufrage des douelles (D) ou au cotelage des coupes (1)'). L'Albambra et le petit palais d'El-Eubbâd présentent des spécimens de ce découpage. Quant à la succession de lambrequins et au réseau qu'il engendrait dans le décor extérieur, nous croyons en retrouver un souvenir dans le décor régulier à losanges curvilignes, qui constitue un des

remplissages les plus constamment usités dans les revêtements de plâtre.

Il semble bien, en effet, qu'il apparaisse peu déformé dans les panneaux ajourés qui garnissent les tympanes de l'Albambra et de l'Alcazar. On en pourra voir ici (Gj une interprétation très simple remarquée dans la salle du Jugement. C'est un trait gravé sans décor accessoire, qui reproduit visiblement le trait initial des grands réseaux. A Tlemcen, nous en trouverons de nombreuses applications. Quoique très enrichi et affectant les formes les plus diverses, il est cependant assez reconnais-

sable; il alterne dans les écoinçons avec l'entrelacs floral; il revêt les grandes surfaces des murs.

Dans ce nouvel emploi, il se mélange intimement avec la flore. Nous avons noté,

en parlant des réseaux de brique, les fleurons couronnant la soudure des lambrequins. Les vieux minarets qui subsistent à Séville, la Giralda, le clocher de San Marcos, s'ornent de ramifications végétales découpées dans la terre cuite. Cette assimilation des deux familles de décor, déjà visible dans le revêtement extérieur, devint plus complète dans les compositions de plâtre. Non seulement, en effet, les fleurons et les palmes y meublent les losanges superposés, mais ces losanges deviennent eux-mêmes ornements floraux, leurs courbes ne sont plus que le diagramme de construction que les longues feuilles détachées de leur tige viennent revêtir (H). Nous verrons tout à l'heure comment cet entrelacs architectural, converti en palme, se déforme en même temps que la palme elle-même au contact de l'écriture,

Entrelaç floral. — Nous étudierons

maintenant le deuxième groupe : l'ornement floral proprement dit.

Dans tout décor floral arabe, il convient d'examiner deux parties distinctes de la composition : d'une part, l'épure de construction et, de l'autre, le motif qu'elle supporte, l'entrelacs curviligne et l'élément végétal, la tige et la feuille.

On le sait, la décoration musulmane est l'art le moins naturaliste qui soit. Les prescriptions religieuses, qui interdisaient la représentation humaine, laissaient aux artistes arabes libre carrière relativement à l'imitation des plantes. Or ils ne s'avisèrent jamais de copier aucune des formes végétales qui les entouraient ; leur seul but fut de garnir les surfaces de combinaisons savantes, prétext-

tant la répétition des formes peu variées de

la flore ornementale.

La disposition byzantine que présentent les claveaux en mosaïque du mirhâb de Cordoue, une tige médiane portant des rameaux opposés, convenait mal à cet emploi ; les exemples d'un tel point de départ rigide suivant l'axe sont fort rares dans les mosquées Tlemceniennes ¹ . En revanche, le rinceau, également en usage dans les décors byzantins, eut, en s'im-plantant dans l'art arabe, des applications très nombreuses et très diverses, soit que, d'un seul jet, il formât la nappe des éeoinçons, soit qu'en plusieurs tronçons s'enchevêtrant les uns aux autres il meublât des surfaces régulières.

On trouvera un certain nombre de diagrammes joints à ceci (fig. 10). Tous sont empruntés à l'analyse d'ornements reproduits dans la suite de cette étude. Ce sont la spire simple (A), la spire à deux

enroulements contraires (Bet C), le rinceau (D) et les combinaisons auxquelles il donne lieu : l'entrelacs formé par deux rinceaux courant suivant une même direction (E) par deux rinceaux courant dans deux directions opposées (F), la direction étant donnée par la disposition des brandies secondaires et leur inclinaison sur la tige principale. Notons que, lorsque cette tige se montre dans tout son développement, elle porte un bouquet terminal à ses deux extrémités, ce qui achève de lui enlever tout caractère naturaliste. 11 faut donc les considérer comme de libres fantaisies ornementales, tenant autant de la géométrie que de la flore. Comme telles, elles sont d'une composition sinon claire, du moins ingénieuse et logique. Les points d'attache ne sont généralement pas

1. Voir cependant un exemple isolé de rameaux souples partant d'une tige médiane rigide (fig. 26).

dissimulés ; les rapprochements sont souvent marqués par des ligatures décoratives qui suppriment les parallélismes désa-



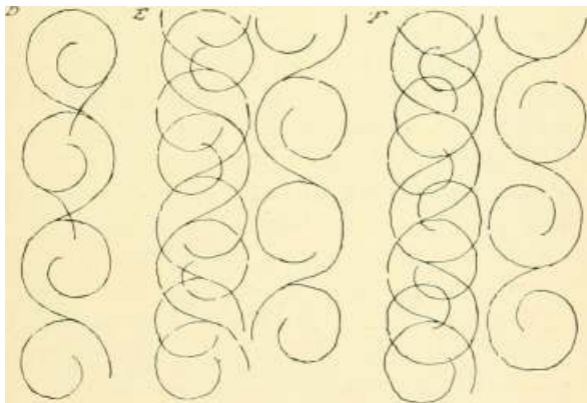


Fig. 10. — L'entrelacs curviligne floral. — Diagrammes de construction.

gréables ; les croisements de tiges sont aussi très clairement

exprimés ; dans certains ornements, ils s'encadrent dans l'enroulement des palmes ou dans les fleurons d'axe [fig. 33, 48, 72).

Restait à adapter sur ce support flexible le motif végétal proprement dit. Ce fut encore l'art byzantin qui fournit ce second élément. Une seule plante, croyons-nous, constitua presque exclusivement la flore des décors arabes, et par ses curieuses déformations engendra la garniture des entrelacs curvilignes : ce fut la feuille ornementale par excellence de toute l'antiquité classique, l'acanthé, plus spécialement l'acanthé épineuse, employée de tout temps par les Grecs et qui fut, à partir du v^e siècle, d'un usage constant dans les édifices romains '.

On ne doit point s'étonner de voir une telle

palme s'adapter à une tige si peu faite pour elle et dont la tournure mince et souple rappelait si mal le port naturel de la plante à laquelle elle appartenait'. Les décors byzantins présentent déjà des exemples d'acanthes ou de tronçons d'acanthes portés par des tiges flexibles formant rinceau (fig. H) 3 . On le sait d'ailleurs, les sculptures des chapiteaux de la décadence en font une feuille extrêmement longue et amaigrie [fig. 12 A) 4 . Le limbe y est presque réduit à la seule épaisseur des nervures. Les groupes de digitations ainsi obtenus sont, dans les sculptures de Cordoue, séparés entre eux par des entailles plus larges

1. Cf. Saladin. Mosquée île Sidi-Okba, p. 66.

2. Notons que l'acanthé, sans grande déformation, compose aussi des bordures de palmes parallèlement disposées, se suivant sans être rattachées à une tige; on en

trouvera un exemple dans le cadre des fragments de voussures reproduit ici (fig. 13). Elle conserva très longtemps ce rôle : les cintres de Snli Bou-Médine en présentent encore.

3. Nous devons la communication de ce rinceau à M. Gabriel Millet. Il provient de la basilique de Mistra, qu'il a récemment étudiée.

4. Cette feuille est empruntée à un chapiteau de Sainte-Sophie de Constantinople.

ol arrondies, qui représentent l'œillet intermédiaire de la feuille primitive (B). Ces entailles ne furent plus bientôt que des trous, alternant avec des stries profondes. A la Grande Mosquée de Tlemcen, c'est cet aspect qu'elles revêtent ; la feuille a de plus complètement modifié sa silhouette générale. En effet, si l'on y trouve un

exemple d'acanthé peu déformée (fig. ^o) et présentée de face, la palme la plus généralement employée est présentée de profil, divisée en deux parties d'inégale grandeur (C) ou formant un seul faisceau et s'échappant alors d'un bourgeon inférieur semblable à deux cotylédons ajourés (C). Cependant c'est toujours la même feuille avec ses stries régulières et ses représentations schématiques d'œillets. A Sainte-Marie-la-Blanche de Tolède, elle remplit son rôle classique en formant les crosses des chapiteaux octogones (D), dont la parenté avec les chapiteaux théodosiens n'est point douteuse.

Cette feuille eut le sort de presque tous les emprunts faits aux décors byzantins (Cf. *suprà*, Chapiteaux); elle alla, s'écartant toujours de plus en plus de la nature, se faisant de plus en plus conventionnelle et ornementale. A l'Alhambra, on remarque des

feuilles où nervure principale, nervures secondaires, oeillets intermédiaires se retrouvent, mais complètement défigurés par une libre interprétation décorative (E).A Tlemcen, au xiv^o siècle, les œillets disparaissent, il n'y a plus que des



Rinceau byzantin.

lofi

INTROIRCTU'N

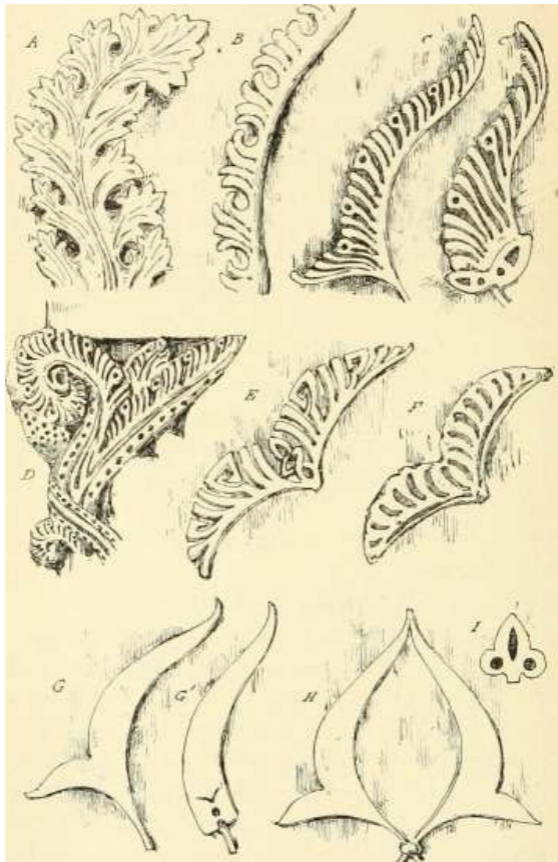


Fig. 12. — L'entrelacs curviligne Dorai. —
Spécimens de palmes.

nervures (F), et la palme, ainsi simplifiée, réduite, et généralement isolée de sa tige, sert de remplissage. Elle forme alors avec ses traits gravés sur un fond souvent reperlé une valeur forte au milieu des méplats qui l'avoisinent.

Cependant cette acanthe, si conventionnelle qu'elle puisse paraître, devait se déformer encore. On s'habitua à ne plus considérer dans la palme que la figure géométrique dans laquelle elle s'inscrivait. De très bonne heure, parallèlement à la feuille sillonnée d'intailles, les décorateurs arabes employèrent une feuille lisse qui n'était qu'une simplification de la première. Les deux variétés de feuilles gravées que nous signalions à la Grande Mosquée fournissent

deux types différents facilement reconnaissables. La palme divisée en deux parties engendre une palme plate, un peu plus longue et plus souple, mais de même galbe et remplissant le même rôle (G'). La palme présentant un seul faisceau de nervures donne naissance à une sorte de triangle isocèle, s'adaptant à la tige par le milieu de son petit côté (G'). Le bourgeon inférieur primitif s'y révèle encore par une petite intaille angulaire et un trou simulant l'œillet.

Ces deux feuilles s'enroulent librement suivant les besoins du décorateur; mais il est bien rare que la courbe n'enveloppe pas logiquement le bord interne de la feuille, c'est-à-dire, le côté qui, dans le prototype byzantin, était suivi par la nervure médiane.

Parfois ces palmes étaient garnies de décors fantaisistes qui

1. Nous n'ignorons pas le rapprochement que l'on a voulu établir entre ces palmes et la feuille de lotus. Il n'est pas impossible que l'ornement égyptien ail influé sur la tournure donnée à la palme double ; mais la parenté de celle-ci avec la feuille d'acanthé nous semble trop évidente pour que nous adoptions complètement cette opinion reçue.

en changeaient complètement l'aspect. Sainte-Marie-la-Blanche en montre déjà des exemples ; nous en signalerons de fort jolies interprétations, à la mosquée de Sidi Bel-Hassen (fig. 32 D, F). Certaines même, dans ce dernier édifice, présentent des recoupements qui en modifient d'une manière assez sensible la forme initiale [même fig. E).

Avec la période mérinide, ces curieuses variétés sont presque complètement abandonnées. La feuille longue et plate

subsiste seule et constitue l'élément floral essentiel ; la feuille large, courte et gravée étant, comme nous l'avons vu. réservée pour les remplissages. C'est elle dont le galbe llexible décore les panneaux entiers ; elle termine la tige grêle des rinceaux ; elle forme les motifs d'axe. En effet il n'y a pas, à proprement parler de fleuron dans toute la flore magliribine 1 . Le fleuron n'est que le rapprochement de deux palmes doubles affrontées (H). Les deux pétioles étant parfois réunis par une ligature, il en résulte une forme assez analogue à la ileur-de-lys. Isolée de son support, elle circonscrit les losanges curvilignes des grandes surfaces. Quatre ou huit palmes doubles sont nécessaires à cet emploi. La pointe de la longue portion s'appuyant sous la courte portion de palme d'au-dessus, leur réunion engendre les festons successifs dont nous avons essayé de déterminer l'origine (fig. 9, H).

Cependant, avec le milieu du xiv^e siècle, cet élément essentiel des décors arabes s'abâtardit et se défigure encore. Le limbe s'amincit et devient de plus en plus semblable au trait scriptu-

1. Nous noterons à la mosquée de Sidi Bel-Hassen (fig. 32 A, C) un motif d'axe curieux, sorte de représentation schématique du calice byzantin, d'où s'échappent les rinceaux dans le panneau A. Le pied de raquette, qui supporte parfois les deux palmes affrontées (fig. 58 il), n'est, à son tour, qu'une déformation du pied de ce calice.

rai qui l'entourne. Toute l'ornementation d'ailleurs subit cette dégénérescence. On peut dire qu'elle est surtout caractérisée par l'appauvrissement des surfaces en relief, d'où résulte le développement plus considérable des fonds; l'amincissement des pleins déterminant l'élargissement des rides. Nous

en constaterons de très manifestes exemples à la mosquée de Sidi Bou-Médine et plus encore à la qoubba de Sidi Brâhîm.

Cette dégénérescence fut très rapide : cinquante ans à peine séparent ce dernier édifice de la mosquée de Sidi IJel-Hassen, qui marque peut-être l'efflorescence complète du style arabe occidental. Ce fut encore assez pour laisser d'excellentes œuvres, témoignant d'une imagination pleine île ressources, donnant l'illusion de la richesse et de l'originalité, à l'aide de quelques formules très simples empruntées à un art étranger.

Nous avons essayé de le montrer : en fait, tous les éléments mis en œuvre et transformés par les artistes maghri-bins se trouvent en germe, sinon clairement exprimés, ;i Cordoue, dans la grande mosquée d'Occident. D'autre part, cette

analyse, nous le sentons, est incomplète et trop systématique. Toute recherche relative à la civilisation du Maghrib doit tenir compte des échanges et des rapports constants qui l'unissaient avec l'Orient. L'étude des monuments d'Egypte pourrait donner lieu à quelques rapprochements intéressants. Nous ne la croyons cependant pas indispensable. L'art d'Andalousie et celui du Maghrib semblent avoir constitué un groupe à part et s'être simultanément développés.

S'il nous a semblé évident que la comparaison des monuments de Cordoue, Tolède, Séville et Grenade devait à chaque instant éclairer une étude des monuments téniceniens, il ne nous paraît pas moins certain que la connaissance de ces derniers

peut, en plus d'un point, servir à mieux comprendre les édifices d'Andalousie. La plupart, en effet, offrent l'avantage d'être

datés d'une manière certaine et d'avoir été peu remaniés. Alors qu'il est très difficile de démêler dans les palais espagnols l'apport des générations successives, chacune des mosquées maghribines représente pour ainsi dire une étape de l'art moresque, une date de son perfectionnement ou de sa dégénérescence. Elles deviennent donc des documents archéologiques de premier ordre, utilisables non seulement pour l'étude des édifices andalous, mais encore de ceux de Sicile et de ceux que les explorations futures nous révéleront dans les villes marocaines.

Ce ne sont point que des documents archéologiques. Tous ceux pour qui les choses d'art ne sont pas indifférentes et vaines seront séduits par la grâce attique de leurs proportions et l'élégance un peu mièvre de leur parure ornementale. On l'a dit avant nous et mieux que nous, la Grande Mosquée, Bel-Hassen, Mansourah, Sidi Bou-Médine ne

sont pas des frères indignes de l'Alhambra et de l'Alcazar. Mais nous croyons devoir insister sur le charme et l'intérêt que les monuments maghribins empruntent à se trouver ainsi présentés dans leur vrai cadre, au milieu d'une civilisation toute semblable à celle qui les vit éclore. Les palais de Scvilleet de Grenade, que des restaurations tant soit peu indiscrètes ont rendus souvent plus riches qu'harmonieux, apparaissent comme de somptueuses curiosités, banalisées par le tourisme, incomprises du monde qui a continué de vivre autour d'elles. Les mosquées de Tlem-cen ont presque toutes pour cadre les petites rues arabes toutes grouillantes de leur foule blanche.

Ce cadre, nous le savons, va disparaissant chaque jour ; le souci artistique du Gouvernement ne peut protéger des quartiers entiers qui valent surtout par leur ensemble, et dont la conservation ne

s'impose pas. D'autre part, une tendance fâcheuse pousse les habitants français à débarrasser leur ville des seules choses qui y attirent encore des visiteurs et à faire de la cité royale des Beni-Zeiyân la rivale d'une sous-préfecture quelconque de la mère-patrie. C'est là, croyons-nous, un mauvais calcul, en même temps qu'une œuvre indigne de la civilisation que nous représentons. Mais il semble bien qu'il faille prendre son parti des vandalismes inutiles; Tlemcen arabe, comme le vieil Alger, s'amointrira de plus en plus et succombera sous la pioche et le cordeau des vainqueurs.

Elle restera cependant, longtemps encore, un pays d'élection pour les pèlerins d'art. A la ville musulmane dépecée survivront, nous l'espérons du moins, d'autres merveilles qui ne sauraient être cataloguées dans cette étude ; nous voulons parler de ces productions naturelles de la terre et du ciel

maghribins, de ces aspects nobles et charmants qui nous ont nous-mêmes séduits, et qu'il nous semble préférable de laisser aux autres le plaisir de découvrir à leur tour.

ENCEINTE DE TLEMCCEN. - LE GRAND BASSIN LE MÉCHOUAR. - AGADIR

Ce qui reste aujourd'hui à étudier des anciens ouvrages défensifs de Tlemccen se compose : 1° d'une enceinte principale dont il n'est pas trop malaisé de restituer le tracé ; 2° d'avant-murs, d'ouvrages avancés dont il est fort difficile de faire une étude exacte. Avec les guerres dont, au XII^e, au XIII^e au XIV^e siècles, Tlemccen fut le théâtre et souvent l'enjeu, l'appareil de défense de la place s'agrandit, et dut singulièrement se compliquer. Les textes mentionnent fréquemment qu'elle reçut des fortifications nouvelles, mais sans se montrer explicites

sur l'importance et l'utilité de ces ouvrages. En t'ait, aujourd'hui, les abords de la place seul parsemés de vieux murs, de tours [bordj) écroulées. L'esprit populaire en a été frappé' et c'est un dicton courant que » Tlemcen avait sept murailles, sept enceintes el que ses habitants ne dormaient ni jour ni nuit 1 ». En présence de ces ruines de pisé, de cons-

1. Nous l'avons souvent entendu citer; Walsin-Esterhazy le donne comme provenant «d'une chronique arabe» (?)(Cf. De la Domination turque dans l'ancienne régence d'Alger, p, 103 . Le fondateur de la dynastie abd-el-'wàdite aurait lui-même conseillé:- à son (ils de fortifier sa capitale el de se fier à la valeur il" ses murs, plutôt que de se risquer en rase campagne (Cf. Histoire des Her-bères, III, p. 369 .

LES MONT'MENÏN ARABES DE ÎLEMÇËtf

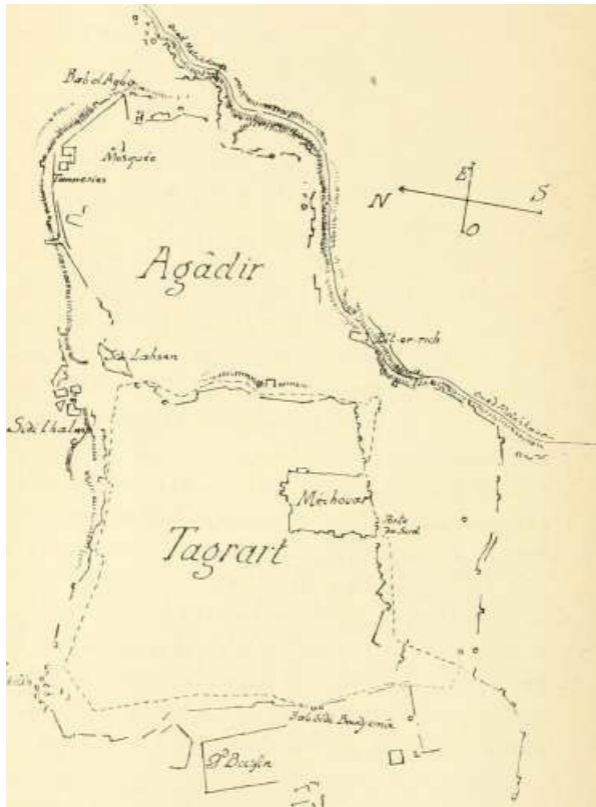


Fig. 13. — Plan de Tlemcen.

l'enceinte DE TLÈMCÈN IIS

truction et d'aspect uniformes, il nous est presque impossible d'établir le plan général du système de défense de la place, et d'attribuer à chacun des maîtres qui s'y succédèrent la part qui lui revient dans la fortification tlemcenienne.

Nous avons dit plus haut que le plateau d'Agadir fut le siège de la Tlemcen primitive, et nous avons rapporté la sommaire description laissée par El-Yaçoûbi et Ibn-Haouqal de la muraille qui l'entourait '. Le premier la déclare en pierre, le second en brique cuite. Cette singulière divergence ne doit pas trop surprendre. Pour nous, il est douteux qu'elle fut en brique,

co e le veut Ibn-Haouqal. Il est possible qu'elle fut en pierre.

à l'image des murs romains qu'elle remplaçait; mais, si quelque hypothèse est légitime en l'espèce, nous croirions volontiers qu'elle était, de même que la plupart des ouvrages militaires d'Espagne et du Maghrib, faite de pisé très dur, et entièrement revêtue d'un enduit de chaux qui empêchait d'en connaître la véritable composition. Seuls, les portes et quelques points importants, pouvaient être bâtis en brique ou en pierre de grand appareil empruntée aux vieilles constructions romaines.

An x^e siècle, El-Bekri, en nous donnant la liste des portes, permet de déterminer ii peu près le périmètre oriental d'Agadir. La ville avait cinq entrées : trois au Midi, Bâb-el-Hammâm, Bâb-Wahb, Bâb-El-Khoukha, une à l'Ouest Bâb-Abî-Qorra, une ,à l'Est Bâb-El-Aqba. Nous ne savons rien de trois d'entre

elles. Retenons simplement que l'une portait le nom du vieux chef Çofrite Abou-Qorra, peut-être parce qu'elle avait été construite par lui ; qu'une autre s'appelait Bâb-El-Khoukha, ce qui signifie « la poterne 2 », et renvoyons à ce que nous avons

1. Cf. *suprà*, p. 13.

dit plus haut de Bâb-Wahb, et de Bâb-El-Aqba « la porte de la Montée ' ». Cette montée, avec la muraille qui la couronne encore, fut la limite extrême de Tlemcen vers l'Est, et la ville, en se déplaçant, s'en éloigna toujours davantage. Il est remarquable, d'autre part, qu'aucune ouverture ne fut percée dans l'enceinte Nord de la ville. C'est que, de ce côté, le plateau d'Agadir offrait un escarpement qui en rendait l'accès difficile.

Nous avons dit plus haut dans quelles conditions se créa la ville nouvelle de Tagrârt

2 . Désormais le périmètre de Tlemcen était au moins doublé. Aussi voyons-nous ses maîtres successifs se préoccuper de la mettre en état de défense. Les destructions partielles, dont la ville eut à souffrir au cours des guerres du xii^e siècle, occasionnèrent de nouveaux travaux, un renforcement de ses ouvrages militaires 3 .

Au début de la dynastie abd-el-wâdite, la ville avait vraisemblablement atteint les limites occidentale et septentrionale qu'elle ne devait pas dépasser. Nous savons en effet que Yarmorâsen construisit les ouvrages défensifs de Bâb-Kechchout qui occupait à peu près l'emplacement actuel de la Porte de Fez; que, d'autre part, passant ses troupes en revue auprès de l'ib-el-Qermâdin (encore debout au Nord-(l'est de la ville) '* , il

d'autre part, qu'à l'ouest, à l'ouest de l'ib-el-Khoukha est un passage fort étroit, accessible à un

seul homme de front, et pratiqué dans l'épaisseur des murs de la ville, suivant un tracé sinueux reproduisant la figure d'un Z; qu'il se rappelle avoir passé par un chemin analogue à travers les remparts de l'ancien Mv.it. à l'entrée actuelle de la rue de la Lyre; ces poternes, ajoute-t-il, sont généralement placées entre deux portes de la ville, éloignées l'une de l'autre : c'est un raccourci pour les piétons seuls. Cf. infra, p. 124, note 1.

1 (:i'. supra, p. 11.

■2. Cf. supra, p. 14 et 15.

:i. cl. Complément de l'histoire Beni-Zeiyàn, p. il.

i. Histoire des Berbères, III. p. 353.

fut victime d'une tentative d'assassinat de la part de la milice chrétienne. A l'Orient,

Tlemcen conservait toujours la première enceinte d'Agadir.

Cinquante ans après, Yahya-ben-Khaldoun nous donne le nom de cinq portes de la ville : Bâb-el-Jiâd au Midi, Bâb-el-Aqba au Levant, Bâb-el-Halwi et Bâb-el-Qermâdin au Nord, Bâb-Kechchoui au Couchant 1 . Nous indiquerons leur situation respective en étudiant le pourtour de l'enceinte. 11 convient de noter qu'à peu près vers le même temps Abou'1-Feda parle de treize portes 2 . Peut-être est-ce qu'il l'ait entrer dans le décompte les portes intérieures qui établissaient communication entre Tagrart et Agâdir, et aussi des poternes, qui devaient percer un périmètre de murs aussi considérable 3 .

Quoi qu'il en soit, le témoignage de Yahya-ben-Khaldoun, qui vécut de longues années à Tlemcen, doit être sans aucun doute préféré;

il nous montre une seule enceinte entourant deux quartiers qui, par leur réunion, forment une ville unique 4 .

A partir de cette époque, il est vraisemblable que cette

t. Cf. Barges, Complément de l'histoire îles Beni-Zeydn, p. olii.

2. Cf. Abou'1-Feda (traduct. Reinaud . | > . 189; — Tlemcen, ancienne capitale, etc , p. 198.

3. De f.iit, les textes citent fréquemment d'autres portes; d'abord Bâb-Zir, qui existait encore . ; i l'entrée à Tlemcen des troupes françaises, et étail percée clins le rempart oriental de Tlemcen, donnant une sortie vers Agadir; puis Bâb-el-Bonoud, Bâb-es-Çarf, Bâb-Ilàn, qui pouvaient être des poternes ou des portes de quartiers et' Histoire des Beni-Zeydn, LXX, LXX1 . Bâb-Ali, également citée

par Tenesi pour l'époque de Yarmorâsen (Cf. Histoire des Beni-Zeiyn, p. 13 doit vraisemblablement être identifiée avec la porte de Sidi'l-Halwi ; elle prtl le nom de ce personnage, après qu'il eut été enterré auprès d'elle (Cf Tlemcen, ancienne capitale, p. ils ; les textes lui donnent encore le nom de Bâb-ez-Zâwiya. Babel lladid qui, dans le dernier état des remparts arabes, éfait une des grandes portes de Tlemcen, esl déjà citée par des textes contemporains de Yahya-ben-Khaldoun, (Complément tic l'Histoire des Beni-Zeiyn, p. Soi Revue africaine août 1859, p. il." . . —Léon l'Africain donne encore cinq portes à Tlemcen, qui, à - ipoque, n'était plus que Tagràrt [Cf. suprâ, p. 8).

i. Corn p. El-Abderi, ap. Revue africaine et coloniale, avril 1S6U. p. :iss

vaste superficie ne fit que décroître. Il était difficile de pourvoir d'un nombre suffisant

de défenseurs l'énorme périmètre des murailles : Ibn-Khaldoun raconte que déjà Yarmorâsen, avant attendu sous Tlemcen l'année d'Abou-Zakâria, et se voyant repoussé par le corps îles archers, pensa trouver le salut en se réfugiant dans la ville, mais que, n'ayant pas assez de monde pour garnir les remparts, il ne put empêcher l'ennemi d'y prendre lui-même position ; il fut alors forcé de sortir par la porte delà Montée, et, la trouée faite, de s'enfuir vers le désert 1 . Cependant l'examen direct des lieux montre que l'excellente position stratégique d'Agadir devait faire hésiter les sultans à abandonner le périmètre oriental primitif, alors même que le quartier qu'il défendait était peu à peu déserté 2 .

Dominant au Sud la vallée peu large, mais assez profonde, de l'Oued Metchkàna, suivant à l'Est et au Nord la crête du plateau, les remparts d'Agadir avec leurs tours et leurs travaux avancés opposaient aux engins

du xiii^e siècle une sérieuse résistance. Il nous faut maintenant étudier ce système défensif d'après les vestiges qui en sont demeurés à Tlemcen.

De même que l'architecture religieuse, l'architecture militaire des Arabes d'Occident paraît avoir des origines byzantines. Dans la fortification byzantine, une première enceinte, composée de tours carrées et barlongues et de courtines reliant les tours constituait le *liyzz*. Un avant-mur, séparé de la courtine d'un quart de la hauteur de cette dernière, portait le nom de *zz'.v:/}z\j.c/..* A cette double enceinte s'en ajoutait une autre, formée par un fossé, *~.-xzzzz_*, et par le talus des terres rejetées

t. Cf. Histoire des Berbères. III, p. 345.

2. Rappelons qu'au témoignage du Qartàs le* Almoravides chassés île T&gràrt purent eiu-

ore se maintenir quatre ans dans Agadir (Cf. Roudh-el-Qar-fis, p. 261).

mi y: l -.'-.i'-/}-\).y.. Les tours étaient barlongues, faisant un faible relief sur la courtine, ou carrées et placées dans les positions importantes de la défense, aux angles des places, auprès des portes. Ces maîtresses s'appelaient *spsupi* 1 .

Cette disposition habituelle des citadelles byzantines influença fortement la vieille architecture militaire arabe du Nord de la Syrie. L'enceinte fatimide du Caire construite par Bedr El-Djamali est encore toute byzantine d'allure 2 ; et il semble bien que le système «le fortification des Templiers, à l'époque des croisades, ait emprunté beaucoup d'éléments à cette vieille école ; . lui Occident, les villes d'Espagne, Cordoue, Grenade, Séville, Almunecar, celles du Maghrib, Tlemcen et Mansourah permettent

d'étudier des systèmes de défense très analogues.

Ces ouvrages sent presque exclusivement en pisé soigneusement battu, formant de grandes assises, que séparent parfois des lits de sable ou de chaux. Rarement la base, faite de moellons, présente un fruit, assez faible d'ailleurs ; on en trouve cependant des exemples dans l'enceinte Nord-Est de Cordoue, et aux tours de Bâb-el-Qermâdîn, à Tlemcen. 11 ne semble pas qu'en Occident les musulmans se soient servi de mâchicoulis; les matériaux dont ils disposaient en rendaient au reste la construction difficile, Dans l'enceinte principale correspondant au -zîysz, les courtines et les tours portaient un chemin de ronde pris sur l'épaisseur des murs et un crénelage très simple. Les nierions devaient avoir le [dus souvent un couronnement en glacis établi sur uni 1 assise de briques, ainsi qu'en

1. Cf. sur l'architecture militaire byzantine, Texier, Architecture byzantine, p. :-.

i. Cf. Van Ben'hem. Notes d'archéologie, I. p. 61.

'■'. Cf. Rey, Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés, introd., p. 14.

présentent encore les remparts des villes marocaines : quant aux créneaux proprement dits (c'est-à-dire les vides compris cuire les merlons), ils portent, à Mansourah et à Séville, une proéminence médiane, laissant deux petites échan-crues entre elles et les merlons 1 . A Tlemcen, il ne paraît pas que les courtines aient renfermé, à l'intérieur, de réduits, chambres de tir ou dégagements, sous les chemins de ronde, comme on en rencontre dans l'enceinte fatimide du Caire. — Les leurs, qui ont un

faible commandement sur les courtines, sont, à de très rares exceptions près, carrées ou barlongues 2 . Ces dernières n'eurent peut-être, au début que l'importance de contreforts consolidant les murs, ainsi qu'en en peut juger, à Grenade, dans la vieille enceinte de TAlbavcin. Nous étudierons, à propos de Mansourah, quelle était la disposition intérieure de celles qui faisaient partie de l'enceinte. Pour Tlemcen, nous devons signaler plus spécialement les tours isolées, qui, à l'exemple des tours de guet romaines et grecques, protégeaient un point faible ou surveillaient la campagne voisine.

Le r.ç,z-.i ; :/i.;\>.y. byzantin se retrouve nettement indiqué dans les fortifications d'Andalousie. C'est, un avant-mur éloigné de 3 à 4 m ,50 du mur principal, ayant environ le tiers de la hauteur de ce dernier, muni comme lui d'un chemin de ronde et d'un crénelage, et suivant assez exactement le

contour de la courtine et des tours
flanquantes. Ces dispositions que l'on
observe dans l'enceinte Sud-Est de Cordoue,
dans l'enceinte Nord de Séville, avaient pour
but d'opposer à l'assié-

1. A Séville, les merlons sont en outre percés
de trois en trois, à la base, d'une meurtrière.

2. Conip. Van Berchem, Notes d'archéologie,
I, p. 'M. 5". 66.

geant une première ligne de défense, de
retarder l'attaque directe des murs par les
machines de guerre et les tentatives d'assaut.
Sa faible élévation n'en faisait pas une
position bien

redoutable \ r les assiégés, quand l'ennemi
s'en était rendu

maître. Il fortifiait donc d'une manière
efficace l'enceinte d'une ville dont l'assiette

était peu au-di ssus de la campagne avoisinante.

Tel n'était pas le cas à Tlemcen : ses maîtres avaient fait suivre a l'enceinte, au moins à l'Orient et au Nord, toutes I- -sinuosités d'un plateau < scarpé. L'avant-mur devenait alors d'un établissement difficile et n'offrait plus que '1" médiocres avantages. Nous pensons qu'il existait cependant. Déjà El-Yaçoûbi parle d'une double enceinte entourant Agadir 1 ; et nous croyons, d'autre part, qu'on peu! reconnaître dans les ruines d'ouvrages avancés qui sèment les abords de la place les vestiges d'un succédané du -z;-v;/y.\>-j. byzantin. Seulement les dispositions primitives de cet avant-mur avaient été beaucoup modifiées. Reporté au pied de l'escarpement, éloigné parfois d'une centaine de mètres du mur principal, de hauteur presque égale, ayant son chemin de ronde et tours de flanquement, il constitua une

première enceinte qui, le plus souvent, utilisa comme fossé un vallonement naturel.

Cette préoccupation d'occuper les escarpements pour empêcher l'ennemi (Yy prendre position, et d'établir ses machines de guerre et ses contrevallations, poussa même peut-être les Tlemceniens à donner sur certains points a leur ville deux enceintes avancées, écartées entre elles de près de 100 mètres, et présentant a l'assiégeant un front

1. Cf. El-Yaçoûbi édit. de Goeje), texte p. 17: traduction p. 116, 117.

extrêmement étendu. Mais, à cel égard, 1 examen des ruines qui jalonnent le voisinage immédiat de Tlemcen ne peut prêter, nous le répétons, qu'à des hypothèses. Ces deux lignes d'ouvrages avancés coopérèrent-elles, à une même époque, à la défense de la ville?

L'une, au contraire, remplaça-t-elle l'autre, ruinée et abandonnée? C'est ce que l'on ne saurait décider catégoriquement.

Quoiqu'il en soit, il semble certain que la construction des avant-murs ne fut jamais motivée par un accroissement de la ville proprement dite: l'agglomération demeura, à de très rares exceptions près, en deçà de la première enceinte ; c'est immédiatement en dehors de cette enceinte que sont placés les

ii in il m 'aux de saim - protecteurs des portes, que nous étudierons plus tard, et ces tombeaux furent vraisemblablement les seuls édifices élevés dans cette sorte de zone militaire s'étendant entre le périmètre réel de Tlemcen et la courtine des ouvrages avancés.

Nous avons parlé d'Agadir et de l'enceinte orientale. L'oued Metchkâna lui servait de

fossé sur une partie de son parcours. Elle s'en éloignait non loin de Bâb-El-Aqba pour couronner le plateau supérieur. L'oued, en cet endroit, devenait plutôt un danger qu'une défense naturelle 1. Les ennemis pouvaient, protégés par l'escarpement, s'approcher des murs, et, suivant la vallée, tenter un coup de main sur la ville. Pour prévenir

1. Nous sommes redevables de cette observation à M. Lemaire, capitaine du génie à Tlemcen, qui, pour toute cette partie de notre étude, nous a fourni d'utiles renseignements. — L'occupation sur une grande longueur du ravin de l'oued Metchkâna, paraît avoir été le principal soutien des maîtres de Tlemcen, pour ce qui concerne la fortification de l'Est et du Sud-Est de la place : les remparts dominaient sans cours sur près de 2 kilomètres, et, comme on le verra, deux pointes avancées l'accompagnaient encore au Sud et au Nord

Est, là où l'enceinte le quittait,

ces éventualités, des tours de guet assez rapprochées l'une de l'autre et réunies entre elles par une courtine, puis plus écartées et isolées dans la campagne, commandent le cours de l'oued, et, postes avancés, surveillent toute la plaine de la Safsaf et les hauteurs qui l'entourent.

La porte de la Montée Bâb-el-Aqba), qui semble avoir joué un rôle important dans l'histoire militaire de ïlemcen, était encore debout dans les premiers temps de l'occupation française. Son soubassement, fait de pierres de grand appareil empruntées à des murs antiques, était couronné d'une arcade de brique en fer achevai brisé. Deux tours ayani également un soubassement de pierre la flanquaient à droite et à gauche '.

L'enceinte se continuait au Nord, en

couronnant le bord du plateau, renforcée par l'avant-mur sensiblement parallèle au premier. Vers le milieu d'Agadir, une galerie voûtée se détachait perpendiculairement de l'enceinte supérieure, c'est-à-dire dans une direction Sud-Nord. Elle était percée, à l'Est, d'une porte encore visible à laquelle une rampe en pente douce permettait d'arriver. Cette galerie formait ainsi un passage coudé donnant vraisemblablement accès dans la ville. La voûte, continuée jusqu'à l'extrémité de la galerie, portait sans doute une plateforme qui surveillait le chemin d'arrivée et le pied des murs. L'enceinte supérieure était elle-même, à la hauteur de cette galerie, surmontée d'une tour assez élevée, qui permettait d'inspecter les abords. Un important fragment de cette tour subsiste encore:

1. Dans les derniers temps, cette porte était plus généralement appelée Bâb Sidi'd-

Dàoudi, d'après le nom du vieux saint Tlemcenien dont elle avoisine le tombeau (cf. sa description, ap. Barges, ' / < mcen, ancienne capitale, etc., p. 167); il en existe des photographies dans les collections des Monuments historiques et de l'École des Beaux-Arts. De Lorrain en donne un dessin exécuté d'après une photographie (Tour du Monde, IS'j. p. 314).

on l'appelle aujourd'hui Chonqâr bdb-er-Rowâh le fragment île bâb-er-Rowâh) '.

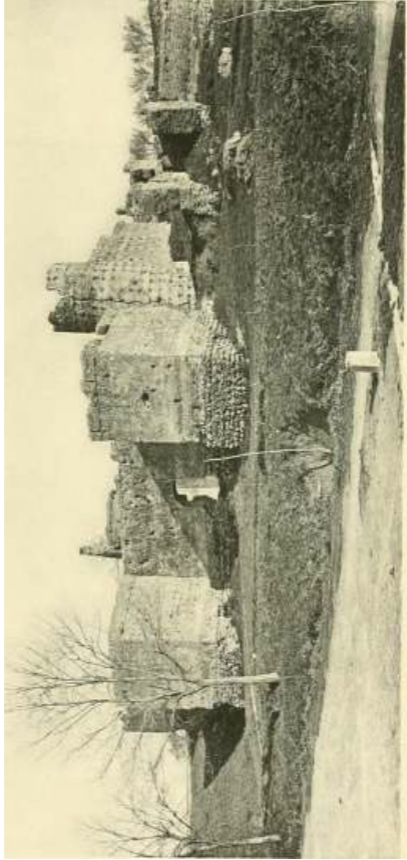
Le mur avancé, donc! on retrouve à et là des traces dans les jardins du lias Agadir, devait, en s'écartant un peu du mur principal, traverser le chemin de Sîd Pl-Harwi et passer tangentiellement au village en le laissant à l'intérieur. Trois vestiges de tours marquent ce périmètre extérieur, éloigné d'une centaine de mètres de l'enceinte véritable.

Avant d'arriver à l'angle Sud-Ouest de la ville un trouvait l'endroit appelé El-Monia, où avait eu lieu l'attentat contre Yar-morâsen, mentionné plus haut, et l'entrée appelée Bâb-El-Qer-niâdiu. Des vestiges importants de cette porte subsistent encore ils se composent d'un pan de mur médian de 12 m,5 (percé d'une ouverture assez étroite, et flanqué à l'Est et à l'Ouest de deux tours carrées de 6 mètres de côté. Deux nouvelles tours irrégulières, laissant deux passages entre elles et le corps central, continuent, des deux côtés, l'enceinte. En arrière de ce premier mur et assymétriquement posées, se trouvent deux hautes tours rondes et pleines. Deux murs, partant des tours, remontent vers la ville : celui de droite allait rejoindre l'angle d'un bâtiment transversal voûté, corps de garde ou casemate barrant le fond du couloir. Le passage n'était libre qu'à l'extrémité du mur de gauche. Enfin un dernier mur, dont un angle seul subsiste,

encadrant le bâtiment transversal. Les murs, les bordj sont en pisé, et leur base est en moellon. Notons en passant que, dans le pisé, l'on rencontre de nombreux fragments de potes-

1. Nous croyons bien avoir là un exemple très rare naissable "I" poterne

i oukha, ci.suprà, ^ . U5, note 2 ; l'accès en était coudé, suivant un principe i|ui s'est conservé jusqu'à nos jours, dans la construction des entrées de demeures arabes, et qui a inspiré, en Egypte et en Syrie, la disposition de la bâchoura cf. Van Berchem, Nott ■ a art éologie, I. p. 42, 4j note .



S. Courtonne, Philae, Egypt

Philae, Egypt

rie; leur présence, rapprochée du nom même de Bâb-el-Qermâ-din, qui signifie « porte des tuiliers » semblerait indiquer que ce lieu était antérieurement occupé par une industrie céramique 1 .

Quel était le véritable but de cet ensemble de travaux? De quel danger, de quels retards embarrassait-il le marché d'un assiégé faisant irruption dans la ville? Quel chemin le constructeur entendait-il lui imposer? Si l'on en croit les souvenirs de vieux Tlemceniens, la petite porte médiane et le passage Ouest n'existaient pas. Seul le passage L-i était ouvert, directement protégé par la tour ronde qui lui faisait face. On peut supposer que la seule route possible était alors le couloir compris entre les deux tours et les murs qui leur font suite. L'apparence d'un chemin de ronde subsistant au sommet « les murs et extérieur à ce passage rend

probable cette interprétation. Quoi qu'il en soit, la porte El-Qermâdîn devait constituer pour l'époque un ensemble de fortifications très sérieuses, autant pour protéger la ville contre un coup de l'oree que pour faciliter une sortie des assiégés.

Sur le front occidental, la double enceinte se continuait. Le mur principal suivait assez exactement le rempart actuel, d'abord extérieurement, puis intérieurement, laissant le Grand Bassin en dehors, et était percée peu après par la porte Kech-cbout •'.

1. A côté de Bâb-el-Qermâdîn, il y a la leçon la plus courante dans les sources de la Baghyal-er-Rousdd que nous avons consultés, on trouve encore Bâb el Qermddi, ou Bdb El-maqerrnadîn cf. l'histoire des Berbères, III, p. 353 ; El-qermadlr ap., Piesse el Canal, 80; de Lorrail l'appelle « la forteresse de Toubiana » ; il a vraisemblablement pris

le mot «Tobbâna », nom générique du bastion muni d'artillerie, qui lui était fourni par un informateur, pour le même de l'ouvrage dont nous nous occupons ici (cf. Tour du Monde, 1875, p. 336 - — Cette porte, située en dehors de l'angle Nord-Ouest des murs actuels, est prise, dans notre photographie, de la route qui mène au cimetière Israélite.

2. On trouve dans les textes les leçons • Kechchout, Gechchout et R'ech-chouta • : la première est la plus fréquente, et c'est celle que nous avons

Le Sahndj-el-Kebir, bassin rectangulaire ayant 200 mètres de long sur 100 de large et 3 mètres de profondeur, est resté pour les archéologues une énigme difficilement explicable.

Azéma de Montgravier y voit un ouvrage des

Romains 1 . D'autres l'attribuent avec plus de raison à Abou-ïâchfin ei fixent la date de sa construction entre les années 718 ei 737. L'abbé Barges imagine que ce fut uniqueinemi la une fantaisie de sultan désirant se procurer des réjouissances mondaines et s'offrir aux portes de Tlemcen le spectacle de coûteuses h.hi-machies'-. Celle explication, qu'il convient d'ailleurs de rapprocher de l'attribution analogue faite par Almegro Cardenas au grand étang de l'Alcazar Genil, nous semble assez difficilement acceptable 3 . Nous inclinons plutôt à penser que cet énorme bassin, de même que les réservoirs plus petits que l'on rencontre à l'Est aux abords de la ville' 1 , au Nord et au Sud disséminés dans la campagne, de même que le Sahridj de Marrakech, son ancêtre d'un siècle, fut creusé et revêtu de pisé pour assurer à la culture de la banlieue une abondante

entendue île ia bouche même de viens
Tlemceniens. Le m'in de cette porte es
expliqué populairement par une curieuse
légende de sacrifice de construction ; I mi de
nous la donnera ailleurs. C'esl par Bâh
ICechchout que les Mérinides entrèrent à
Tlemcen, en 1357. « Le passage, dit Ibn-
Khaloun, qui donne entrée dans la ville du
côté du couchant, et qui avait une porte à
chaque extrémité. s'emplit de cadavres à tel
point qu'à peine pouvait-on passer sous la
voûte » (Histoire des Berbères, IV. 222; III. 4
1 u . C'esl auprès d'elle encore que fut mis à
mort le sultan Abou-Abdallah Mohammed,
en 1430 (cf. Complément île l' Insinuation
Beni-Zeiyân, p. 288 . Sur notre plan, elle est
désignée par son dernier nom de Uâb-Sidi-
Boudjeruâ.

I. Excursion archéologique d'Oran à
Tlemcen, p. 11.

■2. Cf. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 350, 356; c'était déjà l'explication i|ii i ii donnait la tradition populaire i l'époque où Shaw visita Tlemcen (Voyage dans la Régence d'Alger, traduction Mac-Carthy, p. 243 .

∴ Cf. Inscripciones arabes de Granada,p, ISO. nota.

4. Généralement appelé «Sahridj er-Rebeut ■> cf. Tlemcen, ancienne capitale, [i. 153 .

provision d'eau. On sait Le soin que les Arabes ont apporté aux travaux d'irrigation : la campagne tlemcenienne est tout entière sillonnée d'aqueducs, de conduits, parseméedeciternes, plus ou moins profondes; il y avait là non une vaine recherche de luxe, mais une exigence vitale, et le maître d'une agglomération aussi considérable que Tlemcen ne devait rien

ménager pour y satisfaire.

Ce réservoir était alimenté par des sources de Lalla-Setti. Les restes d'un véritable château d'eau se rencontrent à la hauteur du Grand Bassin, en dessus de la route actuelle de Maghnia. Suivant une tradition assez répandue, Aroudj, étant entré en vainqueur dans Tlemcen, aurait t'ait noyer dans le Sahridj les derniers membres de la famille souveraine des Beni-Zeiyân '.

L'enceinte avancée, traversant la route d'Hennaya, enfermait l'ancien cimetière juif, et, courant parallèlement au mur principal, laissait a l'intérieur le grand bassin. Des ruines importantes, incorporées en partie aujourd'hui à dos habitations européennes, semblent avoir constitué, à 150 mètres environ de celle seconde enceinte, un troisième périmètre muni de tours assez élevées. Elle domine du côté de Mansourah

une dépression naturelle, peut-être ancien lit d'un oued desséché. C'est vraisemblablement à ce groupe d'ouvrages qu'il faut rattacher le château-fort d'Imâma, qu'Otsmân le Mérinide détruisit, en 689 de l'hégire, sans pouvoir atteindre à l'enceinte principale de Tlemcen'.

Le point le plus faible de la place était sans doute le front

I. cf. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 337; — Bi'osselard, Tombeaux des émirs Beni-Zeiyân, p. 1-7, 128.

■2. Cf. Histoire des Berbères, IV. p. [30 in princ; — Imânuï est à environ 1 il) 1'1res :i11 N'uni a lue: t île Tlemcen.

Sud. Là, la ville, abandonnant à l'Est l'oued Metcbkâna, se trouvait dominée par la crête de Lalla-Sclti. C'était là pour l'assiégeant une position de choix ; c'était de la brèche voisine

d'Es-Sakhratein qu'Abd-el-Moumin s'était précipité sur l'armée almoravide; et bien souvent les Tlemceniens durent voir, sur la côte qui descend d'El-Qala à Mansourah, prendre position les troupes marocaines. De sérieux travaux de défense étaient nécessaires pour conjurer le danger. L'extension du périmètre des murs et l'édification de la citadelle de Tlemcen tirent de cette face une île mieux défendue de l'enceinte.

A l'extrémité orientale, une pointe de l'avant-mur accompagnait vers le Sud le cours de l'oued Metchkâna; sur la côte, un bord dominant la ville, et pouvait servir à surveiller les mouvements de l'ennemi 1 . Enfin un avant-mur, précédé d'une fosse creusée de main d'homme, quittait l'oued Metchkâna à la hauteur du cimetière chrétien et courait vers l'Ouest jusqu'à la hauteur de l'angle Sud-Ouest du rempart

actuel. Un bord] important le limitait à son extrémité occidentale. Cette première ligne de défense s'opposait aux assiégeants, à cent mètres environ de l'enceinte principale, et devait considéra-

I. Il a été réparé par le génie militaire en 1842. Outre qu'elle occupe une position importante, cette tour protège les moulins échelonnés sur la côte

d'El-Qala : elle permit d'assurer aux premiers temps de l'occupation française

l'approvisionnement en farine de la ville. Les rapports du génie militaire la désignent généralement sous le nom de tour des Moulins (communication de M. le capitaine Lemaire). La cote d'El-Qala paraît de tout temps avoir été considérée comme un point stratégique important. Son nom est peut-être l'abréviation de celui de « qala il Ibn-Jàhil »,

cité par El-Bekri : •■ Au sml de Tlemcen se
 trouvi la qala d'Ibn-Jàhil, fortifiée, riche en
 eau et en fruits, et coriligue à la montagne de
 Terni. » Édition de Slane, p, 77 . Mais il faut
 se g i; ii i de suivre Barges h rsqu il vi ni
 placer à El-Qala la citadelle de Temzez-dekt
 'm l'AlmohadeEs-Said assiégea Yarmoràsen
 Tlemcen, ancienne capitale, p. I" I . mac l 1
 Temzezdeckl est, suivant Ibn-Khaldoun,
 située dans la montagne .•m Sud d'Oujda
 Histoire des Berbères, III. p. 348 ; elle est
 décrite par Léon l'Africain et Marmol (Léon I
 Africain. III. p. 8; — Marmol, II, J-i .

blement resserrer leur champ d'action. Un
 épisode, raconté par Ibn-Khaldoun, précise
 cette disposition : « Le sultan mérinide
 Abou'l-Hasen avait coutume de faire chaque
 matin une inspection personnelle île ses
 postes d'attaque. Il s'avavançait à cheval, et ;i
 quelque dislance de son escorte. Abou-
 Tâchfin résolut de s'emparer de la personne

de son ennemi et plaça à cet effet des hommes en embuscade. Quand le sultan fut arrivé à l'endroit situé entre la ville et la montagne, les hommes de l'embuscade furent sur le point de le saisir; même leurs meilleurs coureurs allaient l'atteindre, quand on s'aperçut au camp mérinide de ce qui se passait. Aussitôt tout le monde monta à cheval; on s'élança au secours du prince par bandes et séparément. Ses fils Abou-Abd-er-Rahmân et Abou-Màlik, les plus intrépides cavaliers, se mirent en selle et accoururent avec le reste des mérinides. De toute part, ces guerriers se précipitèrent en avant comme des faucons sur leur proie. Les troupes abd-el-wâdites sorties de Tlemcen prirent la fuite et tombèrent par mégarde dans un fossé où une foule de monde fut écrasée. Plus de guerriers y succombèrent que dans le conflit qu'ils voulaient éviter'. »

Bien en arrière de cet avant-mur se dressait

l'enceinte même de la ville. Vers son centre, appuyé comme le castellum des cités romaines à une partie de l'enceinte principale, et pénétrant dans l'intérieur de Tlemcen. se trouvait le quadrilatère du Méchouar-, Nous dirons plus loin (Grande Mosquée)

1. Histoire des Berbères, IV. p. 222; 111. p. 411.

2. «Méchouar», qui signifiait à l'origine «salle du conseil », désignait en Andalousie et dans le Maghrib un palais-citadelle Cf. Dozy, Supplément aux Dictionnaires arabes, I, p. SOU). Dans le sens de salle du conseil, le mol ne paraît pas inconnu aux dialectes orientaux (Cf. Van Berchei», Matériaux pour mi corpus,p. 585, note 3 .

jeta les premiers fondements. Ses successeurs y apportèrent de nombreux embellissements. La ceinture de hautes murailles, qui l'entoure aujourd'hui encore, fut, au témoignage d'El-Tenesi, l'oeuvre d'Abou'l-Abbàs Ahmed ¹ . Mais on n'en doit pas conclure qu'avant ce prince la résidence royale de Tlemçen fut dépourvue de fortifications. Des 717, elle pouvait être, ainsi que le raconte Ibn-Khaldoun, en même temps qu'un palais, une sorte de prison ; Abou-Hammou I er y retint près de lui des otages pris aux rebelles de Médéah '-'. Au xvt c siècle, Léon l'Africain le vit encore très florissant : « Du côté du midi est assis le palais royal ceint de hautes murailles en manière de forteresse, et par dedans embelli de plusieurs édifices et bâtiments avec beaux jardins et fontaines. 11 a deux portes, dont l'une regarde vers la campagne, et l'autre — là où demeure le capitaine du château — du coté de la cité ³ . » Marmol en fait une

description identique et donne, en outre, les noms des deux portes, la première se serait appelée Bâb Gied, et la seconde Bâb Gàdir 4 . — Avec la domination turque, le Méchouar subit une profonde décadence. Les pavillons qui ornaient l'intérieur furent à peu près détruits lors de la révolte des Tlemceniens contre le bey Hasan, en 1670 5 . Seule la haute enceinte subsista,

1. Cf. *suprà*, p. 2ti.

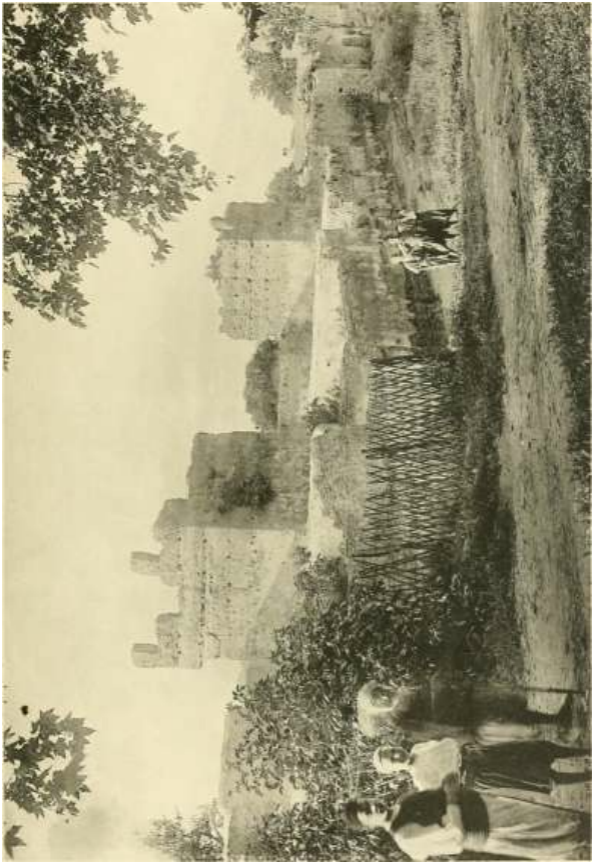
2. Cf. *Histoire îles Berbères*. III. p. 397.

3. Cf. Léon l'Africain, 111. p. 25. — Tout le chapitre xvi de Tlemcen, capitule, etc., est consacré à la description du Méchouar et à rénumération des merveilles qu'il contenait.

4. Cf. Marmol, III, 330; ces noms nous paraissent impossibles à identifier, ou plutôt nous croirions volontiers à une confusion de Marmol avec deux portes de l'enceinte : Bâb-

el-Jiàd et Bâb-Agàdir (la porte de la Montée portait parfois ce dernier nom).

5. Cf. Tlemcen, ancienne capitale, p. 3S.'J.



ta o

En

W P

E-i S

p- I

o

w J

I - I

I - I

>

dégradée, mais capable d'abriter encore
efficacement les maitres de la citadelle. Eu
cas de danger, toute la population

qouloughli, d'origine turque, pouvait y trouver asile, et en même temps coopérer à sa défense. C'est ce qui arriva encore en 1832, quand le sultan du Maroc voulu s'emparer de Tlemcen, et, en 1830, lorsqu'Abd-el-Kader se fut rendu maître du reste de la ville. Des maisons particulières occupaient toute la partie Nord du rectangle ; le palais, les jardins et la mosquée étaient situés dans les parties Sud et Est. En 1842, le génie militaire trouva l'intérieur du Méchouar encombré de ruines ; il débroya, abattit des masures, rasa ce qui restait de l'ancien palais, et construisit à la place des bâtiments destinés à divers services de l'armée. Il conserva l'emplacement des deux portes, mais en élargit l'accès 1 ; il restaura sérieusement l'enceinte, fort endommagée. Aujourd'hui, crénelée à l'européenne, percée de meurtrières, munie d'échauguettes, elle n'offre plus grand chose d'intéressant à l'archéologue, qui étudie la fortification

arabe du Maghrib.

Vers le Sud-Est, l'enceinte principale prolongeant le mur extérieur du Méchouar, allait rejoindre l'enceinte avancée au lieu qu'on appelle aujourd'hui Bit-er-Rich. Elle a laissé, comme vestiges, trois tours en pisé situées à l'intérieur de la ville, à 40 mètres environ des nouveaux remparts (Voir Pl. II), et des fragments de courtine dans les jardins qui s'étendent entre la muraille actuelle, la route de Bel-Abbès, et le chemin de Sidi Bou-Médine. D'après nos conjectures, c'est à Bit-er-Rîch

t. Dans leur dernier état, celle qui donne sur la ville portait le nom Iâb-el-Méchouar, et celle qui donne sur la campagne de Bâb-et-Tsouitsa : la tour actuelle qui surmonte la première fut bâtie par le génie militaire, en 1843; elle ne date pas de l'époque arabe, comme le veut de Lorrail Tlemcen, p. 30-2).

que devait être située anciennement une des portes méridionales de la ville, Bâb-el-Jiâd'. Un groupe de tours et une épaisse muraille dont il reste d'importants fragments défendait là un pont jeté sur l'oued Metchkàna. D'autre part une tour placée à quelques mètres de l'oued Metchkàna. et à li>0 mètres environ des nouveaux remparts (elle portait dans son dernier état le nom de Bordj-Qchâqech), faisait partie de l'en-' ceinte avancée. Un chemin couvert, aujourd'hui à ciel ouvert, mais encore voûté au moment de l'entrée, à Tlemcen, des troupes françaises, mettait en communication cette tour avec l'enceinte principale située en arrière.

De Bit-er-Rich, l'enceinte traversait la route actuelle de Bel-Abbès. Elle passait par des terrains maintenant occupés par la gare; des fragments importants, incorporés dans les habitations européennes voisines, le long de

l'oued Metchkàna, en sont encore visibles. Elle fermait Agadir, en allant rejoindre le périmètre oriental au-dessous du cimetière de Sidi-Yaqoub. C'est là que, selon nos conjectures, était située l'ancienne porte de Wahb. L'enceinte Sud-Est d'Agadir était-elle double? les vestiges subsistant ne permettent pas de l'affirmer. Le voisinage immédiat de l'escarpement de l'oued Metchkàna rendait d'ailleurs difficile

1. cf. Une explication du nom de Bit-er-Rieh. ap. de Lorréal, Tour du Monde, 1815, p. 'Ai. Elle ne nous a pas été confirmée personnellement; mais elle paraît fort plausible, de ce fait que des rites sacrificiels analogues à ceux décrits par de Lorréal se célèbrent encore couramment dans certains sanctuaires tlemceniens. D'autre part, des textes nous parlent des cimetières d'Ain-Wânzouta et d'El-Merdj en dehors et à côté de Bâb-el-Jiâd (Bostân, notre manusc, ps.

70, 110, 248, 471); or ces cimetières sont bien connus aujourd'hui encore; ils sont situés à 150 mètres environ au Sud-Est de Bil-er-Rich. Il semble, d'après la description qu'en donne Mohamed-ben-Yousef-el-Qaisi dans une pièce de vers en l'honneur de Tlemcen, qu'on aboutissait à Bâb-el-Jiâd par des rues tortueuses [Complément de /'Histoire des Beni-Zei-ifiin, [i. j48.

l'établissement d'un avant-mur. Cependant les traces de deux enceintes sont encore visibles à Sidi Yaqoub : l'une, en avant, contourne le plateau de ce cimetière en suivant l'oued ; l'autre, à l'Ouest, en arrière, parsème de ses débris une petite crête, aujourd'hui couverte de jardins.

Au début de la dynastie Abd-el-Wâdite, Agadir était encore fort peuplée 1 . Elle déclina rapidement dans la suite, au fur et à mesure que Tagrârt augmentait. A l'époque

des derniers zeiyâ-nides, les textes nous en parlent comme d'un quartier solitaire, et à peu près abandonné 2 . Dévastée encore au cours des guerres sanglantes qui précédèrent l'occupation des Turcs, Agadir cessa d'être habitée. Sous la domination des successeurs d'Aroudj, ses habitants rentrèrent dans Tagrât ou se retirèrent au Maroc. Peu à peu les cultures maraîchères remplirent les intervalles des ruines. Seule la mosquée avec son minaret, et une partie de l'enceinte orientale et septentrionale subsista; mais on cessa d'y réparer les brèches que le temps y ouvrait chaque jour. La Tagrât primitive devint tout Tlemcen :i .

Au moment de l'entrée à Tlemcen des troupes françaises, l'enceinte occupait sensiblement l'emplacement que couvre aujourd'hui le rempart en pierres de taille, commencé par le génie militaire en 1852 4 . Les avant-murs, les ouvrages extérieurs

1. Rappelons que Yarmorâsen jugea utile d'élever un minarel à sa mosquée (Cf. suprâ, p. 19).

2. «Le chikh Sidi Lahsen {■{■ 14j3) alla s'établir dans le quartier solitaire d'Agadir» [Complément de l'Histoire des Beni-Zeyân, p. 323); au xvii^e siècle, l'auteur du Bostân, parlant d'un personnage enterré auprès de Bâb-Zîr, qui faisait communiquer Tlemcen avec Agadir, dit : « Sa tombe est à l'intérieur de Tlemcen, c'est-à-dire « de la ville » (Bostân, notre manuscrit,]>. 4^e in ; c'est donc qu'Agadir n'est plus qu'une banlieue.

:: i :f. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 119, 180; Ez-Ziâni, ap. Complément de l'histoire îles Beni-Zeyân, p. 537.

4. Nous avons personnellement consulté de vieux Tleniciens; en outre.

étaient à peu de chose près aussi ruinés

qu'ils le sont maintenant, et nul n'y prêtait plus attention. A l'Est, un mur isolait la ville du quartier ruiné d'Agadir; à quelques 50 mètres de lui, une ligne de décombres courait parallèlement; peut-être représentait-elle les restes de l'enceinte occidentale primitive d'Agadir 1 , celle où, avant la fondation de Tagrârt, s'ouvrait la porte d'Abî-Qorra. Sur la face septentrionale, trois portes s'ouvraient; la première, Bâb-Sidi'1-Halwi, ou Bâb-ez-Zâwiya dominait le petit village de Sidi'l-Halwi ; une autre plus petite, Bâb-Sour-el-Hammâm était située un peu au couchant de la porte du Nord actuelle; enfin, Bâb-el-Qertnâdîn, dont nous avons parlé plus haut, occupait l'angle Nord-Ouest de la cité; des casernes ieyolddch l'aviusinaient. Sur la face occidentale, on trouvait deux portes : l'une Bâb-es-Sâqa, était placée à droite de la porte d'Oran actuelle; l'autre était la vieille Bâb-Kechchout; elle portait aussi le nom de Bâb-Sidi-Boudjemâ

ou encore le nom pittoresque de BAb-el-lorlila, porte de la Balançoire ; ce dernier lui venait des cadavres de malfaiteurs, qui, victimes de la justice sommaire des gouverneurs turcs, s'y balançaient souvent. Deux saillants la flanquaient, où étaient installées des batteries turques (tob-bâna). Sur la face méridionale, on rencontrait successivement le bordj Zafrani (nous en avons fait la tour Safranet!) et le bordj Sidi Bou-Izâr; ils sont encore debout; puis Bâb-el-Hadid, un peu à gauche de la porte actuelle des Carrières. Enfin, une petite poterne ombragée d'un mûrier, et qui en recevait le nom de Bâb-et-Tsouitsa (porte du Mûrier) donnait un accès

M. le capitaine Lemaire nous a communiqué divers renseignements puisés par lui dans les archives du génie. 1. Comp. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 153.

étroit et tortueux dans le Méchouar 1 . La face orientale était percée de quatre portes: Bâb-Taqarqârêt, était située à l'angle Sud-Est de l'enceinte actuelle, à 100mètres de l'oued Metchkàna; et en face du bordj el-Qchachech : Bâb-el-Jiàd reportée bien au Nord-Est de son emplacement primitif, s'ouvrait un peu à gauche de la porte actuelle de Sidi Bou-Médine • ; enfin, successivement, Bâb-er-Rebeut (entre les portes actuelles de Sidi Bou-Médine et de l'Abattoir), Bâb-es-Souîqa (sur l'emplacement de la porte de l'Abattoir) et Bâb-Zîr (à la hauteur du village de Sidi Lahsen) donnaient accès dans la ville à travers la longue ligne du rempart oriental.

1 . Cf. stiprà, 131.

2. Le quartier qui avoisine la porte actuelle de Sidi Bou-Médine porte encore le nom de Houma Bâb-el-Jiàd, on trouvera un dessin représentant liàb-el-Jiàd dans son dernier

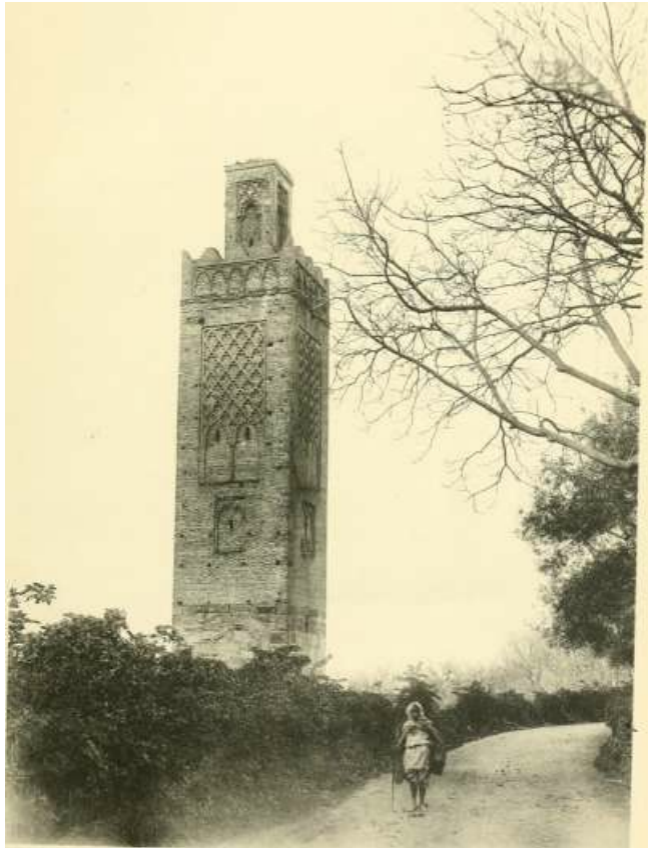
MINARET DAGADIR

Nous avons dit plus haut dans quelles conditions Idrîs I er édifia la mosquée d'Agadir, El-Jâmi El-Alùj (la vieille mosquée), comme on l'appelle parfois. Son fils IdrîsII y retravailla, et la dota d'une chaire. Suivant le Qartds, un voyageur du xi e siècle de l'hégire aurait encore vu au sommet du minbar d'Agadir un morceau de bois où étaient graves ces mots : « Construit par les ordres de l'imâm Idrîs-ben-Idris-ben-Abdallah dans le mois de Moharrem 199 1 . "Quant auminaret, il fut, selon El-Tenesi, l'œuvre de Yarmorâsen. Il paraîtra extraordinaire que, pendant quatre siècles, cette mosquée cathédrale d'une ville importante fût demeurée sans minaret : au surplus le terme « bandn, construire, qu'emploie El-Tenesi 2 , a une signification

extrêmement lâche. 11 pont s'applique à une réédification, aussi bien qu'à une fondation ; et peut-être que la

1. Cf. Roudh-el-Qartâs, p. 60.

■>. Ed-dourr œal-Iqyân (manuscrit de la Médersa de Tlemcen', fol. 60.



îRET D'AGADIR

base du minaret, faite de pierres do grand appareil empruntées à des constructions romaines, nous offre les derniers vestiges d'un minaret primitif, antérieur à Yarmorâsen, et partiellement reconstruit par lui.

La Jâmi El-Atîq suivit le sort d'Agadir. Elle cessa d'être fréquentée au fur et à mesure que le vieux quartier qui l'entourait était déserté. On y disait encore la prière du vendredi au xv^e siècle, sous le règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed 1 . Même le Bostân mentionne le savant Ali-ben-Yahya Es-Salaksini, qui mourut en 1564, comme avant été imâm de la mosquée d'Agadir ; ce personnage y faisait en outre des cours très fréquentés -. Mais, avec la domination turque, Agadir fut

définitivement ruiné, et sa mosquée n'eut vraisemblablement plus de fidèles. Peut-être continua-t-on encore, au xvii^e siècle, d'y réciter le Coran 3 ; c'est une pratique pieuse qui persiste dans les mosquées après qu'on n'y célèbre plus le culte 1. A l'entrée des troupes françaises à Tlemcen, la Jâmi El-Atiq ne présentait plus qu'un amas de décombres (prou fit disparaître. Le minaret seul subsiste encore.

Ce minaret est situé dans un champ, à 15 mètres environ d'un chemin qui descend de la porte actuelle de l'Abattoir à la vieille route de Safsaf. D'après les renseignements que nous avons recueillis, il était, comme les minarets de la Grande Mosquée de Tlemcen, de Sidi Bou-Médine et de Sîdi'l-Halwi,

1. Cf. Complément de l'Histoire des Benî-Zeydn.

■2. Bostân, nuire manuscrit, p. 296-299; Ali-ben-Yahya était, à ce qu'indique le texte, à la fois moueddin et iinàm à la mosquée, ce qui semble indiquer, que ce sanctuaire n'avait plus aucune importance.

3. Cf. Habous de la mosquée de Chikh Senousi, ap. Revue africaine, septembre 1861, p. 332, I. 13.

4. Il en est encore ainsi dans certaines mosquées ruinées de Bou-Médine; comp. Doutté, ap. Journal asiatique, janvier 1902, p. 161 ; in fine.

situé au Nord de la mosquée. Sa base, jusqu'à une hauteur de 6 mètres, est formée de belles pierres, empruntées à des constructions ou à des tombeaux romains. Plusieurs portent des inscriptions latines '. Au-dessus de ce soubassement s'érige une tour de brique dont les cotés sont ornés de

faibles défon-ements, garnis d'arcatures et de réseaux, et percés de fenêtres étroites éclairant l'escalier. Le décor varie peu sur les quatre faces. On rencontre d'abord, en partant du bas, un petit rectangle garni, soit d'une arcade festonnée portant sur deux pilastres de brique, soit de deux arcades lobées reposant sur une colonnette médiane monolithe et couronnée d'un chapiteau à crosses simplement épannelées. Des colonnettes semblables soutiennent les arcs lobés des grands réseaux supérieurs, composés de diagonales lobées sans ornements, ou à lambrequins et décorés régulièrement de fleurons en terre cuite incrustés d'émail vert. Une bande de briques forme ceinture et précède la galerie supérieure. Celle-ci est formée de cinq arcades lobées portant sur des colonnes sans chapiteaux. Des nierions à redans couronnent la plate-forme. L'édicule terminal porte un arc à feston, et un petit

réseau. Des ins-crustations de plaques vertes et un cadre à décor étoile en complètent le revêtement.

Un escalier de cent vingt-trois marches, portant sur un noyau central, permet l'accès à la plate-forme. Les rampes en sont couvertes, dans les trois premières volées, par des dalles

1. Cf. .*»/ > . p. 10, note 3. — Tlemcen, ancienne capitale, p. liir» et suiv. : nous ne saurions, bien entendu, souscrire à l'amusante remarque de Barges, qui loue l'architecte musulman «d'avoir fait preuve d'intelligence en plaçant dans le mur des inscriptions latines, de manière à pouvoir être lues » (p. 163*. — Voir Cagnat et Saladin ap. Voyage en Tunisie. Tour du Monde 1885 II. p. 318, un exemple analogue.

MINARET DACTÂDIR J39

romaines et dans le reste de l'escalier, par des voûtes d'arêtes en brique.

Ce minaret, classique de plan et de composition, et de proportions très élégantes, était très probablement revêtu en entier d'un enduit à la chaux.

GRANDE MOSQUÉE

Une inscription cursive qui se déroule sur la corniche du tambour de la coupole, à la Grande Mosquée de Tlemcen, nous fournit la date la plus ancienne qu'on puisse assigner à la construction de cet édifice. Cette inscription est ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu bénisse Mohammed, sa famille et leur donne le salut ! L'ordre d'exécuter cet ouvrage' est émané de l'Emir très illustre... Que Dieu fortifie son pouvoir, augmente l'aide qu'il lui prête, et perpétue son règne! Ceci a été

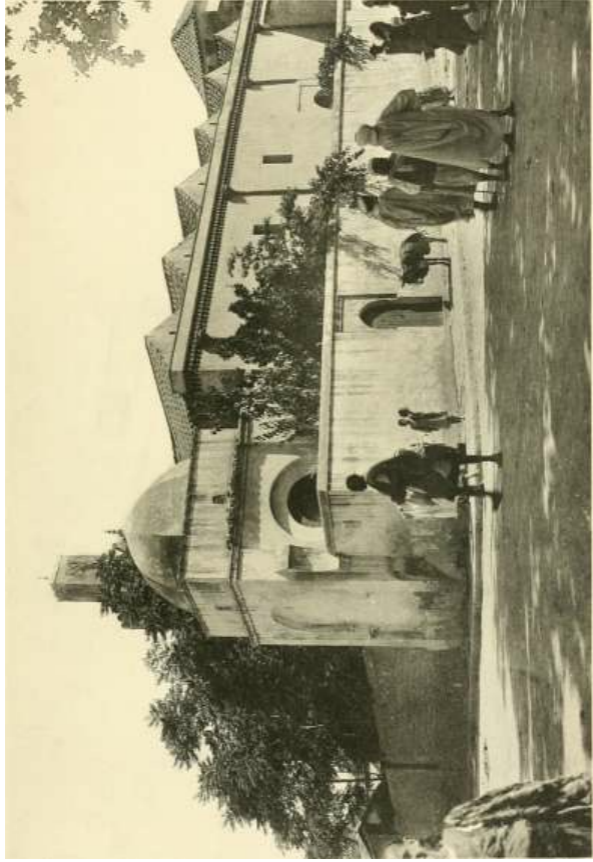
achevé sous la direction du jurisconsulte très illustre et cadi très généreux Abou'1-Hasen-Ali-Ben-Abd-er-Rahmân-ben-Ali que Dieu fasse durer sa gloire. L'ouvrage a été achevé en Djoumâda second de l'année 530 2 . » —

1. Mimmd nmara In Amalihi;— cf. sur cette formule, de Saulcy ap. Journal asiatique, avril 1839, p. Vu et suiv. : — Van Berchem, Notes d'archéologie,

I, [i. 19, Ilote 2.

■>. Publiée et traduite par Brosselard [les Inscriptions arabes île Tlemcen [Bévue africaine, décembre 1858 | et Barges Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 133, 130). Après vérification, nous adoptons la lecture de Brosselard, et nuire traduction nediffère que 1res peu de la sienne: on trouver,! reproduit le fac-similé de la date de eette inscription p. 112, fig. S . D'autre part,

Brosselard (sic). A fric., déc. 18fi8. p. 85 confond la Grande Mosquée de Tlemcen (Tagràrt) avec celle d'Agadir, quand il attribue sa fondation première à Idris-ben-Abdallah.



D G

CD

O

W

P

<J

o

< p

co

w p m

co

w p w

>

D'autre part, une inscription gravée sur le pourtour de la porte en bois de l'ancienne maqçoura, nous donne la date de Rama-dhân r>3".î ! . Ces deux dates, correspondant aux années H35 et 1138 de l'ère chrétienne, nous reportent au règne d'Ali-ben Yousef, l'avant-dernier des Almoravides (1 li 16-1142). Ce prince, grand guerrier et bon administrateur, affermit en Espagne la domination musulmane. C'est sous son règne qu'apparut le mahdi almohade Ibn-Toumert, dont le successeur Abd-el-Mou-min devait consommer la ruine des Almoravides.

« Une particularité qui frappe tout d'abord à la lecture de cette inscription commémorative, a dit Brosselard, c'est que le nom du prince fondateur, qui s'y trouvait originairement mentionné, a disparu sous le ciseau 3 . » Il en est bien ainsi : entre les

mots « le très illustre » (El-Adjall) et « que Dieu fortifie... » (Avvada'llàh) se remarque une lacune d'environ 5n centimètres. Barges a présumé, avec beaucoup de sagacité, que le mutilateur devait être l'almohade Abd-el-Moumin, qui s'empara de Tlemcen en 537, après en avoir chassé Tàchfîn-ben-Ali. Il aurait cherché k faire disparaître de la Grande Mosquée de Tlemcen, le souvenir des Almoravides exécrés ". Peut-

1. Publiée par l'un de nous (Bulletin archéologique de l'Afrique du Mord, p. 548-551); on trouvera le fac-similé d'un fragment de cette inscription, la date de 533 et « la mosquée cathédrale de Tlemcen » //</>. 24.

2. Prise île la place d'Alger, notre photographie d'ensemble montre la petite qoubba octogonale de Sidi Merzouq, six pignons des nefs de la salle de prière, à droite le pavillon couvrant la coupole qui précède le

miliràb, en arrière-plan, le sommet du minaret.

3. Revue africaine, décembre 1858, p. 87.

i. Tlemcen. ancienne capitale etc, 436 ; mais il nous est impossible de le suivre quand, après réflexion, « il se souvient d'avoir lu lui-même sur place •>, dans la lacune, les mots rajoutés El-amdjad maoulâna Abd-el-Moumin le très louable notre seigneur AbJ-el-.\Ioumin.) Nous avons sous les yeux une photographie agrandie de l'inscription de la Grande Mosquée, et il ne nous est permis de rien démêler dans la partie mutilée de l'inscription. — Cf. des

être obéissait-il aussi non seulement à la haine, mais à des scrupules religieux, hostiles à la pompe toute mondaine des inscriptions commémoratives 1 . Par là s'expliquerait ce fait singulier, qu'effaçant le

nom d'Ali-ben-Yousef, il ait laissé intacte la date de 530, qui nous permet de restituer le mérite de la construction de la Grande Mosquée à son véritable auteur. — Il est possible que, d'autre part, Abd-el-Moumin lui-même ait travaillé à la mosquée-cathédrale de Tlemcen. Le Qartàs prétend qu'il la bâtit, et le terme vague de banyân (construction), dont il se sert, s'applique également à une fondation, à une restauration, à un agrandissement-. Mais rien ne vient corroborer ce renseignement douteux. Dans tous les cas, il paraît certain que le vaste édifice, richement décoré à l'intérieur, attendit soixante-dix ans encore avant d'avoir un minaret. Ce fut Yarmorâsen-ben-Zeiyân, le fondateur de la dynastie abd-el-wâdite, qui, au dire de Tenesi et de Yahya ben-Khal-doun, éleva le minaret de la Grande Mosquée 3 . De fait, l'analogie de style de cette tour avec celle du minaret d'Agadir, que les historiens attribuent au même prince,

permet bien de croire à une origine commune. D'après une tradition célèbre, l'illustre sultan zeiyânide aurait refusé d'y faire inscrire son nom, et aurait répondu aux conseillers la phrase berbère : « Issenets Rebbi », « Dieu le saura' 1 ». On dit encore que Yarmorâsen, s'apercevant que sa nouvelle construction avait vue sur les

exemples de mutilations d'inscriptions analogues ap. Van Berchem, Matériaux pour un Corpus, p. 163 et suiv., p. 314, 315.

1. Cf. Doutté, Mission au Maroc (Journal asiatique, janvier 1902, p. 161J.

2. Cf. Roudh-el-Qartâs, p. 269; Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 437.

3. Cf. Histoire des Benî-Zeiydn, p. 22; — Complément, p. 9.

4. Cf. Histoire des Benî-Zeiydn, XXXVII; —

dans Tenesi, la réponse de Yarmorâsen est rapportée en arabe (Ed-Oourr wal-lqyân, manuscrit de la Médersa de Tlemcen, f° .!J9 verso).

dépendances du Qaçr-el-qarfim voisin, abandonna définitivement cette résidence royale, et alla jeter dans la partie méridionale de la ville, les fondations d'un nouveau palais, le Méchouar 1 .

Plus tard, d'autres dépendances vinrent au cours des règnes successifs s'ajouter à l'édifice principal : une bibliothèque placée à droite du mihrâb, construite par Abou-Hammou II en 760 (1359 après J.-C.) 2 , une autre bibliothèque, datant du règne de Moulai Abou-Zeiyân (1394-1399) et qui se trouvait à la partie antérieure du monument 3 . Enfin des tombeaux vénérés avoisinent le sanctuaire : l'un, à l'angle Sud-Ouest, est une qoubba à dôme polygonal, qui recouvre les

restes de Moham-med-ben-Merzouq, d'Abou'1-Hasen-ben-En-Nejjàriya, et peut-être de Yarmoràsen lui-même ; c'est le seul débris de ce qui fut jadis comme la nécropole des Beni-Zeiyàn 4 . A l'Est de la Grande Mosquée, se trouve la chambre sépulcrale de Sidi Ahmed Bel-Hasen El-Ghomàri, à laquelle est adjoint un hospice indigène 5 .

Plan. — Le plan de la Grande Mosquée est simple et clas-sique. La cour (çahn) est un carré d'à peu près 20 mètres de coté (PL V) 11 , flanqué à l'Est et à l'Ouest de portiques couverts

1. Cf. Brosselard, Tombeaux des émirs Benî-Zeiydn, p. 53.

2. Cette bibliothèque, qui existait encore il y a cinquante ans (Cf. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 431, 432; Brosselard, ap. Revue africaine. décembre 1858, p. 90), a

disparu dans les remaniements que le service des Monuments historiques a fait subir à la Grande Mosquée. L'inscription sur bois qui surmontait sa porte ;Cf. Brosselard. loc. cil.) est encore en place.

3. Cf. Histoire des Beni-Zeyân, p. 98.

4. Cf. Brosselard, Tombeaux des émirs Beni-Zeyân, p. 54, 137 et suiv.; —■ Tlemcen, ancienne capitale, p. 430, 431.

3. Cf. infra. [i. 160-161.

6. Notre photographie présente, au premier plan, le bassin aux ablutions; au fond, quatre des arcades qui s'ouvrent sur la salle de prière, montrant l'emploi simultané de quatre genres différents de découpeure. A droite, à la base de la grande arcade qui précède la nef médiane, on remarque l'échan-

ii trois et quatre neufs. Au Nord, un portique transversal à quatre travées enveloppe le minaret. Nous avons peine à croire que cette disposition soit originelle, et. que les deux galeries qui flanquent la tour du côté de la façade principale aient fait partie de l'ancien plan. La proportion ordinaire des mosquées, observée dans la mosquée de Cordoue, qui fait de la première arcade de la salle de prière le milieu de l'ensemble, suivant l'axe, l'habitude de placer le minaret en bordure ou même saillant sur la tare principale, la présence d'un mur isolant les

deux galeries indiquent suffisamment où s'arrêtait primitivement la Grande Mosquée.

Il convient de remarquer aussi, en même temps que l'absence d'ouvertures, la déformation imposée au plan naturel sur la face occidentale de cette partie, déformation qui entraîna sans doute le changement d'axe

pour la cour tout entière, et même le Léger gauchissement de l'arcature qui la borde a l'Ouest 1 . Il semble bien qu'une telle disposition résulte du voisinage d'un

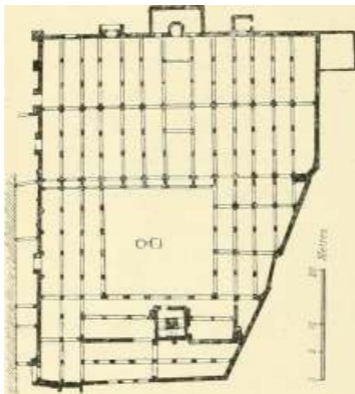
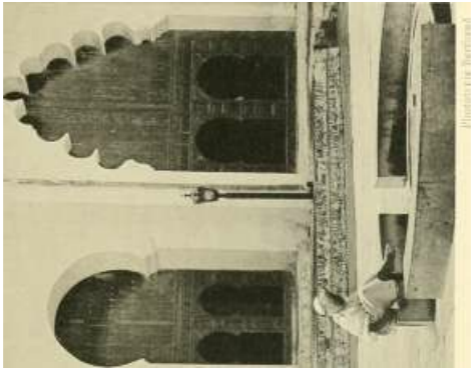


Fig. 14. — Plan de la Grande Mosquée.

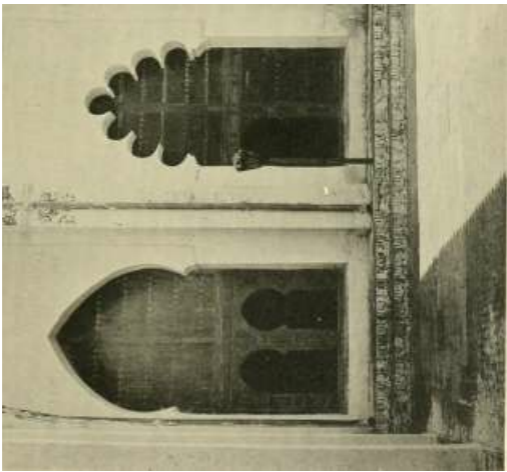
crure prolongeant le niveau du çahn pour indiquer la qibla aux fidèles placés dans celle partie de la Mosquée. J. Une irrégularité analogue se remarque à la Mosquée de Sidi

Okba.



■H

.



<!

P

édifice important, difficilement attaquable, antérieur à la nm>-quée, auquel celle-ci dut s'accoler, tout en en respectant l'ordonnance. Ce pan coupé indique vraisemblablement la place et l'orientation du Qaçr el-qadîm, dont

la mosquée d'Ali ben-Yousef ne fut d'abord qu'une sorti.' de dépendance.

La salle de prière est formée de treize nefs perpendiculaires au mur du mihrâb et portées par six rangs de piliers, la plupart soutenant des arcs plein cintre en fer achevai; quelques-uns, dans la partie orientale portent des arcs brisés. Les nefs ont toutes 3 m ,20 de largeur; seule la nef médiane a 4 m ,60. L'intérieur de la salle, qui forme un rectangle assez exactement deux fois plus large que profond, présente un total de 60 pieds droits et de deux colonnes.

lieux coupoles situées dans le grand axe, l'une précédant le mihrâb, la seconde au centre de la salle, derrière le sedda, ont nécessité l'emploi d'arcades transversales établissant un tambour inférieur.

Pour la coupole du mihrâb, cette arcade se

limite à la nef médiane, sans se continuer par une travée complète parallèle au mur du fond. De plus, un rapprochement progressif des saillants supportant les arcs de la grande nef fait que, de 4 m ,60, sa largeur du côté du çahn, elle est réduite, en arrivant à la qibla, a 3 ra ,50, distance de la dernière rangée de pieds droits au mur du fond; il en résulte que la forme T, visible a Sidi Okba et dans les mosquées mérinides, n existe pas à la Grande Mosquée 1 .

Deux des arcs transversaux, ainsi que la travée entière qui, partageant la salle de prière de l'Est ;i l'Ouest, interrompt les

1. i If. supvd, p. 41.

J4è Les moxcmexîs arabes de tlemcen-

combles des neufs, et supporte un ckéneau île briques, sont découpés suivant de grands festons circulaires. Trois grandes portes

donnent, en plus de l'entrée de la face antérieure, accès dans la Mosquée par le côté oriental 1 . Deux petites portes à droite et à gauche du mihrâb font communiquer avec la salle de prêche ; deux autres portes plus écartées permettent d'entrer par le mur du fond 2 .

Lis coupoles et le mihrâb(Pl. VI). — La coupole centrale est creusée de larges cannelures rayonnantes. Celle qui précède le mihrâb est polygonale. Le point de départ des pans qui la forment est une suite d'arcades trilobées icelles des angles formant trompes et décorées de stalactites embryonnaires). Des cintres étroits, se croisant plusieurs fois au sommet, séparent les pans entièrement ajourés. Le tambour carré sur lequel elle est établie a pour corniche un large cavet oit court eu caractères andalous l'inscription dédicatoire dont nous avons plus haut donne la

traduction.

Une fenêtre en plein cintre vient au dessous, garnie par une claire voie à décor géométrique. Elle interrompt une fausse galerie formée d'arceaux trilobés posant sur des pilastres à chapiteau trapézoïde. Sous la galerie lobée règne une bordure qui enveloppe tout le cadre du mihrâb. Une frise vient ensuite où des acanthes vues de profil alternent avec des acanthes vues de face, puis une bande de caractères couflques dessine le rectangle intérieur où s'inscrit l'arc du mihrâb,

1. Une quatrième porte, à l'extrémité Nord-Ouest, donnait autrefois accès dans la partie de l'édifice actuellement occupée par la Mahakma du cadî.

L'installation de ce prétoire à cet emplacement, pris sur le portique Nord de la

mosquée, est toute récente.

- 2. Celle qui est située à gauche du mihrâb (en lui faisant face porte extérieurement une inscription modérée peinte sur bois, publiée par Liégeois (Revue africaine, décembre 1858, p. 92).



A. Foniemoincr Editeur, Paris

Phototypie Berthatui

MIHRÂB de la grande mosquée

C'est un plein cintre en fer à cheval portant sur deux colonnettes engagées. Des représentations de voussoirs sculptés alternent avec des portions lisses d'une largeur à peu près égale ; à celle des voussoirs [fig. 15). Deux arcs de cercle les limitent : le cercle enveloppant, déformé à sa partie inférieure, est découpé en larges festons. Ces voussoirs rayonnent autour d'un centre unique placé sur la corde qui soutend l'arc d'ouverture, au sommet du tailloir des colonnettes.

Deux panneaux rectangulaires décorent la cimaise; ils sont bordés par des inscriptions coufiques, et garnis, comme les quatre

écoinçons qui cantonnent l'arc du mihrâb,
d'un décor

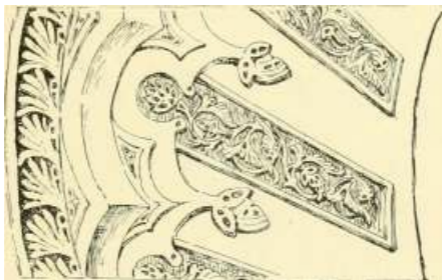


Fig. I». — Voussoirs sculptés du mihrâb.

floral foisonnant. Si l'on en croit le Bostân,
tout le mihrâb était primitivement peint en
vert ('[. suprâ, p. 84).

La coupole du mihrâb est intaillée de grosses
cannelures; elle repose sur un polyèdre h
huit pans. Cinq d'entre eux forment la niche;
ils sont interrompus à la hauteur de la
naissance de l'arc par une inscription

coufique [fig- 21): trois fenêtres en plein cintre, garnies d'entrelacs lloraux ajourés, décorent les pans du fond i/ir/. 2'2 .

Charpentes. — Comme l'était primitivement la mosquée de Cordoue, la Grande Mosquée de Tlemcen est couverte par des charpentes apparentes. Les fermes, d'un modèle extrêmement simple et très inspiré des fermes romaines à entrants, y sont rapprochées les unes des autres; de légères sculptures décorent les blochets et les consolettes qui les soutiennent.

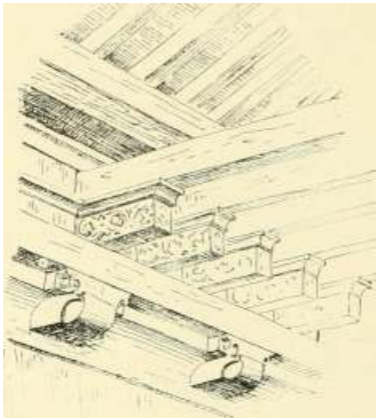


Fig. U1. — Vue perspective des charpentes <ie la nef centrale.

Notre croquis [fiff. 16), emprunté a la collection des Monuments historiques, reproduit les fermes de la nef médiane; dans les autres nefs, les chevrons reparaissent au-dessous de la panne basse.

Le style. — Le style du décor est encore fortement imprégné de l'influence byzantine,

et l'on peut dire que chaque élé-

meni * 111 revêtement de plâtre révèle une imitation voisine encore du décor mosaïque et sculpté de la mosquée de Cordoue ou la communauté des origines.

Chapiteaux. — Nous avons essayé déjà d'indiquer la lente formation du chapiteau arabe de Grenade et de Mansourah. La place des chapiteaux de la Grande Mosquée (fig. 17 et 18) est facile à déterminer dans le tableau dressé plus haut [fig. (S)]. Très analogue à ceux des nefs orientales de Cordoue, les deux spécimens de Tlern-cen, qui portent encore la double couronne d'acanthé, montrent déjà le grand développement pris par le rebois supérieur de la corbeille prêt à devenir le turban à inscription. Un seul détail les différencie des chapiteaux de Cordoue : c'est le parallépipède attaché aux deux disques

angulaires du premier [fig. 17) et dont les volutes du second [fig. 18 portent une interprétation significative '.

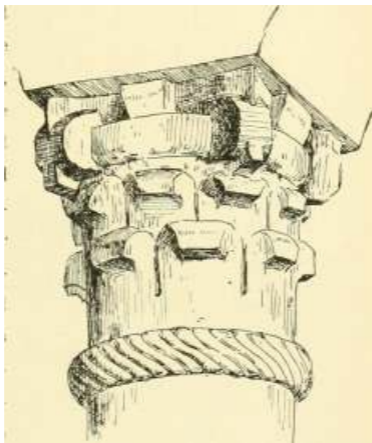


Fig. n. — Grand chapiteau.

1. Il y a un autre chapiteau à la Grande Mosquée, placé dans la portion Nord-Ouest des portiques de la cuir. Il est d'un modèle très archaïque. De galbe Ironconique, il est

revêtu presque complètement de feuilles lisses

(50 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

Les coupes en plâtre. -- La division des coupes en larges cannelures rayonnantes s'observe ; à Cordoue, dans les voûtes angulaires, au croisement supérieur des cintres (la grande coquille monolithe en donne peut-être ou l'idée initiale, ou une ingénieuse déformation ').

La Grande Mosquée présente un très intéressant exemple de ces coupes sur nervures [fig. 19) dont les origines et les rapports avec la croisée d'ogive française demeurent encore si obscurs 2 , ('est vraisemblablement une ossature de bois qui soutient ces cintres et les vingt-quatre pans ajourés qui les réunissent. Un pavillon carré

la surmonte.

Nous avons parlé plus haut-" des encoibellements qui soutiennent les angles de cette coupole. Ébauches maladroités encore, parce qu'elles ne suppriment pas complètement les grandes portions vides en porte-à-faux sur le tambour inférieur, elles constituent, croyons-nous, un document de premier ordre

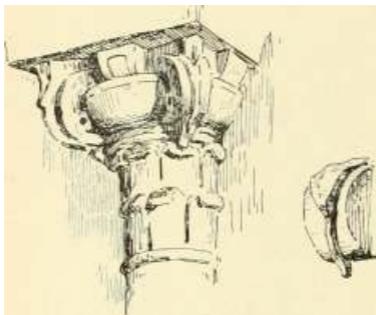


Fig. 18.

Petit chapiteau du tnihràb et détail d'une volute

imbriquées. Nous en observerons un assez semblable dans une des petites mosquées de Tlemcen (cf. Mosqi ki: de Bâiî-Zir).

t. Sur les coupoles en forme de coquille en Orient : Van Berchem, Xoles d'archéologie. II, p. 21.

2. Cf. Choisy, Histoire de l'Architecture, t. II, p. 9S, 99; — supra, p. 57.

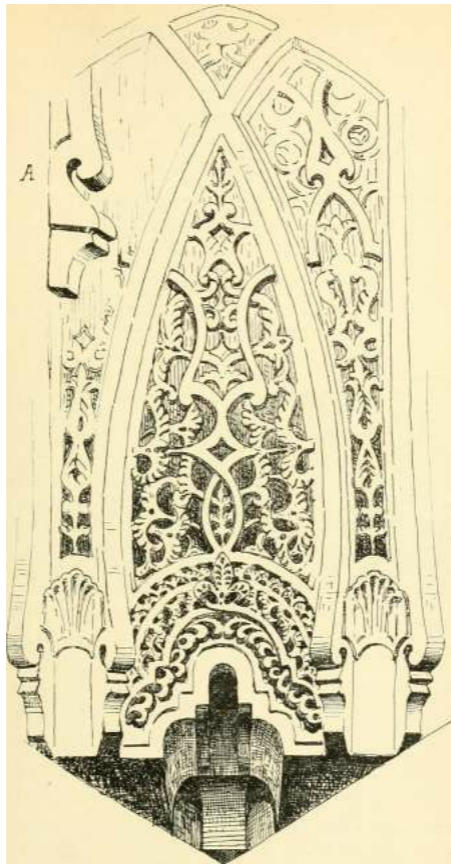


Fig. 19. — Vue perspective d'un pan de la coupole. A départ d'une nervure (vue de profil).

pour qui veut étudier l'histoire de la stalactite dans l'architecture arabe occidentale. — La fausse galerie à arcades trilobées qui couronne le mihrâb se retrouve presque identique à Cordoue mais ici les chapiteaux simplifiés adoptent nettement la forme trapézoïde des impostes byzantins.

La frise d'acanthé (fuj. 20), qui règne en dessous de la petite fenêtre, présente cette particularité que cinq feuilles vues de face y alternent avec dix groupes à une feuille vue de profil, et que les feuilles de face présentent à leur sommet incurvé un relief sensible sur tout le reste de la décoration. T'n rapprochement avec la frise sculptée du mihrâb de Cordoue 1, elle-



Fig. 20. — Frise d'acanthé au-dessus du mihrâb.

même déformation probable de la corniche à modillons, indiquera l'origine de ces reliefs et de cette alternance. Un second rapprochement avec une bordure du soubassement du même mihrâb - montrera un emploi analogue des feuillages formant voûte au-dessus des feuilles affrontées.

Connue à ('onloue, un décor floral remplit les claveaux [fiff- 15)

1. Girault de Prangey, Essai sur l'architecture

des Mores (PI. 1. n° 10).

2. Ibiri.. fi;/, n- G et 13.

rayonnant autour d'un point pris h la naissance de l'arc. Mais il n'y a plus ici de rameaux s'échappant d'une tige médiane ; la plante se courbe selon un rinceau plus purement ornemental, qui est encore loin cependant de l'entrelacs axé de Sîdi Bel-Ilasson et de Sidi Bou-Médine.

Les plaques de la cimaise ne sont qu'une réduction des grands panneaux de marbre qui, à Cordoue, descendent jusqu'au sol de la mosquée 1 .

Élément épigraphique. — L'épigraphie occupe une place importante dans la décoration de la Grande Mosquée. Nous avons déjà décrit (p. 89) les inscriptions coufiques qu'on y rencontrait : l'une à petits caractères, assez archaïque, mais

manifestant cependant par des fioritures terminales des tendances décoratives; l'autre, que nous reproduisons ici en entier (fig. 21), s'accompagne d'un rinceau très maigre ; la troisième enfin qui, laissant toute sa clarté à la base des lettres, détache sa partie supérieure sur un ornement floral touffu. Une seule inscription cursive, mais la plus importante au point de vue historique, court sur la corniche du tambour (p. 92, fig. 8).

L'élément géométrique. — Le rôle réservé à la géométrie est encore très restreint. La claire-voie médiane présente seule un décor purement géométrique que nous rencontrerons à Sîdi Bel-Hassen, l'axe étant, dans son nouvel emploi, dévié de 30° (fig. 31). Il convient également de noter l'étoile à huit pointes. Elle décore les angles du cadre couflque et entre dans la composition d'une bordure plus mince, où elle alterne avec un

polygone curviligne à six pointes. Ces deux figures se retrouvent, à peine déformées et garnies de remplissages analogues au

I. Sur l'origine présumée de ces lambris, cf. Dieulafoy, l'Art antique de la Perse, t. V. p. 102-103 et 153.

LES MONUMENTS ARABES DE

TLKMCEN'

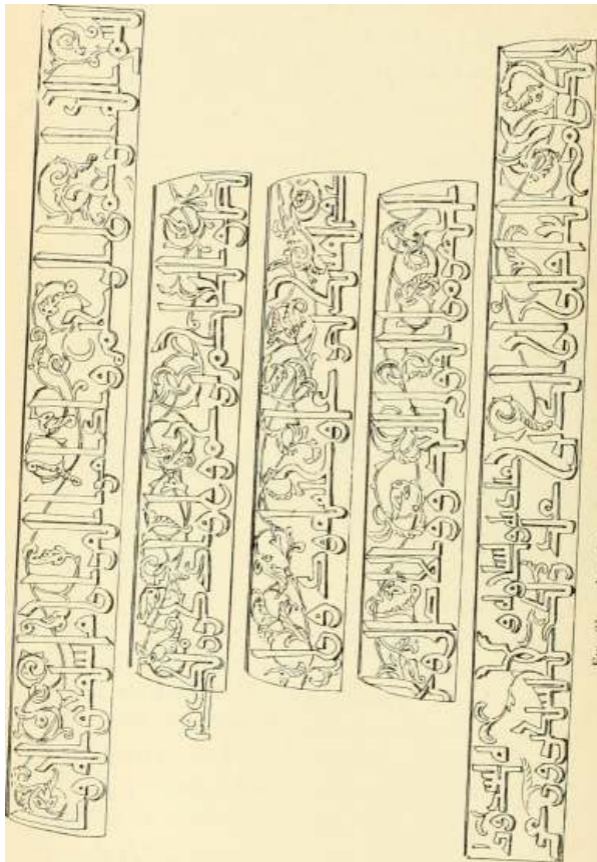


Fig. 21. — Inscription cunflique Mibrab de la Grande Mosquée.

palais de laCuba 1 ; mais, dans le monument sicilien, elles entrent dans un décor à répétitions plus savant et plus purement arabe.

Bien qu'encore limité comme surface et timide comme forme, le décor géométrique joint au décor floral et au décor graphique, s'annonce comme devant jouer, dans le décor

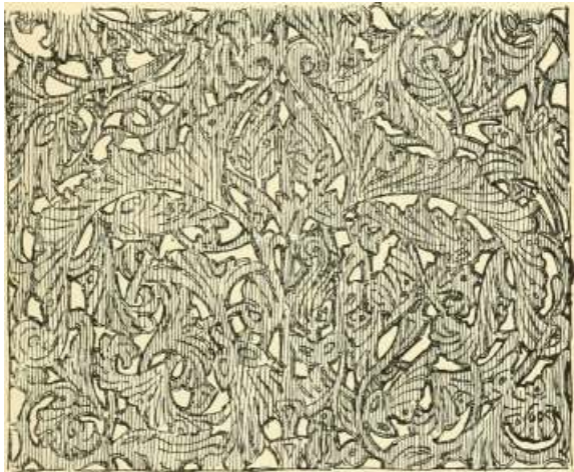


Fig. 11. — Fragment ilu décor garnissant une des fenêtres (Intérieur du miliràb).

méplat des plâtres, le rôle des ornements en relief qui surchargeaient les moulures de la décadence romaine : (lenticules, iivrs, rais de cœur, perles et pirouettes. Rien de tout

1. Cf. Girault de Prangey, Essai sur

l'architecture, Pl. II', n° 3, 4 et 5.

cela à la Grande Mosquée, mais des inscriptions coufiques et cursives, deux longs rubans se croisant régulièrement, des chapelets de fleurettes et de boutons aplatis, des palmes étalées parallèlement (fig. 15) ou ces successions de crosses lisses dont nos décorateurs romans ont fait un si constant usage (fig. 19).

Vêtement floral. — Le décor floral a pris à la Grande Mosquée de Tlemcen la place la plus importante. Disons tout de suite que la flore de Cordoue y apparaît extrêmement appauvrie et ayant fait un pas de plus vers l'interprétation purement ornementale. La feuille d'acanthé, presque seule, en fait tous les frais, divisée en deux portions inégales on s'échappant en une seule palme d'un bourgeon initial, parfois revêtant une l'orme de fleuron imbriqué, qui, nous le verrons (fig.

15, 20, 68), remplit toujours le même rôle que la palme à nervures. Le modelé s'est très simplifié; il n'est plus formé que de stries profondes et des trous circulaires de la basse époque byzantine.

Quelques pastilles trouées en leur centre s'appliquant sur les tiges grêles, quelques fleurettes vues de face, à quatre ou huit pétales, parfois séparées par des représentations schématiques d'étamines, complètent la flore. La feuille lisse ne se manifeste encore que par quelques rameaux courant dans l'inscription cursive de dédicace, par la tournure donnée aux bordures à crosses dont nous parlions plus haut, peut-être aussi par les décors gravés des arcs lobés de la grande nef.

Ameublement. — L'ameublement de la Grande Mosquée se compose des pièces nécessaires pour assurer les besoins du culte

d'une mosquée-cathédrale. Il est fort pauvre; le minbar, le sedda, placé dans la nef médiane, en avant de la coupole du cintre, le koursi du moderrès n'ont aucune valeur artistique. Les lampes sont de date récente ; seul un grand lustre, appendu

a la coupole centrale, mérite quelque attention. C'est, suivant la tradition, un des nombreux présents que le sultan Yarmorâsen fit à sa mosquée de prédilection, relie où il aimait ii venir prier et discuter sur îles sujets édifiants avec les savants docteurs de son temps. C'est une couronne de lumière de 8 mètres de circonférence, en bois de cèdre, revêtue de lames de cuivre reperçées. Trois autres cercles plus petits, étages et joints par des pièces de bois inclinées, forment une sorte de cône aplati. Un cylindre en cuivre massif orné de trois boules porte ii smi sommet des anneaux pour le suspendre. Sa forme archaïque et la tradition qui le

concerne en font un objet fort intéressant '.

ISSA



M I H' V''* ! ^ . J T l ^ ' ..

Fh. j::: — Décor de la couronne 'le cuivre
Minarel

De ce lustre il convient de rapprocher une
couronne de

cuivre (////. 23)-' gravé et reperlé qui
surmontait, il y a quelques années encore, le
minaret d'Yarmorâsen et qui

1. Comp.au lustre de Cairouan.au lustre

mérinide de la mosquée de Taza [Roudh-el-Qartas, p. 570 . el au lustre primitif de la Qarawiyin [M., p. 80 . Signalons aussi un lustre conservé à la mosquée de Nédromah, de forme plus compliquée et de date vraisemblablement plus récente.

2. Arrachée par des ouvriers qui posaient des fils électriques, elle fut pieusement recueillie par Si Mohammed ben-Kalfate qui en a fait don ■ m Musée de la ville.

esl peut-être ancienne. Elle est (l'une facture fruste, assez semblable à celle du lustre. Le l'ail qu'elle porte la sentence cursive : « El-youmn wal-iqbdl », v Le bonheur et le succès », qui nous apparaît comme l'épigraphe « passe-partout » des industries d'arl espagnoles Cf. in/'., p. 315et ss.), nous induiraii a penser qu'elle sortait de quelqu'atelier d'Andalousie. Ce insérait d'ailleurs pas le seul travail de cuivre de cette

origine. (Cf. MOSQUÉE de Sun Bou-MÉDiXE, p. 258 et ss. J. Le grand lustre en proviendrait-il également? On ne peut sur ces points de détail se permettre que des conjectures.

Les clôtures qui ferment la salle de prière sont d'un âge dif-

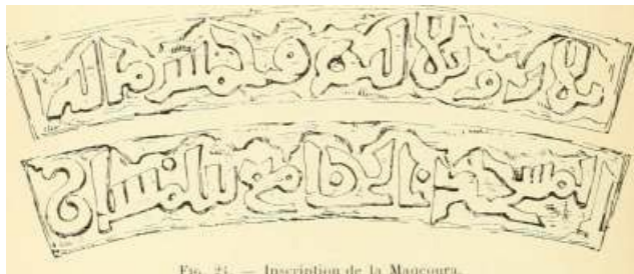


Fig. 24. — Inscription de la Maqçouri.

l'h. 24. — Inscription de la Maqçouri

ficile ii déterminer. Elles sont assez bien construites et habilement décorées de panneaux à claire-voie 1 .

La mosquée avait nue magçoura. C'est elle que désigne vraisemblablement ce passage île l'abbé Largos : « Le sanctuaire il désigne ainsi le mihrâb) est séparé du reste du temple par une balustrade en bois que nous franchissons pour visiter les

1. Sur ik's claires-voies analogues à Si<ti Okba. cf. Saladin, la Mosquée 'le Sidi-Okba p. 53), "ii ce travail est comparé à celui des moucharabiés du Caire.

autres parties du monument. » Cette clôture sert peut-être île maqçoUra à l'époque turque : mais il est assez probable qu'elle en remplaçait une autre plus ('levée et plus riche. Celte maqçoura primitive a été retrouvée dans une autre partie de la mosquée et se trouve maintenant au musée île la ville, ("est une clôture île bois à trois pans, faite de claires-voies et île panneaux à petits cadres assez habilement emmanchés

et dont les dispositions contrariées offrent les combinaisons caractéristiques de la menuiserie arabe. Une arcade en fer à cheval, reproduisant assez bien, dans ses proportions, l'ouverture du mihrâb, servait de porte à cette enceinte: une inscription formant un ruban pourtournant le cintre, lui assigne la date de 533 de l'hégire, trois ans après L'édification de la coupole ///. 24). Un cadre surélevé entoure la partie supérieure de cette porte; il est également composé de petits panneaux et surmonté de nierions à redans découpés et sculptés.

Le minaret. — Bien qu'il ait un siècle et demi de moins que h- mosquée, le minaret n'en est pas moins un des plus anciens du Maghrib. C'est le plus élevé de la ville et il a sa place marquée à plusieurs pages de l'histoire. Sa fondation par Yarmorâsen donne lieu à la curieuse légende rapportée plus haut. En 789 (1387 J.-C), Abou-

Hammou étant rentré dans sa ville dévastée par Abou'l-Abbâs, son fils Abou-Tachfiny accourt, s'installe en maître dans le palais du sultan. Celui-ci se réfugie dans le minaret de la Grande Mosquée 1 . Ayant appris où se radiait sou père, le fils révolté va l'y chercher lui-même et, versant des larmes, se réconcilie avec lui.

I. Sur l'emploi possible des minarets comme réduit? fortifiés, et. Saladin. Mosquée de Sidi-Okba, p. 8" : — et aussi Van Berchem, Noies d'archéologie, 1. f 34.

Ce minaret est décoré sur ses quatre faces d'un grand panneau rectangulaire garnid'un réseau de briques. Ce réseau, orné de fleurons marqués d'un émail vert, repose sur une arcade en fera cheval que portent deux colonnettes monolithes semblables ;i celles d'Agadir. Une galerie d'arcades lobées règne au dessus. Le campanile est décoré d'un

défoncement avec réseau incrusté de terre émaillée verte. Le cadre porte une garniture de mosaïque très simple blanche et verte.

Cent treize marches donnent accès à la plateforme supérieure. Les volées d'escalier qui tournent autour du noyau central] sont couvertes par des voûtes d'arête.

D'autres dépendances augmentent encore la superficie de la Grande Mosquée. Les anciennes latrines s'étendaient au Nord et occupaient une partie de l'espace aujourd'hui ouvert par la rue de la Paix; une belle cuve rectangulaire de marbre onyx en a été transportée au musée de la ville. Le terre-plein compris entre le mur Nord de la mosquée et ces latrines était occupé par divers bassins d'ablutions; il était en partie recouvert de dalles reposant sur des arcades. Les latrines actuelles, qui datent de quelques années, sont situées au Nord-Ouest de la (

irande Mosquée.

A la partie Est, se trouve un hôpital musulman joint au tombeau du Soufi vénéré Ahmed Bel-Hasen El-Ghomâri -, '- 1466 .

« Elles se répandent au loin, les vertus de ce sanctuaire, pareilles au rayon de 1 aurore ou à l'éclat îles astres, qui guident les pas du voyageur. Si quelque malheur te frappe, cherches-en le remède auprès de ce soleil de noblesse et de science, Ahmed'. »

1. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, décembre 1858, p. S)3, 94; — Tlemcen, ancienne capitale, p. 440 — le Bostân (notre manuscrit, p. 58 et suiv.) consacre à ce saint personnage une longue notice ; il lut enterré, dit-il, dans une cellule qu'il habitait, auprès de la Grande Mosquée.

Ainsi parle le distique inscrit sur le linteau de la porte orientale.

En face du tombeau, quatre grands vases sont disposés contre le mur oriental extérieur de la Grande Mosquée, enfoncés dans un massif de maçonnerie et couronnés d'une margelle. Le gardien du tombeau les remplit chaque jour de l'eau d'un puits voisin de la chambre sépulcrale du saint. Elles offrent au passant une boisson bénie.

Des arceaux rejoignent le marabout au mur de la mosquée. Ils sont percés, aux angles supérieurs, d'ajours géométriques, motifs fréquents dans les maisons arabes. Une treille reliant les arceaux fait à ce passage une voûte légère et motivante, sous laquelle Hotte presque toujours le parfum du djâoui, l'encens arabe que l'on brûle au tombeau. Et sans cesse des femmes, des mendiants, îles infirmes, viennent chercher dans cet endroit reposant, en même temps que des consolations morales, un abri contre la

chaleur du jour.

il

BAINS DES TEINTURIERS

HAMMAM ES-SEBHAGHIN

Bien qu'aucun document historique ne vienne déterminer l'âge de ce petit monument, le style très archaïque des dispositions architecturales et des fragments de sculpture qu'on y observe permet, croyons-nous, de le rattacher à la première période de l'art tlemcenien.

Située dans le quartier Nord-Est de la ville, au bord d'une ruelle étroite et tortueuse qui réunit la rue de Mascara à la rue Khaldoun, il conserve toujours son ancienne destination, et voit chaque jour, comme au temps des Beni-Zeiyàn, de nombreux habitués venir s'étendre en devisant sur les couchettes de sa

salle de repos. Aux salutaires effets du « médecin muet 1 » s'ajoutent, suivant la croyance populaire, d'inappréciables bénédictions célestes. Le pieux Sidi Bel-Hasen El-Ghoniàri le fréquentait. On montre encore la place où il

1. El-Tabib el-abkam, c'est par cette périphrase qu'à Tlemcen on désigne couramment le bain maure.

s'asseyait d'ordinaire ; et ce saint personnage est devenu comme un génie protecteur du monument 1 .

Aujourd'hui, il nous apparaît mutilé, ayant reçu des aménagements sensiblement différents de sa disposition primitive. Cependant il n'est pas impossible de reconstituer approximativement le plan général de l'édifice, au moment de son entière splendeur. Du côté Nord, un

vestibule A précède l'établissement; c'est une salle voûtée, munie de banquettes, et dont toute une partie a été consacrée à l'installation sans doute récente de latrines. De ce vestibule, on pénètre dans une salle carrée B, de 5 mètres de côté. Suivant la formule habituelle, une coupole couvre cette salle. Elle est établie sur des colonnes monolithes, et est flanquée de quatre galeries voûtées. Deux de ces galeries sont relevées de 0",68 au-dessus du pavé central, et deux marches y donnent accès. Cette salle, dont une double vasque rafraîchit l'atmosphère, correspond à l'apodyterium des Latins 2 . C'est là que l'on quitte ses vêtements et que l'on vient, après le bain, se reposer et s'étendre sur des matelas disposés à cet effet dans les galeries surélevées. A l'Alhambra, cet apodyterium est revêtu d'une décoration exubérante : quatre colonnes y supportent une tribune, peut-être réservée à des musiciens, et des alcôves pro-

1. Sur Sidi Bel-Hasen Et-Ghomâri, cf. suprù, p. ItiO, note 1. Ce bain est aujourd'hui fréquemment désigné sous le nom de Hammam sidi Bel-lhasen. — D'autres légendes ont cours sur cet établissement, tes femmes prétendent qu'un jinn s'y montre dans la piscine d'eau froide sous la forme d'une couleuvre inotl'ensive (Cf., sur la fréquentation des bains maures parles jinn, le curieux passage d'Ali-Bey El-Abbâsi. Voyages en Asie el en Afrique, Paris, 1814, I, p. 126; — sur la croyance aux jinn serpents, Goldziher, Mohammeda-nischie Studien, II, p. 343.)

2. Sur les dispositions générales des thermes romains d'Afrique, cf. Gsell, les Monuments antiques de V Algérie, I. chap. vin.

fondes, garnies de mosaïques de faïence s'enfoncent h quelque hauteur du sol, sur deux faces de la salle 1 .

ce

D

A

Fig. '25. — Plan du bain des Teinturiers.

Une porte ouverte à gauche donne immédiatement accès dans

1. Cf. la description îles bains de l'Alhambra, ap. Girault de Prangey, |i. 158 et ss.; —Owen Jones, l'Alhambra, PI. XXVI.

l'étuve, le caldarium antique. Cette porte est double ; elle conserve la température de l'étuve et l'isole de la chambre de repos. L'étuve, la plus longue salle de l'édifice, porte, comme une des salles intermédiaires de Grenade, une colonnade à chaque extrémité et se trouve ainsi divisée en trois parties d'inégale grandeur : la première C, au

Nord, a 2 m ,50 environ de longueur; sur sa muraille occidentale, elle montre la trace encore visible d'une porte, aujourd'hui bouchée, dont nous verrons tout à l'heure la destination primitive; sa muraille orientale est percée d'un cabinet assez profond 1 . La deuxième partie C, centrale, la plus grande des trois, présente en (3, pénétrant dans la muraille Est, un vaste réservoir d'eau chaude. L'eau y est amenée par un conduit courant dans la muraille, au fur et à mesure qu'elle s'élève de la chaudière, placée en -; sous le dallage de l'étuve 2 . En outre, des trous percés dans la muraille à quelques centimètres au-dessus du conduit, laissent pénétrer dans la salle la vapeur d'eau qui s'en échappe. Cette partie centrale de la salle est ainsi de beaucoup la plus chaude. Enfin, une troisième partie C", de dimensions plus réduites que C, est à moitié occupée par une cuve carrée «, où une canalisation amène de l'eau froide 3 . C'est dans cette salle que le

1. Ce cabinet porte le nom maintenant généralisé de maqçûura (cf. suprù, p. 44 note 3) ; il est réservé à ceux qui veulent procéder à des soins de toilette intime, ou encore à ceux qui craignent la trop grande chaleur du centre de l'étuve; ce sont des renforcements semblables que Laugier deTassy, dans son amusante description d'un bain maure d'Alger, qualilie de «cabinets d'une chaleur modérée, où l'on frotte et lave les personnes en particulier» (Histoire du Royaume d'Alger, p. 189).

2. Cette place de la chaudière est la même à l'Alhambra et dans tous les bains maures tlemceniens ; de même Léon l'Africain parle de l'étuve des bains de Fàs en ces termes : « De là, on passe dans une autre aisance, là où l'on sue très bien, qui est le lieu où est la chaudière emmurillée. » (Description de l'Afrique, 11, p. 80.)

3. Pour prendre des bains froids, comme on l'a prétendu des piscines de

Kayyâs, masseur arabe, masse, frotte au gant de crin et arrose d'eau chaude le corps du baigneur.

Trois autres salles plus petites complètent le bâtiment, pièces accessoires, fréquentes dans les bains maures, et qui n'ont pas une destination bien précise ; essentiellement ce sont des chambres de repos', mais la simplicité des mœurs arabes les transforme généralement en dépôts de matériel. L'une est placée en D au Nord de Vapodyterium entre le vestibule et l'étuve; une autre est au Midi, en E. Une troisième, au Nord-Ouest, en F, présente une disposition curieuse : une entrée sur plan carré précède un cabinet barlong, qui, sur une face, porte deux colonnes engagées, sur l'autre deux niches rectangulaires assez profondes qui peuvent

servir de resserres'-.
-

Une chose frappe tout d'abord lorsqu'on examine l'actuelle disposition de ce bain maure. C'est l'absence complète de la salle intermédiaire entre Yapodyterium et l'étuve, de la chambre tiède, succédanée du tepidarium romain, qui était cependant un élément invariable du hammam maghribin 3

l'Alhambra (?) Il est remarquable que deux marches donnent accès au bord de cette cuve, comme à Valveus des anciens bains de Ponipeï (Cf. Daremberg et Saglio, Dictionnaire des Antiquités, t. I, p. 656.)

1. « Et il y a certaines logettes haussées de cinq ou six marches, là où sont les lieux réputés pour se dépouiller et étuver ses vêtements. » (Léon l'Africain, Description de l'Afrique, lue. cit.

2. Aujourd'hui ces niches sont sans emploi;

suivant la tradition, elles auraient été destinées à ceux qui, pour quelque raison, ne voulaient pas faire connaître leur présence dans le bain (!). En fait, c'étaient très probablement de simples vestiaires, pour les clients distingués auxquels on réservait l'accès particulier du cabinet F.

3. Elle existe à l'Alliambra ; Laugier de Tassy et Léon l'Africain, dans leurs descriptions, parlent, l'un d'une « chambre intermédiaire d'une chaleur modérée » ; l'autre, d'une chambre où l'on entre en sortant de la chambre froide, et un peu plus chaude que la première. A Tlemcen. la chambre tiède n'est plus en usage dans aucun hammam. Chose curieuse, dans un bain assez moderne, situé rue de Lamoricière, la chambre tiède existe parfaitement entre

Nous croyons qu'à l'origine cette chambre tiède existait dans le Hammam es-sebbâghin.

L'examen attentif des voussures, la présence, dans le mur Ouest de la partie C de l'étuve, d'une trace de porte nous a convaincu que le bain avait primitivement la disposition suivante : le vestibule A et la petite chambre D qui lui est contigué formaient une seule et même salle, et cette salle était le tepidarium : on pénétrait de Yapo-dyterium dans le tepidarium par la porte $\hat{1}$ ou par la portée; puis du tepidarium dans l'étuve par la porte 9, aujourd'hui murée. D'autre part, l'entrée même du bain se trouvait vraisemblablement située au fond de la chambre E, qu'aujourd'hui des maisons de construction récente avoisinent à l'extérieur; cette chambre jouait ainsi le rôle de vestibule. Le bain avait encore d'autres dépendances. Sur la ruelle, en G, une salle basse et non voûtée sert aujourd'hui encore de dépôt de combustible; au dessus, des chambres de premier étage (maçriya) auraient constitué les logements du

personnel du bain; d'autre part, du mur extérieur, en x et y, partent des amorces de voûtes, encore parfaitement visibles, et dont les berceaux devaient couvrir, en avant du vestibule actuel, une autre salle (contenant peut-être îles latrines). Enfin des chapiteaux, maintenant sans emploi, conservés dans Yapodyterium, indiquent que le Hammam es-sebbâghin connut jadis des proportions plus étendues, des dépendances plus nombreuses et une splendeur plus grande.

Toutes les salles qui composent cet édifice étaient éclairées par des trous régulièrement ménagés dans les voûtes et où

Yapodyterium et l'étuve; mais elle ne reçoit passa destination primitive, et sert simplement de passage et de lieu de débarras; les latrines lui sont contiguës ; cf. aussi ijifra. Bains de SiDi Bou-Médine, p. 28!.

s'adaptèrent des conduits en poterie grossière, comme on en peut encore observer à l'Alhambra, sortes de tubes émaillés de vert dont la section forme un polygone étoile. Les voûtes en berceau portaient presque toutes des garnis de plâtre-Dans la grande salle carrée (apodyterium), une portion cylindrique pénètre perpendiculairement le milieu des côtés. La coupole qui occupe le centre est portée par douze colonnes trapues groupées trois par trois au centre du carré. Ces groupes ont pour but de substituer au plan carré un plan polygonal composé de huit arceaux en fer à cheval outrepassé, sur lesquels repose la coupole. La colonne d'angle, de même hauteur (que les autres, porte deux petits arcs en plein cintre surhaussé qui la réunissent aux colonnes du polygone intérieur, et permettent d'établir la demi-voûte d'arête habituelle au qoubbas (lemceniennes. Un troisième arc, enjambant la galerie du pourtour, en supporte les

berceaux. Seize arceaux convergents constituent les grandes cannelures de la coupole, qui, comme le reste de l'édifice, était régulièrement criblée de jours en étoile. An dehors, les voûtes s'accusent, comme à l'Alhambra, non par des toits, mais par des dômes informes revêtus d'une épaisse croûte de mortier et de plâtre.

La disposition de la salle carrée est très analogue à

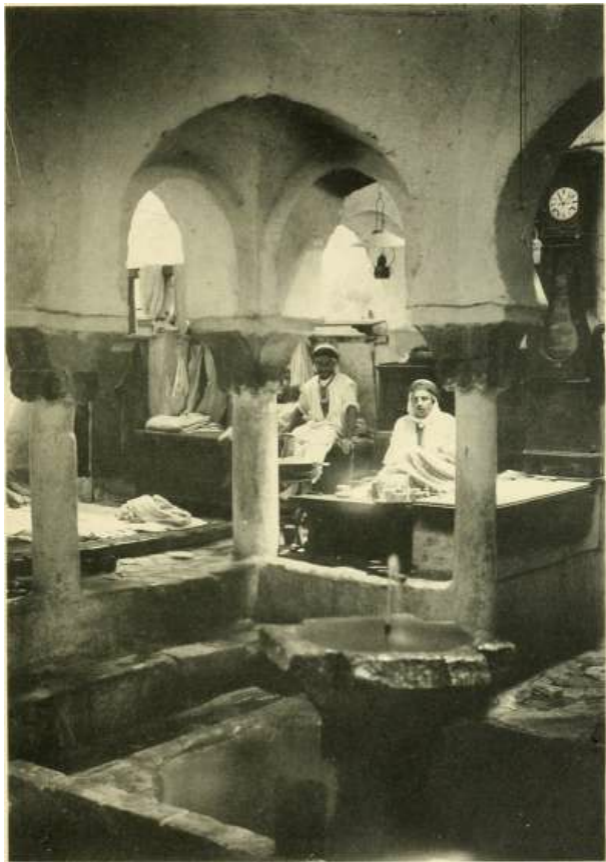
celle des vieux bains de Palma de Majorque, qui devait jouer exactement le même rôle ². Dans le monument baléare, cependant, les douze colonnes établissent immédiatement le plan

1. Notre photographie, prise dans Vapodylerium, montre au premier plan la vasque et le bassin de pierre, plus loin trois colonnes d'angle et la demi-voûte d'arête sur

laquelle est établie la coupole ; au fond, à gauche, les nattes et couvertures disposées pour le repos des baigneurs (les jours qui éclairaient cette partie n'existaient pas primitivement ni : à droite, longeant le comptoir du patron de bains, le couloir menant au vestibule actuel A.

2. Cf. Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes*, p. 58 et Pl. 11.

Pl. Vil



A. Fontemoing, Editeur, Paris

Phototype Berthaud

INTÉRIEUR DU BAIN D] [TUR1ERS

circulaire, sans qu'il y ait transition par un plan polygonal intermédiaire.

Les chapiteaux de pierre sent d'un style très archaïque. Sculptés dans un cube de 0 m ,32 de côté, ils s'adaptent sans ressaut et sans astragale au fût des colonnes monolithes. Bien que la couronne d'acanthes épannelées qui les entoure ne porte pas de fente inférieure, la disposition de leurs volutes angulaires les rattache au type secondaire F 1 . Ces volutes ne sont pas parallèles à la diagonale. Elles se séparent en deux pour garnir les quatre faces, qui tendent à devenir indépendantes les unes des autres. Les impostes qui les surmontent et qui leur sont

à peu près égales comme hauteur, semblent moins faites pour les couronner que pour ménager l'encorbellement des arcs. Elles sont taillées et divisées suivant le plan de ces arcs et rappellent les dispositions adoptées pour celles des nefs de Cordoue.

t. Introduction, fig. G.

MOSQUÉE DE SIDI BEL-HASSEN

MUSEE

Cette mosquée occupe une place d'honneur dans la série des monuments tlemcenien ; elle a, de plus, le grand avantage d'être datée avec précision par deux inscriptions qu'elle renferme. La première est gravée en beaux caractères andalous sur une plaque d'onyx vert, encastrée dans la paroi Ouest de sa muraille. Elle a été publiée et traduite par Brosselard'. Elle contient le texte des habous de la mosquée, et indique en outre

que l'édifice a été construit en 696 (1296 de l'ère chrétienne), pour l'émir Abou-Amer Ibrahim, fils du sultan Abou-Yahya Yarmorâsen ben-Zehân, après son décès. L'autre, qui s'étale en coufique fort orné sur deux panneaux déplâtre sculpté, aux deux côtés du mihrâb {fig. 30), reproduit exactement le même

1. Cette mosquée, après avoir servi d'école arabe française, a été récemment convertie en salle du musée. Les belles mosaïques de faïence à décor géométrique qu'on peut voir, dans notre photographie, appliquées contre les murs, proviennent du palais du Méchouar. — Une vue extérieure de l'édifice alors qu'il était aménagé en école, des vues intérieures et un plan assez peu exact ont été publiés avec une notice par Ragueneat {Petits édifices historiques, août 1895).

■2. Cf. Les Inscriptions arabes de Tlemcen

(Revue africaine, février 1859), p. 162 et suiv.

renseignement. Cette mosquée date donc des débuts de la dynastie abd el-wâdite, exactement du règne du sultan Abou-Said Otsmân (1283-1303)'. L'émir Abon-Amer, fils de Yarmorâsen, dont ces inscriptions contiennent le nom, est un personnage historiquement très bien connu. Ibn-Khaldoun nous renseigne sur son rôle politique, et ajoute que, dans diverses entreprises il acquit de grandes richesses-. A notre avis, la curieuse formule « bâtie pour l'émir Abou-Âmer après son tirer* », indique clairement que l'édifice fut élevé, conformément à une disposition testamentaire du prince, et pour lui assurer dans l'autre vie les mérites attachés à la fondation d'une mosquée.

Cependant cette mosquée ne porte pas son nom. C'est que dans l'orthodoxe capitale des

Beni-Zeiv.in, les siècles ont presque constamment donné le pas à la gloire religieuse des savants et des saints sur la gloire politique des monarques et des émirs 3 . De fréquentes substitutions de noms pour les édifices en sont résultées. Quant au personnage vénéré dont aujourd'hui l'oratoire bâti pour l'émir Abou-Amer porte le nom, il n'est pas connu avec certitude. Les textes sont naturellement muets sur ces changements de dénominations, opérés par la piété populaire, et dont l'évolution a dû être fort lente. Brosselard présume qu'il s'agit d'Abou'l-Hasan (Bel-Hasson) Ben-Yakhlef et-Tenesi, qui fleurit sous le règne d'Abou-Said Otsmân 4 ; nous nous rallions à cette opinion très plausible.

Le plan. — Le plan général, très simple, s'indique à l'exté-

1. Serait-ce la mosquée «située en face de

liàb el-13onoud » dont Yahya ben-Khaldoun mentionne la construction précisément en 1296? {Complément, p. 31, in princ).

■2. Cf. Histoire des Berbères, 111. p. 366, 368, 399, 100.

3, Comp. Brosselard, Tombeaux des émirs Beni-Zeiyân, p. 13.

1. lierue africaine, février 1830, p. Il'.ti; — sur ce personnage : Histoire des Beni-Zeiyân, p. 25; — le Bostân (notre manuscrit, p. 129).

rieur par trois toits de tuile parallèles, accostés à l'angle Sud-Est par le minaret. A l'intérieur, deux rangées de colonnes d'onyx, réunies entre elles par des arcades en fer à cheval, divisent en trois nefs la salle de prière.

Bien qu'elle ne comporte pas les dépendances habituelles de ce genre

d'édifice, la cour 1 , le bassin, les portiques, nous avons peine à croire que le plan primitif en fut très différent du plan actuel. Ses proportions mêmes semblent peu conciliables avec les dispositions ordinaires des mosquées maghribines. De plus l'acte dehabous parle de six boutiques placées contre le mur Nord et dont la porte donne du même côté. Un tel voisinage laisse peu de place pour une porte centrale dans l'axe des nefs. — Selon toute apparence, il faut y voir, plutôt qu'un temple destiné à recevoir les fidèles d'un quartier commerçant, un petit oratoire luxueux (adjoin peut-être à quelque établissement préexistant').

Les arcades, au nombre de six et les quatre murs de ce petit monument étaient entièrement revêtus d'une décoration sculptée somptueuse et délicate, maintenant bien attaquée par le temps, victime de la négligence des beys et, il faut bien le dire, du

vandalisme îles premiers occupants français, qui le choisirent comme magasin à fourrages : .

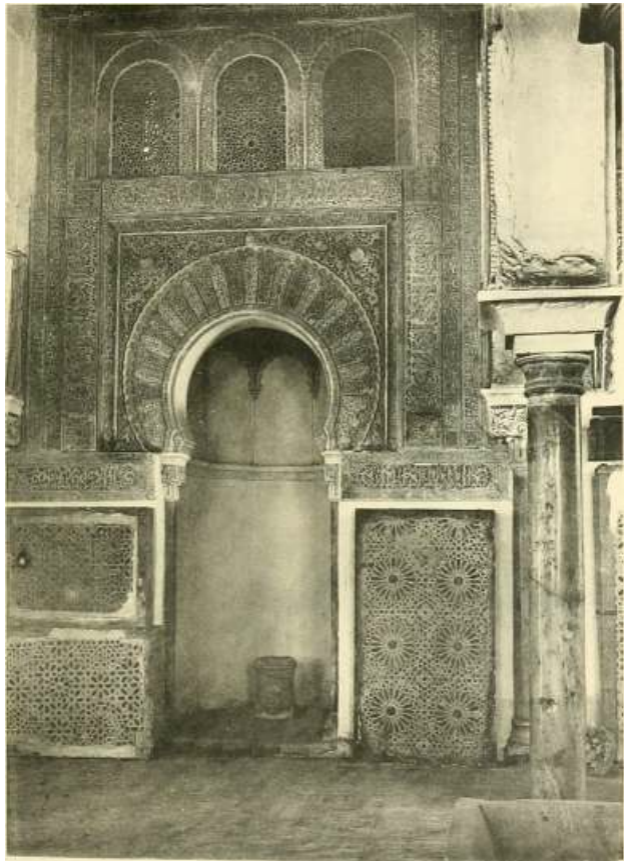
Le mihrâb. — Le mihrâb, dont l'ouverture n'est à la base

1. Une courette fort simple et contenant des latrines et des bassins à ablutions existait autrefois à l'Ouest île l'édifice, à l'emplacement aujourd'hui occupé par les arrière-salles du musée.

2. Barges, qui ne la visita pas intérieurement, propose de l'identifier avec l'oratoire de ta Médersa Yaqoubiya (Tlemcen, ancienne capitale, p. 387), mais nous savons aujourd'hui que l'oratoire de la Médersa Yaqoubiya était la mosquée île Sîdi-Brâhiin.

3. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, février 1259, p. 102. — Dans son arljcle sur Tlemcen, paru en 1893, Ary Renan réclamait la

restauration entière de « ee petit écriin, la
mosquée de lielhacen». et sa transformation
en musée.



A. Fontemoing, Editeur, Paris

I'iiototypie Be i

MIHRÀB DE LA MOS DE SÎDI BELHASSEN

que de l m ,13, est une merveille de fantaisie et de goût. La petite voûte à stalactites de la niche repose sur de minces colonnettes, engagées aux angles du plan polygonal. Les colon-nettes s'appuient sur la corniche qui règne à la naissance de l'arc d'ouverture. Cet arc est un fer à cheval plein cintre que soutiennent deux colonnes d'onix engagées. Un admirable encadrement l'entoure qui, revêtant le mur à partir de l m ,60 du sol, se compose de la manière suivant! :

Une première bordure circulaire simulant dos claveaux est inscrite entre l'arc d'ouverture et un second arc de cercle plus grand dont le centre est placé au-dessus du

premier. Le centre d'appareillage des claveaux n'est plus ici placé ; il est à la naissance de l'arc, mais au milieu de la ligne des centres. Une deuxième bordure en forme de cavet portant une inscription cursive encadre le cintre dans un rectangle large et forme avec lui quatre écoinçons inégaux. Ces écoinçons sont garnis d'arabesques; les deux plus grands (ceux de la partie supérieure) sont ornés à leur centre de deux boutons spirales, rappelant certains coquillages. Une troisième bordure se compose de

bandes d'inscriptions coufiques et d'arabesques et de carrés à décor géométrique marquant les angles. Trois fenêtres



Fig. 26.

Décor flanquant 1rs fenêtres du inih râb.

1. Les trois derniers versets de la sourate VII,
habituels sur les mihrâbs.

en plein cintre garnies de combinaisons

géométriques repercées à jour forment un deuxième étage, qui se relie au premier par deux nouvelles bordures étroites et garnies d'inscriptions cur-sives.

Les murs. — Le décor des arcs de la colonnade a presque entièrement disparu. De fausses arcades dentelées assez bien conservées décorent les murs ; les écoinçons en sont revêtus de motifs à répétition inscrits dans des losanges (fit/. 27), ou d'arabesques a feuilles lisses et larges. De petites fenêtres eu plein cintre les surmontent, garnies de combinaisons géomé-



Fin. 27. — Décor de murs.

triques; un décor régulier remplit les vides {fig. W'i C)\ des inscriptions cursives forment bordure. Une frise géométrique court tout autour de la salle.

Le plafond. — Un plafond de cèdre, dont il ne subsiste que quelques mètres, garnissait la charpenterie des nefs. Il est d'un travail ingénieux et logique. Nous étudierons à Sidi'l-

Halwi un spécimen plus complet de ce mode de décoration.

Le style. — La composition des panneaux, celle du mihrâb surtout, suit, comme on le voit, la formule généralement adoptée, et que la Grande Mosquée présente déjà. Cette composition est, comme le plan même du monument, élégante de proportion et clairement distribuée. Quant aux éléments qui remplissent les surfaces, ils témoignent

d'un art savant et subtil, presque complètement libéré de toute influence byzantine, d'une invention pleine de souplesse et de ressource. Cet oratoire des Beni-Zeiyân, l'un des plus anciens monuments de Tlemcen et l'ancêtre de presque toutes les parties subsistantes de l'Alcazar et de l'Alhambra, porte la trace d'une culture artistique qui ne sera guère dépassée. Non seulement il mérite d'être étudié en lui-même, comme l'une des plus séduisantes créations de l'art musulman, mais il offre encore à l'archéologue un exemple important, sans remaniement, et de date certaine, des détails de la belle époque moresque. C'est d'ailleurs de tous les monuments de Tlemcen celui qui se rapproche le plus des palais espagnols : le décor épigraphique et la flore établissent leur évidente parenté 1 .

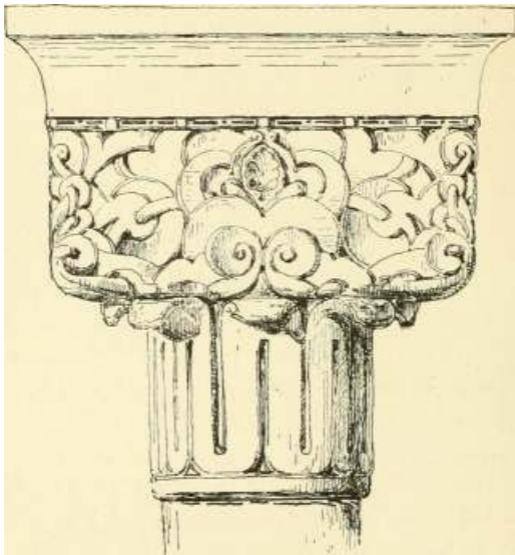
L'arabesque y est foisonnante à l'excès, et

plus peut-être que dans aucun autre monument du Maghrib et de l'Andalousie. La garniture des larges bandes de la cimaise y est formée de trois niveaux différents de motifs épigraphiques ou de palmes ; mais ces trois guipures se superposent sans se mélanger; chacune d'elles conserve d'un bout à l'autre son caractère propre, son épaisseur et son modelé, et l'inscription couflque qui en est le prétexte reste au dessus nette et lisible.

i. Cf. suprà, Introduction (p. 37 . ce qui a été dit dus ouvriers demandés en Espagne.

Les chapiteaux. — Les chapiteaux de stuc, plus largos que ceux que l'on rencontre généralement à l'Alhambra, ne sont pourtant pas sans analogie avec eux, avec ceux surtout de la cour de l'Alberca et de la salle qui la flanque ;i l'Ouest. — Ils sont de deux modèles différents : le premier \fuj. 28),

décoré de l'invariable méandre inférieur et
d'enroulements de palmes



Fig, 28. — Grand chapiteau supportant les
arceaux des nefs.

lisses entourant une coquille centrale,

supporte les grands arceaux de la nef; le second, plus petit, où les feuilles ciselées et les nervures et d'ornements entourent, outre la coquille centrale, un court fragment de bandeau, surmonte les colonnes

engagées du mihrâb. Tous deux sont d'un style touffu et inférieur, comme composition, à ceux qui produiront l'école méridionale-

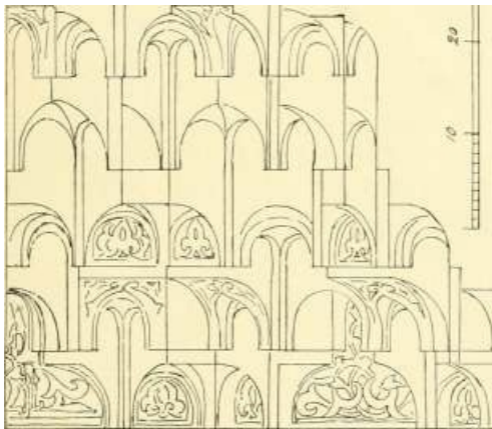


«3

"

rw

rYM ^



k

Fig. 29. — Coupole du mihrâb.

nide, voire même aux robustes créations qui les ont précédées.

La proportion est sans élégance, l'ordonnance confuse, les

éléments y ont des valeurs égales et monotones, et le principe de leurs combinaisons, malgré des reliefs assez habilement ménagés, y est difficilement lisible. Ce principe n'est qu'un développement du thème primitif : rencontre et combinaison de deux; gerbes de rinceaux, l'une s'échappant île la palme enveloppante des angles, l'autre s'écartant simplement du centre, mi jaillissant du bandeau, dont nous avons essayé plus haut de déterminer l'origine. La coquille qui en décore l'axe, que nous retrouvons plusieurs fois employée dans le décor de plâtre, qui réapparaît même dans quelques décors méridionaux, est parmi les motifs les plus usités des ornements espagnols.

Ln coupole. — La coupole à stalactites part d'un plan octogonal pour arriver à une coupolette supérieure à seize cannelures. Elle a beaucoup de ressemblance avec celle

des monuments de Grenade et de Séville, mais ne fait cependant pas intervenir, comme la plupart de ces dernières, le rectangle recourbé. L'étude en sera facile, grâce au relevé géométral que nous donnons d'après Duthoit (Jig. 2'.) et il la vue perspective d'un des angles d'après notre croquis [fig. 5).

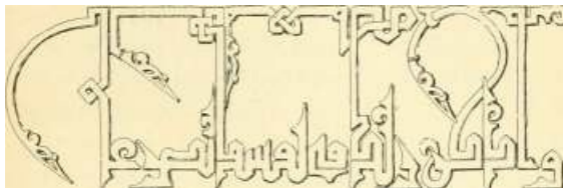
Elément épigraphique. — On trouvera également jointe à cette étude la reproduction de fragments épigraphiques [fig. 30). Le comique y est d'un style très ornemental, voisin des exemples que l'on rencontre à l'Alhambra et à l'Alcazar. Les formules de bénédiction v sont employées comme motifs décoratifs avec une ingéniosité qui ne sera jamais dépassée. Parfois elles forment des ornements décentré et se mêlent à l'entrelacs floral ('•coinçons) '/.'/'• ~ ~ • 33 B) parfois elles servent en se répétant de bordures

découpées (arcades près du mihrâb); parfois elles sont, le point de départ de réseaux divisant les surfaces (claveaux, bordures des fenêtres au dessus du mihrâb).

MOSQUEE DE situ BEL-HASSEN

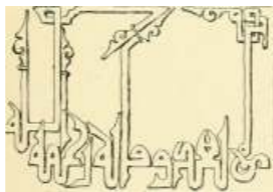
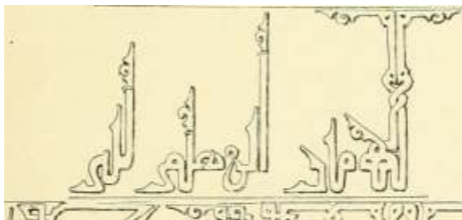
179

[rJÊF*



f-^3Ifjr "iMËTS





m^r ' 7, w :w= ^.

tij^-

&

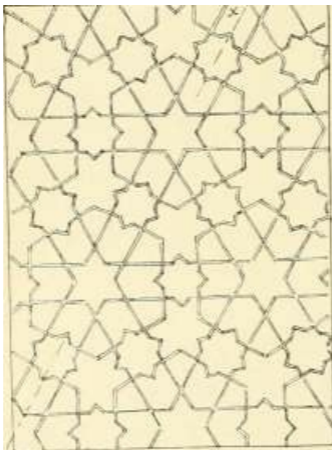
Fin. :io. — Fragments d'inscriptions
coufiques.

Les premières lignes sont empruntées au
cadre de in ni Lb. les deux dernières à
l'inscription dédicatoire de la cimaise.

Élément géométrique. — La géométrie joue
un rôle assez important dans le décor. Les
frises, les angles de bordure, où l'on
rencontre le vieux polygone étoile à huit
pointes et les combinaisons qu'il engendre,
mais où apparaissent aussi les rosaces à
seize pointes, les petites fenêtres supérieures
surtout [fig. 31 et 32], sont complètement
ajourées, soit simulées par des talirs de
plâtre décorés de réseaux en relief et où les
surfaces peintes alternent avec les
noirs

des défoncements, les fins quadrillages
repercés remplaçant le croisement régulier

des rubans de la Grande Mosquée à l'en tour
des panneaux, tels sont les judicieux emplois
de la combinaison géométrique, auxquels
vient s'ajouter le décor mosaïque du minaret.
Elément floral. — Le décor floral est



l'ii.. .il. — Garniture de fenêtre

celui par qui la parenté de notre petite
mosquée avec les monuments andalous se

décèle de la manière la plus frappante.
L'élément invariablement employé n'est
encore ici que la

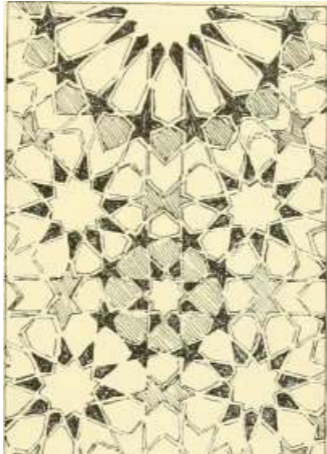
1. Le même dessin géométrique se rencontre déjà dans une claustra de la Grande Mosquée au-dessus du nihràb. L'axe vertical en est alors la ligne pointillée indiquée dans la figure.

palme simple ou double; mais, au lieu de se présenter, découpée par des nervures comme à la Grande Mosquée, ou lisse comme dans les monuments mérinides, elle est souvent ornée de remplissages variés, de divisions, sans l'apport avec ses divisions naturelles, et dont les décors espagnols offrent à chaque pas des exemples.

Nous présentons ici {fig. 33) trois spécimens de ces palmes à ornements. C'est d'abord (F) une palme divisée par des recoupements de

palmes secondaires s'échappant le plus souvent de la nervure principale ; une autre (D) porte une succession régulière de petites dents en triangle qui, suivant généralement le bord extérieur, indiquent le souvenir des découpures de la feuille. Une troisième (E) qui se rencontre déjà à Sainte-Marie-la-Blanche de Tolède,

est revêtue de rinceaux dont l'élément principal semble être le trèfle à trois ou quatre feuilles arrondies (un examen un peu attentif de la flore de Cordoue en montrerait, croyons-nous, l'origine). Une quatrième palme assez souvent



Y^L ES.

2 dHbvt ^

X



Fig. 32.

Garniture de fenêtre.

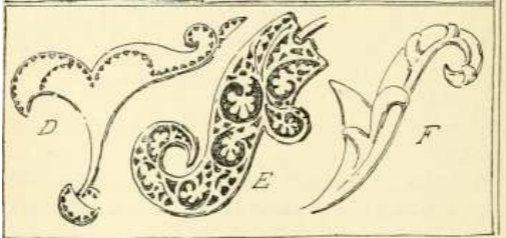
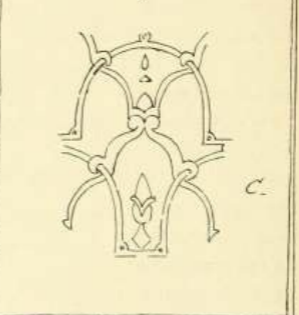
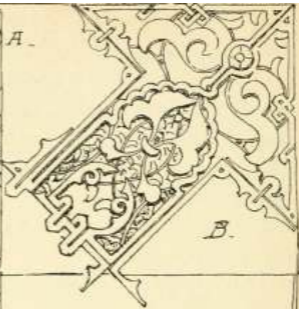


Fig. 33. — A. décor d'un trumeau; B, r motif
coufique d'un]]écoinçon; C, motif

t;arissant les murs; DEF, exemple (le
palmes.

employée n'est qu'une interprétation
ornementale de la t"« uille de la Grande
Mosquée. Cette dernière feuille, déformation

évidente de l'acanthé byzantine.se rencontre
aussi, niais très réduite et servant toujours
de remplissait- fuj. 21). Quant à la feuille
lisse, sans occuper la place que lui réservent
les décorateurs mérinides, elle joue
pendant un rôle fort honorable à coté des
feuilles à décor mentionnées plus haut {fig.
26,27,33).

Le minaret. — Le minaret est d'une hauteur
médiocre, mais d'unejolie proportion.
Comme son ancêtre de la Grande Mosquée,

il ne se décore que d'un grand réseau d'arcades à festons soutenues par deux pilastres embryonnaires et deux colonnettes engagées, d'une galerie supérieure formée de trois arcades lobées semblablement posées sur des colonnettes. Le décor céramique en trois tons (vert, brun, blanc) est formé de combinaisons très simples qui semblent caractéristiques

des minarets de cette époque et dont la base est le damier à losanges. On y trouve aussi des fragments incrustés dans le réseau de brique. Enfin les éléments les plus curieux de cette décoration sont les seize petits chapiteaux qui soutiennent les arcs (fig. 34) ; ils sont revêtus de mosaïque de faïence, modelant et dessinant l'astragale, le méandre, les volutes et même

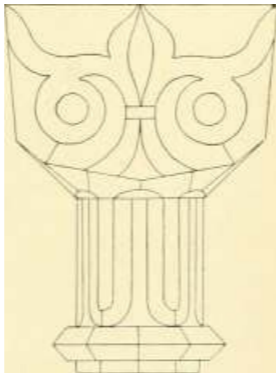


Fig. 31. — Chapiteau en mosaïque de faïence au tiers de rexécution .

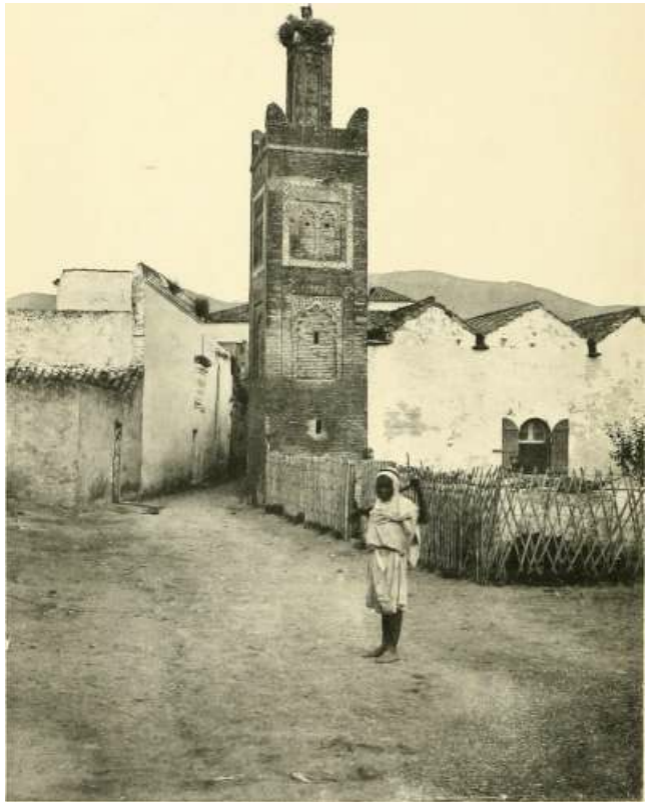
184 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

la ligature médiane ; ils constituent un décor logique d'un charmant effet et l'un des seuls exemples de céramique habillant des reliefs que l'Occident nous ait laissés ' .

1. Nous devons la communication du dessin

géométral que nous en donnons à Si
Mohammed-Ben-Kairate, qui a su rendre au
petit minaret de Bel-Hassen sa parure
céramique, très endommagée par le temps,

' . ;



A. Fontemoing, éditeur, Paris

Phutoiv pie Berthaud

MOSQUÉE D'OULÂD EL-IM

MOSQUÉE D'OULÂD-EL-IMÂM'

La mosquée d'Oulâd-El-Imâm n'est datée par aucune inscription. Mais nous n'en connaissons pas moins l'époque approximative de sa construction première. Des textes nous renseignent à cet égard. Elle fut édiflée par Abou-Hammou I^{er}, comme annexe du premier collège tlemcenien dont l'histoire ait gardé le souvenir [El-Médefsa el-qadîma)¹, on peut, selon toute probabilité, placer sa construction aux environs de l'année 710. Elle aurait été spécialement fondée, pour deux frères, professeurs, nommés l'un Abou-Zeid Abd-er-Rahmân et l'autre Abou-Mousa Isa. Ces deux personnages, originaires de Brekch, auprès

de Tenès, s'étant fixés à Tlemcen, y devinrent les conseillers écoutés des princes abd-el-wâdites. Yahya-ben-Khaldoun nous apprend « qu'Abou-Hammou leur fit l'accueil le plus distingué et leur fit construire, près de Bâb-Kechchout, en dedans des remparts de la ville, le collège qui

1. Notre photographie montre l'élégant minaret du quartier Qouloughli; à droite, les trois pignons indiquent les trois nefs qui composent à elles seules le modeste oratoire.

2. Cf. Tlemcen, ancienne capitale, p. 326 et suiv.

porte leur nom 1 .» Cette dénomination de médersa Oulâd el-Jmâm (collège des fils de l'Imâm), donnée à l'établissement concurremment avec celle de médersa qadîma (vieux collège), s'explique par ce fait que le père des deux savants était imâm de

Brekch, leur ville natale. Aboud-Zeid mourut on 1312, et Abou-Mousa en 1317, sous la domination mérinide. Ils avaient su s'attirer la considération et la faveur des nouveaux maîtres de Tlemcen. La tradition veut qu'ils aient été enterrés à l'intérieur du collège qui porte leur nom' 2 .

Brosselard a cru retrouver des tables de habous de la mosquée et de la médersa d'Oulâd-El-Imam 3 ; mais il semble bien qu'il se soit trompé. Les inscriptions auxquelles nous faisons allusion sont, à notre avis, des tables de la médersa Yaqoubiva, et non de la médersa d'Oulâd-El-Imâm. Nous exposerons, en étudiant la mosquée de Sidi Brâhîm, les raisons sur lesquelles nous fondons cette opinion personnelle, en contradiction avec celle de notre devancier.

La médersa d'Oulâd-El-Imâm a

complètement disparu aujourd'hui. Elle devait occuper le terrain situé au bord et ;'t l'Ouest de la mosquée. Cette dernière seule à survécu; elle est fort délabrée, mais vaut mieux cependant que ce qu'en ont dit ceux qui l'ont étudiée avant nous. Postérieure d'une quinzaine d'années à la mosquée de Sidi Bel-Hassen, la mosquée d'Oulâd-El-Imâm se rattache à la même période de l'art maghribin et témoigne, dans sa ruine actuelle, d'une inspiration analogue, pleine de science et de goût.

1. Cf. Complément île l'Histoire îles Beni-Zeydn^ p. 58; on y trouve une biographie des deux personnages en question; — cf. aussi Histoire des Berbères, III, 386, 412 ; IV, 223; — et liusliin (notre manuscrit, p. 321 et suiv).

2. Cf. Complément de l'Histoire des Beni-Zeydn, p. 6a.

3. Cf. les Inscriptions arabe» de Tlemcen {Revue africaine, février 1859, p. 169 et suiv.),

Comme à Siili Bel-Hassen il n'y eut vraisemblablement jamais ici ni çahn, ni porte monumentale adjoints à la salle de prière, et le plan a dû peu varier. Cependant des remaniements importants, dont nous indiquerons plus loin les signes presque indiscutables, ont pu en modifier, à une époque voisine de sa fondation les dispositions premières. La seule entrée est sur le liane Nord de la salle. Cette disposition est toute récente; Barges vit encore la porte donnant sur l'enclos qui avoisine la mosquée au Couchant, en face du mihrâb 1 . Quatre arceaux en plein cintre s'appuyant sur le mur du mihrâb, sur le mur opposé et sur deux pieds droits médians divisent la salle en trois nefs irrégulières et dépourvues de tout caractère artistique. Une colonne d'onyx dont

telle ne fut point sans doute la destination primitive est engagée dans l'angle Nord-Ouest près de la porte qui s'ouvre sur l'escalier du minaret. Seul le décor très ruiné du mihrâb et le haut du mur opposé trahissent l'ancienne splendeur de ce petit édifice.

Le mihrâb, que trois petites fenêtres en plein cintre surmontent, suivant la classique disposition, montre les restes d'un encadrement dont la composition de plâtre, très fine, très riche et très serrée rappelle la belle création d'Abou-Said Otsmân.

L'intérieur de la niche, couverte d'une coupole à stalactites se terminant par une coupolette à seize cannelures, est établie sur l'habituel plan octogonal. Mais elle présente cette particularité que deux arcatures à colonnettes s'y superposent pour porter l'encorbellement: celle d'en haut, qui disparaît poulie spectateur placé dans les

nefs, bordée de découpages analogues à ceux de Sîdi Bel-Hassen, celle d'en bas bordée par la

1. Cf. la description sommaire qu'il donne de ce petit monument dans Tlemcen, ancienne capitale de ce nom, p. 32"!.

disposition de palmes dont Sîdi Bou-Médine nous offrira un exemple.

De l'examen de cette superposition. île la présence d'un cintre de maçonnerie inemployé, supérieur au cintre actuel, il résulte que toute une partie du mihrâb a été abaissée à une époque quelconque. Si on observe, d'autre part, que le niveau tout entier de la mosquée est en contre bas des terrains avoisinants, on s'explique cet abaissement du mihrâb.

Mais comment expliquer le besoin lui-même d'agrandir un tel monument en hauteur et

l'idée d'en descendre le niveau plutôt que d'en surélever les combles? Seul le respect pour l'œuvre d'un âge disparu, joint au désir d'augmenter la magnificence d'une fondation pieuse, nous semblent pouvoir motiver une telle accommodation. Comme on le sait, en effet, les mosquées de cette époque ne comportent qu'une décoration de charpentes et de plâtre dans les parties hautes; en abaissant le sol, on laissait cette décoration intacte.

Restait cependant le mihrâb, dont cet abaissement entraînait un grave changement de proportion. Comment faire pour lui conserver l'harmonieux rapport de ses dimensions premières, sans attaquer un cadre dont on ne savait plus créer l'équivalent, qui restait comme une œuvre inimitable de vieux artistes disparus? La forte cohésion des plâtres arabes en donnait le moyen. Ce cadre, détaché pièce par pièce

du mur auquel il adhéraient, et un nouveau cintre semblable au premier, établi à la même distance du sol, c'est-à-dire 0 m ,82 en dessous de l'ancien niveau, on réappliqua la bordure circulaire à claveaux ', les écoinçons, le cavet à inscription enrsive, les trois bandes

1. Voir pour la composition de ce cadre la Pl. VIII et la description typique c|ui la commente, p. 173.

d'inscriptions couflques avec les carrés de leurs angles; puis, dans le vide laissé entre le revêtement et la garniture des fenêtres supérieures, on établit un panneau nouveau de 0 m ,82 de haut, décoré tant bien que mal suivant le goût du jour. Cette décoration (fig. 35) n'est d'ailleurs point d'un mauvais style ; elle est formée d'entrelacs floraux analogues à ceux des petits cintres du portail de Sidi Bou-Médine ou de certains revêtements de l'Alhambra; mais ce rapprochement avec les

fermes et délicats

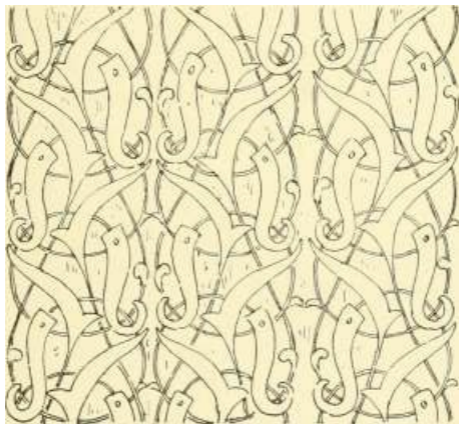


Fig. SU. — Décor du panneau intercalé
(Cadre du mihrâb).

ornements du petit mihrâb, tout ruiné qu'il se présente à nous, ne lui est pas favorable : la ligne est un peu molle et l'enlacement sans tenue ; de plus il est de ces garnitures à répétition sans axe et sans arrêts que la

bonne époque n'emploie que pour les grandes surfaces et qui n'intervient jamais dans la

composition d'un motif central, tel qu'un cadre de mihrâb.

La mosquée n'est postérieure que de quatorze ans à celle de Sidi Bel-Hassen; les mêmes caractères généraux s'y retrouvent : l'écriture coufique y est sensiblement du même style ; le même rôle y est donné aux monogrammes et aux sentences; on y retrouve la coquille, et la palme à rinceaux de feuilles arrondies y court semblablement dans l'inscription du cadre rectangulaire.

A quelle époque faut-il attribuer la réfection du mihrâb ? Le style du rectangle et des arcades simulées dans la niche semble appartenir, ainsi que nous l'avons vu, au milieu du xiv^e siècle. Peut-être faut-il

attribuer les modifications que nous venons de signaler au plus glorieux des zeiyânides, le restaurateur Abou-Hatn-mou II; peut-être cependant faut-il en reculer la date jusqu'au règne d'Abou'l-Abbâs Ahmed. A cet égard, les textes et la tradition sont ("gaiement muets. Quoi qu'il en soit de l'époque de ces remaniements, on doit rendre justice aux artistes qui l'exécutèrent, et reconnaître que, tout en sachant encore eux-mêmes fort bien tracer un entrelacs et modeler le plâtre, ils eurent le respect d'une manifestation d'art plus parfaite, et se gardèrent d'en détruire le charme par une indiscrete restauration.

Le minaret qui accompagne cette salle de prière est élégant et pourvu d'une bonne décoration céramique en trois tons, vert, brun et blanc. Le blanc est d'une très jolie tonalité verdâtre, qui contribue beaucoup à l'harmonie générale. La base des combinaisons employées est, comme à Sidi

Bel-Hassen, le damier à losanges. Vn premier panneau est formé d'une arcade festonnée portant des écoinçons de mosaïque verts et blancs. Un second panneau de deux arcades lobées est entouré d'un cadre à

décor vert, blanc et brun ; c'est le seul exemple que nous connaissions de ce genre de décor. Une bande semblable à celle de Sîdi Bel-Hassen forme ceinture à la base de la galerie supérieure. Quatre nierions ornent les angles de la tour, (pie couronne un campanile très simple.

EL-MANSOURAH

A environ 5 kilomètres Ouest de Tlemcen, la route de Tlemcen ;i Maghnia traverse un très vaste ensemble de ruines, périmètre de murailles, mosquée, qasbah. Ce sont les débris de la ville mérinide de Mansourah. Cette cité éphémère — elle vécut soixante

ans à peine — eut son origine dans un siège mémorable que Tlemcen soutint à la fin du xnr^e siècle et au commencement du xiv^e. Il nous paraît hou, avant d'en décrire et d'en étudier les ruines, de rappeler brièvement son histoire.

En 698, le sultan mérinide Abou-Yaqoub, à la tête d'une nombreuse armée, vint s'établir dans la grande plaine qui s'étend entre Tlemcen et le col du Juif. Il dressa son camp à l'endroit connu sous le nom de « Rendez-vous d'Ibn-Çaiqal' ». A plusieurs reprises déjà, en 689, en 695, en 697, il avait menacé la capitale abd-el-wâdite. Les fortes murailles de la ville lui avaient opposé une résistance insurmontable. Cette fois, il résolut d'en venir h bout par la famine, la bloqua étroitement, l'emprisonna dans un ensemble d'ouvrages de circon-

1. Cf. Complément de l'Histoire des Beni-

Zeïyan, p. 35; les exemplaires de la Baghyat er-Rouwâd, que nous avons consultés, portent « le hameau d'ibn Çaiqal ».

vacations, et reçut la soumission de tout le pays environnant. Tlemcen était réduite à ses propres ressources et ne pouvait rien attendre du dehors : « Un esprit, un être invisible, dit Ibn-Khaldoun, aurait eu delà peine ii pénétrer dans la ville. » Elle ne se rendait pas cependant, et le siège devait se prolonger huit ans. A l'approche de l'hiver, le sultan mérinide se tit bâtir une demeure royale dans son camp; en face, il jeta les fondements d'une mosquée pour lui et son armée ; autour, des habitations de soldais, de fonctionnaires royaux s'élevèrent, et le tout fut défendu par une muraille. Cette ville improvisée reçut le nom de El-Mahalla El-Mançoura, « le camp victorieux ». Deux ans après, son importance s'étant accrue, le sultan la tit ceindre d'un vaste périmètre de

murs, et la cité mérinide, dressée en face de la vieille capitale abd-el-wâdite assiégée, s'appela alors « Tlemcen-la-Neuve ». « Ce fut en l'an 702, dit Ibn-Khaldoun, que le sultan tit bâtir l'enceinte de murs, et qu'il forma ainsi une ville admirable, tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails, ainsi qu'une mosquée où l'on célébrait la prière du vendredi, et dont le minaret était d'une hauteur extraordinaire. Cette ville reçut de son fondateur le nom de El-Mançoura. De jour en jour, elle vit sa prospérité augmenter, ses marchés regorger de denrées et de négociants venus de tous les pays. Aussi prit-elle bientôt le premier rang parmi les villes du Maghrib '. » — Pendant ce temps la ville investie souffrait de toutes les horreurs de la famine. Nous ne nous étendrons pas sur les récits très détaillés que nous ont

1. Cf., sur toute cette partie de l'histoire de Tlemcen. Histoire des Berbères, III. p. 1 il et suiv.

13

laissés les auteurs arabes de cette période dramatique de l'histoire tlemcenienne 1 . Il suffira de dire que, quatre ans plus tard, Tlemcen, à la dernière extrémité, ayant perdu nombre de ses défenseurs, allait succomber, lorsque le poignard d'un assassin la sauva. Abou-Yaqonb fut tué à Man-sourah par un de ses esclaves. Son petit-fils Abou-Tsàbit Omar, impatient de s'assurer la possession du trône qui lui était contestée, se hâta de lever le siège et île regagner Fâs 2 . Avant de partir, il conclut la paix avec le sultan abd-el-vvâdite Abou-Hammou; une clause du traité réglait le sort de « Tlemcen-la-Neuve ». Suivant Yahya ben-Khaldoun, elle demeurerait, aux portes île la capitale abd-

el-wâdite, vassale des Mérinides; les souverains de Tlemcen devaient la respecter et laisser s'y établir ceux qui le désireraient. Ce récit n'est pas en complet accord avec ce que dit Abd-er-Rahmân ben-Khaldoun de l'abandon de Mansourah par les Mérinides; cet auteur prétend que Abou-Tsâbit Omar chargea un de ses vizirs de présider à l'évacuation de la place, que les habitants la quittèrent successivement classe par classe, et qu'en se retirant le vizir laissa Mansourah complètement vide 3 .

Cette histoire de fondation de ville ;i remplacement d'un camp, si étrange qu'elle paraisse, n'est pas un fait isolé dans les annales des peuples musulmans. Dès les premiers âges de

1. On trouvera les principaux épisodes du siège de Tlemcen parfaitement racontés ap. Brosselard, Revue africaine, juin 1859, p. 323

et suiv. ; — aussi Tombeaux des Emirs Bkni-Zeiyân, p. 32, 33.

2. Une bataille entre Abou-Tsàbit Omar, et son concurrent Abou-Sàliui. faillit même être livrée sous les murs de Mansourah. Le corps d'Abou-Yaqoub aurait d'abord été enterré à Mansourah, puis plus tard transporté à Chella (Cf. Histoire des Berbères, IV. p. 16a et suiv.).

3. Cf. Bardés, Tlemcen, ancienne capitale, p. 251 : Histoire des Berbères, IV. p. 173.

EL-MANSOURAH l'Jo

l'Islam, Fostât ^le vieux Caire) n'aurait, suivant une tradition constante, pas eu une autre origine. Tagrart elle-même, l'ancêtre de la Tlemcen moderne, s'éleva à la place où les Almoravides, assiégeant Agadir, avaient dressé leurs tentes. Deux exemples fournis par l'histoire du Maghrib, au siècle même qui

vit naître Mansourah, doivent tout particulièrement être rappelés ici. En 720, Ibn-Ali El-Kordi, général d'Abou-Tâchfin, faisant le siège de Bougie, choisit un emplacement nommé Soûq El-Khemis, y rassembla des ouvriers, les lit aider par ses propres soldats et, dans l'espace île quarante jours, acheva la construction d'une nouvelle ville, qui reçut le nom de Teni-zezdekt. En 733, le futur restaurateur de Mansourah, Abou'l-Hasen le Mérinide, investissant Sidjilmessa, employa une foule d'ouvriers il construire une ville sous les murs de la place ! . Pour s'expliquer ces singulières fondations, il faut considérer que, d'une part, la composition des armées maghri-bines, au moyen âge, en rendait l'entreprise utile, que, de l'autre, la commodité des matériaux employés en facilitait l'exécution. Une armée mérinide ou abd-el-wâdite peut en quelque sorte apparaître comme une réunion de smalas. Dans beaucoup de contingents, les

combattants marchaient accompagnés de leurs familles. Une population de marchands, de fournisseurs divers venait encore s'adjoindre à cette foule disparate; et dans un siège qui devait durer plusieurs années, l'on comprendra (pie la construction d'abris fixes, à l'endroit où avait été dressé le camp, apparaissait comme une nécessité de premier ordre 3 . Ces abris, véritables gourbis de plâtre, de terre prise sur place et battue

1. Cf. Histoire des Berbères, 111, p. 400 ; IV, p. 215.

en pisé, pouvaient couvrir, en des temps extraordinairement courts, de vastes espaces, et leur groupement prenait l'aspect d'une véritable ville improvisée. Au reste, ils disparaissaient plus rapidement encore. Temzezdekt, dont le nom a été cité plus haut, fut renversée en une heure par Abou-Yahya

Abou-Bakr. Mansourah elle-même, après l'évacuation d'Abou-Tsâbit Omar en 706, fut si sérieusement ruinée par les Abd-el-W'âdites que, sept ans après, le Mérinide Abou-Said, revenant assiéger Tlemcen, n'y établit pas tout d'abord son camp 1 . Ary Renan a très bien vu, selon nous, le caractère de la Mansourah primitive, et l'a justement comparée à la première Cairouan : « L'assiégeant eut tout juste le loisir de bâtir l'admirable périmètre de murailles qui existe encore, d'y élever une mosquée et quelques palais. Le reste de l'espace dut être occupé par un vaste camp, des marchés en plein air, des tentes, des abris légers, qui étaient d'une construction rapide et dont la destruction avait lieu en un jour 2 . » Selon toute vraisemblance, les choses durent bien se passer ainsi ; mais l'imagination populaire ne se contenta pas de cette réalité trop modeste, et fit de Mansourah une cité merveilleuse sortie en une nuit de terre sur le geste d'un

sultan orgueilleux 3 . A notre avis, Ibn-Khal-doun lui-même, dans sa brillante description de Tlemcen-la-Neuve, que nous avons donnée plus haut, s'est laissé fortement

le Mérinide commença à construire des logements pour ses troupes (Histoire des Berbères, III, 37.'i).

1. 11 l'établit au melab (hippodrome), situé beaucoup plus près de la ville, bon loin, selon les renseignements fournis par les textes, de l'endroit où s'élève aujourd'hui la qoubba de Baba-Safir.

2. Cf. Gazelle des Beaux-Arts, 1091, 1, p. 371.

3. Elle attribua au Mérinide le surnom de « sultan noir », donna aux chevaux de son armée des fers d'or, cloués de clous d'argent. Cette légende du « sultan unir » a été étudiée d'une façon complète par Basset, ap. Nedromah et les Traras, p. 204 à 212.

influencer par cette conception populaire. Nous ne croyons pas que Abou-Yaqoub, le jour où il fit battre et mettre en place le premier bloc de pisé pour son palais d'hivernage de Mansourah, eut le dessein arrêté de construire une ville nouvelle. Le récit des historiens permet de distinguer plusieurs phases dans le développement, si rapide qu'il fut, de la cité mérinide. Jusqu'en 702, elle n'est qu'un camp, « le camp victorieux », avec une mosquée et quelques édifices importants destinés à abriter le sultan et les chefs mérinides contre les rigueurs de l'hiver tlemcenien. A cette époque, par la construction d'un mur d'enceinte considérable, elle devient une ville et prend le nom de « Tlemcen-la-Neuve ». Cet accroissement subit d'importance du camp mérinide peut très bien être expliqué par une cause économique : Tlemcen, siège d'un immense trafic, point de départ et

d'arrivée de nombreuses caravanes, est subitement fermée au négoce par un blocus étroit. Il est tout naturel que, pendant les années que dura le siège, Mansourah, heureusement, située, libre d'accès, se soit substituée, comme grand marché du Maghrib central, à la vieille capitale abd-el-wâdite ; et cette soudaine prospérité commerciale, mise à profit par un monarque ambitieux, transforme le camp de la veille en une véritable cité.

La mosquée, dont le minaret ruiné domine la route de Maghnia, le périmètre des murailles nous offrent-ils des monuments de la Mansourah primitive? Malgré l'affirmation catégorique des historiens, le fait demeure au moins douteux. Tout d'abord, nous savons que l'enceinte démantelée par les Abd-el-Wâdites fut réparée trente ans plus tard, pendant ou après le second siège de Tlemcen par Abou'l-Hasen. Quelle fut, au juste,

l'importance du démantèlement et, par suite, de la restauration? On ne sau-

rait guère le dire. D'autre pari, il est remarquable qu'une inscription gravée sur le cadre de pierre du portail du minaret, si elle attribue la fondation de la mosquée à Abou-Yaqoub, qualifie ce monarque de « défunt ' » ; et, par là même, elle montre que la partie de l'édifice qui la porte fut, sinon construite, du moins sérieusement retravaillée à une époque postérieure. Cette époque ne peut être que celle d'Abou'l-Hasen, le conquérant de Tlemcen. Le fait que, dans sa courte existence, Mansourah a été le camp de deux princes appartenant à la même dynastie, qu'elle les a vus travailler tous deux à ses édifices, a provoqué une confusion fort explicable dans les récits de ceux qui ont retracé son curieux développement 2 ; et, il n'est en somme pas facile de démêler, dans cet ensemble de ruines, ce qui appartient à la

fondation d'Abou-Yaqoub ou à la restauration d'Abou'l-Hasen. Nous arrivons maintenant à la deuxième période de l'histoire de Mansourah.

D'après les conventions passées entre Abou-Tsâbit Omar, et l'Abd-el-wâdite Abou-Hammou, Mansourah devait être respectée après le départ des Mérinides. Cette clause du traité ne dut être observée que pendant quelques années. Aussitôt que la bonne harmonie se rompit de nouveau entre les sultans de Tlemcen et ceux de Fâs, Mansourah fut systématiquement démolie par les premiers' 1 ; les ouvrages de fortification, qui pouvaient fournir un point d'appui redoutable à l'assaillant, au cas d'un nouveau siège de Tlemcen, durent particulièrement

1. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen. ap Revue africaine.

juin 1859, p. ::!;;, 336.

2. C'est ainsi que Shaw en attribue la construction première à Abou'l-Hasen (traduction Mac Carthy, p. 244 ; — Cf. la discussion de Barges, qui relève l'erreur de cet auteur op. Tlemcen. ancienne capitale, p. 253).

3. Cf. Histoire des Berbères. IV, 173; — Histoire des Beni-Zeiyân, p. 38.

avoir à souffrir de la part des monarques abd-el-wâdites ; et de fait, lorsque, en 735, Abou'l-Hasen petit-fils d'Abou-Yaqouh vint renouveler contre la capitale abd-el-wâdite l'entreprise de son aïeul, son premier soin fut de relever ce qui avait été jeté à terre des constructions de Mansourah 1 . C \ monarque, entré en vainqueur à Tlemcen, en 737, n'abandonna pas son camp pour sa nouvelle conquête. Il fit de Mansourah la

ville officielle, le siège du gouvernement mérinide sur le Maghrib central et revint personnellement s'y installer aussitôt après la prise de la capitale abd-el-wâdite. Ce sultan semble même avoir eu une vive prédilection pour la cité nouvelle fondée par son aïeul. Il y résida presque continuellement jusqu'à ces entreprises malheureuses en Ifriqiya, vers 748. A cet effet, il s'y fit construire un palais, le palais de la Victoire, avec de vastes dépendances, des jardins, des pièces d'eau. Le tout devait former une véritable qasbah, où un trésor considérable était amassé². C'est à ce prince qu'il faut vraisemblablement attribuer la création du quartier oriental de la ville, dont les restes offrent encore un ensemble assez important de ruines. D'autre part nous avons dit qu'il retravailla, selon toute vraisemblance, à la grande mosquée.

Les somptueux ouvrages d'onyx, dalles,

colonnes, chapiteaux, bassins à ablutions, qui ont été retrouvés dans les ruines de cet édifice, datent bien plutôt de son époque que de celle d'Abou-Yaqoùb. Il fit de grands efforts pour donner à Mansourah le caractère d'une véritable cité et en même temps

1. Tous les historiens arabes disent qu'Abou'l-Hasen bâtit Mansourah, ce qui semble indiquer une restauration complète de la ville Cf. Histoire des Berbères, IV, p. 221 ; Histoire des Beni-Zeyân, p. 53 ; — Complément, p. 71).

2. Cf. Histoire des Berbères, IV, 213, in fine: — sur le palais de la Victoire, Brosselard, Revue africaine, juin 1809, p. 337, 338.

qu'il augmentait le nombre et l'importance de ses monuments, il se préoccupait d'y attirer une population fixe '. De fait, Man-

sourah est parfaitement qualifiée de ville, dans des textes de son époque'. On caractériserait assez bien le développement de Tlemcen-la-Neuve, dans sa très courte existence, en disant qu'il fut spontané bien plus que voulu à l'époque d'Abou-Yaqoub, et essentiellement voulu à l'époque d'Abou'l-Hasen. Cette oeuvre quasi artificielle, très propre à flatter les goûts bâtisseurs du monarque qui l'avait entreprise, ne pouvait guère au reste lui survivre. Déjà le successeur d'Abou'l-Hasen, Abou-Inàn Fâres, rappelé vers le Maghrib occidental par les événements politiques, abandonna la résidence de Tlemcen-la-Neuve. Le palais de la Victoire n'a plus d'Iiôte royal; peut-être même est-il, avant son complet achèvement, dépouillé de quelques-unes de ses colonnes au profit des nouvelles constructions d'Abou-Inàn (cf. in/'., p. 292 et ss.). La restauration des Beni-Zeivan devait consommer la ruine de Mansourah.

Les descendants de Yarmorâsen, en remontant sur le trône, frappèrent la cité mérinide d'un arrêt de mort.

Systématiquement, ils ruinèrent cette ville voisine rivale de leur capitale, qui aurait perpétué le souvenir de l'abaissement de leur dynastie. Le démantèlement des murs, la destruction du palais de la Victoire, probablement aussi de la mosquée, fut en principe

i. « Le chikh Sidi Lahsen racontait que sa mère, d'origine masvoudienne, était venue s'établir dans la région de Tlemcen, à la suite du sultan Abou'l-Hasen. Elle habitait la ville que ce sultan avait fait construire pendant le siège, et qui portait le nom de Mansourah ; le chikh ajoutait que, lorsqu'il se promenait, enfant, avec sa mère dans les ruines de Mansourah, elle lui disait : « C'est ici, mon fils, qu'était située la maison où nous demeurions à l'époque où cette ville était

encore habitée. » (Cf. Boslân, notre manuscrit, p. 170; — Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, p. 322.)

2. Par exemple, dans le habous de Sidi Bou-Médine (Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen. àp. Revue africaine, août 1859, p. 415).



A. Fortification, Malheur, Paoli

CQ

H. P

H En

I — I

O

l'œuvre de la main des hommes. Le temps ne fit que l'achever en amenant les restes de Tlemcen-la-Neuve au point de dégradation où nous les voyons aujourd'hui. La charrue fut passée sur

son sol. Dès l'époque de Tenesi, elle était redevenue, sur une grande partie de sa superficie, à l'état de champs cultivés ¹. En outre, Mansourah fut exploitée, aux âges postérieurs, comme une véritable carrière de marbre taillé. La qoubba de Sîdi Bou-Médine,

la mosquée du Méchouar, la Grande Musquée, probablement aussi la qoubba de Sidi Brâhîm reçurent leur part des dalles, des colonnes, des chapiteaux d'onyx de la musquée de Mansourah, et du palais de la Victoire. Il n'est pas jusqu'à l'église catholique qui, de nos jours, ne se soit enrichie des dépouilles de la cité mérinide : la cuve des fonts baptismaux a été taillée dans un bloc d'onyx vert provenant du temple musulman fondé par Abou-Yaqoub.

t. — EXCEINTE DE MANSODKAH. — RUINES DE LA QASBAH

L'enceinte. — Une muraille de pisé entourait Mansourah 2 . Elle avait 1 m ,50 d'épaisseur à sa base et se rétrécissait au sommet pour former, à l'intérieur de la ville, un chemin de ronde continu. Des créneaux la surmontaient. Comme l'enceinte de Tlemcen, elle était flanquée sur tout son

pourtour, l'après

1. Cf. Histoire des lieni-Zeii/iin. p. 53; Complément de l'Histoire des Beni-Zeiynn, p. 35.

2. On trouvera des descriptions de Mansourah rip. Barges. Tlemcen capitule, p. 249 etsuiv. ; —Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen [Revue africaine, juin IS.'5'.I. ; — de Lorrail. Tle • Tour du Monde, 1875 . p. 301 et suiv. — Notre vue panoramique est prise de la route de Sebdou. On distingue au second plan à droite les maisons du village français, à gauche la face postérieure du minaret.

•202 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCKN

la coutume byzantine, d'environ quatre-vingts tours carrées ou barlongues, ayant sur la courtine un assez faible commandement.

L'espace compris entre ces tours flanquantes était assez variable. Comme la déclivité du terrain était très sensible, des rampes, réunissant les tronçons du chemin de ronde, rachetaient les différences de niveau '.

r

(

\



Fig. 36. — Construction d'une tour de flanquement.

11 n'y a pas trace de mur avancé; il est difficile de croire à l'existence d'un fossé faisant le tour de la ville;

1. Comp. une restauration de la citadelle byzantine de Haïdra, ap. Cagnat et Saladin, Voyage en Tunisie (Tour du Monde, 1886, II, p. 229.)

seule la face orientale semble utiliser un escarpement naturel. Sur cette même face, qui regarde Tlemcen, nous avons noté un arrière-mur très épais suivant l'enceinte principale, à quelques mètres seulement en arrière, et s'en rapprochant parfois. Peut-être est-ce là un vestige d'un mur primitif, rasé après la première disparition des Mérinides.

Les tours barlongues, qui étaient les plus nombreuses, étaient accolées à l'extérieur du

mur. Elles avaient 7 mètres de façade et 3 m ,75 de côté. Un certain nombre d'entre elles présentent la trace des dispositions intérieures suivantes [fig. 36). Un mur médian, perpendiculaire à la courtine, s'élevant ;i une hauteur variable, porte deux voûtes en berceau qui recouvrent ainsi deux petites salles sensiblement carrées. Ce procédé, en usage dans les bâtiments civils romains et auquel on a donné le nom de construction cellulaire, avait pour but, moins d'aménager deux salles de rez-de-chaussée, que d'assurer la solidité des tours et d'établir un étage supérieur capable de supporter la lourde charge des combattants et des munitions. La plupart d'entre elles ne laissent pas supposer l'existence de porte inférieure donnant dans la ville. Le seul accès possible de la plateforme était le chemin de ronde des courtines. Peut-être, dans certains cas, quelques marches seulement permettaient-elles de monter de

ce chemin de ronde à celui qui couronnait les tours. Parfois aussi les tours ayant un commandement plus sensible sur les courtines, et le premier étage étant établi seulement aux deux tiers de la tour, avait-on recours à la disposition que la vieille enceinte de Séville permet encore d'observer. Dans une des tours flanquantes de cette enceinte, un escalier de quelques marches, s'élevant du chemin de ronde et suivi par le crénelage, donne accès dans une salle voûtée

par une porte cintrée, percée à la gorge de la tour (le mur y étant en briques et plus mince que le mur extérieur); un escalier accolé à la paroi intérieure monte de cette salle à la terrasse du sommet. Une disposition analogue se devine dans une tour de l'enceinte d'Agadir. Telle pouvait être celle de bon nombre de tours flanquantes de Mansourab, (pie le chemin de ronde y tint lieu ou non de terrasse supérieure.

Les tours carrées, de 7 mètres de côté et plus hautes que les précédentes, sont en petit nombre. Ce sont les tours placées aux angles des murs : elles sont alors pénétrées par eux et présentent intérieurement les traces d'une salle basse voûtée et parfois d'un escalier intérieur (tour E), établissant une communication entre le chemin de ronde et l'intérieur de la place.

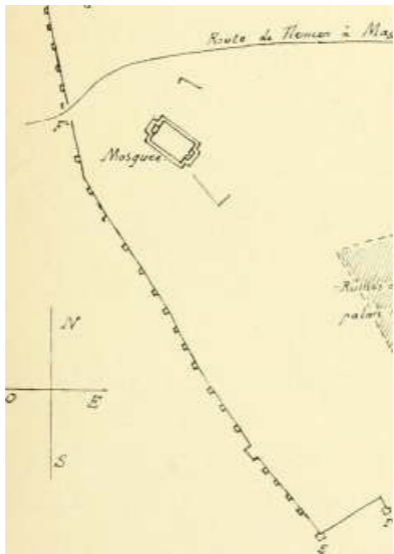
Ce sont aussi quatre tours rapprochées par paires (deux se trouvent vers le milieu de la face Sud, deux vers le milieu de la face Nord). Elles nous semblent ainsi placées pour accoster deux des portes de la ville. Les tours H et B présentent à l'intérieur des dispositions identiques. Une porte basse subsistant à l'angle dans la tour B, et découpée suivant un arc surbaissé, y donne accès. Une rampe établie sur neuf portions de voûtes en berceau permettait d'arriver au chemin de ronde. Cette rampe devait

s'appuyer sur un noyau central, qui a complètement disparu. Dans la tour C, d'extérieur semblable, nous n'avons pu retrouver ces dispositions intérieures. Mansourab avait donc deux portes, une au Nord et l'autre au Sud. Elle en avait vraisemblablement deux autres à l'Est et à l'Ouest, aux endroits même où passe actuellement la route de Tlemcen à Maghnia. Un pan de tour carrée subsiste à l'Ouest. À l'Est, les vestiges de deux murs perpendiculaires, intérieurs au mur d'enceinte et dont l'un porte à son sommet un départ de voûte en brique, semblent indiquer l'existence



An JC'U

%,..te tl* T/einctn «, Ma.gn'n,a_ .



- ~rT,\

J

&



Fig. 37. — Plan de Mansourah.

d'une entrée monumentale. Elle était
flanquée de deux corps

de bâtiments rectangulaires protégeant un passage de 14 mètres de long et d'une largeur difficilement appréciable. A quelques mètres de cette entrée dans l'enceinte de la ville, on trouve un pont en brique qui, datant des Mérinides, précise le point où passait la route. Ce pont, très bien construit, porte un parapet de pisé ; sa voûte n'a pas moins de 35 mètres de longueur. Le carrefour, qui s'étalait au dessus, était entièrement revêtu d'un pavage horizontal portant sur un lit de pisé extrêmement dur.

L'intérieur de la ville. — Si nous remontons le cours du ruisseau qui y passe et qui, descendant des hauteurs de Lalla Setti, va couper la muraille Sud au tiers oriental de sa longueur, nous avons sur notre droite un chemin qui conduit non loin de la porte du Sud. Ce chemin, qui fut longtemps la route de Sebdo, était muni d'un pavage irrégulier qui, encore visible sur une bonne partie de

son parcours, rappelle assez exactement celui qu'on observe dans les grandes villes marocaines (Cf. Pl. XI). Il a près de 5 mètres de large; les pierres sont de nature, de forme et de dimensions très variables. Un canal de pisé, peut-être primitivement recouvert, le suit pendant un certain temps. Des pans de mur également en pisé subsistent, à gauche dominant la vallée du ruisseau, à droite s'élevant dans les champs qui avoisinent le village actuel. Ils indiquent l'existence d'un quartier oriental assez compact et assez peuplé. Il est malheureusement difficile de préciser la destination primitive des groupes de ruines qu'on y trouve.

A quelque distance adroite, une maison transformée en ferme présente une cour intérieure ftanquée, sur trois faces, de salles s'ouvrant chacune par deux arcs trapus sans élégance, mais solidement établis. Une

conduite d'eau, datant probablement de



A. Fontemoing. Editeur, Paris

Phototypie betthaud

CHEMIN PAVÉ A MANSOURAH

l'occupation méridionale, alimente encore une citerne octogonale placée à l'extérieur des bâtiments, peut-être fontaine publique, peut-être entourée par le prolongement d'un mur qu'on rencontre plus bas et destinée à l'usage exclusif des maîtres du logis.

Au Nord de ce bâtiment, à l'angle Sud-Est du village actuel, on rencontre un ensemble de ruines couvrant environ un demi-hectare de terre. Des fouilles occasionnées par les travaux agricoles et quelques recherches entreprises par Brosselard, ont permis d'en déterminer sinon le plan, du moins la destination primitive. — Là s'élevait le palais de la Victoire, qu'Abou'I-Hasen Ali fit construire en l'an 745, huit ans après la prise

de Tlemcen ! .

Ainsi que la plupart des Qasbahs d'Espagne et du Maghrib, la Qasbah des sultans mérinides, à la fois résidence royale et citadelle, était placée sur une éminence naturelle, que des terrassements avaient vraisemblablement surélevée et taillée à pic du côté du Nord. Une tour en ruines s'avancant sur l'escarpement paraît en défendre les abords.

Deux bassins rectangulaires devaient en orner les cours. Le premier, près de l'escarpement septentrional, a été en partie comblé, et il est difficile d'en connaître la superficie. Le second, situé au Sud-Ouest du premier, mais dans une direction parallèle, avait environ 9 mètres de large sur ' .35 mètres de long. La surface creusée était donc sensiblement égale à celle de l'Alberca de Grenade. Des tuyaux de poterie

l'alimentaient. Le fond en était revêtu de carreaux de faïence, que fit enlever, il y a une dizaine d'années, le propriétaire actuel du terrain.

1. Cf. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen, ap. Hevue africaine, juin 185a.

Sur sa face orientale cette piscine était sans doute bordée par une galerie couverte; neuf intailles destinées à recevoir des colonnes s'y remarquent encore et des fûts d'onyx ont été retrouvés non loin de là. Un mur de pisé court à quelque distance au Sud. Il se continue vers l'Est par un quadrilatère, salle hypostyle ou patio, dont tout un côté a disparu et qui est placé dans l'axe même du premier bassin. Le mur Sud, qui a 13 mètres, porte la trace de quatre chapiteaux engagés. Un escalier montait, croyons-nous, le long de la face Est, qui est, en outre, percée d'une porte. Dans l'axe de cette salle et du premier

bassin, on remarque encore plusieurs espaces enclos de pisé. Une suite de murailles courant du Sud au Nord semble former la limite orientale de cet ensemble de constructions.

C'est dans ces ruines que fut découvert le chapiteau du musée de la ville qui, semblable à un des chapiteaux de la Qoubba de Sidi Bou-Médine, porte comme lui l'inscription suivante: « Louange à Dieu, maître de l'univers ! La vie à venir est à ceux qui le craignent. — La construction de celle demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu, Ali, émir des Musulmans, fils de notre maître l'émir des Musulmans Abou-Said, fils de Yaqoub, fils d'Abd-el-Haqq. Elle a été achevée en l'année sept cent quarante-cinq (745). Dieu nous fasse connaître ce que cette année renferme de bien ! . »

Il est presque impossible de coordonner avec quelque certitude ces renseignements, fournis par l'examen direct des lieux ; d'autre part, des fouilles méthodiques semblent bien tardives.

1. Cf. Brosselard, Hevue africaine, juin 1859, p. 3:17.

Nous l'avons vu, le défrichement du sol de la ville mérinide < ; t;iiit commencé avant même qu'un siècle fût passé sur les monuments qui avaient fait sa gloire 1 . Seules, quelques rues, quelques travaux d'irrigation toujours utilisables, quelques murs de palais plus malaisés à abattre, la mosquée enfin durent être respectés par les nouveaux occupants. L'agglomération des demeures particulières dut disparaître bien vite sans laisser nulle trace.

Le quartier sud-oriental est celui où les

ruines sont les plus nombreuses et les plus importantes : il y avait sans doute là un quartier officiel groupé autour du palais royal. En tenant compte des habitudes arabes, on peut même voir, dans ce terrain retranché derrière le lit du ruisseau, l'emplacement choisi par le sultan mérinide pour y dresser sa tente. Au Nord de la route de Tlemcen, aucune ruine n'a subsisté, hormis celles d'un canal solidement construit en pisé, quelques fragments de marbre ou de mosaïque s'y rencontrent encore sous la charrue et la pioche. On aurait tort d'en conclure que cette région était déserte ; elle fut peut-être spécialement réservée aux marchands et aux artisans qui vinrent, à la suite des armées conquérantes, s'établir dans Tlemcen-la-Neuve.

/>. — Travaux d'investissement

A cette époque de l'histoire de Tlemcen, à la

construction des remparts de Mansourah, camp retranché des armées méridionales, se rattache un des problèmes les plus difficiles à éclaircir de ces recherches archéologiques. Nous voulons parler des

1. Conf. Steprà, p. 200-201.

11

•21(1 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

travaux d'investissement : postes avancés, fossés et murs de contrevallation, grâce auxquels les sultans marocains [jurent, à plusieurs reprises, isoler la capitale abd-el-wâdite, et venir ;i bout de ses défenseurs. Alors que les textes sont unanimes à relater leur existence, que certains mêmes nous renseignent avec précision sur les dispositions adoptées et les services qu'on en attendait, il est curieux de constater que

l'examen direct des lieux n'en révèle aucune trace et que, de toutes les constructions stratégiques qui entourent Tlemcen, il n'y a que trois seulement peuvent raisonnablement être attribués aux assiégeants.

Les travaux d'investissement devaient former, pour les Byzantins et pour les Arabes, une des parties essentielles de la polyorçétique. A Tlemcen, il semble bien que, dès le premier blocus, les sultans mérinides y aient eu recours. Ibn-Khaldoun leur assigne un double but. Le premier est d'isoler la ville du monde extérieur et d'empêcher les tribus alliées ou sujettes de l'aire parvenir les ravitaillements et les renforts. Le second n'apparaît que plus tard, lors du troisième siège dont Abou'l-Hasen voulait précipiter l'issue. C'est d'opposer sur tout le périmètre aux défenseurs des murailles des adversaires à poste fixe qui les occupent et les retiennent, en même temps

qu'ils couvrent sur un point précis une attaque plus vive tentée par des troupes mobiles.

Dès le mois de Chabân de l'année 698 (1299), Abou-Yaqoub entoure la ville d'un mur de contrevallation, bordé en dedans d'un fossé très profond. 11 établi! des corps de garde aux portes et aux autres ouvertures de cette enceinte 1 .

Il va sans dire que l'un des premiers soins des tlemceniens après la disparition des troupes inéridides dut être de faire disparaître ces ouvrages menaçants. Il est douteux, nous l'avons vu, qu'ils aient rempli à l'égard de Mansourah les clauses du traité qui les forçaient à la conserver. Semblable engagement ne les liait pas vis-à-vis des constructions stratégiques de leurs ennemis; il est donc plus douteux encore qu'ils les aient laissé subsister, alors qu'ils réparaient

leurs propres murailles et raffermis à l'extérieur leur puissance morale par des campagnes fructueuses et des alliances.

Vingt-huit ans après, Abou'l-Hasen dut vraisemblablement recommencer de nouveaux ouvrages. Ibn-Khaldoun nous donne à diverses reprises des renseignements certains sur leurs dispositions et leur but. Non seulement il nous dit que Tlemceri, fut entouré d'une circonvallation et d'un fossé profond, « de sorte qu'un esprit même aurait eu du mal d'entrer », non seulement il ajoute qu'Abou'l-Hasen en faisait lui-même le tour chaque matin pour réparer les brèches et surveiller les postes, mais encore il précise que ce mur d'enceinte abritait des catapultes et autres machines de guerre, qu'il était en avant flanqué de tours, dont chacune avait en face d'elle une tour de la ville. » Du haut de ces édifices, nous dit-il, les archers inébranlables

lancèrent des traits sur les archers abd-el-wâdites et les obligèrent à s'occuper uniquement de leur propre sûreté, pendant que les assiégeants bâtissaient d'autres tours plus rapprochées de la ville et assez élevées pour en dominer les remparts. De cette manière ils poussèrent en avant jusqu'à ce que leurs dernières tours couronnèrent la contrescarpe de la place. Les coml at-tants se trouvèrent enfin tellement rapprochés qu'ils purent se battre du haut de leurs tours k coups d'épée. On fit alors

avancer des catapultes, et on les tira sur la ville avec un effet prodigieux 1 ».

Nous ne rechercherons pas ici les difficultés presque insurmontables que présentait, sur beaucoup de points du périmètre, la manœuvre si soigneusement décrite par le passage de l'historien. Ces tours de la ville, que « dominaient » les tours assiégeantes,

faisaient sans doute partie de l'avant-mur qui règne au bas des escarpements, ou en suit intérieurement la crête. Ces derniers travaux, forcément hâtifs, durent être d'ailleurs les premiers à disparaître, lors de la restauration zeyânide. -Quant au grand mur muni de portes et de fossés qui enveloppait la ville dans un cercle plus large, il dut subir le même sort. Jamais, en tout cas, nous n'avons cru pouvoir le reconnaître dans une des doubles ou triples enceintes dont les tronçons subsistent encore. Non seulement, en effet, ces enceintes dominant un fossé ou un vallonement naturel extérieur à la ville, mais encore toutes les tours qui les flanquent regardent la campagne, et le chemin de ronde, lorsqu'il subsiste, suit intérieurement le crénelage.

Les seuls ouvrages militaires qui se puissent attribuer aux assiégeants sont, ou de rares tours isolées dans la campagne, qui purent

devenir par la suite pour les assiégés des postes avancés utiles, ou des travaux ayant pour but moins l'investissement de Tlemcen que la défense et l'embellissement de Mansourah, et que leur éloignement rendait peu dangereux.

Au nombre des premiers, il faut peut-être signaler quelques tours en avant d'Agadir, une tour dans la plaine au Nord de Tlemcen, non loin du chemin d'Ain el-Hout, enfin et surtout

1. Histoire des Berbère*. IV, p. 221, 222; cf. Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, p. 71.

deux tours cariées dominant la ville au Sud sur un massif rocheux taillé à pic; l'une, qui a 4 m ,50 de côté, est élevée au bord du plateau; l'autre, qui a 5 mètres, est placée un peu en arrière 1 . La position stratégique

qu'elles occupent était une des plus menaçantes pour les assiégés. Ce plateau, l'endroit appelé Es-Sakhratein et les pentes de Lalla-Setti, devaient être des postes de choix pour l'établissement des armées ennemies. C'était là qu'Abd-el-Moumin avait établi son camp; avec les guerres mérinides, la banlieue Sud-Ouest de la ville dut se couvrir d'ouvrages militaires de toutes sortes.

C'est aussi dans cette région que se plaçaient deux enclos dont les auteurs arabes ont conservé le souvenir et que, pour mémoire, nous mentionnerons ici. Nous voulons parler du Moçalla et du Mel'ab.

Le Mêlait, hippodrome, était situé au bas de la côte qui descend de Lalla-Setti, à peu près à mi-chemin de Tlemcen et de Mansourah. Une pièce de vers du poète Mohammed Ben-Yousef-el-Qäisi l'Andalou indique clairement

cette position. « En montant sur la hauteur voisine. d'El-Fouwara, tu apercevras à tes pieds la noble Tlemcen. Lorsque, dans la soirée, le soleil s'incline vers l'Occident, descends lentement vers le Moçalla. Passe en revue du regard les nombreux cavaliers qui sillonnent le vaste hippodrome, car, chaque après-dinée, des bandes de chevaux courent sur cette large esplanade 2 . »

C'est là qu'Abou-Sakl établit son camp lorsqu'il vint mettre

1. Ce sont bordj El-Menâr et bordj Ez-Zûwiya (Cf. Brosselard, *Revue africaine*, juin 1859, p. 339).

2. Cf. *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyan*, p. 000-5al ; nous avons modifié la traduction de Barges d'après le manuscrit de la *Baghyat er-Rouvcùd de la Médersa de Tlemcen*.

le siège devant Tlemcen, en 71 i '. Ces!
également à la Qoub-bat el-Mel'ab qu'Abou-
Inân s'avança à la tête d'un cortège splendide
pour faire reconnaître au peuple sa
suzeraineté 2 .

Le Moçalla était plus rapproché de la ville
nouvelle. Des ruines importantes en sont
parvenues jusqu'à nous. C'est un
quadrilatère de murs assez élevés, percés de
portes. Il y en a deux à l'Est, deux à l'Ouest.
Au Nord, l'enceinte a dû être entamée par un
effondrement du terrain. Il était également
muni de deux portes. Ces portes, très en
ruines, indiquent la trace d'une lionne
décoration de briques et de mosaïque à émail
vert. Au Sud, dans l'axe du monument, est
bâtie une habitation moderne qui interrompt
le mur. Elle marque probablement la place
d'une arcade ou d'une abside quelconque
indiquant la qibla, l'orientation étant la
même que celle de la grande mosquée de

Mansourah. Les moçalla sont, en effet, des oratoires découverts à quelque distance des grandes agglomérations, et où les Musulmans, aux deux fêtes principales de l'année, se réunissent pour prier³. Ces lieux de prière semblent construits de préférence dans les endroits élevés. Tunis avait un vieux moçalla d'où l'on découvrait la plaine de Sidjoun⁴.

Directement au-dessous du Moçalla, à gauche de la route actuelle de Tlemcen à Maghnia, et à 500 mètres en avant de l'enceinte de Mansourah, s'élève une belle porte en briques, haute de 9 mètres et ayant 4 m ,50 d'ouverture. Les deux cintres

1. Cf. Histoire des Berbères, IV, p. 190.

2. Ibiil., p. 213.

3. Itrosselard (Revue africaine, juin 1859, p. 338) considère les ruines du Moçalla comme

celle d'un ancien ouvrage militaire. La tradition et l'examen de l'édifice et de son orientation indiquent nettement la destination que nous lui attribuons ici.

4. Cf. Histoire i/es Berbères, IV. p. 211.

qui l'encadrent sont réunis entre eux par un plafonnage formé de rondins. La courbe, en fer à cheval et légèrement brisée, est formée de deux arcs de cercles seulement, sans déformation inférieure. Ces arcs, bien appareillés, reposent sur deux corbeaux en pierre. Les faces ne semblent pas avoir comporté d'autres ornements que les simples défoncements produits par la disposition des briques, qui entourent chaque cintre d'écoinçons et de plates-bandes. Les parois en étaient d'ailleurs revêtues de plâtre, comme tous les murs d'enceinte, et le décor pouvait s'en compléter d'une double couronne de mer-Ions, ainsi

qu'en porte l'arcade qui précède Sîdi'l-Halwi.

Quel pouvait être le but de ce petit édifice? Certains archéologues y ont vu un arc de triomphe élevé par les sultans meri-nides ; d'autres, l'une des portes du premier mur de circon-vallation dont Abou-Yaqoub enserra la ville abd-el-wâdite ¹. Le nom de Porte de l'Armée (Bâb-el-Khemîs) ², qu'on lui donne, est assez peu explicite. Nous avons peine à croire qu'elle fit partie des travaux d'investissement, car le mur qui en partait, et dont nous pouvons encore suivre la trace vers le Sud. après avoir été presque rejoindre le Moçalla, loin de se rapprocher de Tlemcen, fait un coude vers l'enceinte de Mansourah. Ce mur est simple, sans chemin de ronde ni créneau, et mesure à peine 5 mètres de haut. Ses proportions et son éloignement n'en faisaient pas un engin bien redoutable pour la cité assiégée, ni bien sérieux pour la sécurité de la ville nouvelle. Comme travail

d'attaque ou de défense, il répond mal au soin artistique que semble indiquer la porte qui l'interrompt. D'autre part destination purement somptuaire qu'on a voulu assi-

I. Cf. Brosselard, loc. cit., p. 338: — de I. orral. p. 307.

2 Cf. Dozy. Supplément aux dictionnaires arabes. 1, p. 404. 405.

gner à cette porte nous paraît peu admissible, et nous renonçons à résoudre, quant à présent, ce problème archéologique.

C. — Mosquée de Mansourah

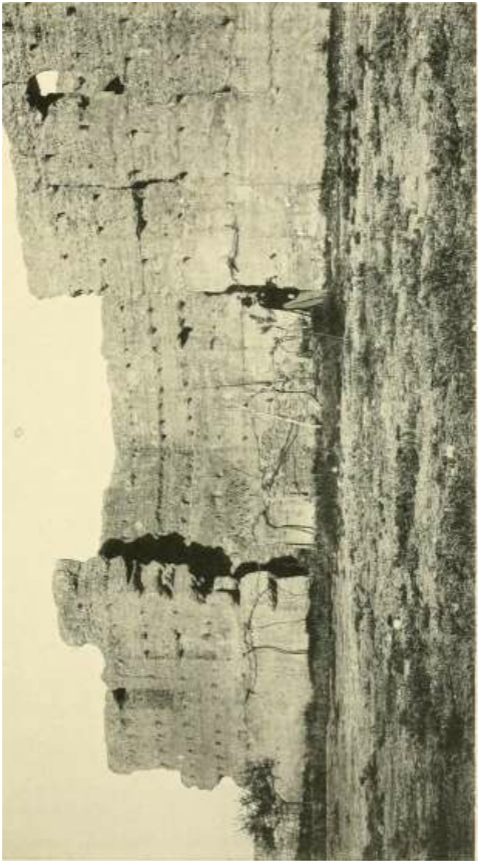
Des fouilles pratiquées à différentes reprises dans l'enceinte de la mosquée amenèrent la découverte de grandes colonnes cylindriques d'onyx, de chapiteaux sculptés d'un très beau style, de larges vasques ii ablutions ; elles permirent en même temps de déterminer

assez exactement quel aurait été le plan primitif.

Une galerie simple longeant le mur de façade et deux galeries à trois nefs flanquaient la cour intérieure, qui formait un carré parfait. Les arcades qui entouraient la cour étaient portées par des pieds droits, celles qui divisaient les nefs latérales, par des colonnes. Treize nefs divisaient la salle de prière ; huit rangées de colonnes parallèles au mur du mihrâb la coupaient transversalement. Une coupole précédait le mihrâb, et deux petites portes, placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, donnaient accès dans une salle des morts ¹. Deux portes plus larges, flanquant le mihrâb, faisaient communiquer le fond de la mosquée avec l'extérieur. Quatre portes semblables s'ouvraient dans chacun des murs latéraux, enfin deux autres se trouvaient sur la façade, à droite et à gauche

du minaret. Ces portes, dont il reste peu de chose, étaient, au dire de l'abbé Barges, toutes construites en pierre de (aille et

1. Dans notre photographie, le grand mur de pisé indique le quadrilatère de la salle des morts, enveloppant en son centre un petit mur de brique qui dessine le mihrâb.



<

O <

■M

Q PC

Q

I — I

D PC

solidement cimentées. Un petit canal fait encore extérieurement le tour de la mosquée, à quelques mètres des murs 1 .

Le plan, comme on le voit, n'est pas sans analogie avec ceux de la première mosquée de Cordotie et delà Grande Mosquée de Tlenicen. La principale originalité de ce plan,

c'est la position médiane du minaret, qui porte à sa base l'entrée principale de la mosquée. Ce minaret est en moellon siliceux de grand appareil. La moitié intérieure s'est écroulée, l'autre subsiste, soutenue par des contreforts h redans construits par l'administration française 2 .

Quatre systèmes de décoration se superposent ici, comme sur la façade d'une cathédrale. Au lias, s'ouvre la porte monumentale. L'encadrement en est formé de quatre défoncements successifs : le premier inscrit l'ensemble de la composition dans un rectangle large de 8 mètres. Il est garni d'une bordure qui porte en caractères andalous l'inscription dédicatoire, et de deux écoinçons chargés d'arabesques, et ornés en leur centre d'une coquille en relief. Le deuxième et le troisième sont deux arcs dentelés. Le quatrième est une restauration moderne : c'est un arc sans dentelures don!

la retombée s'appuie sur deux colonnes d'onyx. Ce portail, qui fait une base splendide à la décoration du minaret, évoque par ses riches arceaux concentriques le souvenir des portails romans et de leurs voussures.

(Notons que les deux arceaux subsistants sont en plein cintre, et que la forme du fer à cheval n'y est pas sensible, ce qui augmente encore l'analogie 3).

1. Cette description est faite d'après le plan relevé par Lefebvre. architecte (Collection des Monuments historiques); Barges décrit aussi les ruines delà mosquée de Mansourah ap. Tlemcen, ancienne capitale, p. 253, 254.

2. Ces travaux furent exécutés, en 1877, sur la proposition de Dnthoit.

3. Il nous semble qu'une très grande analogie existe entre la composition

TLEMCEN

L'étage qui vient au dessus est garni dans toute sa longueur d'un merveilleux balcon établi sur des stalactites malheureusement privées des colonnettes engagées qui les supportaient, et d'une arcade découpée en festons. Ceci est encore une particularité du monument mérinide. Dans les exemples d'ailleurs rares de minarets, que nous aient laissé l'art arabe occidental de cette époque et des époques antérieures, le balcon sur pendentifs n'existe pas : les fenêtres de la Giralda ne portent point de balcon de création musulmane, la Kotoubiyya de Marrakech présente au même étage une fausse arcade festonnée sans balcon. Pour en retrouver les origines, il faut examiner les minarets circulaires ou octogonaux d'Egypte, tels que ceux de la mosquée El-Beibarsiya ou de la mosquée El-Azhar.

Ce balcon était, à Mansourah, remplacé sur les autres faces de la tour par deux défoncements étroits ornés de fenêtres à arcades lobées surmontées d'un panneau réticulé : motif dont on retrouve à la même place l'analogue dans la Giralda.

Plus haut, la décoration se continue par un grand panneau réticulé reposant sur deux arcades ogivales non outrepassées, rappelant ceux de la Giralda (dans le minaret espagnol, il y a deux panneaux semblables l'un au-dessus de l'autre). Une division médiane reposant sur un petit arc de décharge part du bas et s'arrête aux trois quarts de ce panneau ; elle est percée de fenêtres étroites.

de ce portail et celle d'une porte de la qasbah de Marrakech donnée par La Martinière dans la Grande Encyclopédie (article Maroc), mais la reproduction en est malheureusement trop réduite pour que nous puissions rien

affirmer à cet égard. — M. Ed. Doutté a l'obligeance de nous communiquer une photographie de l'entrée principale de la qasbah de Marrakech. Son examen précise pour nous l'analogie de composition et de style qui existe entre ce beau portail, celui de la mosquée de Mansourah et la Puerta del Vino.

feL-MANSOURAH

210

imssp&j

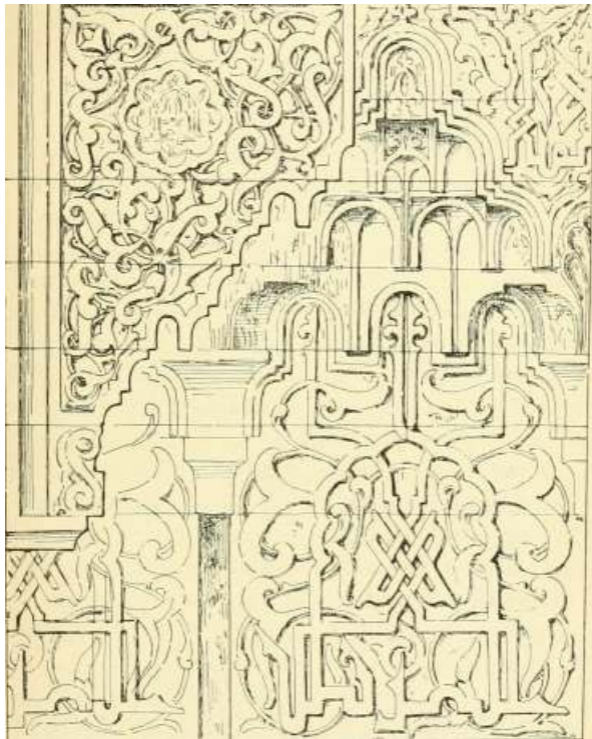


Fig. 38. — Fragment du balcon du Minaret.
Vue de face des stalactites et profil des

consoles des extrémités.

L'étage supérieur est formé, comme au vieux minaret de la mosquée de Cordoue 1 , à la Giralda, à la Kotoubiya et en général ii tous les minarets occidentaux, d'une fausse galerie dont les arcs brisés et les fines colonnettes rappellent les arcatures gothiques qui décorent la façade des cathédrales.

La couronne de la tour est tombée. Il n'est rien resté des créneaux de la plate-forme et de l'édifice terminal que surmontait, suivant la tradition, des boules d'or pesant 700 dinars. Cependant, telle qu'elle nous est parvenue, cette grande ruine. qui mesure encore 40 mètres de liant, nous apparaît comme un des plus magnifiques spécimens de l'art musulman.

L'aspect imposant de ses proportions, la

claire ordonnance de ses masses décoratives, un parti pris robuste et libre dans la facture de ses détails, tout contribue à donner à ce monument une place à part dans la série des œuvres de l'art magh-ribin. La belle pierre rose de grand appareil dont il est bâti excluait d'ailleurs toute mièvrerie d'exécution. Il semble même (pie l'emploi de cette matière ait fait sortir les artistes arabes de leur habituelle timidité, et l'on est presque tenté, en voyant le minaret de Mansourah, de rejeter sur la pauvreté des matériaux qu'ils employèrent le plus souvent, le reproche que nous leur faisons au début de cette étude, de ne point avoir conçu l'aspect monumental et la vraie grandeur d'ensemble.

Nous avons indiqué, en en décrivant l'ordonnance, les analogies qu'il présentait avec ses deux ancêtres du Maroc et d'Andalousie. La proportion générale en est

sensiblement la même, la silhouette en a l'habituelle rectitude des monuments arabes d'Occident, tout l'intérêt étant concentré sur le décor

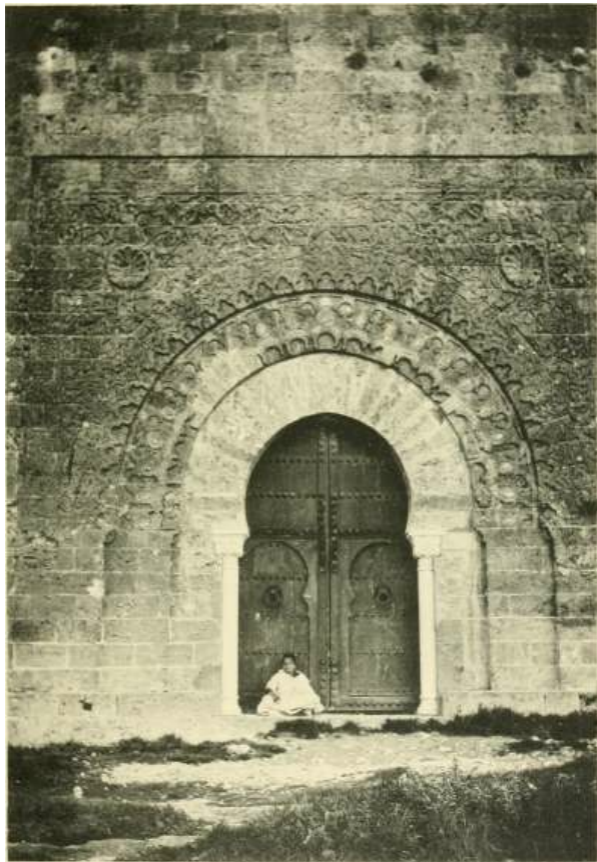
1. Morales. Antigüedades de Espana, Cordoba, p. 54.

PI.}



A I -'nntemoin

MINARET DE MANSOURAH



A. Lontcinoiny, Editeur, Paris

PI)otot\ fie Berthaud

PORTAIL DE LA MOË _jUÉE DE MA RAH

des surfaces; celui-ci nous semble d'une composition plus variée et plus originale. Aux réseaux, aux arcatures, aux fenêtres qui forment l'ornement classique des minarets viennent s'ajouter le portail et le grand balcon qui joue ici le rôle d'auvent abritant une entrée principale. L'arabesque qui enrichit cette base est traitée de façon toute autre que les ornements du haut. Elle est heureusement proportionnée à l'emploi qu'elle remplit et à la distance de vision du spectateur.

Le décor floral, de même que le décor épigraphique qui raccompagne se découpe, méplat, sur un faible défoncement. La

couleur et le grain de la pierre, la facture, l'élément même des arabesques, rappellent très exactement la Puerta del Yino de Grenade, qui est sensiblement contemporaine de notre monument.

Cet aspect a d'ailleurs été bien défiguré par le temps; les quatre faces de la tour étaient, au moment de leur splendeur, incrustées d'émaux dont il ne subsiste que quelques fragments. Réservant les reliefs de la pierre rose pour garnir les grandes surfaces, l'artiste arabe s'en était servi pour enchâsser dans les bordures des plaques de faïence découpées qui rétablissaient le plan primitif. Il réalisait ainsi, sur une grande étendue, un travail analogue à celui de l'orfèvre français du xii^e siècle exécutant un émail champlevé, la pierre jouant sur le minaret le rôle du cuivre dans la plaque d'email. Les quelques morceaux qui en restent dans les réseaux latéraux et dans les cintres du portail portent

un ton vert et un brun de manganèse très profond qui prend, sous certains aspects, de beaux reflets bleuâtres.

Nous étudierons a Sidi'l-Hahvi des chapiteaux semblables à ceux qui décoraient les nefs de la mosquée (Cf. infra, p. 294 .

Les encorbellements du balcon sont divisés en sept groupes retombant sur des coloimettes engagées. Les superpositions de cinq étages de coupolettes y alternent avec des superpositions de quatre. Desblochets, réunis entre eux et aux deux consoles des extrémités, devaient supporter une plateforme de bois.

L'élément floral des sculptures méplates se réduit uniquement à la palme longue et lisse, généralement divisée en deux. Le motif en relief qui marque le centre des écoinçons rappelle beaucoup la j almette romaine ;

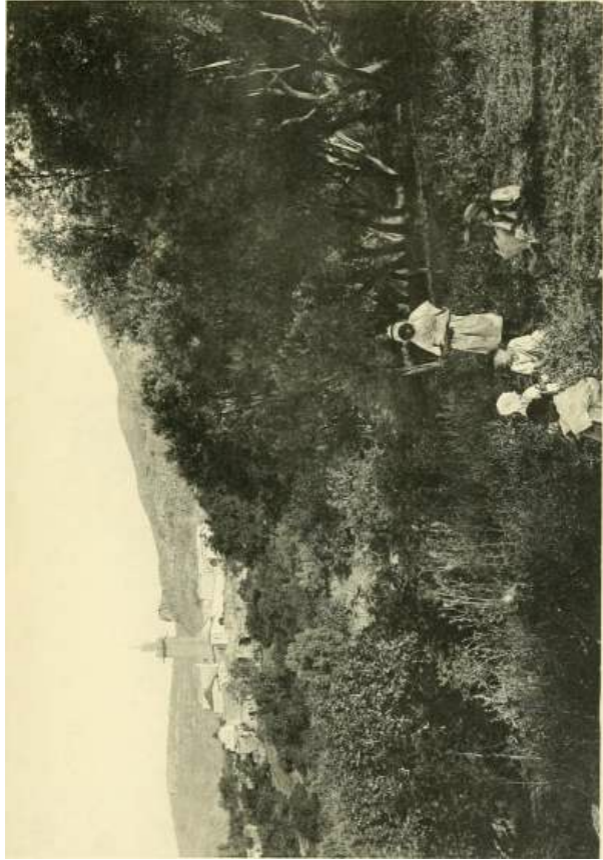
nous croyons cependant y voir, ainsi que dans les coupolettes côtelées qui interviennent dans les stalactites du balcon, une déformation de la coquille telle qu'elle se présente à Cordoue ou à Sidi Bel-Hassen de Tlemcen.

Le décor coufique, dont on trouvera ici un fragment [fig. Ils . présente, avec un entrelacs diagonal analogue à celui de l'el-Hassen, la forme du cintre dentelé que l'on trouve déjà dans la même mosquée et dont nous étudierons à Sidi Bou-Médine de 1res ingénieuses applications 1 .

L'escalier intérieur de pente très douce tournait autour d'un noyau creux reposant sur le portail; partie de cet escalier était encore debout il y a trente ans ; on n'avait donc pas fait usage du plan incliné qui se retrouve dans les grands minarets du Maghrib, la Kotoubiya de Marrakech et la

Giralda de Séville.

1. Barges {Tlemcen, ancienne capitale, p. 253) dit <|ue l'inscription coufique du portail reproduit la profession de foi musulmane; la seule inscription coufique que nous connaissions à la lourde Mansourah est. plusieurs fois répétée, celle que nous donnons ici. Nous la lisons: «El-hamdou lillâh», <• Louange à Dieu ».



SIDI BOU-MËDINE

A. — Le bodrg d'El-Eubbâd

Le petit bourg d'El-Eubbâd, situé sur le versant Nord de la montagne du Mefrouûch, à environ 2 kilomètres Sud-Ouest de Tlemcen, est signalé par tous les textes comme une intéressante annexe architecturale de cette ville. Il contient en effet trois ou quatre monuments fort importants 1 . 11 est généralement appelé par les Européens SidiBou-Médine, du nom de l'illustre personnage (Sidi Bou-Médyen) qui y est enterré et lui vaut sa gloire artistique; même parmi les indigènes, l'appellation de Sidi Bou-Médyen tend aujourd'hui à prévaloir sur celle plus ancienne d'El-Eubbâd.

Dans les dialectes maghribins, « EL-Eubbâd » est le pluriel de « Abed », qui signifie « homme pieux ». Un ribât ou cloître

musulman, situé non loin du village actuel, et mentionné par les textes ii une époque relativement ancienne, aurait porté le nom de «• ribât El-Eubbàd 2 » (le cloître des gens pieux), de là,

1. Dans notre vue d'ensemble, prise du bois d'oliviers que domine El-Kubbàd el-Fouqi, on distingue, resserrés dans un groupe, en avant les ruines du petit palais (D). plus haut, en allant de gauche à droite, la coupole des latrines publiques F . le pavillon de tuile couvrant la qoubba de Sidi Bou-Médyen I! . immédiatement au dessus, le portail et le minaret de la mosquée (C , à droite, la Médersa E avec sa porte sombre et son cadre décoratif.

.'. i> m- le récit de la mort de Sidi Bou-Médyen, la rdbta d'EL-Eubbàd Cf.

par la suite, la dénomination abrégée d'El-

Eubbâd, appliquée à cette partie de la banlieue tlemcenienne. Telle est l'étymologie généralement adoptée ¹ du nom d'El-Eubbâd, et il faut reconnaître qu'elle est assez satisfaisante. Cependant nous ne devons pas passer sous silence qu'au centre du village actuel une petite qoubba carrée est désignée sous le nom de tombeau de Sîdi'l-Eubbâd. Elle est située sur un tertre, ombragée par un beau mûrier, et entourée de tombes fort, anciennes, disparaissant dans le sol. Elle ne renferme aucune inscription, et nulle mention de Sîdi'l-Eubbâd ne se rencontre à notre connaissance dans les textes. Mais les gens de Sidi Bou-Médine racontent volontiers que Sîdi'l-Eubbâd est le premier venu des « hommes de Dieu » dans leur pays si riche en saints à tous les âges, qu'il était avant Sidi Bou-Médyen, le maître (maoulâ) de la localité, et qu'il lui avait donné son nom. Nous enregistrons cette croyance populaire, recueillie de la bouche

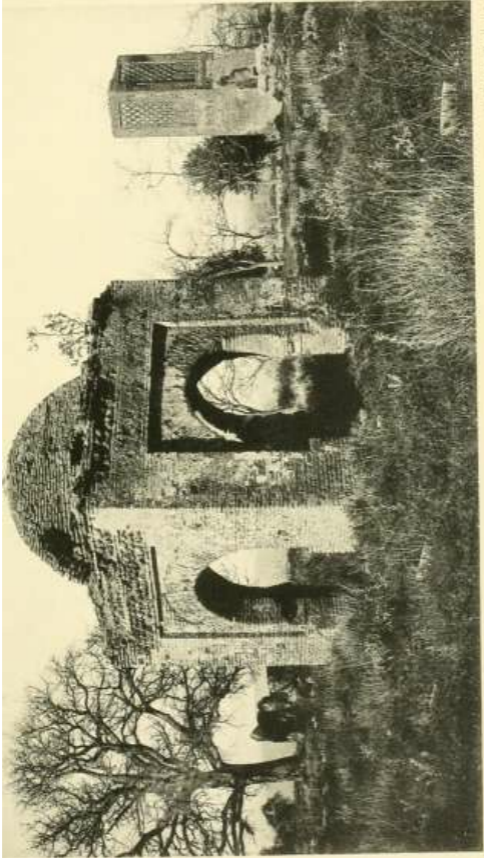
même de vieux Eubbâdois à simple titre de curiosité. En fait, Sîdi'l-Eubbâd semble bien un de ces smicli ignoti, dont le Maghrib est la terre bénie, et qui portent des désignations fort vagues rappelant simplement leurs mérites religieux : « El-Abed », le pieux, >• El-Imâm » l'imâm, etc 2 . Correctement il

Barges, l'<> du célèbre Marabout t'it/i Abou Médien, \>. i>3 :— Brosselard, Revue africaine, décembre 1859, p. 82 ; Bostân, notre manuscrit, p. 232); le fondateur de la secte almohade, fit une retraite dans un oratoire (mesjid) situé en dehors île Tlemcen et qu'on appelle El Eubbâd (El-Marrâkchi,p. 131); c'est vraisemblablement du ribât d'El-Eubbâd qu'il est question ici (Cf. Harpes, Tlemcen. ancienne capitale,). 305-309).

1. Cf. Barges Tlemcen, ancienne capitale, y. 312; — Brosselard ap, Bévues africaine, août 1859, p. 401). 11 faut rapprocher ici le nom

d'El-Eubbàd porté par une localité de la banlieue de Fàs; Léon L'Africain la cite sous la forme Hubbed et eu dit : «et fui bâti par un hermite qui, parle populaire de Fez, était estimé saint » (Description de l'Afrique, II. p. 192V

2. Cf. Basset, introduction de Nedromah cl les Tracas: — Doutté, tes Marabouts, p. 53 et suiv. ; — Goldziher, Moh. Studien, II, p, 353.



A. Pontremoli, Etruria, Paris

Pontremoli, Etruria

; i

w

Q

m

devrait peut-être s'appeler SîdTl-Abbâd, « Monseigneur le Très Pieux ». La transformation de son nom en celui de Sidi'l-Eubbâd serait alors due à un phénomène d'étymologie populaire, et inspirée précisément par le désir de faire de ce pieux inconnu le patron éponyme de la localité.

Les textes du xm c siècle distinguent deux quartiers d'El-Eubbâd, Eubbâd es-Sefli (inférieur) et Eubbâd el-Fouqi (supérieur) 1 . Le premier est aujourd'hui complètement ruiné. L'emplacement, depuis plusieurs siècles déjà, en est occupé par un cimetière

parsemé de qoubbas, de débris de constructions 2 . On y remarque notamment une ruine isolée, qui se dresse sur le bord du chemin de Tlemcen à El-Eubbâd el-Fouqi. C'est un minaret découronné de son édifice terminal et même de l'arcature supérieure, qui devait précéder la plate-forme. Un seul réseau de briques orne chacune de ses faces; il est établi sur deux arcades et compose de lambrequins à losanges extrêmement simples, sans fleurons ni ornements accessoires. Quelques fragments de faïence vert clair indiquent la trace d'un tilet suivant intérieurement le cadre des panneaux. Une petite porte s'ouvrait sur la face Sud et l'amorce d'un mur, montrent que la mosquée dont il faisait partie présentait une disposition et une orientation semblable à celle de la mosquée actuelle de Sidi Bou-Médine. Au xiii^e siècle, cette mosquée était encore debout, et entourée d'habitations particulières. La table de habous de la

mosquée de Sidi Bou-

). Par exemple le hibous de la mosquée de Sidi Bou-Médine [Revue africaine, loc. cit., p. 414, 416 et 402.)

2. Noire photographie montre une des qoubbas de brique et les pierres funéraires qui peuplent maintenant Eubbâd es-Sefli: au second plan, à droite, le minaret qui en a conservé le nom. et les ruines de pisé qui faisaient sans doute partie de la mosquée.

15

Médine (745 de l'hégire) mentionne « deux maisons sises au Nord delà mosquée d'Eubbâd es-Sefli J ». Nous croyons que ce quartier inférieur, aujourd'hui disparu, fut le noyau primitif de la localité d'El-Eubbâd. Il devait former un village peu aggloméré, coupé de jardins, de vergers, assez semblable à ce que nous offrent aujourd'hui les petits

villages arabes d'Ou-zidân et d'Aïn-el-hout, et s'étendant sous cette forme jusqu'aux environs de la source d'Ain Wânzouta, située à moitié route à peu près de Tlemcen au village actuel d'Eubbâd el-Fouqi. Tout auprès d'Ain Wânzouta, à gauche du chemin, les subs-tructions d'une petite mosquée sont encore parfaitement visibles ; le mihrâb y est très reconnaissais. Quatre autres oratoires d'Eubbâd es-Sefli peuvent encore être parfaitement déterminés. Dans l'enceinte ruinée de l'un d'eux, s'élève la qoubba du chikh Senousi (Cf. infra, p. 340); un autre, dont plusieurs arcades sont encore debout, est généralement désigné comme la qoubba de Sidi Bou-IshâqetTayyâr (Cf. infra, p. 282). Un autre était la mosquée d'Eubbâd es-Sefli dont le minaret, encore subsistant, a été signalé plus haut. Les ruines du quatrième, enfin, sont situées non loin du tombeau de Sidi Ali Ben-Meguîm, sur un chemin qui descend à gauche de Sidi Bou-Ishâq et-

Tayyâr. Tous, hormis peut-être la mosquée d'Eubbâd es-Selli, avaient une même orientation Est-Sud-Est. Quant ;i l'emplacement du vieux ribât d'El-Eubbâd, nous n'avons pu le déterminer. Brosselard fait allusion à ses ruines 2 , mais n'indique nullement où il les place. Des pans de murs, et même de tours, apparaissent au Sud-Ouest du village actuel, et tout près de lui, au sommet d'un plateau abrupt ; tout près encore

1. Cf. Hevue Africaine, loc. cit., p. 41 i, I. 15.

2. Hevue africaine, loc. cit., p. 402.

de la Médersa, au cœur d'Eubbâd el-Fouqi, l'arcature assez élégante d'un portail monumental se montre, incorporée aujourd'hui dans une demeure particulière 1 ; faut-il identifier une de ces ruines avec le rili.it qui donna au pays son nom? Nous ne le

prétendons pas, et la tradition est muette sur ce point. D'autre part, les fortifications de Tlemcen, à l'époque où le village d'Eubbâd es-Seili existait encore, s'avançaient vers le Nord-Est à 200 mètres de la limite actuelle, jusqu'au Bit er-rich'. El-Eubbâd es-Sefli se trouvait ainsi un faubourg fort peu éloigné de la ville.

El-Eubbâd el-Fouqi, disposé en étages au flanc de la montagne, à l'Orient d'Eubbâd es-Selli, subsiste seul aujourd'hui. Son emplacement dut être primitivement occupé par un cimetière. « Nous vivons avec les morts dans nos maisons », disent volontiers les Eubbâdois. De fait, les tombes se rencontrent partout dans le village, parsèment les cours intérieures des maisons, affleurent sous les pas au niveau des ruelles étroites. Ce flanc de colline, avant de porter un village, devait servir de nécropole, d'abord aux gens du ribât El-Eubbâd, [mis à la foule

nombreuse des bons musulmans qui, selon la coutume aussi bien sunnite que chiite, venaient chercher pour leur sommeil éternel la bénédiction attachée au voisinage des pieux ascètes. La montagne d'El-Eubbâd, disent les textes, était déjà, bien avant Sidi Bou-Médyen, le lieu de sépulture des walis, des piliers de la foi 3 . Suivant ses biographes, ce

1. C'est elle qu'on voit au premier plan de La vue de la mosquée donnée ap. Gazette des Beaux-Arts, 1891, I, p. 181.

2. Cf. *suprà*, p. 131.

3. Cf. Boston, notre manuscrit, p. 232; Sidi Abd-es-Selâm et-Tounsi, qui repose dans la qoubba de Sidi Bou-Médyen, Sidi Abdallah ben-Ali passent pour avoir déjà été enterré, avant Sidi Bou-Médyen, sur la colline d'El-Eub-

dernier personnage, étant en route pour Tlemcen, aperçu I d'Aïn-Taqbalet la colline d'El-Eubbâd, et s'écria : « Qu'il ferait bon dormir en cette terre bénie du sommeil éternel », et c'est en accomplissement de ce vœu suprême que son corps fut transporté et enterré' à la place qu'il occupe aujourd'hui.

Ce fut précisément l'inhumation de Sidi Bou-Médyen dans cette terre bénie qui détermina, d'après nos conjectures, le peuplement d'El-Eubbâd el-Fouqi. La coupole élevée sur le tombeau du pôle, du Secours suprême, dès le règne de l'Al-niohade Mohammed-en-Nâcer (fin du xn^e siècle), devint très vite le but de visites pieuses d'un bout à l'autre du Maghrib ; et les alentours du tombeau se peuplèrent des habituelles annexes qu'on rencontre auprès des lieux de pèlerinage. Il y eut des zâwiyas pour héberger les étrangers, des demeures de serviteurs du saint, ou de dévots qui

voulaient s'assurer les grâces de son voisinage¹. Peu à peu, les maisons se pressèrent au-dessus des tombes, et couvrirent en rangs serrés les premières pentes de la montagne; toutefois, à l'époque des Méridjides, l'emplacement sur lequel fut bâtie la grande mosquée d'El-Eubbâd était encore, en partie au moins, un jardin : . La construction de cette mosquée et de la Médersa voisine accéléra encore l'accroissement d'El-Eubbâd el-Fouqi. Dotée d'édifices considérables, cette localité devint le véritable centre de population, au détriment d'El-Eubbâd es-Sefli qui, dans le cours des âges, fut abandonné et tomba en ruines. Elle eut plusieurs

bâd (Cf. Revue africaine, décembre 1259, p. 89; — Tlemcen, ancienne capitale, p. 273, 214).

1. Ceci est à rapprocher de l'origine île la

localité égyptienne de Khànqâh, dont le nom a à peu près la même signification que celui d'El-Eubbâd (Cf. van Berchem, Matériaux pour un corpus, p. 377, 378).

2. Cf. Habous de la mosquée de Sidi Bou-Médine, *aji. Revue africaine*, août 1859, p. 416.

mosquées, ruinées aujourd'hui; l'une, notamment, était placée sous le patronage de Sîdi'l-Haouwâri, le grand saint d'Oran; l'autre, d'un saint local, Sidi Brâhîm en-Naâr. L'abondance de l'eau courante y facilita l'établissement de diverses industries ; elle était encore florissante au xvi^e siècle, et nous croyons utile de rapporter ici la pittoresque description qu'en fait Léon l'Africain : « Hubbed est une petite <-it< ; comme un bourg, distante de Tlemcen environ un mille et demi du côté du midi, édifiée en une montagne, bien peuplée et fort civile, et

garnie de plusieurs artisans, mémement de teinturiers de draps. Là se voit un temple et, au dedans, un sépulcre d'un saint bien connu, pour lequel voir il faut descendre plusieurs marches de degrés, et est fort vénéré par les habitants et voisins de cette cité, lesquels y dressent leurs vœux, faisant plusieurs aumônes eu l'honneur d'iceluy, et l'appellent Sidi Bou-Médian. Il y a encore fort beau collège et hôpital pour recevoir les étrangers, qui furent bâtis par aucuns mis de Fez, de la maison de Mérin, comme il se peut voir encore par certaines tables de marbre sur lesquelles leurs noms sont gravés 1 . »

El-Eubbâd déclina avec Tlemcen sous la domination turque. Il eut aussi à souffrir de la conquête française. Aujourd'hui, il forme un petit bourg, fort aggloméré, entouré d'une ceinture de beaux jardins. Beaucoup de ses maisons menacent ruine; d'autres sont tombées complètement et n'ont pas été

relevées. On n'y trouve plus guère, comme industrie, que quelques rares métiers à tisser. Par contre, il voit toujours des pèlerins monter sa ruelle principale, qui conduit droit au tombeau de Sidi

I. Description de l'Afrique, éd. Schefer, III. p. 32; — cf. Marmol. l'Afrique, II. p. 355.

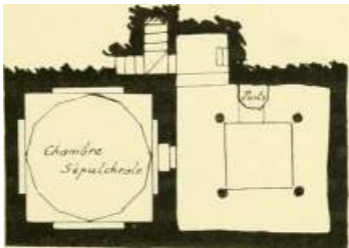
Bou-Médyen. Mais ils y séjournent peu, et redescendent généralement à Tlemcen passer la nuit. Le cimetière de cette localité la domine à un étage supérieur de la montagne, comme Eubbâd el-Fouqi au temps où il était champ des morts, dominait Eubbâd es-Selli habité. Comme centre de population, ce bourg dépérit visiblement, et il ne vit plus guère (pie du souvenir de sa gloire passée; mais celle de ses monuments, restaurés et entretenus par les soins du Comité des monuments historiques, demeure entière. Il est temps de les étudier.

H. — QOOBBA DE Silil BOD-MÉDINE

Ce fut certainement là le noyau primitif autour duquel vinrent se grouper tous les monuments d'Eubbâd supérieur (mosquée, palais, bains publics et médersa). Élevé par Mohammed en-Nâcer, un Almohade, dans les dernières années du xii^e siècle, sur l'emplacement que Sidi Bou-Médyen avait choisi pour son sommeil éternel, ce tombeau se trouve être l'ancêtre de tous les monuments de Tlemcen, la Grande Mosquée exceptée ; il est même antérieur d'une trentaine d'années aux premières constructions de l'Alhambra et devrait présenter un spécimen du plus grand intérêt, caractérisant une période mal connue. Malheureusement, ce qui est vrai des mosquées de Tlemcen, cette unité de conception, cette homogénéité de style, que les générations suivantes respectent, se souciant peu de remanier un sanctuaire

existant et préférant en élever un autre qui attestera leur piété, n'est plus exact pour les tombeaux. On ne déplace pas un lieu de pèlerinage, force est

au nouveau venu de marquer le culte qu'il lui rend en amplifiant, en embellissant l'édifice primitif. Que pouvons-nous, dans celui-ci, attribuer à son véritable fondateur? Que subsiste-t-il qui date de la fin du x^e siècle? Peut-être le plan général de la qoubba et de la cour qui la précède. L'escalier, la petite nécropole avoisinante, sont vraisemblablement de création plus récente'. Le tombeau d'un ami de Dieu devient le centre d'un cimetière de prédilection pour les générations suivantes. Son voisinage, comme « l'égoût des toits » des églises chrétiennes est une bénédiction pour les morts. Pour ce qui est



Kio. 39. — Plan de la qoubba de Sidi Dou-Médine.

de l'ornementation, qui, sans modifier le plan initial, a complètement changé l'aspect de l'édifice, elle appartient à des âges très différents. Yarmorâsen ben-Zeyân y travailla ; Abou'l-Hasen AlileMérinide, en fondant la mosquée, y apporta de très impor-

1. Comp. pour les qoubbas vénérées du Caire. Van Berchem, Matériaux pour un Corpus, p. 63 et 397.

2. Cependant déjà l'Almohade es-S.iid aurait

été enterré auprès du « Secours suprême » par ordre de son vainqueur Yarmorâsen (Histoire des Berbères, 111. p. 250) ; le Zeiyânide Abou'l-Abbûs Ahmed (f 866 de l'hégire) y aurait aussi son tombeau (Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyân, p. 349).

•2.32 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

tants remaniements, enfin la domination turque y marqua beaucoup plus récemment son empreinte. Un incendie l'ayant assez gravement endommagé, il subit, à la fin du xviii^e siècle, d'importantes restaurations, ("est même à ce point de vue un des seuls monuments de Tleracen où l'on puisse reconnaître la trace de cette époque de décadence, qui couvrit Alger de ses productions.

La qoubba proprement dite est, suivant le plan consacré en Orient comme en Occident, une chambre carrée surmontée d'une coupole 1 . Des défoncements à arcade en fer à cheval-occupent les quatre murs intérieurs ; ils sont percés chacun dans la partie supérieure par une petite fenêtre terminée eu accolade, et garnie de treillis géométriques en plâtre. Des fenêtres plus petites s'ouvrent au dessus. Le mur occidental est percé d'une porte également en arc brisé outrepassé. La coupole qui couvre cette chambre est établie sur douze pans décorés de vingt-quatre petites arcades plein cintre, d'où partent une combinaison de divisions géométriques aboutissant à une étoile de vingt-quatre pointes. A l'extérieur, cette coupole s'indique par un toit à quatre croupes couvert en tuiles vernissées vertes.

La décoration qui garnit le cadre de la porte du coté de la cour est l'œuvre d'un artiste

turc, comme l'atteste l'inscription poétique suivante : « Louange à Dieu! Celui qui a ordonné L'embellissement de ce caveau béni, consacré à la sépulture du Châkh Sidi Bou-Médyen (Pussions-nous avec la grâce de Dieu nous le rendre favorable!) est le serviteur de Dieu le

] on trouvera des descriptions de la qoubba do Sidi Bou-Médine »/ >. Barges, Tlemcen, ancienne capitule, p. 269 et sniv. ; — Brosselard, Revue africaine, décembre 1859, p. 83 et suiv. ; — de Lorréal, Tlemcen, 327. 328; — Aiy Renan, Gazette des Beaux-Arts, 1893, 1. p. 178. 179.

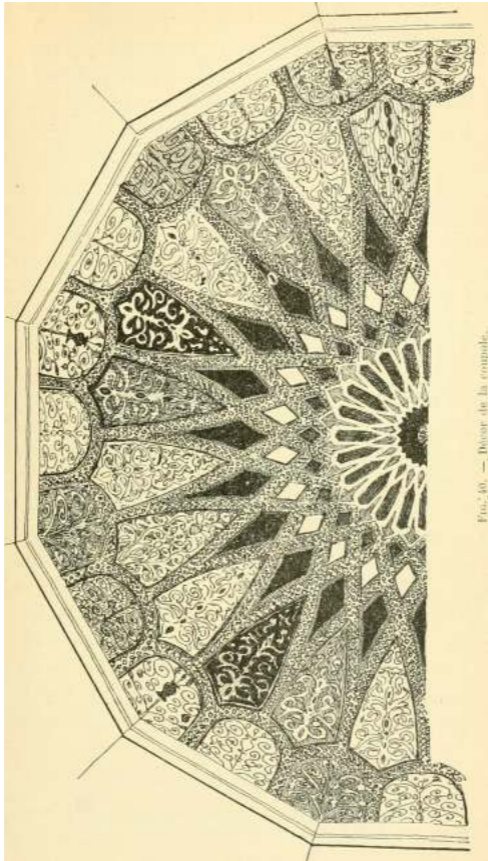


FIG. 46. — Décor de la coupole.

•234 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

seigneur Mohammed Bey. Que Dieu fortifie son pouvoir, lui accorde son aide protectrice et lui donne le paradis pour demeure éternelle ! Année mil deux cent huit. — Arrête ton regard sur ces perles rares et précieuses que tu vois Briller autour d'un cou charmant. Celui qui en a formé Le collier est un jeune amoureux; son nom : El Hâchmi-ben-Çarmachiq ' ». Cette date correspond à Tannée 1793 de l'ère chrétienne. C'est probablement à Çarmachîq que l'on doit attribuer la décoration intérieure ; elle est de facture empâtée et maladroite, fortement inspirée des décors arabes, combinaison de losanges festonnés analogues à ceux que nous rencontrerons tout à l'heure à la Médersa, mais décorés en partie, suivant le goût turc, d'éléments floraux

disposés sur une tige droite. La coupole est garnie de polygones points en différents tons [fig. 10), les plus grands décorés de motifs floraux ; les tons employés sont le blanc, le rouge, le jaune, l'orangé, le bleu et le vert. Des vitraux, les uns assez puissants, bleus, verts clairs, rouges, qui semblent colorés dans la masse, d'autres d'un ton plus douteux, orangés et vieux rouges, garnissaient les fenêtres. Un lambris-sage en faïence revêtit tout le bas ; il est composé de carreaux de 0 m ,13, les uns à décor en deux tons, bleu sur blanc rosé, les autres à décor polychrome où se rencontrent les bleus, le violet de manganèse, le vert de cuivre et le jaune, caractéristiques des fabrications italiennes-'. Un pavement de date récente garnit toute la chambre sépulcrale, qui contient, derrière une cloison de bois, entourés de tentures, d'étendards, d'œufs d'autruches, de lustres, de cierges, de tableaux votifs

1. Cf. Brosselard, Hei'ite africaine, décembre 1 S."iy, p. X7 et suivantes; — sur Çarmachiq, cf. supra, p. 39.

2. Ils datent sûrement de l'époque turque, et c'est bien à tort qu'AryRenan veut les faire remonter à l'époque de Yarmoràsen,

de toute nature, les deux catafalques de Sidi Bou-Médyen l'An-dalou et de Sidi Abd-es-Selàm le Tanisien.

Un petit cloître carré, sorte d'atrium tétrastyle, précède le tombeau. Les colonnes d'onyx en sont surmontées d'arcades en fer à chevaJ plein cintre. Ces colonnes et leurs chapiteaux (fig. il et 44) proviennent, ainsi que l'indique l'inscription relevée sur le turban de deux d'entre eux., du palais de la Victoire 1 iju'Abou'l-Hasen avait fait élever à Mansourah, Qsson< décorés, suivant trois modèles différents, et de dimensions

variables. Dans tous on retrouve une portion supérieure carrée garnie de reliefs faibles, et enveloppée à sa base de palmes divisées, qu'une ligature médiane réunit deux par deux, et une portion cylindrique où courent les grands méandres infléchis au sommet. Deux d'entre eux portent des bandeaux couverts d'inscriptions. Les courbes de ces bandeaux sont aplaties et ne se continuent pas sur les différentes faces pour former un rende unique;



Fig. 41.

Chapiteau d'onyx.

1. « La construction de cette demeure fortunée, palais de la Victoire, a été ordonnée par le serviteur de Dieu, Ali. Emir des musulmans, fils de notre maître l'Emir des musulmans Abuu-Said fils de Yaqoub. fils d'Abd-El-Haqq, eu 745 •> (Cf. Revue africaine, juin 1859, p. 337 .

•236 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCCEN

trois d'entre eux portent des enroulements de palmes rappelant la volute. Le chapiteau de l'angle Sud-Est est une réduction des grands chapiteaux de la mosquée de Mansourah (fig. 71).

Le pavement est compose d'éléments disparates, la plupart de date assez récente,

quelques-uns de modèles archaïques curieux. Vers l'angle Nord-Est, on rencontre, très endommagés par le frottement, de petits carreaux de 6 à 10 centimètres, à faible relief, estampés et couverts d'un email translucide vert ou d'une ocre verdâtre (fig. 1-2 et i-3).¹¹ Il nous semble difficile d'en préciser exactement l'origine, mais le style du décor qui les garnit porte la marque incontestable de l'inspiration turque. On en retrouve de semblables dans quelques parties du çahn de la mosquée 1, et le musée de Tiemcen en possède un grand nombre de spécimens.

Nous signalerons aussi, près du pilier Nord-Ouest un unique fragment de grand carreau émaillé d'une fabrication très défectueuse ; le décor géométrique, à bandes blanches limitant des polygones diversement colorés, est formé d'émaux tout semblables aux couvertes de la mosaïque. Des filets,

simplement laissés sans couverture, ont pour but d'empêcher le mélange des émaux. Malgré l'imperfection ou plutôt à cause de l'imperfection même de l'exécution qui provient surtout de l'inégale fusibilité des émaux employés, ce fragment nous semble fort intéressant. 11 n'est pas le seul où se puisse noter cette tendance ; à remplacer la mosaïque des belles époques par le carreau polychrome, d'un emploi plus facile. On trouvera au Musée de Cluny des fragments d'origine espagnole d'une tech-

I. Ary Renan les signale ap. Gazette des Beaux-Arts, 1893, p. 179; il parle mis-i .. A'engobes \ émail ombrant dessinant de capricieux méandres obtenus en deux tons par de patientes réserves». Nous n'avons rien vu de semblable.

sini BOU-MEDINE

237

A ■

mm

ijèJm^m:^J

~4f

#

^^J

V 4''' 1 ^> rS 4 (:

MJii ^\ft4. (i)^^

Y'f.k >t

su

^&jA

•&V^ v^îî^ ^#r-^ ?

L*

«■ — 0



Fig. i- et 53. — Carreaux estampés de pavement.

nique plus perfectionnée : l'un où le céramiste a employé un procédé identique, un autre où un émail noir fixe forme cloison entre les différents émaux. On en pourra également étudier un au musée de Tlemcen où les couleurs sont enfermées dans une très légère dépression préalablement creusée ou estampée dans le carreau, la cloison de terre formant un trait clair alentour. C'est là, comme on le voit, un procédé analogue à

celui des azulejos d'Andalousie. Enfin l'on trouvera sur les marches de l'escalier de la qoubba un décor polygonal peint

sur émail stannifère cerné de traits au bleu de cobalt. Tel est probablement le dernier stade de cette « contrefaçon » du décor géométrique en mosaïque de faïence 1 .

Près du puits sacré 2 , dont la margelle d'onyx s'est profondément intaillée au lent travail de la chaîne, une arcade s'ouvre qui donne accès à différents niveaux dans deux petits cimetières, l'un à ciel ouvert, l'autre sorte de chambre pavée, et à un escalier de huit marches qui monte à la cour extérieure de la mosquée. Le plafond de bois qui le couvre, ainsi que



lue. 41. — Chapiteau d'onyx.

1. Cf., sur cette contrefaçon, Introduction, p. "iS.

2. L'eau passe pour avoir des vertus miraculeuses. Cf., pour les sources miraculeuses dans l'islam, Goldziher, Moh. Studien, p. 345 et suiv.

l'auvent donnant sur la cour, que l'auvent extérieur qui protège la porte sur la rue du

village et la porte d'entrée du sépulcre, sont revêtus de peintures d'un bon effet datant vraisemblablement de l'occupation turque. On y trouve des combinaisons géométriques décorant les panneaux ou les caissons centraux, des bordures et des arcades ornées de motifs floraux (fig. 15) qui, retrouvés sur des pierres tombales appartenant



Fig. 4j. — Spécimens des décors peints.

aux dernières années du xviii^e siècle',
permettent d'assigner

une date certaine à cette partie du monument. A la même époque encore semblent appartenir les deux colonnettes de bois peint, à cliapiteaux corinthiens qui, aux deux côtés de la porte extérieure du tombeau, supportent l'auvent.

1. Notamment sur celle du Caïd Slimàn ben-Mohammed El-Rourdi (Cf. Bros-selard, *Revue africaine*, décembre 1859. p. 110).

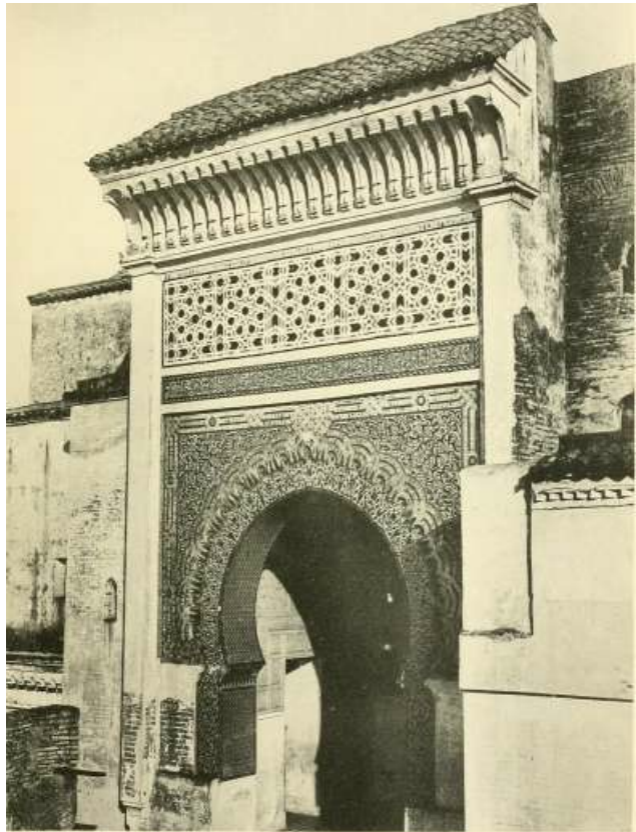
('. - - Mosquée de Sioi bou-Médine

Le porche. — Une grande arcade en fer à cheval, déformée au sommet par une brisure non exprimée, forme le cadre somptueux du porche monumental de la mosquée 1. Onze arches permettent l'accès du niveau de ce porche et font de cette arcade une base majestueuse. L'écartement des pieds droits est de 3 mètres et la distance du sol de la cour au linteau du cintre dépasse 7 mètres. Un

triple lésion île briques divise le cadre en deux parties : rime, formée par une large bordure circulaire pourtournantle cintre et prolongée au-dessous de sa naissance, pendant plus d'un mètre; l'autre formée par deux écoinçons. La garniture de ce cadre est faite d'arabesques en mosaïque de faïence à quatre tons, blanc, brun, vert et jaune de fer, et bordée par un filet vert. L'élément qui les compose est la palme-double formant un entrelacs, régulièrement répété, suivant un axe médian pour le tronçon vertical qui orne bipartie des pieds droits (fig. iii . suivahi des axes rayonnant au centre d'appareillage pour la bordure du cintre. Une bande courant au-dessus de cel encadrement rectangulaire porte sur fond blanc, en beaux caractères andalous, l'inscription suivante : » Louange au Dieu unique : l'érection de cette mosquée bénie a été ordonnée par notre maître le sultan serviteur de Dieu, Ali, fils de notre seigneur le sultan Abou-Said Otsinân, fils de

notre maître le sultan Abou-YousefYaqoub,
filsd'Abd-el-Haqq, — que

1. Notre nu* 1 esl prise iles terrasses qui
rejoignent la maison de l'oukil au tombeau
(lu Saint



A. Fontemoîng, Editeur, Par

Phototypie Berthaud

PORTAIL DE LA MOSQUÉE DE SÏDI-BOU- MÉDYEN

Jeu/ne

SÏDI BOU-MEDINE 2U

Dieu le fortifie et lui accorde son secours —
en l'année 739 » (1389 de 1ère chrétienne 1).

Un décor géométrique de briques incrustées
de plaques d'émail brun et de filets verts
constitue, avec ses cinq rosaces rayonnantes
autour d'étoiles à huit pointes, une frise
robuste à ce portail. Un auvent de tuiles la
couronne, porté par une série de consolettes
gémées. La douelle de l'arcade porte un
revêtement régulier blanc jaune et brun. Sur
le cavet d'encorbellement se lit l'inscription

suivante : « Fondé par notre maître Abou'l-Hasen serviteur de Dieu, Ali ». La bande qui la porte est formée de six plaques de terre cuite primitivement vernissée au

!*□

S/a

Fig. i" — Décor en mosaïque de faïence.
(Garniture des pieds-droits.)

brun de manganèse, que l'on a enlevé au burin dans les fonds, de manière à détacher l'ornement sur la terre rosée [fig. 47). Ce procédé s'observe dans certains monuments d'Orient et du Maroc 2 .

1. Brosselard, les Inscriptions arabes de Tlemcen [Revue africaine, août 1859, p. 403); à l'époque où Barges visita Tlemcen, L'inscription commémorative disparaissait encore sous un badigeon de chaux datant de

l'époque turque (Cf. Tlemcen, ancienne capitale, p. 291 .

2. A Tauris. dans un monument, l'émail bleu turquoise a ainsi été enlevé

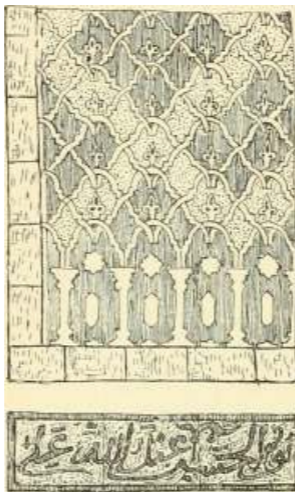
Les degrés de l'escalier, en briques posées de champ 1 , occupent aux deux tiers la l'aie profonde du porche. Une petite porte s'ouvre dans chacun des murs latéraux; celle de droite donne accès dans une chambre pouvant servir de dortoir à des pèlerins, celle de gauche sur un escalier qui monte à la salle d'école coranique. Au fond s'ouvre la porte de la mosquée proprement dite.

La décoration de plâtre ne commence qu'à 1 m ,70 du sol; c'est une des créations les [des heureuses que nous aient laissées les gypso-plastes maghribins. Elle se ce nncosc ;i droite et il gauche de deux étages de pclils panneaux (fit/. 48, 57) inscrits dans de fines

arcades; elle se continue

Fi... 47. Décor céramique de la douelle
(Porche), en haut par une grande

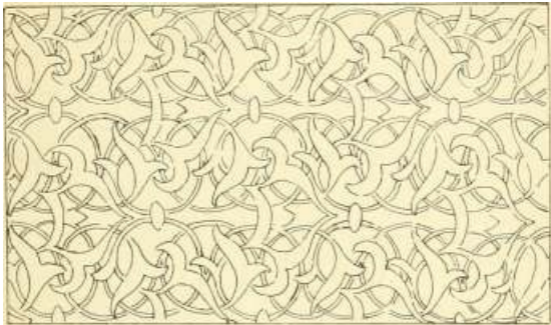
coupole ;i stalactites. Une d mille bordure la
limite en lias et firme l'encadrement des
deux petites portes ; l'une île ces bordures,
dont on trouvera



(J. Dieulafoy. la Perse, ap. Tour du Monde, 1883, I, p. 30). Au Louvre, on peut voir un revêtement provenant du palais de Tanger, dont la bordure est également en brun et se détache sur le fond de terre.

L. On peut voir un escalier semblable à la Puerta del Sol de Tolède, qui présente de très ingénieux emplois de la brique.

SIDI BUC-MEDINE





n I

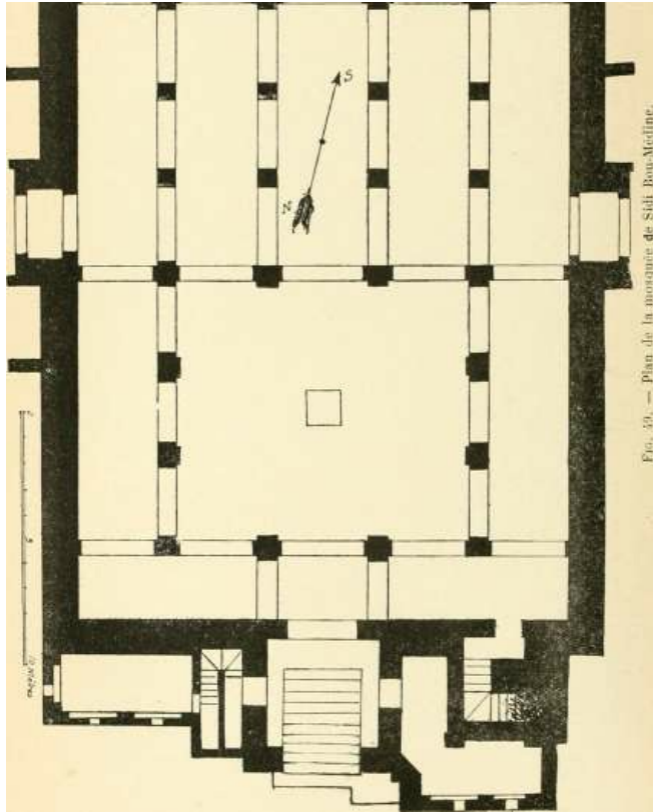


Fig. 39. — Plan de la mosquée de Sidi Bou-Medine.



A. l-ontemoing, Editeur, Paris

(Vu du ÇAHN)

un fragment reproduit ici (fig. 55), jiorite une inscription coufique d'un très beau style.

De massifs vantaux de cèdre revêtus de plaques de bronze repercé séparent ce porche de la mosquée 1 . Le tambour dans lequel ils s'ouvrent porte comme frise une répétition en grands caractères andalous de l'inscription dédicatoire du portail 2 {fig. m A).

La mosquée: Plan, dimensions. — Deux nouveaux degrés permettent d'accéder au sol de la mosquée proprement dite. La cour, qui mesure $11^m,20$ de longueur sur $1^m,35$ de large, est entourée de portiques à une seule nef. Les deux galeries flanquant le tambour sont relevées de $1^m,75$ au-dessus du niveau

de la cour et portent de petites balustrades de bois ; on les dit réservées aux femmes.

Cinq nefs divisent la salle de prière, large de 19 mètres et profonde de 15, par des arcatures perpendiculaires au mur du fond, l'es nefs ont une largeur de 3 m ,10; la nef principale a 3 m ,50. Les arcs sont portés, comme ceux des portiques de la cour, par des pieds droits 3 ; une coupole précède le niibràb. Une

1. Notre photographie présente au premier plan le pavage du çahn en briques, à gauche un des battants de la porte de bronze (fig. 58), plus loin le pavage de tuiles vernissées du porche, formant la dernière marche de l'escalier, le beau décor de plâtre sculpté garnissant les murs et, encadrant la petite porte latérale (fig. 48, 55,, le départ des stalactites de la voûte, la garniture en mosaïque de faïence du cadre intérieur et de

la douelle de l'arcade principale (fig. il), enfin l'arrière-plan montre, de l'autre coté de la cour, l'auvent abritant l'entrée du tombeau, à droite, l'angle de la qoubba.

2. Avec quelques variantes : « Ceci a été édifié par l'ordre de notre maître, l'émir des musulmans, le serviteur de Dieu. Ali, fils de notre maître, émir des musulmans qui a livré le bon combat dans le sentier de Dieu Abou-Said Ots-màn, fils de notre maître le prince des musulmans, qui a livré le bon combat...» ; elle couvre trois des faces du tambour; sur la quatrième, le plâtre est tombé.

3. Les deux piliers de droite et de gauche de la nef centrale, en avant du mihràb, portent enchâssées les tables des habous de la mosquée, l'une datant

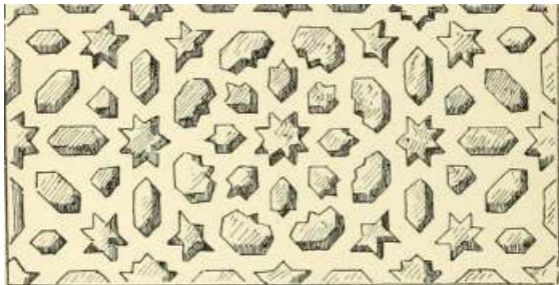
porte placée à droite donne accès dans la salle des morts. Quatre fenêtres éclairent la

nef transversale du fond, en plus des ouvertures qui couronnent le mihrâb et font pour ainsi dire partie de son cadre, deux s'ouvrent dans les murs latéraux, deux autres dans le mur du fond de charpie côté du mihrâb. Deux grandes portes latérales font communiquer la salle de prière avec l'extérieur.

Les nefs sont, ainsi que la plupart des dépendances de l'édifice, couvertes de plafonds portant des revêtis de plâtre, formant des caissons d'une grande variété de formes. Les combles et les toits de tuiles qui les couvrent ont été relevés,

NatuajudUl"

NiH*i# ^titaiMiÈ,. \muia# 1 ' Al tpà» N %
111 rt#' Zh



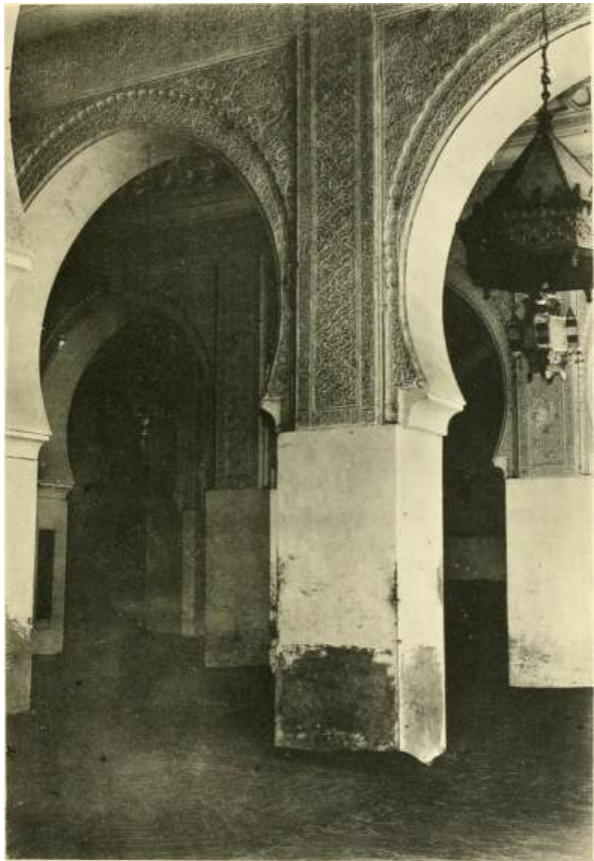
Km.. ."o. — Fragment d<- plafond :i
caissons.

par l'Administration française, de 0 m ,75,
pour isoler les plafonds, qui étaient
gravement endommagés par l'humidité.
L'auvent de tuiles sur maçonnerie qui fait le
tour du çahn marque la place du toit primitif.
Le sommet de ces plafonds est élevé de

de l'époque ilu fondateur, le Mérinide
Abou'l-Hasen, l'autre «lu temps du Zeiyânide
Abou-Abdallah Et-Tsàbiti (commencement
du xvi^o siècle) (Cf. Rros-selard, Rente

africaine, août 1849, p. 110-419;— Barges, Tlemcen, ancienne capitale, p. 301 et suiv.).

Pi. '



A. Foniemoing, Editeur, Paris!

Phototype BertliouJ

ADES DE LA SALLE DE (Mosque de Sidi
Bou-Médyen)

SIIH BOC-MEDINE -247

près de 7 mètres au-dessus du sol. Les arceaux, dont les pieds droits ont 2 m, 65 d'écartement, comptent 2 m, lû du sommet à la naissance du cintre. L'encorbellement en forme de cavet a 0 m, 20 de hauteur.

La salle île prière se trouve établie sur une tranchée pratiquée dans la pente rocheuse de la colline; un passage de 4 mètres environ demeure libre dans cote tranchée, à l'Est, au Sud et à l'Ouest de la salle de prière, et permet de circuler autour de l'édifice. Des côtés de l'Est et de l'Ouest, îles arceaux jetés

sur ce passage jouaient le rôle de contreforts extérieurs, et peut-être aussi permettaient l'établissement de treilles ; le passage était ainsi transformé en un petit cloître à toit de verdure, analogue à celui qu'on trouve à l'Orient delà Grande Mosquée. A l'Ouest, ;i l'entrée île ce cloître, une voûte d'arête reliant deux arceaux couvrait la sortie de la porte latérale de la salle de prière ; une petite chambre, dépendance de la musquée, faisait face a la porte et était adossée à la masse rocheuse qui sert de base à la Médersa. Une galerie couverte faisait suite ii cette cliainlire sur toute la longueur du passage, et bordait le cloître de l'Ouest, en face de la mosquée. Les portes en arcades largement ouvertes la faisaient directement communiquer avec le cloître. Avec le temps, et par l'effet de la négligence turque, les terres, les rochers éboulés avaient partiellement obstrué ce passage ménagé autour de la salle de prière. Les arcades des contreforts tombaient en

ruine. L'administration des Monuments historiques apporta, vers 1876, de sérieux remaniements à ce cloître extérieur de la mosquée de Bou-Médine. Il abattit les contreforts du côté oriental, boucha du côté occidental les portes qui ouvraient la galerie couverte, déblaya le chemin, et par des travaux de soutènement

empêcha de nouveaux éboulements de la paroi rocheuse qui domine la tranchée. Le passage fut rétabli dans un état assez analogue, à ces quelques modifications près, à ce qu'il avait dû être primitivement. Les arcades extérieures de l'Ouest existent donc seules aujourd'hui, ainsi que la voûte d'arête qui couvre, de ce côté, la sortie de la porte latérale. L'écartement des arcades y est de 3",50'.

Composition du décor. ■ — Les arcs des nefs et du cloître, dont la brisure n'est qu'une

déformation supérieure, sont enveloppés par un cercle plus grand, dentelé et soutenu par deux colonnettes engagées [fig. 54]. Les trumeaux portent



IHHHBHREh

Fig. 51. — Frise de plâtre.

des motifs à répétition. Quant aux écoinçons, les garnitures de rinceau, parées en leur centre de disques à inscriptions cursives, y alternent avec un décor régulier toujours bâti sur le thème du réseau formé par superposition de palmes.

Le mihrâb est composé suivant le plan déjà décrit ; on y trouve le cintre à claveaux, les écoinçons, qui y portent un

i. Un dessin du cloître extérieur de Sidi Bou-

Médine (partie orientale disparue?) ligure
up. l'iesse et Canal, Tlemcen, p. 17.

motif centra] en relief semblable à celui de Sidi Bel-Hassen, les inscriptions couflques du cadre et de la cimaise et les trois fenêtres à claires-voies géométriques. La niche porte la coupole à stalactites sur les arceaux habituels. La coupole qui précède le mihrâb est ajourée et garnie de vitraux colorés, jaunes, bleus, verts et rouges. Elle se relie au plan carré non par l'encorbellement ordinaire, mais par un plan horizontal jeté sur l'angle et décoré d'un défoncement profond. La fragilité de cette coupole a dû d'ailleurs nécessiter des réparations fré-

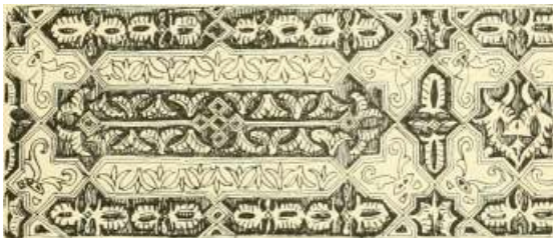


Fig. 52. — l'-rise île plâtre.

quentes ; le style des reperçages semble de très basse époque et apparenté au style turc des revêtements de la qoubba.

Ajoutons enfin que les murs de la mosquée sont entièrement garnis à partir de 1 m ,60, d'un décor régulier très simple et analogue à un des motifs de Sidi Bel-Hassen, et que des frises géométriques de deux types différents courent au haut de tous les panneaux (fu/. 51 et 52).

Chapiteaux. — Les deux seules colonnes

d'onix de la mosquée, qui portent l'arc du mihrâb, sont munies de chapiteaux d'une grande élégance de forme et d'exécution très habile. Ils

•250 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEX

offrent cette différence avec les chapiteaux de la même époque que les reliefs en sont plus forts, les profils plus souples et plus hardis, la silhouette générale plus nettement accusée. Ils

comportent d'ailleurs les éléments essentiels des types primitifs;

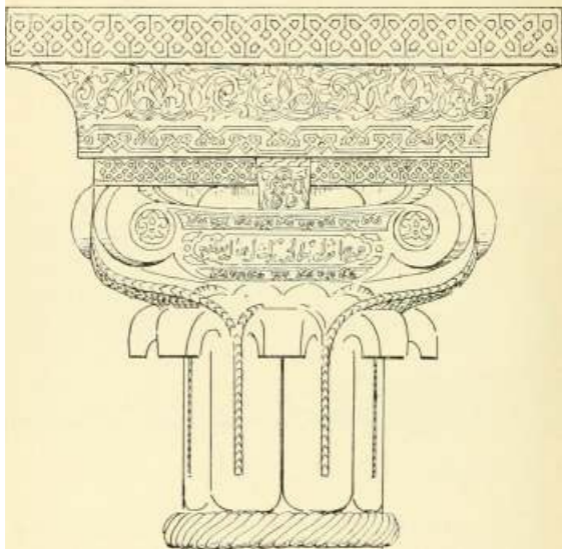
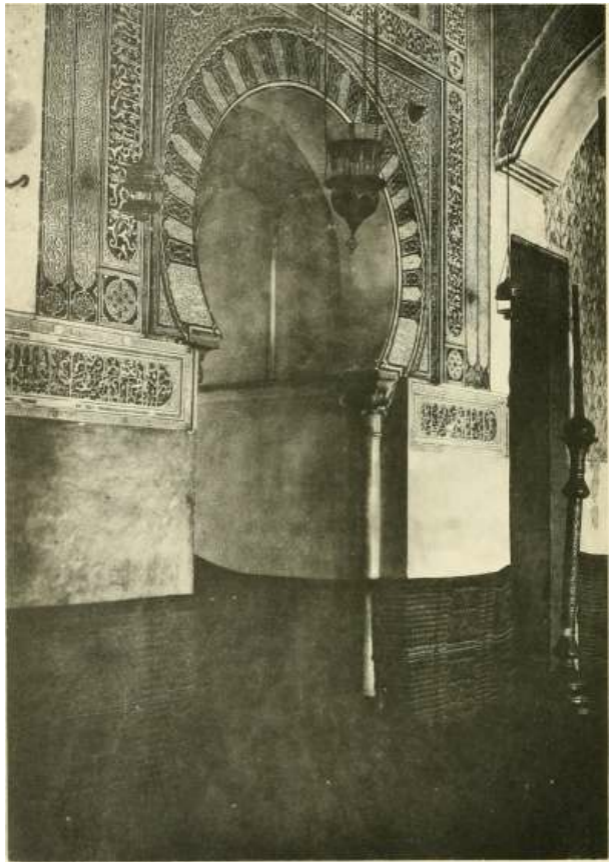


Fig. 53. — Chapiteau du inihr.il).

on y retrouve l'astragale spiralée, le méandre à crochet, les palmes et les volutes d'angle, le turban et le tasseau qua-drangulaire supérieur. Le tailloir, très large, se relie directe-



A. Fontcmoing, Editeur, Paris

Phototypie Berthaud

MIHRÂB DE LA MOSQUÉE DE SIDI BOU-MÉDYEN

mont au reste du chapiteau ; comme lui, il est recouvert de fins décors en relief rehaussés de couleur. La courbe des crochets, l'importance et la disposition des volutes, dont l'axe est perpendiculaire aux diagonales du tailloir, rattachent bien plutôt ces chapiteaux mérinides aux vieux types du XII^e siècle qu'à ceux des édifices de Mansourah. Ils se distinguent encore plus nettement des chapiteaux de l'Alhambra par le galbe général, la proportion de leurs différentes parties et la compréhension du modelé. C'est donc là une des créations les plus originales et les plus heureuses de l'art arabe occidental. Le style des ornements

superficiels les rattache, d'ailleurs, d'une manière étroite au décor du reste de la mosquée et l'inscription du turban leur assigne une date indiscutable. » Ce monument, dit le chapiteau de droite, est l'œuvre qu'a commandé de faire notre maître l'émir des musulmans Abou'l-Hasen, fils de notre maître l'émir des musulmans Abou-Yaqoub. » Et le chapiteau de gauche ajoute : « Ce qu'il a ambitionné, c'est de se rendre agréable au Dieu tout-puissant, et il espère en sa récompense magnifique. Que Dieu, à cause de cette œuvre, daigne lui réserver ses grâces les plus efficaces et lui donner la place la plus haute '. »

Il convient de mentionner également ici les petits chapiteaux de plâtre des colonnettes engagées qui font partie du décor des cintres (fig. 54). Ils présentent une simplification curieuse et assez fréquemment employée du chapiteau moresque. Ils se composent d'un

méandre inférieur très long et de deux palmes doubles enveloppant une feuille simple. Leur comparaison avec un chapiteau beaucoup plus grand (B) du Tocador de la Reine à

1. Cf. Brosselard, Revue africaine, 1889, p. 40.'j.

l'Alhambra, fera connaître les dispositions qu'ils schématisent. On pourra aussi en rapprocher un ornement de plâtre (A) qui, dans les monuments mérinides, remplit des panneaux entiers et

dont on chercherait en

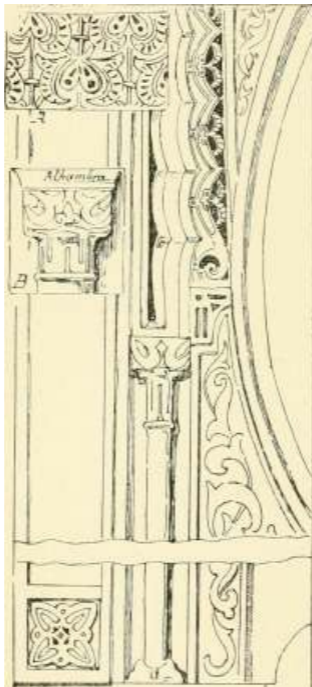


Fig. 54. — Décor des cintres.

vain l'analogie dans tous les autres décors ■

floraux.

Les stalactites. — La mosquée de Sîdi Bou-Médine présente, avec la voûte de son porche, l'exemple le plus important i|iii suit à Tlemcen de la coupole en ruche d'abeilles. Préparée par l'encorbellement de quelques coupolettes qui s'isolent de la masse supérieure par une frise méplate, elle présente les dispositions ordinaires de ces genres de décor. Elle fait intervenir le rectangle décoré ; mais on n'y trouve pas la stalactite proprement dite, rattachée par si m sommet seulement

à la construction générale. Elle a eu fort à souffrir des passages à la chaux qui ont empâté la ciselure de ses arêtes et ont fait

disparaître en partie le décor gravé, peut-être peint, qui l'enrichissait. Cependant elle met encore dans l'ombre chaude de la baie la

voûte somptueuse de ses facettes où se jouent 1rs reflets du pavé.

Décor épigraphique. — L'élément épigraphique tient une place très importante dans le décor de plâtre. Non seulement l'écriture cursive forme de longues et minces bordures à l'en-tour de presque tous les panneaux 1 , mais encore elle s'étale en de plus grandes proportions .///// . 56, A) et avec un caractère plus décoratif sur le tambour d'entrée, où elle reproduit l'inscription dédicatoire. Un rinceau très élégant court au-dessous des lettres du type andalous, dont la tournure rappelle avec beaucoup de bonheur la liberté du qalam.

Le coufique fleuri y est représenté par plusieurs exemples intéressants, au décor du mihrâb, et sur les murs latéraux du portail où il se mêle intimement au décor floral, formant de larges bandes de 0 m ,27 de haut.

Ce dernier spécimen est un des plus beaux décors épigraphiques que nous aient laissés les artistes mérinides. Nous en donnons un fragment ici [fig, 55). Il se compose de deux lignes superposées : la ligne d'en haut, en petits caractères, répète deux fois la formule : « Louange à Dieu » ; la ligne du bas, en caractères plus grands et plus sobres, complète par la mention « pour ses bienfaits », une seule fois

1. Elle reproduit une formule Tort simple et extrêmement fréquente sur les monuments d'Andalousie : El-moulkoud-daïmou lillii/i El-izzou'l-gâïmou lilliili : « L'empire durable est à Dieu, la gloire stable est à Dieu » (Amador de los Rios, *Inscripciones de Sevilla*, p. 135, 2 in. 243, etc. ; — Almagro Cardenas, *Inscripciones de Granada*, 10. 149, 113, etc. ; le mur oriental de la mosquée de l.i Pêcherie, à Alger, est aussi orné d'une inscription analogue : « L'empire

durable est à Dieu; l'opulence stable est à Dieu», non comprise par l'auteur du Corpus des inscriptions arabes de l'Algérie. 1. 54). A Tlemcen, elle figure sur tous les monuments mérinides.

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMi'EN



exprimée ; et ces deux lignes sont disposées de telle sorte que la ligne d'en haut sert à celle du bas de couronnement régulier. Cette variété de coufique apparaît déjà à Sidi Bel-Hassen en de courts fragments. L'Alhambra en présente quelques exemples importants (cour de l'Alberca, irise de la cour des Lions, etc.): enfin, nous devons signaler l'analogie de ce motif décoratif de Bou-Médine avec un de ceux du patio de las Don-cellas à l'Alcazar de Séville, qui reproduit dans la même disposition une eulogie à peu près identique ¹. Les artistes méridionaux firent de ces groupements scripturaux de très ingénieuses applications en des décors étendus. Ce genre de coufique, que nous appellerions volontiers coufique architectural, se distingue du coufique à entrelacs de Sidi Bel-Hassen et d'Oulâdel-Imâm par l'introduction de formes rappelant l'arcade dentelée et les toits à versants. On remarquera aussi

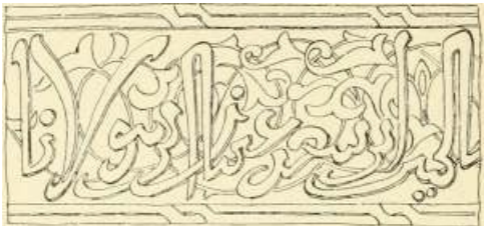
le fleuron médian surmontant les Lams on les Alifs et qui résulte de la soudure de palmes affrontées telles qu'elles se présentent à Sidi Bel-Hassen (fiff. 30).

Décor géométrique. — Le revêtement de plâtre ne réserve pas une grande place à la géométrie : les claires-voies et les frises, auxquelles viennent s'ajouter les plafonds et leurs caissons, tels sont les seuls emplois qu'on en observe. Nous verrons tout à l'heure que le décor de bronze et la céramique y trouvent au contraire d'abondantes formules décoratives.

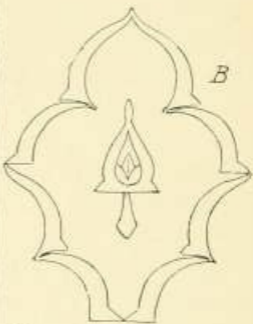
Décor floral. — La mosquée de Sidi Bou-Médine marque un nouvel appauvrissement de la flore ornementale arabe. Il n'y a plus ici de palmes décorées, comme dans les édifices de la fin du xii e siècle. On peut dire que la feuille lisse, divisée en

1. Cf. Amador de los Rios, Incripciones arabes de Seoilla. n" 11, p. 130, avec une planche reproduisant le cartouche de l'inscription.

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN



A



B

C

D



Fio. 56. — Décors déplâtre.

A. Frise du tambour d'entrée. — B. Motif garnissant les murs. — C. Décor

de trumeau. — D. Petite bordure (cadre du mihràb).

deux lobes inégaux ou sans découpage et marquée parfois d'un sillon angulaire qui en désigne l'origine, est devenue l'unique élément îles entrelacs curvilignes. Elle est le plus souvent assujettie à une tige très longue et très souple, et tend, en s'amaigrissant, à s'assimiler au trait de l'écriture ornementale. L'exemple ci-joint (fig. 57) mettra en lumière ces rapprochements curieux et les

échanges qu'ils occasionnent. Parfois une ligature réunit deux feuilles, parfois un troisième lobe inférieur, se détachant de la base de la feuille, donne lieu à une soudure médiane. Les figures t8 et 56 donnent un

exemple de cette soudure et de la réunion qui l'a engendrée. A côté de la feuille lisse, il faut mentionner la feuille courte à nervures, toujours détachée de son pied, et servant invariablement de remplissage [fig. 51, 52). Cependant, si le nombre des éléments

floraux est extrêmement restreint, si les formes initiales qui décorent les surfaces se réduisent à deux ou trois, il convient d'admirer d'autant plus les ressources de l'imagination décorative, qui a su varier les combinaisons au point d'écarter

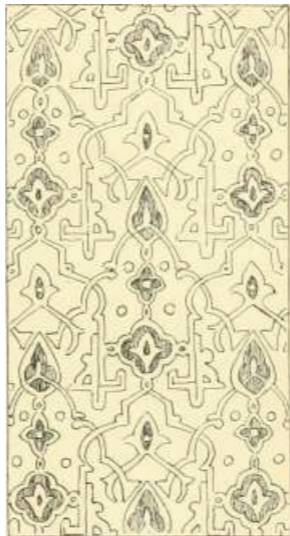


Fig. 57. — Décor en plâtre (Porche)

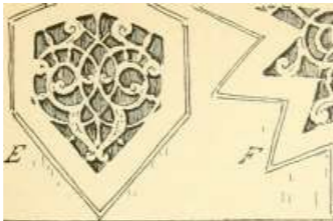
LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEM

toute monotonie de cette répétition incessante. Tel semble être en effet le but des gypsoplastres maghribins, et nous

signalerons à ce propos un ingénieux procédé employé par eux pour introduire la variété dans les multiples reproductions du même motif. On peut l'observer aux rosaces (fig. 55), qui, dans le porche, marquent l'angle des tronçons coufiques déjà décrits. Ce procédé, analogue à celui qu'employèrent les miniaturistes dans le coloriage des manuscrits, consiste à varier un même dessin plusieurs fois répété, par le reperçage, dans un exemplaire, de certaines parties que l'on a réservées dans un autre, ce qui déplace les noirs et change complètement l'effet de l'ornement. Les portes de bronze (fig. 58). ■

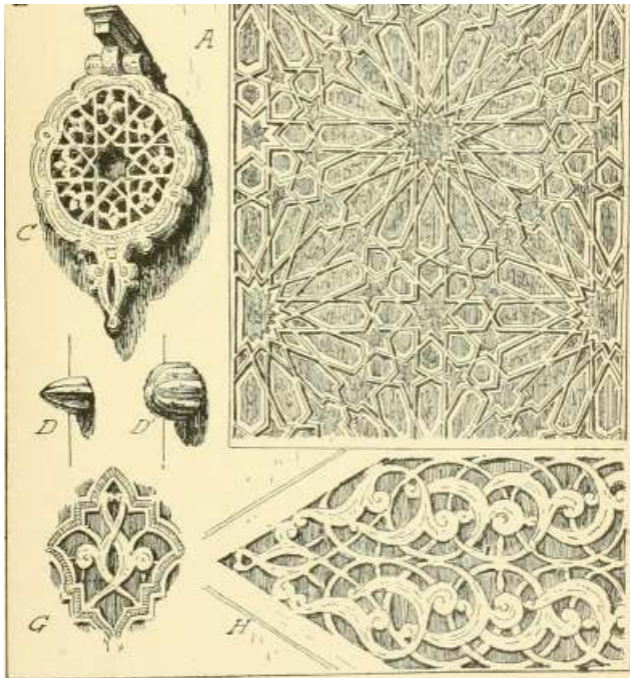
—Suivant l'abbé Barges, les portes de bronze avaient été, jusqu'à 2 mètres du sol, dépouillées de leurs revêtements par des soldats français. Une habile restauration leur a rendu leur splendide aspect primitif. Des tringles, se croisant suivant de grandes rosaces à quatorze pointes, se détachent sur des plaques reperçées d'entrelacs floraux. De

petits fragments soudés servent au treillis formé par ces entrelacs, de transparents colorés. La jolie légende qui veut que ces portes, promises au sultan mérinide comme rançon d'un captif chrétien, et confiées au flot, soient venues par cette voie d'Espagne jusqu'au rivage maghribin, bien qu'elle ne porte naturellement pas le caractère d'une grande authenticité, semble attribuer à ce travail une origine étrangère. Il est curieux, en effet, de constater qu'à part le grand lustre et la couronne de la Grande Mosquée, à part quelques pentures, quelques marteaux de porte de faible dimension, quelques clous assez adroitement ciselés, on ne retrouve à Tleincen aucun spécimen de cet art qui exige une longue pratique et une grande habileté technique. Si, d'autre part, on



B*@KSa







Fin. 58. — Portes de bronze.

A, Schéma de la combinaison géométrique ;
B, Décor des tringles; C, Heurtoir;

D et D', types de clous ; E F G 11. spécimens
de remplissages.

examine un travail espagnol analogue, la Puerta del Pardon de la cathédrale de Cordoue par exemple, on trouve ses vantaux revêtus d'une combinaison simple de parallélogrammes à six cotes, décorés de motifs estampés dans le bronze. Ces motifs sont de styles fort hétérogènes ; on y rencontre des entrelacs arabes, un écusson chrétien, des imitations de sentences coufiques, enfin l'inscription espagnole : «

Sereedificarojiafio 1539. » Cette indication épigraphique, venant à l'appui de ce (pie dit Maqqari des vieilles portes de la mosquée de Cordoue 1 , établit peut-être l'existence antérieure d'une oeuvre se rapprochant des portes actuelles comme composition, sinon semblable comme exécution, dont les portes de Sîdi Bou-Médine nous donnent une idée assez exacte, et dans laquelle l'estampage pouvait bien être remplacé par le reperçage et la ciselure. Le rapprochement des heurtoirs qui les décorent avec ceux de la mosquée magh-ribine {fig. 58 C) indique une inspiration très proche parente, et probablement une origine commune. On sait, d'ailleurs, par les poignées d'épées, les casques et les boucliers moresques, le degré de perfection auquel les artistes d'Espagne étaient parvenus dans l'art de ciseler et de graver les métaux. Il se peut que les panneaux qui nous occupent ne soient qu'une belle oeuvre de plus sortie de leurs

mains et que la légende n'ait pas complètement menti.

Quoi qu'il en soit, la disposition géométrique chère aux artistes de Tlemcen, le style des remplissages, qui présentent une grande analogie avec le décor de plâtre avoisinant, et la parfaite convenance des proportions avec le reste de l'édifice

1. « Elles sont toutes recouvertes <le cuivre jaune merveilleusement travaillé»
[Analectes de Vhistoire d'Espagne, I, 361, m fine ; —Cf. Murales, Anligiiedades de Espana, au chapitre Côrdoba, p. 5 S cl suiv.

semblent indiquer que, si le travail ne fut pas exécuté sur place, il le fut du moins d'après un carton soigneusement établi par le décorateur maghribin '. Le minaret. — S'élevant au dessus de l'ensemble des

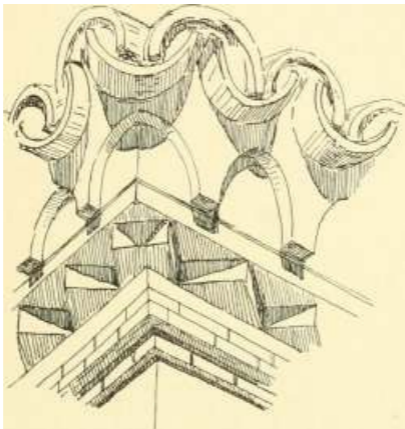


Fig. S9. — Angle de corniche au pavillon de la coupole.

pavillons qui couvrent les nefs, le porche et les coupoles [fig. 59), le minaret, par l'élégance de ses proportions, la variété introduite dans les classiques dispositions de ses garnitures, enfin la richesse du revêtement céramique qui en décore le

sommet, nous apparaît comme, un des plus jolis spécimens subsistants de ce genre d'édifice.

La composition en est très simple. Toute la base étant engagée

1. Le revêtement de portes en bronze se rencontre, au reste, dans d'autres édifices mérinides (Cf. Léon l'Africain, éd. Schefer, 11. p. 75, in principio).

dans les dépendances de la mosquée (chambre des pèlerins , la décoration ne commence qu'au tiers de sa hauteur totale avec une arcade festonnée. Elle se continue par un réseau

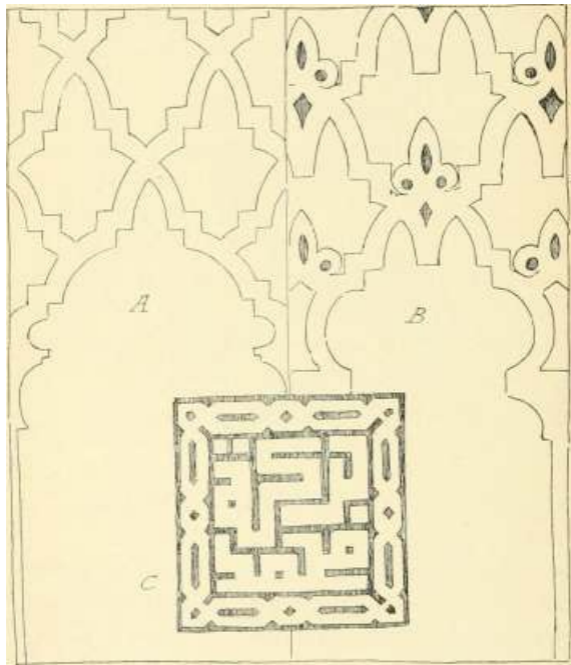


Fig. 60. — A et B. Spécimens de réseaux garnissant les pans du minaret. C. Inscription en coufique quailrangulaire.

d'arcs entrecroisés. Ces deux formes consacrées de tous les minarets d'Espagne et du Maghrib affectent, sur les différentes faces, de curieuses modifications [fig. 60 A B). L'arc inférieur

qui enveloppe les fenêtres donnant jour à l'escalier présente, au Nord, une intéressante disposition d'arcades lobées rayonnantes, dont on retrouve l'analogue à la Kotoubiyya de Marrakech. Le réseau, que des fragments de céramique incrustés dans la maçonnerie parsemaient de fleurons brillants, cloisonnait un champ revêtu d'enduit où couraient des ornements peints en brun rouge. Quelques morceaux, visibles à la base, permettent de supposer quelle pouvait être l'élégance sobre d'un panneau ainsi décoré.

Il convient de signaler, sur le mur de la mosquée enveloppant la base de la tour, un ornement carré (fig. 60 C) composé de

morceaux de terre émaillée verte incrustés dans la brique. C'est le seul exemple tlemcenien et probablement un des rares exemples occidentaux de ce genre de décoration épigraphique si fréquent en Orient appelé coitfique quadran-gulaire 1 . Nous le lisons: Bibarakati Mohammed «Par la bénédiction de Mohammed ».

Une frise en mosaïque de faïence composée, pour chaque côté, de quatre rosaces (fig. 61) ou plutôt de trois rosaces entières accostées de deux demi-rosaces se continuant sur les autres faces, remplace au sommet la fausse galerie habituelle des minarets espagnols et maghribins. L'entrelacs des filets blancs limitant les surfaces où le noir domine, niais où se rencontre aussi le vert et le jaune de fer, forme une étoile à vingt-quatre pointes, entourée de lignes brisées qui l'inscrivent dans un carré.

Il nous semble difficile de déterminer le point de départ d'une telle substitution. Peut-être la connaissance plus complète des

1. Cf. Bulletin de l'Institut égyptien, 1881, p. 100; 1890, p. 61 ; — Van Berchem, Matériaux pour un «Corpus», p. 139, et pi. XXX. n° 2.

monuments du Maroc nous révéler a-t-elle la conception voisine qui donna l'idée de ce décor, ou même les premiers essais qu'on en fit 1 . L'histoire des emplois de la céramique comme

J. 06

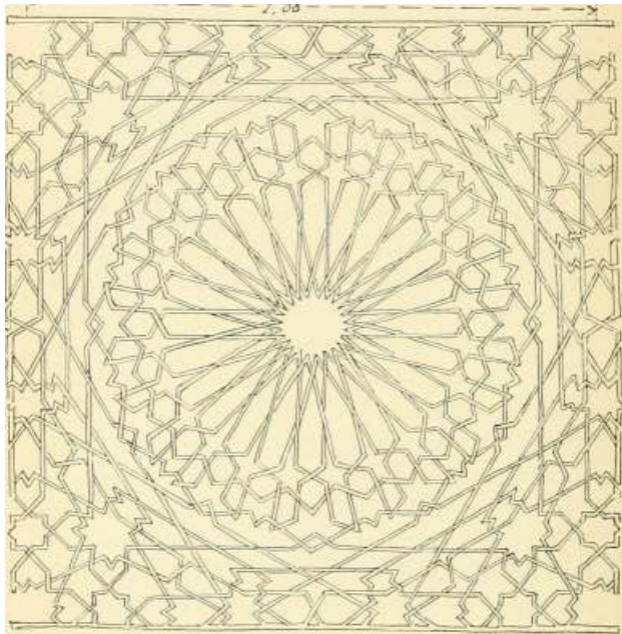


Fig. 61. — Grande rosace en mosaïque de faïence.

revêtement extérieur présente encore bien des lacunes. Le grand portail de Sîdi Bou-

Médine montre bien que les artistes

i. Sur la reproduction d'une porte de Chella (époque mérinide), qui figure dans la Grande Encyclopédie à l'article Maroc, nous croyons discerner un

cadre fait de grandes rosaces semblables à celles de Sidi Bou-Médine.

mérinides étaient en possession d'une technique très perfectionnée quand ils arrivèrent à Tlemcen. Cette virtuosité les entraîna sans doute à remplacer, sur le minaret, un élément consacré, classique, par un élément nouveau, moins solide et moins logique que le premier. L'événement a prouvé, en effet, qu'un revêtement ainsi exposé aux intempéries et non maintenu sur les côtés par des cloisons ou des rebords saillants devait se désagréger peu à peu et se détacher du mur qui le portait. Peut-être le

minaret qui nous occupe fut-il l'occasion d'une tentative. Mansourah ne comporte point de décor semblable; nous le retrouverons au minaret de Sîdi'l-Haftvi, mais déjà sensiblement modifié comme composition.

Une rangée de nierions couronne le corps principal de la tour; ils portaient eux-mêmes un décor de mosaïque bien attaqué par le temps. Enfin, l'édifice terminal présente, dans l'encadrement de son petit arc dentelé, un joli revêtement céramique d'entrelacs floraux en deux tons : brun sur blanc.

Trois boules de cuivre, dont la plus grosse est dorée et mesure 1 m ,50 de circonférence, surmontent ce campanile. La taille imposante de ces boules et l'aspect brillant de l'une d'elles ont donné lieu à diverses légendes, sur leur origine, leur valeur et leur miraculeuse intangibilité, qui leur attirent le

respect des âmes simples, tout en les protégeant contre l'audace improbable des malfaiteurs.

D. — Petit palais d'El-Eubiâd

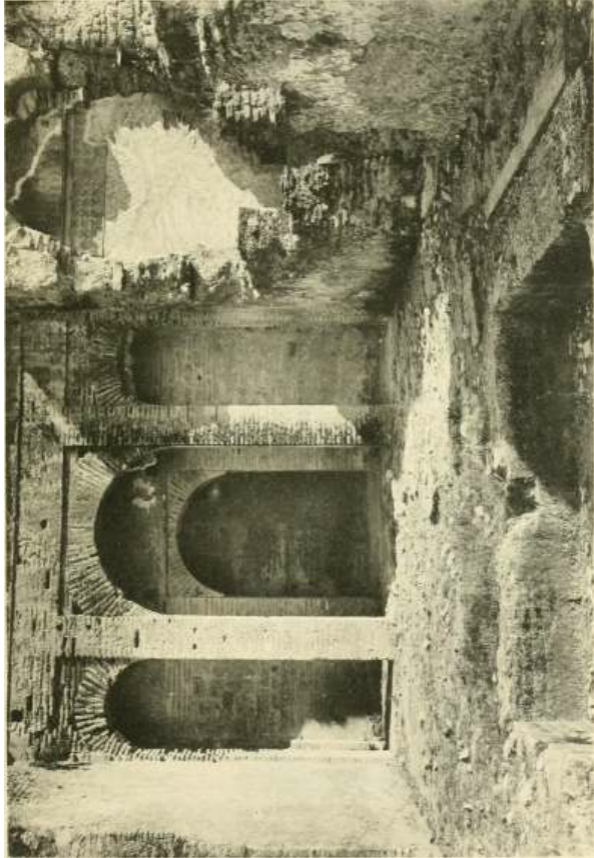
Placées en contre-bas de la qoubba, formant pour ainsi dire le degré inférieur de cette superposition d'édifices qui gravissent la pente du Mefrouch, se trouvent les ruines d'un petit monument civil que l'on désigne, dans le pays, sous le nom de « Dâr es-Soltân », maison du Sultan. Cette construction date vraisemblablement de la même époque que la mosquée et la Médersa ; c'est sans doute là un des embellissements que les princes mérinides apportèrent à leur pèlerinage préféré ; mais il nous semble assez difficile de préciser quelle put en être la destination primitive '.

Il se compose d'un corps de logis occidental

formé d'un pa/io A muni d'un bassin rectangulaire et bordé, au Nord et au Sud, par deux portiques couverts donnant accès chacun dans trois chambres : deux petites à droite et à gauche, une grande très allongée au fond. Deux autres chambres s'ouvrent à l'Est et à l'Ouest du pa/io, divisées, ainsi que la grande chambre Sud, par des arcatures qui ménagent, aux deux bouts de la pièce, des sortes d'alcôves ou de retraits, fréquents dans les habitations arabes. La partie méridionale est munie de latrines et de lavabos ; des conduits, pratiqués dans l'épaisseur des murs et sous le pavement des salles, y amènent l'eau 2 .

1. Il n'est fait dans les textes aucune mention de cet édifice: il était inconnu, enfoui sous une couche de terre et de décombres, jusqu'à ce que des fouilles faites, en 1885, 1886, par le Service des Monuments historiques en révélassent l'existence.

2. Notre photographie montre le grand patio occidental A; au premier plan, le bassin rectangulaire, à droite une des salles latérales avec son départ de

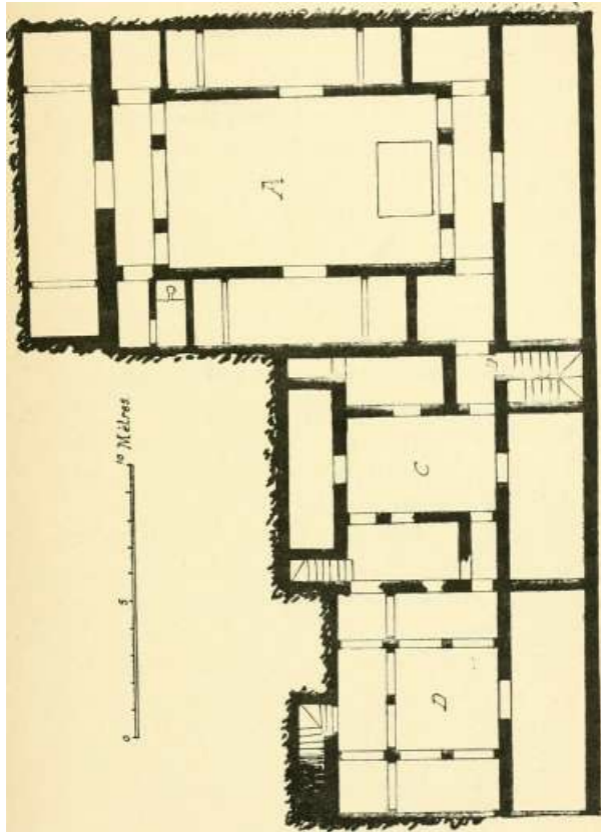


A. Festschnitt, Ebnas, I. 1911

Phönizische Grabkammer

SIM BOU-MKDIN'E

Î67



Un couloir communiquant avec le patio donne accès, à gauche, sur un escalier B qui descend à deux petites chambres voûtées ayant toutes deux 1 m ,70 sur 2 m ,10, et à une troisième dont l'accès est impossible. Ces petites salles étaient vraisemblablement affectées à l'installation de bains de vapeur; on y voit encore des conduits pour les fumigations. Le couloir fait aussi communiquer le patio A avec un second corps de logis très endommagé et ayant nécessité $\langle U' \wedge$ travaux de soutènement. Il se compose d'une cour centrale C entourée de quatre ou cinq salles. Un escalier flanquant la salle placée au Sud permettait de monter à une chambre supérieure.

Un troisième corps de logis fait suite à ce corps central; nous y trouvons un nouveau patio B plus petit que le premier, flanqué de trois côtés par des portiques couverts, du côté de la plaine, par une grande chambre.

Le départ d'une voûte flanquant cette dernière salle indique que là ne s'arrêtait pas le palais, mais qu'un nouveau corps de logis le prolongeait vers l'Orient.

Tel qu'il nous est parvenu, ce monument présente plus d'une dizaine de chambres, dont quelques-unes ont près de 12 mètres de long et dont pas une ne dépasse 3 mètres en largeur. Presque partout subsistent les traces d'une ornementation somptueuse. On rencontre des pavements de mosaïque de faïence à décor géométrique dans plusieurs endroits du grand patio. Les salles, dont la construction fait intervenir à la fois le pisé et les assises de briques, sont couvertes par des voûtes en berceau. Elles semblent avoir été entièrement revêtues

berceau et des restes de sa décoration de plâtre; au fond, précédant l'entrée de la grande chambre adossée à la colline, la

galerie couverte avec ses arcs en plein cintre et ses piles carrées.

SÎDI BOU-MÉDINE t69

d'arabesques de plâtre d'un style très fourni et très élégant. L'échelle en est beaucoup plus réduite que celle des décors de la mosquée et de la Médersa, et bien appropriée à l'intérieur d'un petit édifice privé. Un entrelacs foisonnant et axe suivant la bissectrice de l'angle supérieur garnit les écoinçons des arceaux. Les motifs épigraphiques ou géométriques ordinaires forment les frises; les grandes surfaces des murs et des plafonds portent les habituels losanges à palmes superposées. L'inscription cursive qui court en bordure reproduit l'eulogie constamment répétée dans les monuments mérinides : « L'empire durable est à Dieu, la gloire stable est à Dieu 1 . » Les arcades sont bordées par des motifs réguliers

gaufrant les douelles de plis horizontaux. Ce genre de décor, qui ne se rencontre presque jamais à Tlemcen, est fréquent dans les palais espagnols ; l'Alhambra en présente de très analogues. La forme dos arcs en plein cintre, non outrepassé, accentue cette ressemblance.

L'emploi de cette courbure, le décor très riche des arcades, l'existence de pavements mosaïques, l'affectation évidemment civile de ce petit palais lui font une place à part dans la série des monuments tlemceniens. Faut-il y voir la résidence spéciale d'un sultan mérinide, sorte de maison des champs où il venait se reposer des tracas du Gouvernement, en même temps qu'il y pouvait plus à loisir vaquer au soin de sa dévotion ? Ne faut-il pas y voir plutôt un petit palais destiné aux princes étrangers, sorte de zàwiya pour les pèlerins de distinction ? L'état de délabrement de l'édifice d'une part,

le silence des textes de l'autre, ne permet ici que des conjectures.

i. Cf. *suprà*, p. ~i3. rml.

E. — MÉDERSA DE SÎDI BOO-MÉDINE

La Madrasa, école de droit, d'exégèse coranique et de théologie semble bien, en Orient, une création propre de la dynastie ayyoubide. L'évolution politique de cette institution et révolution archéologique, connexe, du genre d'édifice qu'elle a fait apparaître, ont été clairement esquissées par Van Berchem ¹. C'est sensiblement à la même époque que se montre, dans l'Afrique du Nord, la Médersa, qui porte le même nom (déformé par l'accentuation particulière des dialectes maghribins) et répond au même but. La fin de la période almohade, le début des dynasties mérinides et abd-el-wâdites voient se multiplier les fondations de ces

sortes de collèges '-. Ce n'est pas à dire qu'il faille décidément considérer la Médersa maghribine comme une imitation de la Madrasa égyptienne.

Le collège maghribin de droit et de théologie peut avoir son prototype dans l'école annexée ;i la zdwiya. Une histoire un peu exacte de L'évolution de ce dernier mot reste a faire. La zdwiya, dans le Maghrib, apparaît comme une institution sui generis, tenant à la fois, comme on l'a dit, de l'université et du monastère¹ , mais qu'il ne faudrait pas assimiler au

1. Cf. Van Berchem. Matériaux pour un corpus, p. 253 et suiv.; ce ne sont que des emprunts à un travail général sur l'évolution de la madrasa que l'auteur annonce pour l'avenir.

2. Cf., sur les collèges abd-el-wàdites, le

chapitre xiv de Tlemcen, capitule etc.; — sur
lus médersas mérinides, Kitàb El-Istiqça, 11,
p. 21, 30, 4; — aussi l'édition Schefer de
Léon l'Africain. II. p. 72,73, 438 cl 139;— sur
la médersa de Grenade, Almagro Cardenas,
Inscripciones </<■ Granada, p. 203 cl suiv.

3. Cf. Daumas, lu Kabylie, p. 60; — aussi
Devoulx. Édifices religieux de l'ancien Alger,
p. lu cl suiv.

Khângâh, à la Tekki/", au couvent de
derviches de l'Orient, produit du mysticisme
persan. Les textes la placent fréquemment
sur le même rang que le ribât, qui lui, nous
reporte, quant à son origine, jusqu'aux
premiers siècles de l'islam'. Zâwiya et ribdt
sont, dans le Maghrib, devenus à peu près
synonymes, et le premier terme a fini par
supplanter entièrement le second, au point
de subsister seul aujourd'hui-. La zâwiya est
un lieu de réunion de dévots qui veulent

vivre à l'écart du monde, parfois un endroit de pèlerinage; on y prie, on y récite le Coran, on y fait des cours ; des étrangers de passage et des étudiants qui y font séjour trouvent également à s'y loger. Ce sont là autant de manifestations parallèles de la vie religieuse de l'islam. La mèdersa qui fleurit sous les monarques de Fàs et de Tlemcen.

successeurs des Almohades touillés, n'est peut-être qu'une « officialisation » de cette école de zâwiya; dans les nouveaux collèges, dont la vanité ou la piété des sultans maghribins accroîtra d'année en année le nombre, les étudiants, soumis à une règle, vivant en commun comme les gens de zâwiya, ne seront plus entretenus par la charité privée, mais toucheront sur les revenus royaux, sur ceux des biens que la munificence royale ;i immobilisés au profit de l'établissement, leur provision de farine, d'huile, de charbon, etc. C'est le chef de l'Etat qui accordera l'admission dans le collège

fondé par lui 3 et à une époque où les rouages administratifs des empires maghribins se compliquent, c'est parmi les

1. Sur l'évolution du mot ribât dans le Maghrib, cf. Doutté, les Marabouts, p. 29 et suiv.

2. Comp. l'évolution des termes désignant des édifices religieux en Egypte, a/). Van Berchem, Matériaux pour un Corpus, 1, 12i, note 1.

3. C'est ce qui ressort de l'histoire de l'admission de Ben-Zekri à la médersa de Sidi Bou-Médine, rapportée u/>. Complément de Vhistoire des Beni-Zeyân, p. 361.

anciens étudiants des médersas, les faqîh nourris de fortes études musulmanes, que les princes choisirent leurs cadis, leurs vizirs, leurs conseillers écoutés'.

Au point de vue architectural, c'est encore à la zâwiya et au ribât que l'ait songer la disposition de l'édifice de la médersa. Le plan cruciforme qui caractérise essentiellement la mai/rasa égyptienne paraît ici tout à fait inconnu- : uni' cour carrée, une grande salle au fond, à la fois pour les cours et la prière, sur les côtés des cellules pour les pèlerins et les étudiants, telle est la disposition classique des zdwii/a, telle est déjà celle de l'antique ribât de Sousse ; : telle est enfin celle de la Médersa niérinide de Sidi Bou-Médine, qui reste, jusqu'au jour où une étude exacte aura été faite des grandes médersas marocaines, un spécimen unique et par suite fort important des collèges maghribins du moyen âge ■'*

1. D'autre part, cette création ne paraît pas avoir été envisagée avec bienveillance par tous : un auteur du vm" siècle de l'hégire se plaint que la construction des médersas ait

fait disparaître la science (Bosldn, notre manuscrit, p. 324 .

2. Cf.. sur l'évolution architecturale de l'édifice de la madrasa égyptienne, Van Berchem, Matériaux pi,m- un Corpus, p. 533 et suiv. : — l'emploi du plan cruciforme, inspiré, en Egypte, par le désir de permettre dans un même édifice l'enseignement de la jurisprudence suivant les quatre écoles orthodoxes, n'a pas sa raison d'être dans le Maghrib, où l'école mālīkīte a seule des adeptes au moyen Age.

3. Cf., sur le ribât de Soussc, Hondas et basset, Épigraphie tunisienne, p. 12 et suiv.; — dans l'intérêt de l'archéologie maghribine. il serait à souhaiter qu'une étude exacte de cet important monument fût vite entreprise.

4. Le plan de la médersa de Bou-Médine doit aussi être rapproché de celui de la mosquée :

la salle du fond correspond à la salle de prière, la cour carrée au çahn, les rangées de cellules des deux cotés aux cloîtres latéraux intérieurs; la salle du fond est au reste pourvue d'un mihrdb, comme une salle de prière; en Egypte, la madrasa, très différente dans son principe de la mosquée, l'influence peu à peu et arrive à se confondre avec elle ; dans le Maghrib, il se peut que la mosquée ait. dès l'origine, fait sentir son influence sur le plan de la Médersa.

S1DI BOU-MEDIXE

273

I I

I I | I

■ I

JP Mètres

Fie 63. — l'Iau de la Médersa.

Cette médersa de Sidi Bou-Médine est postérieure de huit années à la mosquée ; elle fut, comme ce dernier monument, l'œuvre d'Abou'l-Hasen le Mérinide, et participa aux mêmes libéralités, dont la liste est soigneusement dressée sur la table de habous mentionnée précédemment '. Elle eut des professeurs célèbres, le Khatîb ibn Merzouq, le chîkh Senousi ; elle abrita enfin pendant quelque temps dans ses murs le grand Abd-er-Rahmàn Ibn-Khaldoun •'.

Située sur une éminence, ;i l'Ouest de la salle de prière de la mosquée, et séparée de cette salle par le passage étroit du cloître extérieur, elle est le dernier étage de cette superposition de monuments qui, commençant au petit palais, s'échelonne sur le liane de la colline. Un grand escalier de quinze marches y donne accès. Sur la

terrasse à laquelle on parvient, s'ouvre une porte monumentale garnie d'un décor en faïence élégant et robuste (fig. Oi). Le grand cadre qui l'entoure est composé par une répétition de losanges festonnés analogues à ceux des minarets. Des plaques vernissées brun et vert s'y incrustent dans un réseau de briques. Deux écoinçons à décor géométrique en mosaïque sont limités par ce cadre et par un double feston enveloppant le fer à cheval de l'entrée 3 .

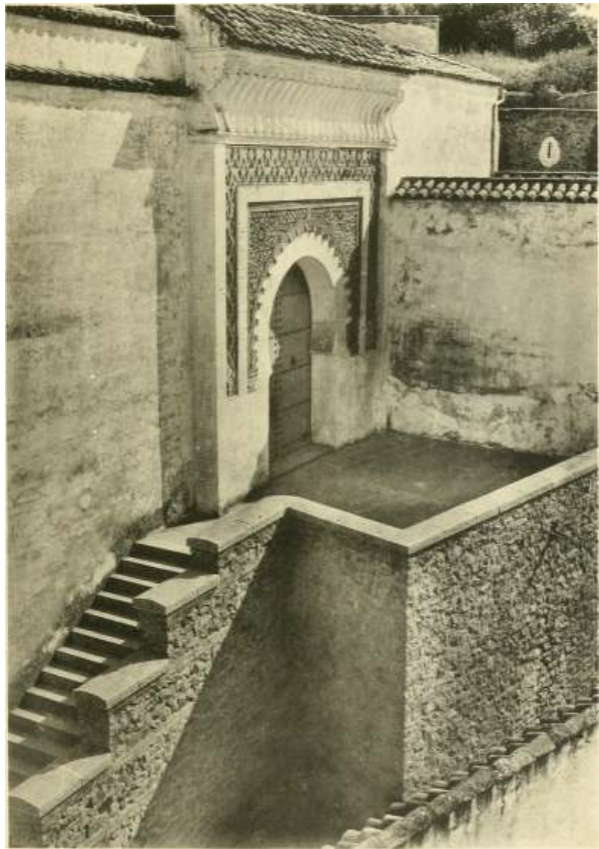
L'atrium dans lequel on pénètre est bordé sur ses quatre faces par une galerie couverte établissant une circulation au premier étage. Seize cellules s'ouvrent sur ce portique et sur une arrière-cour qui flanque à l'Est le bâtiment du fond. Douze autres s'ouvrent sur la galerie du premier étage, auquel on

1. Cf. lierne africaine, août 1859, p. HO el suiv.; — Léon l'Africain, III. p. 32. — Histoire

des berbères, 1, p. 48.

•1. Cf. Prolégomènes, I, LVI.

'à. Kilo parait analogue à une porte de Mcquinez. dont une reproduction figure dans la Grande Encyclopédie, à l'article Maroc.



\ I ontemoilig éditeur, I

Phototypie Berlliaud

PORTAIL DE LA MÉDERSA DE i iTEN

accède par un escalier placé à gauche de la porte d'entrée. Ces cellules, demeures des tolbas étudiant à la Médersa, sont disposées sur un plan presque invariable. Elles ont 2 m ,85 de largeur et 2 mètres de profondeur. La porte cintrée en fer à cheval brisé a 0°',77 d'ouverture ; une petite fenêtre percée au-dessus de cette porte éclaire l'intérieur. Une niche cintrée, large de 0 m ,37, est creusée à hauteur d'appui pour la lampe et les livres de l'étudiant.

Un couloir couvert par de petites voûtes barlongues se trouve à droite de l'entrée. Il fait communiquer la cour principale avec la petite cour des latrines. Ces latrines sont

d'une proportion élégante et d'une distribution logique. Une arcade centrale abrite un bassin ; huit logettes s'ouvrent autour, séparées entre elles par des murs de refend, ne montant pas jusqu'au haut. Un canal d'adduction non couvert creusé dans le mur du fond les alimente d'eau vive. Le plafond est formé par des voûtes d'arête.

Au fond de la cour principale, ornée de vasques rectangulaires s'élève le bâtiment essentiel de la médersa, à la fois salle de cours et de prière. Il est carré et couvert d'une grande coupole de bois s'indiquant à l'extérieur par l'habituel toit de tuiles vertes. Un mihràb s'ouvre dans le mur du fond. Six



Fig. ti4. — Fragment du cadre du portail.

fenêtres liantes éclairent cette salle. Elle était entièrement revêtue d'une somptueuse décoration de plâtre dont seul un demi-pan de mur a subsisté.

Elle se compose d'une frise de plâtre à décor polygonal

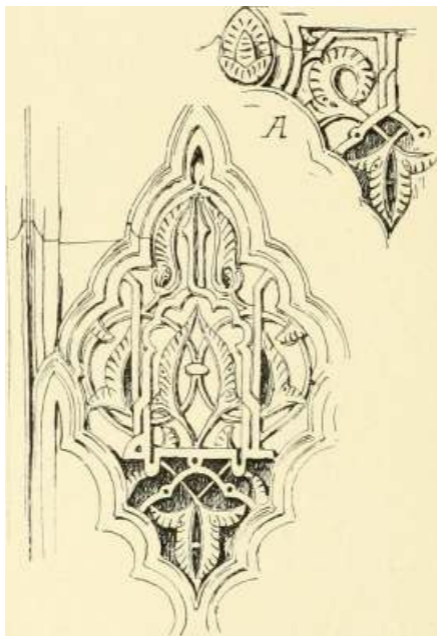


Fig. 03. — Décor de plâtre. Losange des garnitures. — A. Raccord avec le cuire

supérieur

encadré par des bandes d'inscriptions cursives, d'arcades et de panneaux garnis d'arabesques. Cette ornementation offre naturellement beaucoup d'analogie avec celle de la mosquée, qui

lui est antérieure de huit années. Les motifs géométriques d'angles reproduisent assez exactement les rosaces des portes de bronze [fig. 58] ; mais il semble que l'influence des monuments andalous s'y fasse plus directement sentir par l'accentuation donnée aux reliefs, la tournure de certains ornements conventionnels et par les éléments de la flore. Le losange festonné que nous reproduisons ici (fig. 65) remplace la superposition de palme des décors tlemceniens (fig. 9, H) par un profil de moulures qui rappelle le décor des tympans ajourés de l'Alhambra et de l'Alcazar. Le

décor floral se sert de la palme à œillets et à nervures, encore munie de sa tige. On y rencontre aussi la palme à garniture de rinceaux de Sîdi Bel-Hassen et des palais espagnols.

Une frise de bois court au-dessous de la coupole; elle porte sculpté en caractères andalous, un poème en l'honneur du fondateur:

« Louange à Dieu maître de l'univers !

« Celui qui m'a fondée, afin de perpétuer dans mon sein la religion de l'islam, est le prince des musulmans, Abou'l-Hasen, dont les éminentes qualités sont au-dessus des louanges les plus pompeuses que le souffle poétique peut inspirer; — Imâm dont les mérites ne sauraient se décrire si l'on songe à tous les actes qu'il a accomplis en vue de la religion;—fils d'Abou-Said, possesseur îles

dignités les plus hautes. Il a réjoui par ma construction les yeux des hommes; — son créateur l'a nommé Ali, il l'a élevé, en effet, au rang suprême, et lui a donné la science certaine de la foi; — il s'est servi de lui pour manifester par des œuvres pieuses la grandeur de la religion, et la religion sera son soutien. — Mois de Rabi second de l'aunée sept cent quarante-sept.

« Puisse son bonheur durer toujours ! Son but a été d'ouvrir un asile aux sciences. — Que Dieu exauce les désirs qu'il forme pour lui complaire et qu'il lui soit à jamais en aide
1 . »

La coupole circulaire, dont le sommet est formé de plusieurs défoncements successifs, rayonne autour d'une étoile à quarante-huit pointes. Les baguettes cintrées qui la composent, après avoir donné lieu à plusieurs combinaisons géométriques,

viennent reposer sur quatre portions horizontales également garnies par des emmanchements de bois formant treillis. Elle paraît dater de l'époque turque.

Les gens de Bou-Médine déclarèrent à Barges que la Médersa toute entière était l'œuvre du bey Mohammed el-Kebir ; ce chef y fit peut-être exécuter quelques restaurations, en même temps qu'il confiait à Carmachiq la réfection de la qoubba. Mais, au moment où les troupes françaises entrèrent à Tlemcen, la Médersa était dans un état d'extrême délabrement, et elle ne fut restaurée par le service des Monuments historiques qu'à une date assez récente 2 .

F. — Maison de l'oukîl

Suivant une tradition que nous avons recueillie de la bouche de vieux Eubbâdois, la maison actuelle de l'oukil de Sidi Bou-

Médine, attenante à la partie Nord-Ouest de la mosquée, aurait été, jusqu'à la fin du xvii^e siècle une zâwiya pour les pèlerins,

1. Cf. *Revue africaine*, août 1859, p. 408. 409.

2. Cf. Barges, Tlemcen, ancienne capitale, p. 310;— de Lorrail, Tlemcen* p. 328.

et aurait connu une disposition intérieure toute différente 1 ; c'est le bey Mohammed el-Kebir qui aurait substitué aux petites cellules, qui occupent d'ordinaire les côtés de la cour des zâwiva, les grandes pièces composant aujourd'hui le logement de l'oukil du tombeau. Le service des Monuments historiques y a beaucoup retravaillé à des dates récentes, et aujourd'hui cet édifice n'offre plus le caractère que d'une simple mais assez élégante demeure arabe.

La porte donne sur la cour qui sépare la mosquée du tombeau. Un vestibule suivi de

couloirs formant coude protège le logis. L'atrium, muni d'un petit bassin octogonal, est abrité par une treille. Des portiques le bordent de trois côtés, établissant une circulation au-dessus. Les chambres donnent sur ces portiques. Elles sont, comme tous les appartements tlemceniens, peu profondes et très longues, dépassant à peine 2 mètres dans un sens et atteignant plus de 10 mètres dans l'autre. Les extrémités reçoivent les caisses, les couvertures, les coussins qui constituent la partie la plus importante du mobilier arabe. C'est dans la partie médiane, la plus voisine de la porte, que se trouvent les défoncements ménageant dans l'épaisseur du mur des banquettes, des retraits, des niches pour les bougies, les livres, les objets d'un usage journalier. Le plafond de ces chambres devait se composer, suivant la coutume, de rondins très rapprochés portant sur les deux longs murs.

Il n'y a pas de logement au premier étage, mais une circu-

1. La zàwiya d'El-Eubbàd est citée par les textes (Cf. Histoire des Berbères, IV, 212) ; c'est -vraisemblablement cet édifice que désigne Marmol comme « un hôpital pour recevoir les étrangers » (Léon l'Africain, III, p. 32; — Marmol, l'Afrique, II, p. 355; Barges s'enquit de cet établissement et ne put obtenir aucun renseignement de ses guides (Tlemcen. ancienne capitale, p. 311).

lation déjà mentionnée, et des terrasses à différents niveaux couvrant les chambres, le passage d'entrée, et allant, en contournant la cour, rejoindre la coupole du tombeau.

De l'autre côté du couloir voûté, qui, de l'extérieur, donne passage dans la cour séparant la mosquée du tombeau, l'on trouve aujourd'hui une cour avec quelques

bâtiments en ruines. C'étaient, d'après les renseignements recueillis par nous, des logements annexes de la zâwiya; en outre un escalier, partant de cette cour donne accès à deux petites maçnya qui surmontent le passage voûté. Elles servent encore de logement aux rares pèlerins qui veulent passer la nuit auprès du saint, ei sont ainsi les derniers restes de la zâwiya d'El-Eubbâd.

('•. — Latrines et bains publics

A l'Orient de la mosquée et séparés d'elle par une ruelle assez large, se trouvent, des latrines et des bains publics. Ce sont les lieux de purification rituelle, annexes naturelles du sanctuaire, et ils datent vraisemblablement de la même époque.

Les latrines, qui occupent la partie Nord de ce pôté de constructions, ont leur entrée au milieu du mur Ouest, sur lamelle. Elles ont

10 m ,50 de long sur 8 mètres de large. A l'intérieur, un carré central de 4 m ,50 est surmonté d'une coupole. Des demi-voûtes d'arête faisant, comme d'ordinaire, passer du carré à l'octogone, permettent rétablissement de ce dôme circulaire. Le pourtour est occupé, contre le mur Est, par de longs bassins d'ablution, alimentés d'eau courante, contre les murs Nord et Sud et des deux cotes de la porte par des logettes cabinets

d'aisance, suivant l'habituelle disposition des édifices de ce genre. Les plafonds et la coupole sont percés de jours et ornés de frustes caissons géométriques, rosaces et polygones étoilés. Les bains publics ont également leur entrée sur la ruelle. Elle donne par un court, passage coudé dans une salle couverte d'un dôme. Cette salle, le classique apodyterium, a (i mètres de long sur 8 de large et se trouve contiguë au mur Sud des latrines. Elle est extrêmement

simple, et nul relief n'orne sa coupole percée de jours. Par une large porte ouverte au Sud-Est de Yapodyternim, on pénètre dans une première salle.

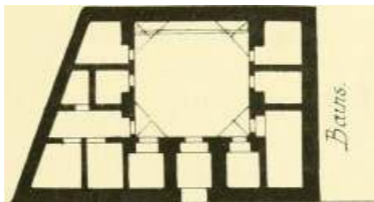


Fig. 66. — Plan des latrines publiques.

puis de là dans une seconde, parallèle à la première et située à l'Est, et enfin dans une troisième parallèle aux deux premières. Ces trois salles ont une même longueur de 8 mètres. La troisième seule a conservé son affectation primitive d'étuve. Les deux premières, munies de bassins et de piscines, ne servent plus que de débarras. Mais elles étaient assurément destinées, la première à

jouer le rôle de frigidarium, et la deuxième celui de tepidarium. Des voûtes en berceau, traversées par des tubes en poteries couvrent ces trois salles parallèles.

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

H.

Marabout de sîdi boc-jshàq et-tayyâr

Les ruines énigmatiques de ce petit monument occupent un tertre près d'une source, à gauche et aux trois quarts de la rente qui, à travers d'anciens cimetières, conduit à Sîdi Bou-Médine. On peut les considérer comme une annexe de ce village. Elles remontent vraisemblablement au début du xiv^e siècle et l'édifice dont elles sont les restes dut faire partie d'Eubbâd es-Sefli. Ces ruines se composent d'abord de quatre arcades en briques, groupées de manière à former un quadrilatère. Une cinquième

arcade s'appuyant au pilier

Sud-Est du quadrilatère, indique l'existence antérieure d'un second quadrilatère prolongeant à l'Est le premier; des substructions de murs dessinent encore le carré sur les trois autres faces. D'autre part, une amorce d'arcade parfaitement visible au milieu de la face Ouest du pilier Sud-Ouest fait supposer qu'un troisième quadrilatère prolongeait vers l'Ouest le monument. Enfin, à l'extrémité Est de la cinquième arcade, maintenant isolée, un mur de 3 mètres part transversalement dans la direction du Sud. Un pignon presque intact le surmonte, et une porte basse le perce;

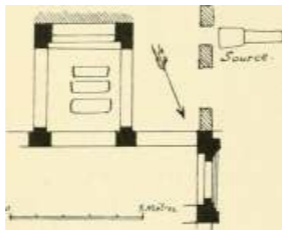
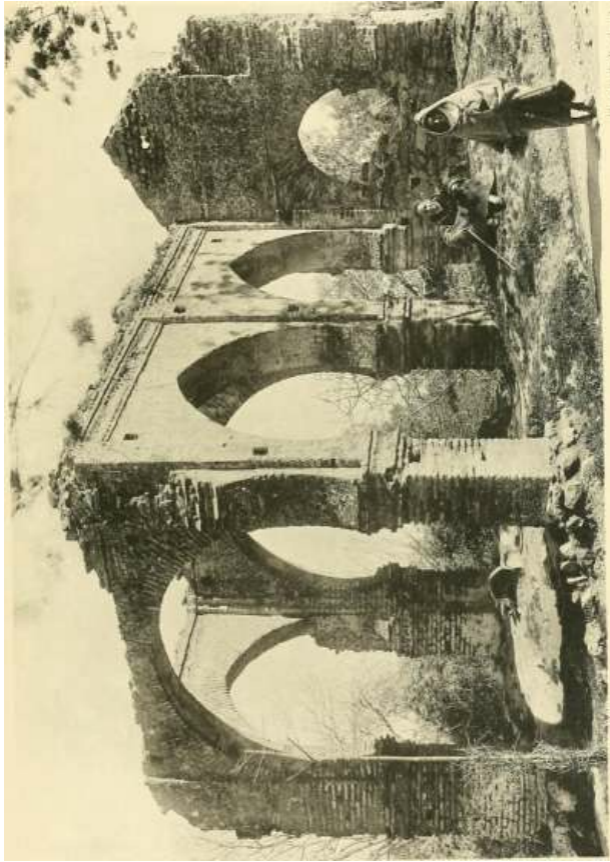


Fig. 67. — Plan du marabout de Sidi Bou-lshàq et-Tayyàr.



En

D O

P

H O

■5!

L'arcade bi'isée de cette porte est décorée sur la face extérieure par une succession de très jolies découpures à festons et à lambrequins indiquant une bonne époque de l'art moresque; les arcades du monument, qui ont l'orientation Est-Ouest, sont brisées; celles qui ont l'orientation Sud-Nord sont en plein cintre.

L'eau d'une fontaine, adjacente aux ruines des substructions qui dessinent le quadrilatère oriental, s'écoule dans des

bassins de pierre grossièrement creusés.

Quelle put être la destination primitive de ce petit édifice, qui passe, d'après la tradition, pour contenir les restes de Sidi-Bou-Ishâq et-Tayyâr¹. Fut-il tombeau ou oratoire? La présence de pierres tumulaires dans le quadrilatère, qu'une coupole pouvait recouvrir semblerait s'accorder avec cette tradition. Mais le niveau assez élevé qu'occupent aujourd'hui les châhed dont nous parlons ne permet pas de supposer qu'ils soient ceux du saint en l'honneur de qui fut élevé le monument. On peut affirmer, dans tous les cas, qu'il y eut là une de ses superpositions de sépultures dont les exemples sont si fréquents. Mais, l'importance des dépendances pourrait faire voir dans ces ruines les restes d'un petit oratoire-'; les tombes, aujour-

1. Le Bostân (notre manuscrit, p. 112), dit de

ce personnage « Ibrahim le secours suprême, c'est-à-dire Abou-Ishàq et-Tayyâr, est un des plus grands saints. 11 mourut avant la fin du vu^e siècle de l'Hégire. Son tombeau à El-Eubbâd est fort visité et bien connu par ce fait que les vœux formés auprès de lui sont exaucés. » Le nom A'Et-Tayyâr « le volant » aurait été donné à ce personnage parce qu'il avait la faculté surnaturelle de voler en l'air (Cf. Gold-zihcr. Moham. Studien, II, p. '294). D'autre part, Brosselard (Bévue africaine, août 1839, p. 413, note 2), le confond mal à propos avec Abou-lsliàq-lbrâhim-et-Tenesi mort sous le règne d'Abou-Said Otsmân et sur lequel on peut consulter Histoire des Beni-Zeyân (p. 23 et suiv.).

2. Le Bostân c-ilh une mosquée de Sidi'-Tayyâr mais sans autre indication (notre manuscrit, p. 189).

d'hui apparentes, occuperaient le sol d'une

ancienne mosquée '. Les substructions du mur oriental du deuxième quadrilatère offrent une échancrure fort visible: ne marquerait-elle pas l'emplacement d'un ancien mihrâb, orienté à l'Est-Sud-Est comme ceux des anciennes chapelles d'Eubbâd es-Sefli? D'autre part, Duthoit dit que l'arc oriental (il désigne vraisemblablement par là la petite porte basse du mur transversal à pignon) faisait communiquer la salle couverte avec une cour. La position de la fontaine, affectée primitivement aux ablutions, se trouverait ainsi expliquée.

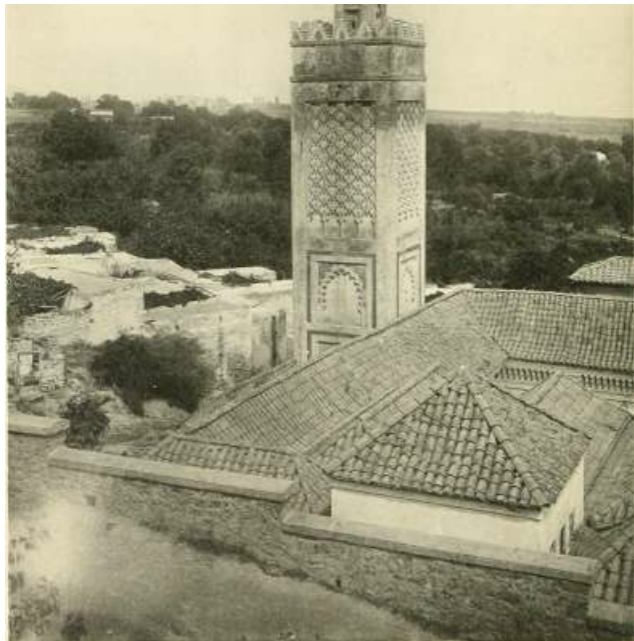
Mentionnons, enfin, la présence, dans un champ situé à quelques mètres au Sud-Est de cet édifice, de ruines en pisé qui nous révèlent l'existence à cette place d'un bâtiment assez considérable.

Des fouilles seules, en amenant la

découverte de débris ou d'inscriptions, pourraient fixer définitivement sur le plan et l'emploi primitif de ce petit monument.

1. Cùinp. Doutté, ap. Journal asiatique, [W)l, p. 180.

PI. XXV



A, Foniemoing, hditcur, Tari

I'hoion pie BculiauJ

MOSQUÉE DE SIDI' LHA (Côté Sud)



A I ontemoing, Editeur, I

Phototypie lierthaud

MOSQUÉE DE SÎDI' LH • (Côté Nord)

MOSQUÉE DE SIDI'L-HALWI

La légende du saint tlemcenien Sîdi'l-Halwi a été racontée par Brosselard dans un récit plein de pittoresque et de vie ¹. Nous ne le reproduirons pas ici. Aujourd'hui la tombe du walî s'élève à 100 mètres à peine de l'angle Sud-Est de l'enceinte de la ville ; c'est un modeste édicule carré ; recouvert d'un toit de tuiles et ombragé d'un gros caroubier. A ses pieds, au bas de la colline, se dresse l'oratoire que les Méridiens élevèrent à la gloire du saint personnage, et autour se groupe le petit village qui porte son nom. D'autre part, les textes font fréquemment mention d'une zâwiya et d'une mé-dersa

attendant à la mosquée de Sidi'l-Halwi 2 ; mais ils sont muets sur la date et sur l'auteur de ces fondations, dont rien au reste ne subsiste plus aujourd'hui.

Postérieure d'environ quatorze ans à la mosquée de Sidi Bou-Médine, placée comme elle sur une pente assez forte et s'encadrant dans une tranchée creusée de main d'homme, la

1. Cf. Revue africaine, février 1860, p. 161 et suiv. ; - cf. aussi Tlemcen, ancienne capitale, p. 413 et suiv.

• 2 Bosldn (noire manuscrit!, p. 46, 64, 61, 68, 74. etc.; dans son dernier état. I, porte delà ville qui dominait le village de Sidil-Halwi était fréquemment dénommée Uàb-ez-Zà« iya.

mosquée de Sidi'l-Halwi est élevée sur un plan analogue et presque dans les mêmes

proportions. Une sorte d'arc de triomphe couronné de nieriens marque l'entrée du terre-plein qui s'étend devant la façade. Un perron extérieur de six marches précède la porte principale placée dans le grand axe du monument. Le minaret s'élève à l'angle de cette façade en saillie sur le côté Ouest.

Le portail, s'il n'a pas le grand aspect décoratif du porche de Sidi Bou-Médine, emprunte cependant un caractère d'élégance classique à son sobre cadre de céramique, malheureusement bien endommagé aujourd'hui, ainsi qu'au bel auvent sculpté qui le couronne encore. Il ne reste rien des faïences qui décoraient le cintre. Il était sans doute revêtu, comme celui de Sidi Bou-Médine, d'arcades dentelées et d'écoinçons à arabesques géométriques et florales ¹. Les parties subsistantes ne commencent qu'avec le cadre rectangulaire. Partant à la hauteur de l'encorbellement de l'arc en fer à cheval, il

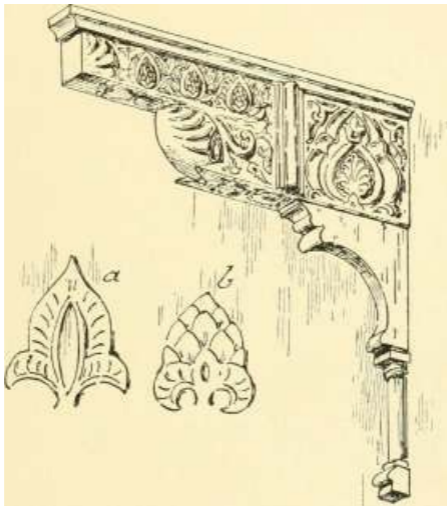
est formé d'entrelacs et de rosaces géométriques en mosaïques de faïence, blanc, vert, brun, bleu et jaune. Une bande mince le surmonte où court l'inscription dédicatoire en caractères andalous. La voici telle que l'a relevée Brosselard: » Louange à Dieu unique ! Celui qui a fait élever cette mosquée bénie est notre maître le Sultan... fils de notre maître le Sultan Abou'l-Hasen Ali, fils de notre maître le Sultan Abou... Otsmân, tils de notre maître Abou-Yousef Yaqoub ben Abd-el-Haqq. Que Dieu fortifie son bras victorieux. — Année sept cent cinquante-quatre (754)'-. » Deux lacunes produites par l'écaillage des

1. Un projet de restauration de ce portail a été exposé au Salon de 1899. par M. Rattier, architecte.

2. Cf. Revue africaine, août 1860. p. 322.

émaux ne gênent heureusement pas l'archéologue dans l'attribution du monument. La date de fondation suffit pour l'attribuer au sultan mérinide Fâres (749-759 = 1348-1358).

Une frise plus large règne au-dessus formée de quatre rosaces octogonales découpées dans l'émail noir et incrustées dans le réseau de la maçonnerie. Elles sont semblables à celles de



Fin. 68. — Console de l'auvent et détails des palmes.

Sidi Bou-Médine, mais s'en distinguent cependant par l'absence de filets A'erts. Une branche du cadre du bas vient rattacher cette frise au reste de la composition. Deux saillants, partant de fond et décorés aussi de

rosaces, montent jusqu'aux blochets sculptés qui soutiennent l'extrémité de l'auvent.

Celui-ci s'avance, en outre, sur treize consoles d'un travail délicat, qui s'appuient elles-mêmes sur une bande ornée d'un motif d'un faible relief et portant en son milieu une inscription coufique 1 . De semblables motifs se rencontrent dans les monuments espagnols du même âge : la grande porte de l'Alcazar, la porte extérieure de la mosquée à l'Alhambra, et celle de la cour de l'Alberca en offrent des exemples; mais jamais, peut-être, l'imagination des artistes arabes n'avait tiré meilleur parti de cette formule décorative.

Le çahn a 10^m, lu de long e1 10 ra ,60 de large. Il est bordé de nefes simples perlées sur des pieds droits. La salle de prière, qui a 13 m ,68 sur 17 m ,50, es! divisée par cinq nefes ayant chacune 3 mètres de large, a l'exception de la nef médiane, qui a 3 m ,35. Les quatre

travées d'arcades intérieures sont portées par deux rangs de colonnes d'onyx, dont la hauteur, y compris le chapiteau, est de 2 mètres. Une travée transversale coupe les nefs, parallèlement au mur du mihrâb. La disposition des fenêtres du fond, celle de la chambre des morts, celle des grandes portes latérales reproduisent l'ordonnance de Sidi Bou-Médine. Les arcs sont des ogives en fer à cheval. Leur brisure est plus sensible que celle des arcs de Sidi Bou-Médine. Celui qui ferme la nef médiane est très écrasé.

Toutes les nefs sont couvertes par des plafonds de bois à assemblage apparent. La coupole, qui d'ordinaire précède le mihrâb, est remplacée par un plafond carré plus élevé que les autres et s'accuse extérieurement par un toit de tuile ;i quatre croupes ayant un assez fort commandement sur les toits des

1. La même qui règne à l'intérieur de la

mosquée, tout autour du plafond (Cf. infra.
/ii/, ~i .

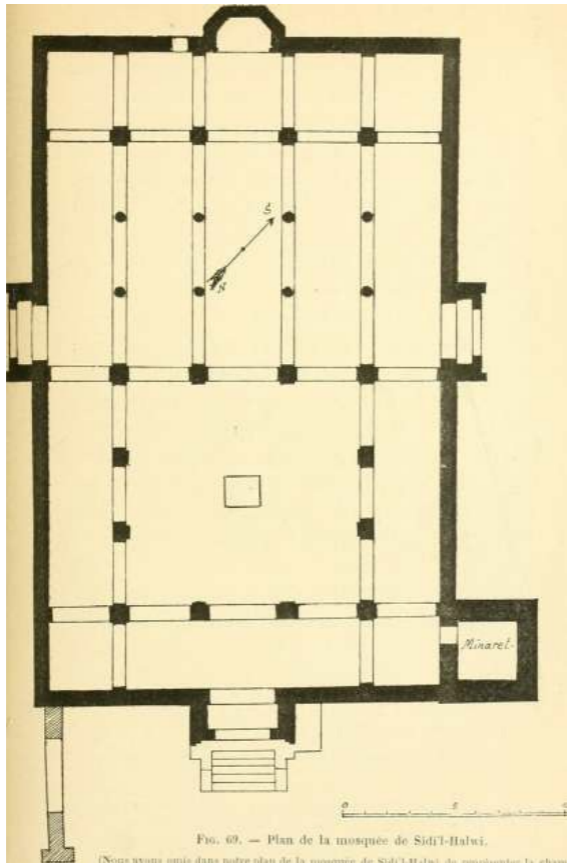


FIG. 69. — Plan de la mosquée de Sidi-Halwi.

(Nous vous renvoyons dans notre plan de la mosquée de Sidi-Halwi, de consulter le plan)

Fig. 69. — Plan de la mosquée de Sidi'l-ilal-svi.

(Non- avons omis <l:in> notre plan de la mosquée de Sidi'l-Hahvi de représenter la chambre des

morts. Cette chambre à laquelle "ii ai le par la petite porte placée à 1 Est du mihràle mesure

intérieurement 3',50 sur 6",10.)

nefs 1 . Le cadre du mihrâb a perdu toute décoration. Les arca-tures reposant sur les colonnes en sont dépourvues aussi; seuls les cintres du cloître et les arcs transversaux qui s'appuient sur les pieds droits portent un beau revêtement de bordures circulaires, d'écoinçons et de frises. La voûte du mihrâb est à stalactites; l'arc repose sur deux colonnes d'onix, dont les chapiteaux, copiés

sur ceux qui, à Sîdi Bou-Médine, remplissent le même emploi, portent un turban où l'on peut lire les deux inscriptions suivantes: Chapiteau de droite: « Mosquée du tombeau, du chîkh aimé de Dieu, et l'élu de sa grâce El-Halwi, que la miséricorde divine soit avec lui ! » Chapiteau de gauche : « L'ordre d'édifier cette mosquée bénie est émané du serviteur de Dieu, celui qui met sa confiance dans le Très-Haut, Fâres, prince des croyants -'. » Ils offrent ces particularités d'avoir été privés de leurs volutes angulaires, soit par un vandalisme inexplicable, soit par la chute accidentelle d'un pan de mur voisin, et d'être de plus des chapiteaux dégagés et complets dont les faces postérieures sont en partie enfoncées dans le mur.

Les chapiteaux des nefes sont d'un modèle unique et d'un très beau style. Les colonnes, d'un admirable onyx, translucide et veiné, sont un peu courtes, mais soigneusement

taillées, et les chapiteaux s'y adaptent parfaitement. Sur les deux premières, Brosselard, après avoir fait gratter le badigeon de plâtre qui les recouvrait, put lire l'inscription suivante : « Fait par Ahmed, fils de Mohammed El-Lamti dans le mois IA de l'année

1. Notre photographie (Pl. XXV), prise par derrière et au-dessus de la mosquée, montre la disposition des toits de ces nefs. Le pavillon précédant le mihrâb, les deux toits en pyramide qui le flanquent, les toits des nefs, réunis au fond par le toit de la première nef du çahn, enfin, à droite, le toit du portail.

2. Cf. Brosselard, *Revue africaine*, août 1860, p. 326.

r

U

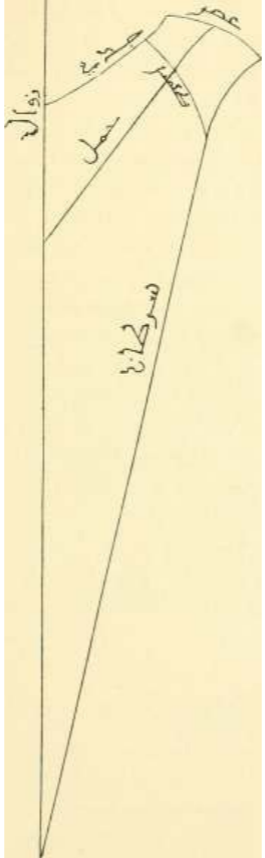


Fig. 70. — Cadran solaire.

D'MZ » (onzième mois de l'année 717, d'après le compul en lettres usité dans le Maghrib 1). Mais il eut tort, à notre avis, de conclure que cette mention s'appliquait aux colonnes elles-mêmes. Sur l'une d'elles, en effet, nous avons remarqué un cadran solaire dont les légendes sont exactement du même caractère et de la même main que l'inscription dont nous parlons, et pour nous, il n'est pas douteux que la signature d'El-Lamti s'applique, non à la colonne elle-même, mais au cadran solaire ; l'ensemble constitue à nos yeux un curieux spécimen de ce caractère carré qui se montre sur les instruments d'astronomie jusqu'à une époque relativement récente, et qu'on a assez justement dénommé coufique astronomique 2 . Nous en donnons ici le fac-similé [fig. 70). Brosselard remarque, en outre, (pie la

mosquée de Sîdi'l-Halwi ne date que de 7,"ii, que l'inscription en question lui est donc antérieure de sept années, et il en conclut que les colonnes qui la portent devaient primitivement avoir une affectation différente. Il rappelle que c'est en 745 qu'Abou'l-Hasen fit commencer le palais de la Victoire à Mansourah, et conclut que ces colonnes, primitivement destinées à l'achèvement ou à l'agrandissement de ce palais, et n'ayant pu y être employées, furent utilisées par le fils d'Abou'l-Hasen pour l'embellissement de la mosquée qu'il faisait bâtir 3 . Cette hypothèse nous paraît fort plausible et,

1. Cf. *Revue africaine*, août 1860, p. 323, 324.

2. Cf., sur le coufique astronomique quelquefois aussi appelé coufique grêle, Van Berchem, *Noies d'archéologie*, II, p. 16; — *Matériaux pour un Corpus*, p. 179 et pi. V, n

°3; — Dolphin, l'Astronomie au Maroc, où l'auteur révèle la présence du caractère carré sur des instruments d'astronomie jusqu'à une époque moderne; par contre, le cadran solaire de Cairouan, daté de 123S de l'hégire (1850), est en caractères arrondis (Cf. Iloudas et Basset, Épigraphie tunisienne, p. 23).

3. Cf. Revue africaine, août 1360, p. 324.

dans le même sens, nous ajouterons quelques remarques : d'abord que le cadran solaire se trouve actuellement placé dans un endroit que le soleil n'éclaire jamais ; c'est donc que les colonnes qui le portent ne sont pas là où elles devaient primitivement être; qu'en outre, un cadran solaire ne pouvant,

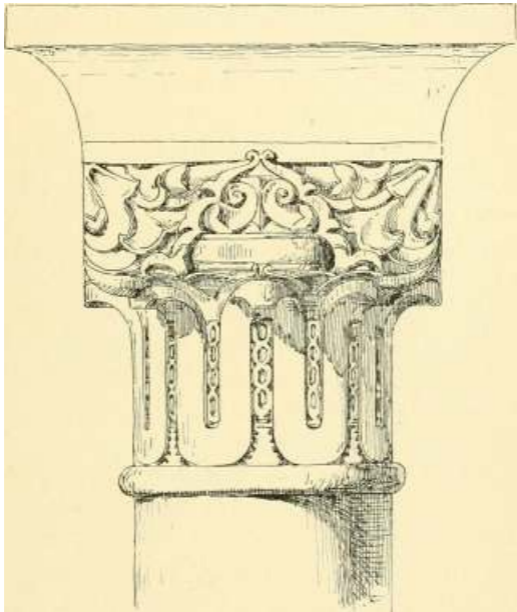


Fig. "1. — Chapiteau.

dans un édifice, occuper qu'une place spécialement déterminée, on doit penser que ces colonnes ne furent pas seulement

destinées à l'embellissement d'un portique en projet, mais

qu'elles y furent vraisemblablement mises en place et ne furent enlevées que dans la suite.

Les chapiteaux de ces colonnes sont semblables à ceux qu'on a retrouvés dans l'intérieur de la mosquée de Man-sourah et à deux des spécimens du tombeau de Sidi Bou-Médine qui, nous l'avons vu, mit la même provenance. Des décors légers y séparent les méandres; le turban sans inscription apparaît dans un triangle limité par la superposition de palmes doubles qui, dans le revêtement de plâtre, constitue le losange si souvent employé; des palmes partant de l'angle, comme dans l'exemple reproduit plus haut (ftg. 54), remplacent les volutes primitives. Ce faible relief est admirablement adapté à la forme et à la matière. Lorsqu'on

leur compare les chapiteaux de la mosquée de Sidi Bel-Hassen, on est tenté de juger le monument, qu'éleva un demi-siècle avant Abou-Saïd Otsmân ben-Zciyân, œuvre de décadence, et ces indices d'un art plus robuste et plus pur, que les Mérinides auraient apporté avec eux, nous font regretter davantage l'ignorance où nous sommes des merveilles semblables que le Maroc doit contenir.

Quand eut lieu l'érection de ces colonnes et l'abandon des résidences de Mansourah? A côté de ce petit problème chronologique s'en pose un autre dont la solution est peut-être connexe à celle du premier. D'où vient qu'ici les arcades que soutiennent les colonnes sont sans ornements, alors que le décor très riche des autres parois, les assemblages des plafonds, les chapiteaux du nihrâb, tout dénonce le soin qu'apporta le sultan mérinide à l'édification de ce temple? Faut-il

voir dans ces colonnes un apport ultérieure cette édification, apport qui aurait nécessité une réfection totale des arcades? Ces surfaces

ne durent-elles pas, soit pour un effet voulu, soit par suite d'une interruption prématurée îles travaux, se passer toujours d'ornement? Le décor primitif tomba-t-il, ainsi que celui qui, nous n'en doutons pas, encadrerait le mihrâb, désagrégé par l'humidité, victime de l'imprévoyance de l'édilité turque? Cette dernière explication doit sans doute être préférée. De semblables dégradations ne sont pas rares. Nous eu avons vu des exemples à Sidi P.el-Hassen et à la Médersa de Sîdi Bou-Médine; et, au

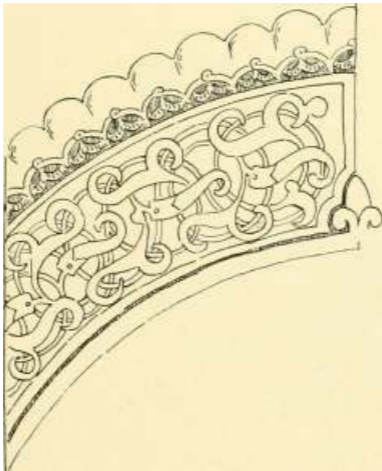


Fig. 72. — Décor de plâtre. Bordure de cintre.

reste, le mauvais état de conservation du portail de Sidi'l-Halwi montre que ce monument eut particulièrement à souffrir. Le goût des intérieurs frustes est, d'autre part, peu conforme aux habitudes arabes. Le sultan Fàres ne mourut, étranglé des mains de son ministre, que cinq ans après

l'édification

de la mosquée. C'était plus qu'il n'en fallait pour achever les travaux.

Enfin, l'hypothèse d'une restauration importante des arcades laisserait supposer la réfection des plafonds qu'elles supportaient. Or ces plafonds, par l'élégance de leur forme, l'ingéniosité de leur (-imposition, portent la marque indiscutable d'une très bonne époque d'art.

U semble donc for! probable que colonnes et chapiteaux furent incorporées à la mosquée de Sîdi'l-Halwi au jour même de sa fondation. Il en résulte que l'on ne peut guère assigner aux demeures royales de Mansourah qu'un maximum de sept

ans d'existence. Du temps même des Mérinides, elles furent abandonnées, et les fragments qui les meublaient dispersés dans

des constructions nouvelles. C'est peut-être à cette même époque que la cour du tombeau de Sîdi Bou-Médine en reçut sa part. Décor de bois. — Frise. — Plafonds. — Une planche sculptée forme frise (fig. 74). L'inscription coufique qui la décore est ainsi conçue : El-Ghibta el-Mottasila wall-Baraka el-Kdmila was-Sà'âda: » La prospérité continue, la bénédiction parfaite et la félicité. » Elle figure également au dessous des consoles du portail, et des eulogies analogues, sont fort communes



Fig. 73.

Décor de plâtre.

dans les monuments andalous 1 . Le style en est ferme, assez, proche de celui des inscriptions sur plâtre de Bou-Médine, mais plus fruste et plus large, comme il convient à une matière moins délicate et plus rebelle que le plâtre, et à un ornement destiné à être placé assez haut.

Des tirants, gravés de petits motifs simples, sont engagés dans les murs parallèles au-dessous de cette frise. La charpente primitive, composé > d'arbalétriers réunis par des entrails retroussés, est revêtue d'un faux solivage composé d'entrecroi-

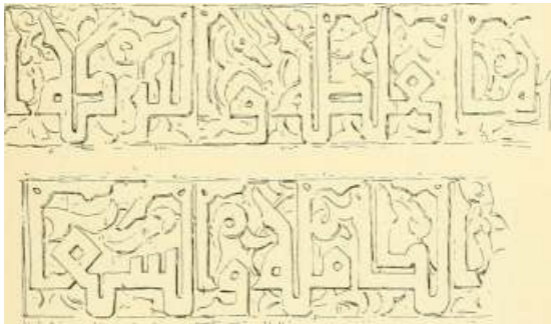


Fig. 74. — Frise de bois à inscription.

seiments apparents de baguettes plates en cèdre, se coupant à angle droit ou diagonalement 2 , s'assemblant à mi-bois et à

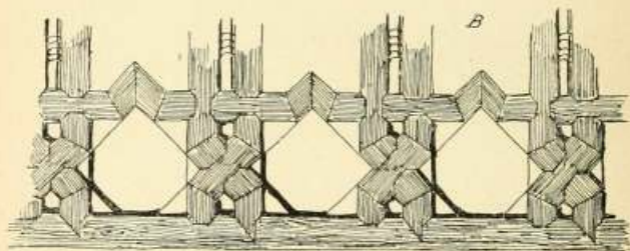
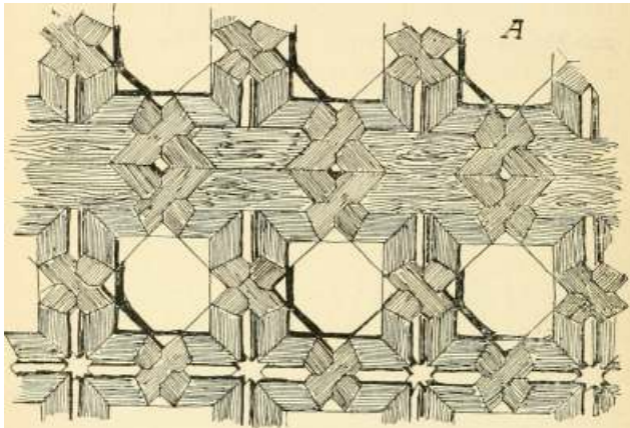
tenons et mortaises. Quelques baguettes tournées, quelques plaques de bois enclavées dans ces assemblages ou en complé-

1. A l'Alhambra, cf. Almegro Cardenas. p. 33, 125, 169, etc.; à l'Alcazar de Sêville. cf. Amador de los Rios. 131, 147, 230.

2. Voir np. Constantin L'hde, Baudenkmaeler in Spanien und Portugal,

lîerlin, 1892. p. 27. un rapprochement curieux des treillis formés par ces pièces de bois avec le treillis des huttes Kirgis étudiées par Dieutafoy.

LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN



c

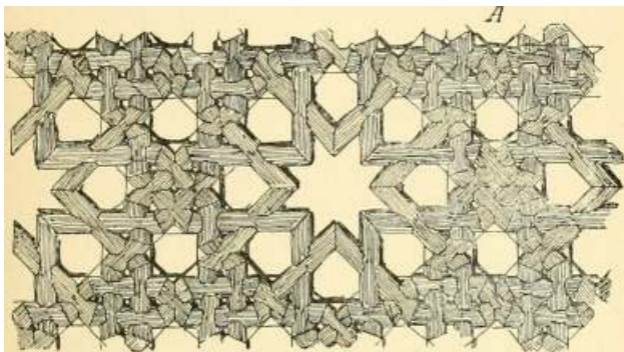
/ai

:^r

Fig. 15. — A, B, garnitures des plafonds. — C. entrait.

MOSQUÉE DE SIDI L-HALWI

•209



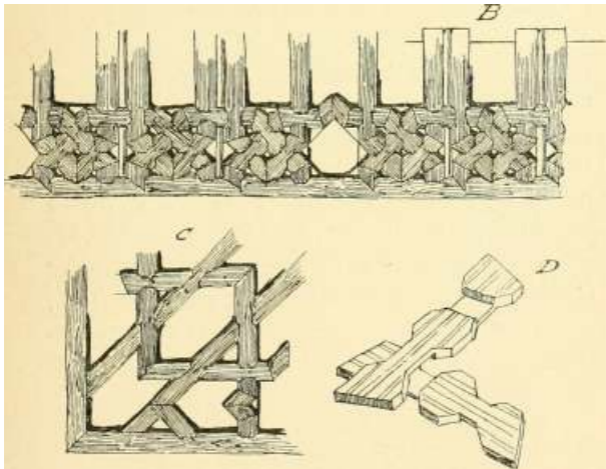


Fig. 76. — A, Il, garniture des plafonds. — C, arête. — D, spécimen d'emmanchement.

tant l'apparence, quelques motifs peints en blanc et noir sur les planches qui forment le fond des caissons polygonaux, de sobres gravures sur les pièces de bois complètent l'ornementation. Ce genre de décor, d'une logique plus mensongère que réelle, qui fait

appel à des artifices de construction indignes d'une menuiserie bien comprise, se trouve assez fréquemment employé dans les édifices du Maghrib et de l'Espagne. Le uniment de Tolède connu sous le nom de Tailler del Moro, quelques maisons de Grenade et du Maroc, la mosquée de Sîdi Bel-Hassen en présentent des exemples 1 . Celui que nous étudions ici en est un des plus ingénieux.

Le Minaret. — Le minaret accolé au mur occidental rappelle beaucoup celui de Sidi Bou-Médine. Comme la base en est dégagée, la décoration de ses faces se prolonge plus bas que le bord du toit de la mosquée. Ses faces Nord et Sud présentent un premier défoncement rectangulaire orné par une double arcature à lambrequins et ménageant deux écoinçons à décor étoile en mosaïque de faïence. Un second défoncement, reproduit sur les quatre faces, est occupé par

une arcade festonnée semblable à celle de Sidi Bou-Médine. Elle est encore accostée d'écoinçons à combinaison géométrique. Des cadres céramiques entourent ces deux défoncements. Un grand réseau à lambrequins décoré de fleurons règne au dessus. Enfin, on voit encore, sur une des faces, les vestiges d'une frise analogue à celle du minaret d'El-Eubbâd, mais qui s'en différencie

1. Léon l'Africain parle d'une médersa mérinide de Fâs dont «le couvert est fait en beau compartiment de menuiserie très excellente et bien ornée». Description de l'Afrique, II, p. 74. —Aux xv^e, XVI^e et xvii^e siècles le goût des plafonds de menuiserie arabe était encore très marqué en Espagne. Citons à ce propos un traité : «Compendio i/el arte île Carpinteria » publié par Diego Lopez Arenas, à Séville en 1632.

cependant en ce que les quatre rosaces qui la composent, ne se sectionnent pas aux angles et se déploient en entier sur toute la largeur. L'édifice terminal, très endommagé, portait aussi un réseau de briques incrustées.

Latrines publique*. — En face du minaret s'ouvre la porte de latrines publiques abritée par un joli auvent analogue à celui de la mosquée et qui, quoique très abîmé, permet d'étudier plus aisément les motifs sculptés.

On y retrouve la frise coufique reproduisant l'inscription de la mosquée. Directement sur cette frise portent les neufs blochets faits de planches simples posées de champ et les blochets extrêmes de trois planches jointives simulant une poutre de fort équarrissage. La couverture de brique repose directement sur ces blochets.

Le décor de bois qu'on y trouve, quoique

mettant en oeuvre les mêmes éléments que le décor de plâtre, leur donne une interprétation un peu différente. Nous avons noté [fig. 68) deux fleurons faisant partie de l'ornementation; l'un se compose des palmes striées qui persistent dans les bas-reliefs de bois, l'autre garnit la même surface d'imbrications également bien appropriées à ce genre de technique. Ce dernier motif, dont l'origine est déjà visible à la Grande Mosquée de Tlemcen (cf. p. 156), semble un équivalent décoratif du premier : il joue toujours le même rôle.

Les dispositions intérieures sont sensiblement les mêmes qu'à Sidi Bou-Médine, elles s'indiquent extérieurement par un dôme à douze pans, percé de jours à cheval sur les angles, s'élevant du milieu d'un monument rectangulaire. Ce dôme est intérieurement orné de polygones étoilés et de rosaces, modelés dans le plâtre.

MOSQUÉE ET QOUBBA DE SIDI BRÂHIM

Les édifices connus aujourd'hui sous les noms de mosquée et de qoubba de Sîdi Brâhîm nous offrent les derniers restes d'une vaste fondation due au restaurateur de la dynastie zeiyânide, Abou-Hammou Mousa II. A un mausolée élevé en l'honneur de ses oncles Abou-Saïd, Abou-Tsâbit et de son père Abou-Yaqoub, ce prince annexa, suivant une pratique dont l'Egypte offre de nombreux exemples ¹, une zâwiya, une mé-dersa et un oratoire. Le tout, réuni dans une même enceinte, entouré de jardins, était connu sous le nom de Médersa Yaqou-biya (du nom d'Abou-Yaqoub) et "ouvrait l'emplacement compris entre les rues actuelles de Sîdi Hrâbim, Ximenès et Haedo'-'. Des biens nombreux furent immobilisés au profit de rétablissement ; des tables de marbre publiées par Brosselard, comme

1. Par exemple, les madrasas-mausolées de Malik Achraf (nâ) et de Malik Achraf Qàit-Bey Cf. Franz-Pacha, die Baukunst des Islam, p. 114: — Gayet, l'Art arabe, p. 203 et suiv. ; — Van Lierchem. Matériaux pour un Corpus, 394 et suiv. ; 431 et suiv.).

2. Cf. Barges, Complément à l'Histoire des Beni-Zeiyân, p. 159, 160; — Tlemcen, ancienne capitale, p. 334, 330 ; l'extrait de la Baghyat-er-Rouwâd cité dans ce dernier ouvrage et où il est question «d'un oratoire avec un minaret incrusté de faïence», n'a été retrouvé par nous dans aucun des manuscrits que nous avons consultés.

concernant la médersa d'Oulâd-el-Imâm, nous fournissent sûrement la liste des habous de la Médersa Yaqoubiya 1 . Dans la suite, les abords de la mosquée et de la médersa devinrent un cimetière royal: puis, à l'époque turque, la médersa tomba en ruines;

la mosquée et la qoubba subsistèrent seules et, par un de ces changements de désignations fréquents dans l'Afrique du Nord, prirent le nom du saint SidiBrâhim el-Maçmoudi qui, quatre-vingts ans après la fondation, avait été enseveli dans l'enceinte de la médersa" 2 . Les ruines de la médersa n'ont été déblayées qu'à une époque récente. Barges, en 1846, vit encore dans le voisinage de la mosquée un portail monumental en briques, portant les trois premiers versets de la Soura » la Victoire 3 . » Il ne songea pas, au reste, à identifier les restes d'édifice qu'il avait sous les yeux avec la médersa Yaqoubiya 4 .

I. Revue africaine, février 1859, p. 169 et suiv.: ces tables de marbre datées de 163 et de 765 sont relatives à la z.ïwiya, à la médersa, à la mosquée qui avoisinent le tombeau du père d'Abou-Hammou II: il n'y a donc pas de doute possible; en outre, dans

un des manuscrits de la Baghyat-er-Rouwâd. nous relevons le passage suivant, sûrement interpolé par un copiste, mais qui n'en fournit pas moins d'intéressants renseignements : « En 763. Abou-Hammou commença à construire la zâwiya et la médersa, connue sous le nom de médersa Yaqoubiya, du nmii de son père Abou-Yaqoub. Il immobilisa à son profit de nombreux immeubles, comme il est mentionné sur deux tables de marbre placées à la porte de la médersa : aujourd'hui on connaît cette fondation sous le nom de tombeau du wali Sidi Ibrahim El-Maçmoudi; elle est le lieu de sépulture de nombreux saints, de savants et de sultans».

2. Cf. Tombeaux des Emirs Beni-Zeyân, p. 13 et suiv. : Brosselard y raconte comment, dans les fouilles qu'il pratiqua sur cet emplacement, il découvrit les tombeaux d'une partie des Beni-Zeyân; sur la vie de

Sidi liràhiin El-Maçmoudi {-[- 804 = 1401),
cf. Complément de l'Histoire des Reni-
Zeyân, p. 259 et suiv. : et Extrait de la
Takmilel ed-Dibâdj, ap. Annales de la Société
archéologique de Constantine, IS'.ij.

3. Cf. Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 391.

4. Il voulait que la médersa Yaqoubiya eût
été attenante à la mosquée de Bel-Hassen
(op. laud., p. 337).

Mosquée de SiDi Bràhïm

Le plan de la mosquée est copié sur le plan
classique des monuments de la belle époque
mérinide. Les dispositions archi-tectoniques
sont les mêmes. La porte principale est au
Nord; deux autres portes latérales ouvrent la
première travée de la salle de prières, l'une à
l'Est, l'autre à l'Ouest. Elles n'ont rien de
monumental. L'arcature qui borde le çahn
porte sur tout son pourtour l'auvent établi

sur des consolettes de maçonnerie. La salle de prière est composée de cinq nefs formées par deux rangées de pieds droits, soutenant des arcades brisées sans aucun décor. Elle a 19 mètres de large sur 15 mètres de profondeur. Les nefs extrêmes de droite et de gauche sont couvertes de voûtes d'arête.

Le mihrâb est précédé d'une coupole, décoré de grandes cannelures convergentes semblables à celles que présente la Grande Mosquée. Trois fausses fenêtres le surmontent. La petite coupole intérieure est à huit pans et sans ornements. Le cadre du mihrâb, où l'on remarque le croissant turc, est garni de plaques de faïence, à fond lustré variant de l'ocre claire au rouge sombre, et à dessins floraux bleus, jaunes, blanc et vert. Le lustre du fond rappelle les produits de Gubbio et de Pessaro; on en trouve d'analogues à Alger sur les monuments datant de l'époque turque. Le mihrâb est

flanqué de deux ouvertures, l'une à droite où s'enfonce le mimbar, l'autre à gauche qui donnait entrée dans la salle de

prêche maintenant disparue 1 . Cette dernière est fermée par une porte assez élégante dont le battant et le cadre sont garnis de petits panneaux, de cordelières, de feuillages avec lleu-rons dans le goût turc, de pentures de cuivre fort minces sur transparents d'étoffe, enfin d'une inscription en caractères maghribins. Celle-ci nous indique que les sculptures sur bois furent exécutées dix-huit jours avant la tin du mois de Rejeb 1247 par Sàlim Bou-Djenân Ben-Ferfara. Le minbar, de facture semblable, porte la date de Chabân 1 *J iT et le nom de Mohammed Ben-Hasen Ben-Ferfara. Cette date (1831-1832) nous



^rp^j^,^^■i" v'■-^<r-^~^ s'

I \ m. V JwwMl

<s.'

/V-



Fig. 17, — Carreaux de faïence à. reflets

métalliques.

reporte à la fin de l'époque turque. Le nom de Ben-Ferfara était porté par deux artistes cousins, dont les vieux Tlenice-niens ont gardé le souvenir et ils travaillèrent pour le compte d'Abd-El-Kàder 2 . Les œuvres qu'ils nous ont laissées, d'une exécution assez maladroite, se rattachent, à cinq siècles de distance,

t. Elle a été abattue lorsque le passage qui fait communiquer la rue Xime-nès avec la rue de Sidi Brahim derrière la mosquée a été élargi. ■1. Cf. supni, Intr., p. 'VJ : — et Tombeaux des Emirs B»ni-Zeiyn,p. 50. note 1.

20

à l'école qui sculpta la maqçoura île la Grande Mosquée, l'auvent et la frise de Sidi'l-Halwi. Le bois y est traité comme le plâtre; le

décor sans modelé sensible se découpe sur un faible défoncement.

La mosquée de Sidi Brâhîm, primitivement simple oratoire annexe d'une médersa, devint avec le temps mosquée-cathédrale; elle était le lieu de réunion, pour la prière solennelle du vendredi, des qouloughli, qui habitaient les quartiers voisins. Elle a donc une sedda fort simple. Aujourd'hui encore, ou y dit la Khotba, et l'on y fait la prière eu commun.

Dans le çahn, deux bassins servent aux ablutions : l'un porte une vasque dont le pied est une colonnette d'onyx avec chapiteau d'un type assez archaïque; Brosselard réussit à y déchiffrer ii la loupe le nom d'Abou-Hammou; mais, depuis trente ans, l'eau a coulé dessus mut et jour, et nous n'avons pu aujourd'hui rien y lire '. Diverses bases, divers chapiteaux épars dans le çahn proviennent

apparemment des édifices disparus, dont la mosquée n'était (prune annexe.

Le minaret, placé à l'angle Nord-Ouest du monument et en saillie sur la l'ace Ouest, est de bailleur moyenne, assez trapu, de proportions peu élégantes. Son décor est fort simple. C'est d'abord sur les quatre faces, au tiers environ de la bailleur, une arcature à grands lobes encadrée dans un panneau de briques; une bande de faïence de lu centimètres de largeur environ, et formée de qiràti- blancs, bruns, verts et jaunes disposés en damier, surmonte ce premier étage de décoration. Un grand panneau de treillis à lambrequins dont l'entrecroisement s'appuie sur quatre colonnettes vient au dessus: des fleurons de faïence

\. Cf. Tombeaux des L'iuirs llt'iii-Zeyiht. p. 12. 2. Cf. Supin, Inlr..|i. su Si.

verte incrustée dans la brique en relèvent la couleur générale. Enfin l'étage supérieur est formé d'un panneau de quatre arcades fort frustes, se détachant sur un fond de mosaïque en damier de qirāti blanc, brun et jaune. Des nierions crénelent la plate-forme. L'édifice terminal ne porte aucun ornement. L'ensemble donne une impression de rudesse et d'inhabileté; e! cette œuvre de décadence, si l'on ne connaissait sa date, pourrait passer pour une œuvre de début.

II. — QOCBBA DE SIDI IÛRÀHJM

Elle est située sur un petit tertre à quelques mètres à l'Ouest de la mosquée. L'entrée, au Nord, donne sur une cour carrée de 5",0.") de côté; sur les quatre faces, des galeries couvertes euh lurent cette cour, établies sur des arcs en fer à cheval brisé qui retombent sur quatre colonnes trapues de 1",15 de hauteur et de 1",55 de circonférence. Selon

toute apparence, ces colonnes, simples fûts cylindriques en onyx bien poli, pro-vieuneiii des ruines de Mansourahet ont été coupées en deux.

La qoubba qui l'ait suite est une chambre carrée de dimensions identiques à celles delà cour. Le cadre de la porte a dii recevoir, à une époque assez récente, un remaniement complet. Le haut en est, du côté île la cour, inscrit dans un panneau revêtu de faïence.

A l'intérieur, la chambre sépulcrale est, sur chacune de ses laces, défoncée par une arcade en fer à cheval déformée au sommet suivant une brisure à peine sensible. Des arabesques garnissent les écoinçons qui flanquent ces arcades : au centre

de chacun d'eux se trouve une coquille circulaire à cannelures rayonnantes. Une inscription cursive borde les rectangles

d'encadrement et les panneaux qui les séparent; elle porte un texte coranique que de maladroites restaurations ont en partie défiguré 1 . Les panneaux intercalaires sont garnis de décors géométriques ménageant au polygone de départ deux genres

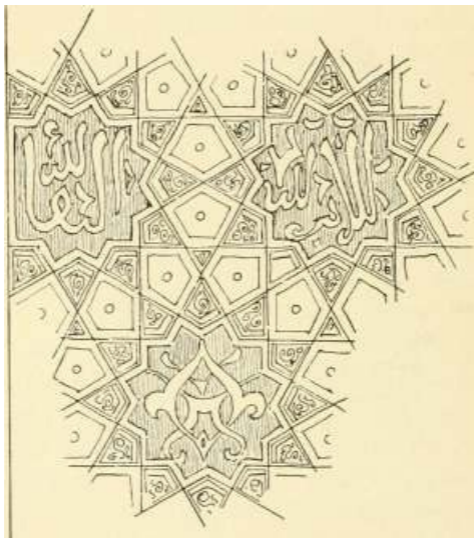


Fig. 78. — Décor de plâtre, garniture de murs.

de motifs défoncés : un motif ornemental et des sentences en lettres cursives. Ces sentences courtes sont du genre des phrases sacramentelles *El-izzou lillâh, la majesté es!* à Dieu ;

1. Ce sont les derniers versets de la Soura V, « la Table ».

El-Amrou lillâh le commandement est à Dieu. Un lambris [fig. 80) de 0 m ,82 de haut, en mosaïque de faïence, blanc, brun, jaune et vert garnit la base des murs. Une frise court au-dessus des panneaux: c'est le décor géométrique habituel de cette partie du revêtement ; le polygone étoile, qui occupe les centres, porte un motif ornemental alternant avec un motif coufique. Au dessus règne un fond où se trouvent des décors à

répétition copiés sur ceux de Sidi Bel-Hassen et de Sîdi Bou-Médine. A cette hauteur, deux petites fenêtres en plein cintre garnies de claires-voies à combinaisons géométriques percent chaque mur.

La coupole à huit pans, sans aucun décor, est établie sur les demi-voûtes d'arête ordinaires des qoubbas tlemceniennes.

Cette qoubba présente un des seuls spécimens qui nous soit parvenu de l'art de la restauration zeiyânide après le départ définitif des Mérinides. Moins que les autres qoubbas elle eut à subir des restaurations durant le cours des siècles qui suivirent. L'élégant revêtement de plâtre dont l'avait doté son fondateur nous est vraisemblablement parvenu intact. Seules les plaques de faïence qui décorent la porte sont des apports ultérieurs ; elles sont de tout point semblables à celles du mihrâb de la

mosquée.

Le style. — Le décor de plâtre présente une grande variété de formes en même temps qu'il témoigne d'un appauvrissement évident du style et de la technique. L'épigraphie fait une grande place à l'écriture cursive ; le coufique ne s'y rencontre plus en inscriptions d'une certaine étendue ; il n'existe plus qu'à l'état de motif purement ornemental de faible dimension.

La géométrie y joue un rôle assez important : c'est ici le premier et le seul exemple que présentent les monuments tlemcenien de décor géométrique employé dans les grandes surfaces et formant l'ornement principal d'un revêtement. Le thème n'est pas non plus du genre de ceux que nous avons rencontrés dans les monuments déjà étudiés. C'est (fig. 78) une combinaison de rosaces à

douze pointes sur plan trigone. Semblable ornement se remarque à Grenade, à l'Alhambra et

ii l'extérieur du couvent de Zaфра près du Daro. Quant à la composition des lambris, si elle n'est point de celles qu'on rencontre ordinairement dans les revêtements de mosaïque, elle fait, du moins, intervenir l'étoile à huit pointes, qui est fréquente dans les décors de plâtre. Les lambris sont les seuls spécimens de cet emploi de la faïence que nous possédions encore. Il en existait d'autres, et de plus beaux, à la médersa Tâchfinîya et probablement au Méchouar. Ces deux édifices étant démolis, nous n'en pouvons voir que des fragments conservés au Musée de la ville.

La flore est très simple. A part la coquille circulaire des écoinçons et une petite fleur à six pétales présentées de face et d'un dessin

naïf dans les arabesques de ces mêmes écoinçons, l'élément unique est la palme ordinaire des décors mérinides, mais perdant de plus en plus le caractère qui la rattachait au règne végétal : elle n'est jamais gravée de nervures intérieures,



Fig. 79. — Décor de plâtre ;i ornement confirme.

le limbe et le pétiole se confondent ; elle s'assimile de plus en plus au trait de l'écriture.

Il est, en somme, facile de constater dans toute cette ornementation, en même temps qu'une assez grande prodigalité de thèmes différents, quelques-uns textuellement empruntés aux monuments antérieurs, un appauvrissement du style qui révèle une époque de décadence ; la courbe s'abâtardit, le relief devient uniforme, tout modelé disparaît.

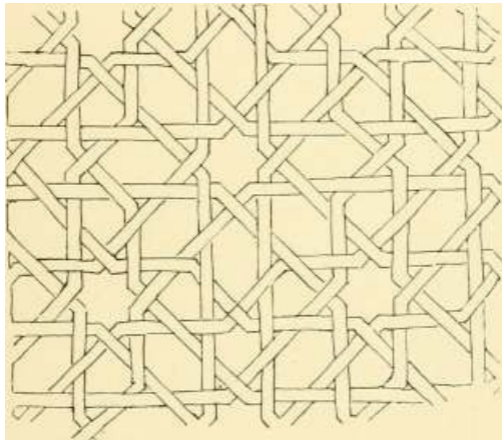


Fig. SO. — Lambris en mosaïque de faïence.

Si le décor de plâtre présente un aspect pauvre et monotone, la part donnée à la décoration peinte semble en revanche bien plus grande. Ce ne sont plus ici seulement des tons simples couvrant les fonds, ce sont des petits motifs qui meublent les espaces vides devenus plus importants alors que les ornements

sculptés se rétrécissaient. Nous avons relevé (fig. 78) un exemple de ces « garnitures », c'est un décor vermicide noir analogue à ceux qui décorent les plafonds de Sidi'l-Hahvi el à ceux qu'employèrent les céramistes espagnols. Ajoutons qu'un ton rouge dans le trait des entrelacs, un ton bleu dans le fond des polygones étoiles complètent heureusement la polychromie des panneaux.

MOSQUÉE DU MÉCHOUAR

Nous avons rapporté, en nous occupant de l'enceinte du Méchouar, à quelles circonstances se rattachait la fondation de la mosquée qu'il contenait. Ce fut, d'après Ibn-Khaldoun, Abou Hammou Mousa I er qui en posa les premières fondations. Elle devrait donc être sensiblement contemporaine de la mosquée Oulàd-el-Imâm. Nous n'avons cependant pas cru devoir la rapprocher chronologiquement de l'étude consacrée à ce

petit oratoire. Nous ne croyons en effet avoir devant les yeux que peu de chose de la création abd-el-wâdite primitive. Ce temple, faisant partie d'une citadelle souvent attaquée, dépendant d'une résidence royale, dut subir, au cours des guerres et des révolutions, des dommages et des restaurations nombreuses. La salle de prière dut même être réédifiée pendant l'occupation turque, le décor détruit, le plan complètement bouleversé, le sol surélevé 1 . Sa transformation en magasin annexe de l'hôpital militaire, puis en chapelle catholique, acheva de lui enlever tout intérêt artistique.

1. Elle reçut des colonnes provenant de Maisourah, telle, par exemple, celle conservée au Musée de la ville et portant sur le fût une inscription pieuse publiée par Brosselard {Revue africaine, mai 1860, p. 242 et suiv.}.

Le minaret est de style plus pur, et s'il a reçu, dans le courant du xiv^e siècle, peut-être à l'époque de la restauration zeyânide, de notables embellissements, la proportion, la composition générale, la disposition essentielle ont dû s'en conserver ii peu près intactes: un rapprochement avec le minaret d'Oulâd-el-Itnâm indique bien une inspiration analogue.

Deux de ces faces ont encore une partie de leur décoration ; celle du Sud est bien conservée. —• Houx panneaux s'y superposent; celui du bas, carré, est garni par une arcade soutenant une rangée de losanges à lambrequins, présentant les fleurons habituels et des incrustations on terre vernissée brun et vert. Le panneau supérieur, percé on son centre d'une fenêtre étroite, porte une arcade double dentelée semblable à celle qui décore le premier panneau d'Oulâd-el-Imâm. La garniture des (coinçons

est en mosaïque de faïence brun et blanc [fig. 81 D) ; elle offre cette particularité de ne faire intervenir qu'une seule forme de découpe. On remarque une combinaison identique dans la salle de repos des bains de l'Alhambra, qui date de Mohammed Y (1354-1391). N'y aurait-il pas là l'indice d'une réfection datant de la restauration zeyyânide ? Une particularité plus significative peut-être ? Préciser la date de retouches plus importantes.

Le cadre de mosaïque qui, comme à Bel-Hassen et à Oulâd-el-Imâm, enveloppait ces panneaux défoncés, se trouve remplacé par un cadre de faïences ; il reflète métallique portant des ornements ou des inscriptions. L'émail stannifère qui les couvre est d'un blanc fumé présentant des taches verdâtres et sillonné de grandes craquelures ; les intempéries l'ont même, en certains endroits, complètement écaillé. Le lustre, qui

est la seule couleur employée, est de valeur et de ton variables. Parfois semé de taches ocreuses, il va du vert clair au rouge violacé

sombre. Ce décor est tracé avec beaucoup de franchise et d'habileté; la peinture en est maigre et parfois transparente.

Les plaques d'ornements ont 0 m ,24 sur (r, 1S ; elles sont de deux modèles (C^C 2), suivant la direction de la bordure à laquelle elles appartiennent. Le motif reproduit est, on traits de 0 n ',02, l'entrecroisement de lambrequins formant des losanges curvilignes déjà maintes fois observé ; les raccords des bandes verticales et horizontales sont assez mal faits. Il n'y a pas de plaques d'angle; le motif et les deux traits qui lui servent de bordure ne se retournent pas. Ils sont coupés avec l'extrémité des rangées.

Les plaques à inscriptions, au nombre de huit, ont $0\text{ m},39$ sur $0\text{ m},13$. L'émail est le même que celui des premières. Elles portent des bordures faites de deux traits inégaux, une garniture de rinceaux et enfin des caractères andalous se détachant sur un fond vermicide, assez fin, probablement tracé au qalam; nous en donnons ici un spécimen (B).

La réunion des mots qu'on y lit n'a paru à Brosselard présenter aucun sens plausible, et il considère cette inscription de la mosquée du Méchouar comme une énigme indéchiffrable'. Nous ne sommes pas de son avis. Tout d'abord, les plaques des garnitures latérales (fig. 81A') nous paraissent porter l'eulogie bien connue : El-youmn wal-iqbâl « le bonheur et le succès ». C'est une formule très fréquente dans la décoration épigraphique des monuments andalous². Nous l'avons lu nous-mêmes sur le vase de l'Alhambra, sur des poteries hispano-

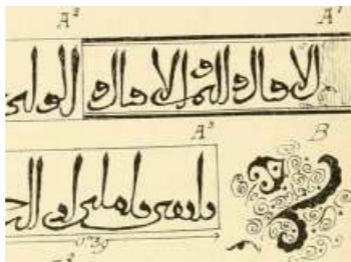
moresques, et elle figure encore sur une couronne en cuivre ciselé provenant du minaret

1. Cf. Revue africaine, mai 1800, p. 248 et suiv.

2. Parfois avec addition de Wabolough El-dmdl « et la réalisation des désirs » ou de wassa'd fi ikmâl, « et la prospérité parfaite » (Cf. Almegro Car-denas, Inscripciones de Oranada, 11, 37, 58, etc.; — Amador de los Hios, Inscripciones de Sevilla, 134, 135, 140, etc.)

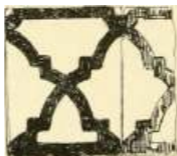
de la Grande Mosquée de Tlemcen, que nous avons signalée plus haut. D'autre part, il suffit de renverser l'ordre des deux plaques de céramique qui forment la seconde moitié de la bordure supérieure pour obtenir une autre formule andalouse, très

;j^Aj.mmm



yyjziw

c



-Q34-

f

!P1

D.

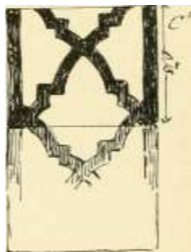


Fig. 81. — Décor céramique au minaret de Méchouar.

courante à Séville, à Grenade 1 , et qui est la suivante : Va tsiqati ya amali anta'l-rajâ anta'l-wali ikhtim bikhairin amali. « O nia confiance, 6 mon espérance, c'est toi l'espoir, c'est toi

1. Cf. Amador de los Rios, op. iaud., 135, 15B, 174, etc. — Almegro Cardenas, op. laiuL.Zl,U6, 186, etc.

le protecteur; scelle mes actions par le bien.
» Le caractère est d'une élégance un peu molle ; les lettres s'y enchevêtrent et s'y lient mal à propos (fig. SI A" 2 et A : <); ces plaques ont tout le caractère de produits (l'une fabrication courante.

La nature des émaux, la présence du losange peint, imitation servile du décor classique îles extérieurs, l'absence de tout motif qui ne suit de pure origine moresque, la forme des palmes polylobées, tout nous fait supposer que nous avons sous les yeux un produit assez ancien des ateliers espagnols fabriquant les faïences à reflet. (On sait que le premier renseignement que nous avons sur ces ateliers est fourni par Ibn Batoutah, et remonte au milieu du xiv^e siècle 1). Nous ne saurions leur attribuer une origine plus précise. En l'absence du bleu, qui semble constant dans les pièces sorties de Malaga, nous y verrions plutôt l'œuvre d'une fabrique

du royaume de Valence, peut-être Manisès, dont les plaques de revêtements apparaissent comme une sorte de spécialité. Quoi qu'il en soit, le fait que, dans cette mosquée d'une résidence royale, deux de ces plaques ont été mises en place au rebours de leur ordre naturel, nous semble indiquer que nous sommes en présence d'une ornementation ajoutée à une époque de décadence où l'inscription était, pour ceux qui l'ajustaient, parfaitement illisible.

1. Ibn-Batoutah, IV, p. 361.

MOSQUÉE DE SIM SENOUSI

Elle est située dans la rue île Mascara, ancienne rue des Bourreliers (Souq-el-Berada'în), à l'entrée de l'impasse appelée Derb el-Msoufa à laquelle une voûte donne accès 1 . L'originalité de ce petit monument consiste en ce que sa salle de prière occupe

un premier étage. Un escalier sous la voûte permet de monter à cette salle pauvre, nue, et à laquelle des restaurations de 1^{res} liasse époque ont dû achever d'enlever tout caractère.

Elle se compose de deux parties gauchement soudées entre elles. La première forme deux petites nefs dont les pieds droits sont réunis par des arcs brisés en fer à cheval. Une corniche à doucine (moulure qui, nous l'avons vu, ne fut jamais employée par les architectes maghribins pendant la belle période de leur art) couronne les nefs. Une charpente apparente, et des tirants géminés en forment le plafond. De petites fenêtres

1. Ses babous ont été publiés par Brosselard ap. Revue africaine, sep-terabre lsoi ; elle porte le nom du grand théologien tlemcenien, Sidi Senousi (Cf. infra, p. 340); mais la mosquée du Derb el-Mesoufa est

citée par les textes avant sa mort [Bostân, notre manuscrit, p. 15a) et la tradition veut qu'il ail aimé à y venir prier [Revue ofricaine, avril 1859, p. 246 ; septembre 1861, p. 321). '

donnant sur la rue éclairent l'intérieur. La salle se prolonge par une seconde partie irrégulière donl loi il caractère artistique est absent. Un mihràb en plein cintre perce le mur du fond où s'ouvre ('gaiement une petite galerie à ciel ouvert donnant sur le Derb el-Msoufa.

La partie la plus intéressante de cette mosquée est le minaret qui la surmonte. Le style n'en est pas pur, mais les proportions sont élégantes. Trois étages d'arcatures dentelées ou entrelacées s'y superposent. Une frise formée de cordons de briques complète cette ornementation. Notons sur l'une des faces quelques plaques de faïence stannifère à décor bleu et jaune incrustées

dans l'un des cadres d'arcade, seul exemple de ce genre que nous avons observé comme décor extérieur de minaret tlemcenien.

MOSQUÉE DE SIDI LAHSEN

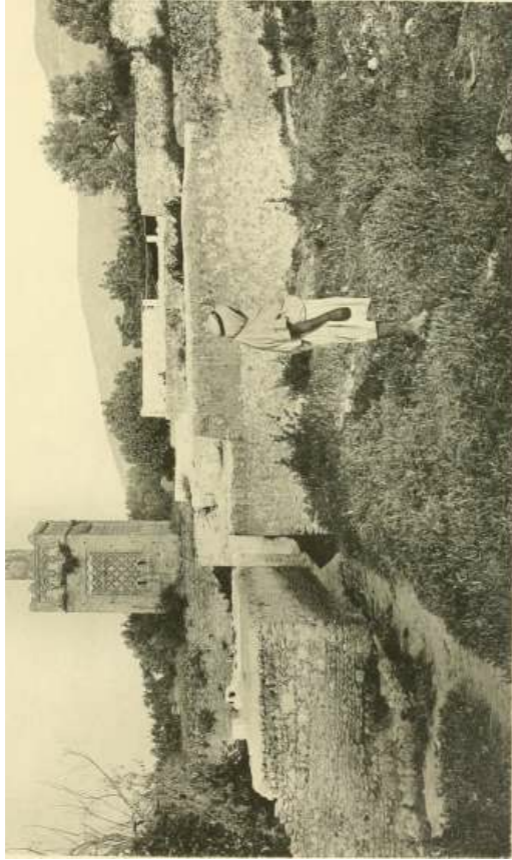
Cette mosquée, située hors de Tlemcen, à 200 mètres environ à l'angle Nord-Est de l'enceinte actuelle, groupe autour d'elle un petit village. Elle est consacrée à la mémoire du pieux Siili Lahsen ben-Makhlouf er-Râchidi morl en 857 V 1 1-53 . et date vraisemblablement de l'époque du sultan Abou'l-Abbàs Ahmed 1 . Cette mosquée est en ruines, comme la plupart îles maisons du village qui l'entoure (Cf. PL XXVI). Les toits qui la Couvraient se sont effondrés et la poussée des plantes en a disjoint le pavage. Cependant, elle méritait mieux que cet état d'abandon. Elle faisait partie d'un ensemble de monuments assez intéressants par leur valeur d'art et les souvenirs qu'ils

perpétuaient. Elle-même présente les traces de dispositions architecturales curieuses.

Elle se compose de deux parties : une cour rectangulaire pavée est bordée au Nord et au Sud par deux galeries couvertes. Elles s'ouvrent sur la cour par une large arcade en plein cintre

1. Cf., sur la vie de Sidi Lahsen Er-Kàchidi. Complément de l'Histoire des Beni-Zeyân, p. 321 à 346; — aussi Tombeaux des Émirs des Beni-Zei/ân, p. 89.

m



A. Antiquarium. Eilat. Petit

<: ta p

p

w p

p o

<!

P P

> P

p ■p

p

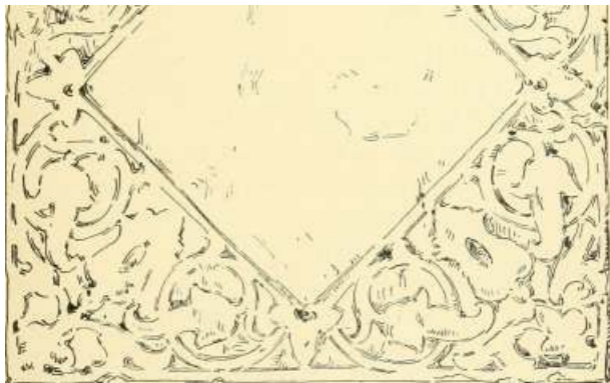
d

MOSQUEE DE SIDI LHASSEN

Une élégante vasque de grès quadrilobée servait aux ablutions rituelles. Dans le pavage qui l'entoure on remarque un petit carreau à décor estampé couvert d'un émail vert (fig.82) analogue à ceux qu'on observe à Sidi Bou-Médine (Cl', supra,

Zr «■- v

s.\s K\



"7 *V

Fig. 82. — Carreau de pavement dans la cour de la mosquée de Sidi Lahsen,

p. 236) et qui semble indiquer une restauration du même temps, et de la même origine.

Un mur sépare la cour de la salle de prière. La porte d'entrée de cette salle, qu'abrite un auvent sur consoles gémi-

nées en maçonnerie, est percée dans ce mur, perpendiculaire au mur du mihrâb.

Une restauration qui doit dater de l'époque turque a remplacé les nefs parallèles au mur d'entrée par des travées parallèles au mur du fond. La trace des vieilles charpentes, encore visible sur la paroi du minaret, indique nettement cette disposition primitive. De plus, les deux arcalures actuelles, composées chacune d'un grand arc plein cintre flanqué de deux arcs plus petits forment par leur

réunion une grande nef médiane et deux bas côtés. Cette ordonnance, est assez habituelle aux mosquées turques ; on la remarque a la mosquée du Méchouar. Le mihrâb, très peu profond s'encadre dans un arc brisé.

Le minaret, à l'extrémité orientale du mur du mihrâb, est ici encore la partie la plus intéressante et la mieux conservée. Par le style de ses ornements et par les émaux qui y sont employés, on croirait pouvoir l'attribuer à une époque assez ancienne : le grand réseau qui en décore les faces est établi sur des colonnettes monolithes dont les chapiteaux h cros-settes rappellent ceux des plus vieux minarets tlemceniens. Des colonnettes monolithes supportent également les arcades dentelées de la galerie supérieure. Des plaques taillées dans l'émail vert garnissent le réseau losange du campanile. Enfin, une bande sobre de faïence verte et jaune complète le décor .de ce petit

monument.

La porte de la mosquée donne sur une ruelle qui constitue la principale entrée du village. De l'autre côté de la ruelle, en face de la mosquée, on trouve la chambre sépulcrale luit simple de Sidi Lahsen; des peintures à décor floral sur bois, datant de l'époque turque, couvrent le petit auvent, qui eu

abrite la porte. A l'entrée de la ruelle on remarque les ruines d'un édifice soigneusement construit en pierre, et où plusieurs arcades sont encore visibles ; c'était, suivant les renseignements à nous fournis par de vieux habitants, les latrines de la mosquée ; une fontaine publique y était adjointe, et au premier étage une maçriya où était installée une école coranique '.

1. Les textes parlent, en outre, d'une médersa de Sidi Lahsen (Boston, notre manuscrit, p.

21, 28); il nous a été impossible d'en déterminer remplacement.

MOSQUÉE DE SIDI YEDDOUN

C'est une petite mosquée d'époque turque. A l'extérieur

elle offre un minaret très simple flanquant sa face Nord.

Une porte en fer à cheval brisé que surmonte un auvent sur console donne accès dans la salle de prières. Trois travées la coupent parallèlement au mur du mihrâb. Elles se composent de deux arcs brisés et d'un arc en plein cintre que surmontent des charpentes assez bien conditionnées.

Un tombeau occupe le fond. Il est entouré par une clôture en bois sculpté et décorée dans le goût turc.

MOSQUÉE DE LALLA GHARÎBA

Voici encore un petit temple dont le point de départ est un tombeau. Il ne comporte (prune salle très pauvre.

L'unique travée, parallèle au mihrâh se compose de trois arcs; l'arc médian est en plein cintre; les deux autres sont brisés.

La niche du mihrâb, de très faible profondeur, s'ouvre par une petite arcade plein cintre. Le tombeau de la sainte est placé dans un renfoncement du mur opposé au mihrâb '.

Le minaret n'est qu'une tour rouverte par un toit de tuile à quatre croupes, accolée à la salle de prière et s'élevant peu au-dessus d'elle. Une seule fenêtre percée dans cette tour permet au moueddin d'appeler les fidèles à la prière.

1. Cf. Sur la légende de Lalla Ghariba, sur sa mosquée et les inscriptions de habous qu'elle contient, Revue africaine, mai 1862, p. 107 et suiv.

MOSQUÉE DE SIDIL-BENNÂ

Une cour carrée, flanquée, comme celle «le Sidi Lahsen, de deux portiques latéraux, précède la salle de prières. Celle-ci, divisée par trois travées portant des arceaux en fer à cheval brisé, a subi des restaurations très récentes.

Le minaret orné d'arcatures simples est peint en rouge comme l'était celui du Méchouar.

Rosselard en attribue la construction au xv^e siècle '.

1. Cf. Ite'ue africaine, décembre 1861. p. 32. note 1.

MOSQUÉE DE LALLA ROOYA

De la courette, qu'ombrage une treille portée par un arceau de maçonnerie, monte un escalier qui conduit à la terrasse du minaret, tour carrée sans ornement et sans édirice terminal.

La salle de prière présente cette particularité d'être élevée sur un plan de qoubba bien plutôt que sur le plan habituel des mosquées. Une coupole à douze pans en occupe le centre, les arcs brisés qui la portent retombent sur quatre pieds droits formant à la base un tambour carre de 3 mètres de côté. Deux nefs couvertes par des plafonds à lambris la flanquent à droite et à gauche. En avant du mihrâb dont la niche est très faiblement enfoncée, règne une nef transversale. Celle-ci est couverte par une

voûte d'arête formée, d'après un modèle déjà observé ¹, d'une voûte en berceau coupée par un seul demi-cylindre placé dans l'axe du mihrâb. A l'extérieur, la coupole s'indique par un toit pointu à huit croupes. Un toit à deux versants abrite le reste de l'édifice'-.

1. Cf. *suprà*, p. 168.

2. Les tables de habous de Lalla Rouya ont été publiées par Brosselard, *ap. lievue africaine*, mai 1862.

MOSQUÉE BÂB-ZIR

Placée au Nord-Est delà ville, près des remparts, non loin de l'emplacement qu'occupait une des anciennes portes de Tagrâr, cette mosquée, en très mauvais état, en remplace vraisemblablement une autre beaucoup plus vieille et plus riche, dont les historiens nous ont conservé le souvenir, et dont nous pouvons retrouver un vestige dans

la mosquée actuelle. C'est là, nous dit Yahya-Ibn-Khaldoun, qu'un saint de Tlemcen appelé Abou-Mohammed Abdallah, (ils d'Abd-el-Wâhid, présidait à la prière.

Deux arcatures divisent la salle de prière en trois nefs perpendiculaires au mihrâb. Celle de droite est portée par trois colonnes de forme irrégulière, celle de gauche par deux pieds droits et une colonne engagée surmontée d'un chapiteau très archaïque. Ce chapiteau appartient peut-être à l'édifice primitif. Il se rapproche beaucoup des chapiteaux antiques des vieilles nefs de Cordoue et aussi d'un chapiteau que nous avons signalé dans la partie antérieure de la grande mosquée de Tlemcen (Cf. supra, p. 149 note!). Le galbe général en est un tronc de cône renversé ; il porte deux couronnes de feuilles en

imbrication, sans découpures, mais ornées

d'une nervure principale très apparente; plusieurs palmes minces s'en échappent et vont se réunir en un fleuron médian qui empiète sur un tailloir trapézoïde semblable aux vieux impostes byzantins.

Le petit minaret très simple est décoré de trois étages d'arcades dentelées. Deux bandes de tuiles vertes en complètent le revêtement.

LES QOUBBAS

Le culte des saints est apparu d'assez lionne heure dans l'Islam. Les populations musulmanes du Maghrib particulièrement lui ont fait nue place capitale dans leur vie religieuse '. Les tombeaux des personnages vénérés sont devenus les habituels sanctuaires vers lesquels se tourne, au moins autant que vers les mosquées, la piété de nombreux fidèles. Les femmes surtout, dans l'Afrique du Nord, n'ont guère d'autre

religion que la vénération des saints, d'autre culte que la visite pieuse île leurs tombeaux et l'accomplissement des actes quasi-rituels, sacrifices, combustion de bougies et de benjoin, aspersion d'eau de rose, dont l'ensemble constitue la ziyâra. Comme l'a remarqué Edmond Doutté, la densité de ces sanctuaires, les uns strictement locaux, les autres célèbres dans tout le Maghrib, va en augmentant au fur et à mesure qu'on s'avance davantage vers l'Ouest -. La campagne voisine de Tlemcen est parti-

1. L'ouvrage capital pour le culte des saints dans l'Islam est lf mémoire de Golçziher, die Heiligenverehrung im Islam ap. Moham. Studien, 11. p. 275-378 ; pour le Maghrib particulièrement, il faut consulter Doutté. les Marabouts (extrait de Hernie d'hislore des Religions, 19001.

2. Cf. Doutté, les Marabouts, p. 1 et 8.

culièrement riche en tombeaux vénérés. Chose curieuse, un seul d'entre eux est attribué par la tradition à un personnage de sang royal, celui de la Sultane à Sidi Yaqôûb. Tous les autres contiennent les restes d'ascètes, de savants, de faiseurs de miracles, nullement d'anciens maîtres du pays. « Tlemcen, dit Brosselard, qui a conservé et entretenu avec une sorte d'idolâtrie, à travers les âges, les sépulcres blanchis de ses marabouts, a perdu jusqu'à la trace des tombeaux de ses rois '•. »

La banlieue tlemcenienne tout entière est parsemée de tombeaux de saints. On en trouve non seulement dans les cimetières anciens ou nouveaux de la ville, mais un peu partout dans la campagne, en pleins champs, au bord des chemins, dans les vergers. Néanmoins, il est à noter que trois sortes d'endroits semblent pour ces sanctuaires des emplacements de prédilection.

Tout d'abord, le voisinage immédiat des portes de villes est généralement occupé par des tombes de personnages très vénérés¹. Les cimetières dans l'Islam ont fréquemment été placés aux portes des villes; la tombe d'un marabout, conservée par la piété populaire peut marquer l'emplacement d'un ancien champ des morts, abandonné depuis plusieurs siècles. Il peut arriver aussi qu'un saint personnage ait été inhumé à la porte d'une ville, sans qu'aucun cimetière existât antérieurement à cette place, pour assurer à cette porte la bénédiction d'un pieux voisinage. Le marabout est alors une sorte de génie protecteur de la localité ; la garde de l'entrée, voisine de son tombeau,

1. Tombeaux des Emirs Beni-Zeiydn, p. 7.

2. Les exemples sont innombrables ; c'est ainsi que deux portes de Damas se

disputaient l'honneur de posséder le tombeau de Bilâl. le moueddindu prophète (Tahdifi el-asmâ, p. 178 ; — cf. id., p. 134, 592; — Maqqari, Analectes de l'histoire d'Espagne, I, p. 480, in princ, etc. .

)->

UH'III

332 LES MONUMENTS ARABES DE TLEMCEN

'-i confiée à son pouvoir tutélaire. Il doit en écarter l'ennemi et empêcher le malheur de pénétrer par elle au cœur de la cité : « Le sultan de Tunis, arrivé devant Tlemcen, dit le Bostân, tint conseil avec ses vizirs : « Par où, dit-il, entrerais-je dans la ville? — Par où il vous plaira, répondirent-ils. — Combien la ville a-t-elle de portes? » — Ils lui en indiquèrent le nombre. — Alors il demanda: « Quel est le wali qui protège Bâb-el-Jiâd?—

C'est, lui répondirent-ils, Sidi Bou-Médyen.
— Et Bâ el-Aqba? — Sidi Ahmed ed-Dâoudi.
— Et Bâb-ez-Zâwiya? Sidi'l-Hahvi. — Et Bâb-
el-Qermâdin, qui la protège? — A walî. — Eh
bien donc, leur dit-il, c'est par cette porte-là
que j'entrerai. » Et la légende ajoute qu'il
fallut que le wâlî encore vivant Sidi Abdallah
ben-Mançour prit Bâb el-Qermâdin sous sa
protection, pour empêcher la perte de
Tlemcen'. De même, une porte du vieil
Agadir avait pour saint protecteur le très
ancien Sidi Wahb enterré auprès d'elle 3 : ei
l'entrée occidentale de Tlemcen, Bâb-
Kechchoui était flanquée intérieurement du
tombeau de Sidi Mamar ben-Âliya et
extérieurement du tombeau de Sîdi
Boudjemâ 3. Au cours des âges, il arrive
fréquemment que la porte perd son ancien
nom, et prend celui de son patron vénéré.
Bâb-Wahb est mentionnée à une époque déjà
ancienne. Bâb-el-Aqba, Bâb-Ali, Bâb-
Kechchout, dans leur dernier état, étaient

couramment désignées sous les noms de Bâb-ed-Dâoudi, Bâb-el-Halwi, Bâb Sîdi-Boudjemâ. Parfois il a pu arriver aussi que des inhumations postérieures faites dans le voisinage immédiat du saint, et « pour recher-

1. Cf. Boston, notre ms., p. 274 et suiv. : — comp. Reçue africaine, janvier 1862, p. 13.

2. Cf. supra, p. 14.

3. Cf. Sur ce dernier personnage ei son tombeau, Brosselard ap. Heine africaine, mai 1860, p. 252-258.

cher sa bénédiction » [tabarrouk) fissent apparaître de petits cimetières aux portes des villes, dans des endroits jusque-là non affectés aux sépultures. Il est naturellement assez difficile de discerner en l'espèce quel est l'antécédent et quel est le conséquent des deux faits, inhumation du saint, et

groupement des sépultures dans les parages de son tombeau. Toujours est-il qu'à Tlemcen, deux des cimetières les plus anciens sont situés dans le voisinage immédiat des qoubbas de vieux saints locaux : la petite nécropole dont les tombeaux de Sidi Wahab et de Sîdi Yaqoub sont le centre, et le terrain semé de lombes qui entoure le sanctuaire de Sîdi'd-Dâoudi. C'est à ces deux endroits, à mitre avis, que des fouilles auraient le plus de chance de mettre au jour d'anciennes inscriptions funéraires.

En deuxième lieu, les hauteurs sont encore des endroits souvent affectés à la sépulture des saints maghribins. De la colline ou de la montagne où il est inhumé, le marabout, comme une vigie, surveille le pays qu'il a à ses pieds et le protège. Ceux (qui cheminent dans la plaine se sentent sous sa garde aussi longtemps qu'ils aperçoivent sa blanche qoubba. A Tlemcen, Lalla-Setti, » celle qui

regarde sur le pays », comme l'appellent les chansons locales, est inhumée sur le plateau rocheux qui, au Sud-Ouest, domine la ville '. Sidi Bou-Médyen a son tombeau vénéré sur le versant Nord de la pente du Mefrouch. A Aïn-el-hout, Sidi Abdallah ben-Mançour, le patron de la localité, est également inhumé à mi-blanc de colline. Enfin le grand saint musulman Sidi Abd-el-Qader El-Jilâni auquel ses nombreux sanctuaires, situés pour la plupart sur des émi-

1. Cf. Sur cette sainte, Tlemcen ancienne capitale, p. 131, 132, 309; — de Lorrail, Tlemcen, p. 309, :no.

nences, a l'ait donner le nom d' « oiseau des vigies ' », a éga lenient un maqâm (monument commémoraiit"-) liant placé, à très peu de distance de Tlemcen.

On rencontre enfin, très fréquemment, des

tombeaux de saints dans le voisinage immédiat des mosquées. On enterre volontiers les ascètes et les savants auprès des oratoires qu'ils ont fréquentés pendant leur vie. Tel fut le cas de Sidi Mohammed ben-Merzouq qui fut inhumé par l'ordre de Yarmorâsen près de l'angle Sud-Ouest de la Grande Mosquée. De l'autre côté de l'édifice, la petite chambre sépulcrale «le Sidi Bel-Hasen El-Ghomâri s'ouvre sur la face occidentale de l'hospice d'incurables qui porte le nom de ce saint personnage. Mentionnons encore parmi beaucoup d'autres Sidi Abdallah ben-El-Balad qui fut, disent les textes, enterré auprès du mesjid es-çâlih à El-Eubbâd.

Un autre cas également fréquent est celui où la mosquée est élevée après l'inhumation du saint auprès de son tombeau, devenu un lieu de pieux pèlerinage. L'anathème que la tradition fait porter au Prophète lui-même

contre ceux qui prennent pour oratoires les tombeaux des saints et des hommes vertueux n'a rien pu dans le cours des siècles contre cette tendance naturelle de la religiosité humaine 3 . Son tombeau même à Médine est maintenant à l'intérieur d'une mosquée 4 , et dans

1. Cf. Doutté, les Marabouts, p. 65.

2. Oomp., sur le sens de ce mot, Van Berohem, Matériaux pour un corpus, p. 115, note J.

3. La discussion à laquelle cette tradition a donné lieu se trouve ap. Qastal-làni, Commentaire sur Bokhari (édition de Boulaq, 1304 de l'hégire). II, p. 437, 438 ; on pourra consulter aussi Coldziher, Le culte des ancêtres et le culte des morts ap. Renie d'histoire des Religions, 1884. 11. 356-357.

4. Cf. Qastallani, op. cit., II, p. 430; — et

Burton, A pilgrimage to Mecca and Médina, II, p. "Hi

le Maghrib les exemples de cette pieuse hérésie sont particulièrement fréquents. Citons à Tlemcen la mosquée de Sidi Bou-Médine qu'une cour étroite sépare seule de la qoubba du saint, la mosquée de Sidi Lahsen er-Râchidi voisine de la chambre sépulcrale de ce personnage, la mosquée de Sidi'l-Hahvi dominée par le tombeau du saint éponyme, enfin les cas de Lalla-Gharibaet de SidiYeddoun, enterrés sous les voûtes même des oratoires qui portent leur nom.

Les tombeaux vénérés sont d'importance et de genres très divers. Les uns sont le résultat de la collaboration spontanée de nombreux fidèles. D'autres sont des œuvres plus officielles, fondations de princes ou de gouverneurs. Certains n'ont que des murs en pierres sèches blanchis à la chaux par les

mains pieuses des femmes qui, chaque vendredi, vont leur rendre visite; ce sont les hawîta. D'autres, maçonnés mais à ciel ouvert, offrent des enceintes circulaires ou rectangulaires, souvent ornées aux quatre angles de merlons grossièrement découpés, ce sont les haquch¹. Les plus importants entin affectent la forme consacrée de la qoubba et en portent le nom.

Cette forme est aussi fréquente dans les tombeaux d'Orient¹. Au Caire les tourba, ou sépulcres, sont recouverts de coupoles pointues. A Tlemcen les dômes en sont sphériques ou polygonaux. La forme ovoïde appartient plutôt au Maghrib oriental. Le dôme est parfois enduit de plâtre, parfois couvert d'un

1. Cf. Basset, Nedromah et les Traras, p. 38, note t : — Haouch en Egypte « enclos funéraire d'une famille » (Van Berchem,

Matériaux pour un Corpus, 271, note 2).

2. Cf. Van Berchem, *Noies d'archéologie*, I, 73,74;— La qoubba apparaît comme un dérivé de la kahjbe syro-byzantine (Cf. de Vogiié, *Syrie centrale*. I, p. il et suiv.).

toit de tuile, comme la qoubba qui, dans les mosquées, précède le mihrâb. Cette forme traditionnelle a très peu varié ;i travers les âges. De plus, l'ornementation intérieure des qoubbas,

comme nous l'avons indiqué pour la plus riche d'entre elles, celle de Sidi Bou-Médine, a été sans cesse remaniée par les générations successives 1 . Il s'ensuit que les plus vénérées sont celles dont l'état primitif est le plus méconnaissable. L'adoption dans la construction de formules consacrées d'une part, les restaurations constantes et parfois indiscernables de l'autre, font ipie la grande

majorité de ces édifices n'offre qu'un très médiocre intérêt archéologique. Aussi nous bornerons-nous à étudier quelques-unes seulement des innombrables qoubbas tlemceniennes.

LES TOMBEAUX DE SIDI YAQOUB

Le cimetière connu sous le nom de Sidi Yaqoub occupe, à quelque distance à l'Est de la ville, un bois de vieux et robustes thérébinthes, sur un plateau en saillie qui domine le cours de l'oued Metchkâna; des débris de vieux remparts suivent le bord de l'escarpement. En réalité, les tombes anciennes qui en bossèlent le sol ont dû se grouper autour du tombeau de Sidi Wahhâh placé, comme nous l'avons vu, auprès d'une porte du vieil Agadir.

La Qoubba de Sidi Wahhâh 2 peut donc passer pour le plus

1. Cf. sitprà, p. -200 et suiv. ; on comparera a ce que raconte Ylstiqça de la réédification des qoubbas de Idris I" et de Idris II à l'époque de Moulai Ismâïl

Istiqça, IV. p. 16 el 47).

2. Cf., sur ne personnage, suprà, p. 11.

LES QOUBBAS :)37

ancien des sanctuaires qui peuplent cette terre sacrée ; c'est aujourd'hui encore le plus populaire et le plus fréquenté. Il s'ensuit, que les embellissements ont dû peu l'épargner.

Jusqu'à quel point le plan primitif a-t-il été modifié? De quand date l'ordonnance actuelle? Ne s'est-on borné qu'à l'entretenir par le périodique passage à la chaux? Il est difficile de rien affirmer à son sujet.

L'enfoncement très visible du sol, à l'endroit qu'occupe l'édicule, montre qu'on a conservé le niveau des premières constructions. Trois

élégantes arcades en fer à cheval brisé, portées sur des pieds-droits et dont les écoinçons sont décorés d'ajours géométriques, s'ouvrent sur la façade. Un toit abrite l'entrée, flanquée de deux petites galeries surélevées. La chambre sépulcrale est couverte par une coupole octogonale établie sur les demi-voûtes d'arête habituelles. A l'extérieur, cette coupole s'indique par un dôme.

Également beaucoup en dessous du niveau actuel, se trouve le tombeau de Sidi Yaqoub, simple quadrilatère à ciel ouvert de petits murs en pierre, ornés aux angles de nierions. Un autre mur, plus vieux, et maintenant ruiné, l'entoure à 1 m ,50 de distance. Il offre cette particularité que dans la face méridionale s'ouvre la niche d'un mihrâb, orienté en plein Sud, et qui révèle la présence d'un ancien oratoire'.

1. Le Boston, qui consacre une notice à l'histoire légendaire de ce personnage, l'appelle du nom sous lequel il est encore connu à Tleincen, Sidi Yaqoub et-Tifrisi. D'autre part, l'építaphe qui existe dans son Itaouch le nomme Aliou-Yaqoub Yousef-ben-Abdallah (Cf. Complément de l'histoire des Beni-Zeiyân, p. 96). Cette építaphe sera prochainement publiée par M. Bel dans sa traduction de la Barjhyat-er-Rouwâd. 11 aurait vécu à l'époque de l'abd-el-wâdite Abou-Tâihfin 1". Peut-être le mihrâb ruiné qu'on remarque dans le mur Sud de la deuxième enceinte de son tombeau faisait-il partie d'une mosquée où il enseignait d'ordinaire et où il fut enterré (« il enseignait aux hommes et au jinn dans sa mosquée » liosldn, notre manuscrit, p. 099, 600). — Cf. encore, sur Sidi Y'aqoub, Doutté, les Maraouls, p. 69; de Lorrail, Tlemcen (p. 318 , où

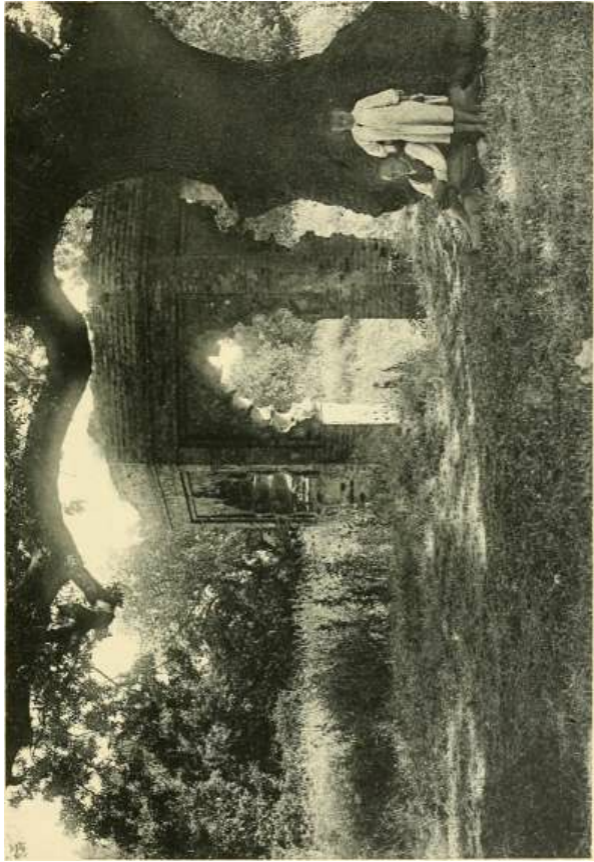
Au milieu île ce cimetièrè s'élèvent les ruines d'un autre monument funèraire (Pl. XXVII); c'est celui que l'on désigne sous le nom de » tombeau de la sultane ». Sur la base de ce nom, et d'une tradition populaire qui désignait le cimetière de Sicli Yaqôub, comme recelant des tombes royales, Brosselard entreprit à l'intérieur de ces ruines des fouilles ' qui amenèrent la découverte d'inscriptions sur pierre. L'une était l'épithèque d'une petite princesse, arrière-petite fille de Yarmorâsen morte en 1112 (815 de l'hégire). Il pensa que l'inhumation d'une enfant justifiait mal l'importance de ce tombeau, et la consécration des souvenirs populaires. Les fouilles poursuivies mirent au jour un fragment d'épithèque plus ancienne, malheureusement sans nom, mais dont le texte se rapportait évidemment à une femme de sang royal. « Il est certain, dit-il, qu'elle mourut antérieurement ; à l'année 81." de

l'hégire (1412) et que le monument élevé en son honneur existait à cette date, puisque la petite princesse dont l'épithaphe a été relatée plus haut put y être enterrée ■'. » L'examen archéologique du monument vient corroborer cette ingénieuse supposition. Les trois quarts ;i peine sont parvenus jusqu'à nous. Maintenant en contre-lias du terrain avoisinant, il était établi sur plan octogonal et formé d'arcades, découpées chacune en neuf grands lobes. La coupole à hu.i1 pans reposait directement çur les arcs, et n'était vraisemblablement pas abritée par un un toit. Peut-être une enceinte moins élevée isolait-elle l'édicule. C'est le seul exemple que nous ayons de ((oublia sur plan octogonal. Les monuments établis sur arcades ouvertes ne

la sépulture de Siili Yaqoub est confondue avec celle de Sidi Wahhàb (lip. 319 . et \V. Marçais, Algerian Jews dans Jewish

Encyclopedia, 1. Cf. Tombeaux des émirs
Beni-Zehjân, p. 9.

1. CI', h/., p. I m el suiv,



: 0

<

p

J

se rencontrent guère que dans le cimetière d'Eubbàd es-Sefli, qui, nous l'avons vu, fut l'Eubbàd primitif. De plus, la présence de cintres Lobés, dont à Tlemcen la Grande Mosquée seule nous offre des exemples, permet d'attribuer à cette ruine un âge assez reculé, peu éloigné de la deuxième moitié du XII^e siècle.

QOUBBA DE SIDI D-DAOUDI

Placée à quelques mètres de la vieille route de Safsaf sur une petite éminence, la Qoubba de Sidi'd-Dàoudi occupe un espace

rectangulaire. L'entrée tournée vers les ruines de Bâb el-Aqba est un cintre en fer à cheval brisé qu'entoure une fausse arcade à double feston, semblable à celle des mosquées inéridiennes. Un auvent de tuiles, porté sur des consolettes géminées en maçonnerie, surmonte ce cadre, complétant l'analogie qu'il offre avec celui des entrées latérales de Sidi'l-Ilahvi, par exemple. A l'intérieur trois galeries flanquent le plan carré de la coupole au Nord, au Sud et à l'Ouest. Il n'y en a pas à l'Est; mais le mur qui, de ce côté, forme le fond de la chambre sépulcrale est défoncé par une fausse arcade semblable à celle des qoubbas de Sidi Bou-Médine et de Sidi Brâhîni- Les piliers supportent des arcs brisés ; les galeries sont éclairées par six fenêtres munies de barreaux. La coupole à douze pans est percée à sa base de quatre autres petites fenêtres. Cette coupole est visible à l'extérieur. Un épi de terre vernissée verte en surmonte le

sommet ',

1. Cf., sur Sidi'd-Dàoudi, patron de Tlemcen, avant Sidi Bou-Médyen, supra p. 14 : une vue de sa qoubba, ap. l'iesse et Canal, Tlemcen, \>. 12.

QOUBBA DE SIDI SENOUSI

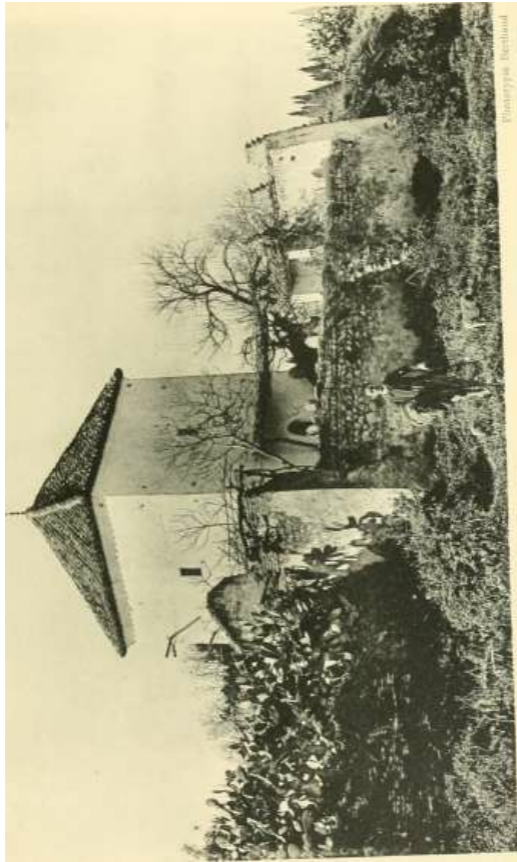
Le tombeau du grand théologien Mohammed es-Senousi', s'élève à l'extrémité orientale du cimetière musulman actuel, sur un tertre qui domine un chemin de traverse montant à Sidi Bou-Médine. Il occupe l'emplacement d'une ancienne mosquée, dont le mihrâb, orienté à l'Est, est encore parfaitement visible. Le mur actuel de la qoubba est bâti dans l'alignement même du mur occidental de cet oratoire ruiné, et leurs axes coïncident. Au Nord, au Sud et à l'Est, les murs ruinés de la mosquée, forment enceinte autour du tombeau du saint, et de la

petite nécropole qui se presse à ses pieds. Des nierions grossiers, de date assez récente, ornent de place en place les débris de ces murs.

La qoubba s'ouvre au Nord; une treille en ombrage l'entrée. Le tombeau lui-même est intérieurement des plus simples ; le catafalque de Sidi Senousi et celui de son frère utérin Sidi Ali et-Tellouti-, occupent le centre de la coupole, établie sur quatre trompes d'angle. Extérieurement la coupole est recouverte d'un toit de tuiles vertes à quatre croupes.

1. Cf., sur ce personnage, mort en 1490 (895 de l'hégire), *Revue africaine*, avril 1859 (avec l'épithaphe <pii figure à l'intérieur du tombeau), p. 245 et suiv.; juillet 18fil ; — *Journal asiatique*, février 1864, p. 175; octobre 1851, p. 109: — *Complément de l'histoire îles Beni-Zeyân*, p. 360 et suiv.

2. Cf. Revue africaine, avril 1859. p. 258.



Vintnyyya, Berchansk

i—i

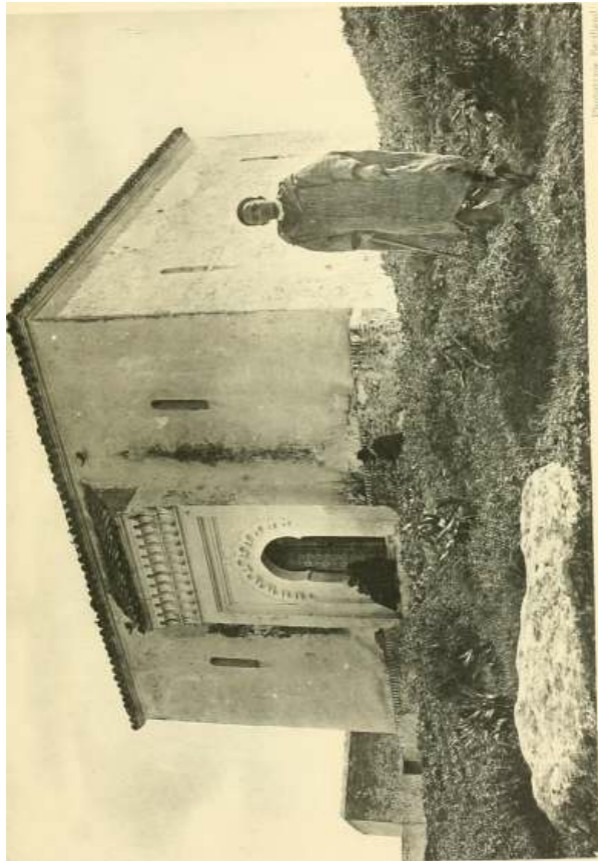
g

Q

<!

CQ

O



; <

s

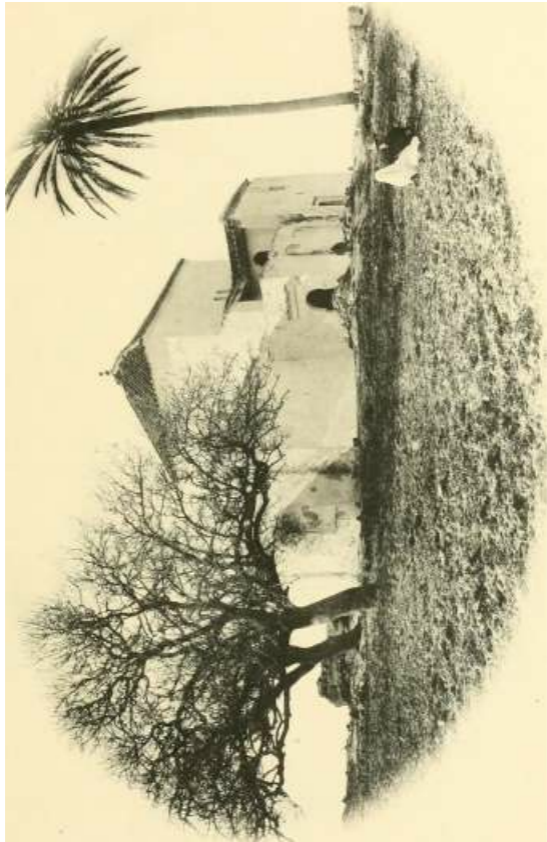
< i

i

o

(Q • <

«i



p

<]

I

y-p-

■

M fl

P <

o

§

p

(T-l

R

O

FQ < J

!-<^

S

o

se

QOCBBAS D A1N-EI.-HOUT

Le petit village d'Aïn-el-hout, situé à 8 kilomètres environ au Nord de Tlemcen, est entièrement peuplé de marabouts qui ont la prétention de descendre de Soleïmân ben-Abdallah, frère d'Idris 1 . La localité renferme les tombeaux de plusieurs saints vénérés, ancêtres des marabouts actuels. Deux seulement ont quelque importance au point de vue architectural, et encore sont-ils d'âge

assez récent ; des inscriptions qu'ils contiennent montrent que sous leur forme actuelle, ils datent du xviii' siècle" 2 .

A. — QOUBBA DE SÎDI ABDALLAH BEN-MANÇOTJR 3

Elle est située sur le liane de la colline, qui, à l'Ouest, domine le village. C'est un bâtiment carré de 10 mètres de côté. Sur la face Est, tournée vers le village, un petit perron de quatre marches donne accès à une porte basse, dont un double feston de brique enveloppe l'arcature brisée. Un petit auvent, couvert de tuiles, et reposant sur de frustes conso-lettes géminées abrite cette entrée.

1. Cf. sur Aïn-el-hout : Guide-Joanne de l'Algérie, p. 123; — Barges, Tlemcen, ancienne capitale, etc., p. 240, Doulté, les Aïssaouas à Tlemcen. p. 8.

2. Revue africaine, janvier 1862, p. 16, 17. 18.

3. Le Bostàn (notre manuscrit, p. 212-281) consacre une longue notice à ce personnage de la fin du xv^e siècle ; on pourra aussi consulter sur lui *Revue africaine*, janvier 1862, p. 11-16; — *Tombeaux des émirs Beni-Zeyân*, p. 114 et suiv. ; — *Complément de l'Histoire des Beni-Zeyân*, p. 401, 408.

A l'intérieur, le milieu de l'édicule est occupé par une coupole établie suivant l'habituel procédé sur demi-voûtes d'arête, et reposant sur quatre arcades brisées. Le catafalque du saint, entouré d'une grille de fer tonte moderne, occupe le centre, pavé de mauvaise faïence. L'espace demeuré libre entre les arcades et les murs extérieurs, et qui permet de circuler autour du catafalque, est recouvert par des voûtes d'arête '. Huit petites fenêtres, munies de verres de couleur, éclairent l'intérieur de la qoubba; elles sont garnies de claires-voies en

polygones étoilés. Diverses excavations pratiquées dans le mur permettent de déposer de menus objets; un mihrâb fort simple est creusé dans la face Sud, faisant saillie ;i l'extérieur. La présence d'un mihrâb dans une qoubba est exceptionnelle à Tlemcen. Elle est fréquente, au contraire en Orient; il est bon de rappeler et à cet égard, que la qoubba de Sidi Abdallah ben-Mançour date de l'époque turque.

Le sommet de la coupole est visible de l'extérieur. Un épi de terre vernissée le surmonte.

B. — QOUBBA DE SIDI MOHAMMED BEN-ALI

La qoubba de Sidi Mohammed ben-Ali' - est située à 200 mètres environ au Nord du tombeau de Sidi Abdallah ben-Mançour, et

1, Cette disposition de coupole, entourée

d'une circulation, apparente cette qoubba turque à la qoubba de Sidi'd-Daoudi et à la mosquée de Lalla-Itouya.

2. Cf., sur ce personnage qui appartient à la fin du xviii^e siècle, *Bévue africaine*, p. 16 et suiv.; — Walsin-Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne province d'Alger*, p. 187 et suiv.

à la même hauteur au liane de la colline (Pl. XXX). Un palmier la domine à l'Est. L'entrée, fort simple, est située au Sud; elle donne accès dans un couloir de 3 m ,50 de long, qui conduit vers l'Ouest à une cour de 7 m ,80 de long-sur 6 m ,40 de large. Cette cour est entourée par un portique formé de quatre arcades brisées portées sur des colonnes lisses et frustes. Le pourtour est grossièrement recouvert de rondins de bois, d'un lit de roseaux, et par-dessus, d'une terrasse. Un mihrâb creuse le mur du Sud ;

et dans celui du Nord s'ouvre la porte de la qoubba. On remarque dans le pavage de la cour, quelques jolis carreaux estampés à couverture brune, verte ou jaune.

La qoubba est haute, mais fort simple. Elle a H", 10 do côté. Un catafalque en occupe le centre. Les murs sont défoncés sur les faces Nord, Es! et Ouest de fausses arcades brisées. Un pavillon de tuiles vertes recouvre la coupole sphérique 2 .

Extérieurement, adossée au mur Ouest de la qoubba ri au mur Nord du couloir, une petite chambre basse de 3 m ,50 de large, servait autrefois, paraît-il, d'école coranique. La porte est située a l'Est ; un autre porte, percée dans son mur Sud et aujourd'hui bouchée, la faisait communiquer avec le couloir qui donne accès dans la cour. Elle est recouverte de rondins de bois, de roseaux, et d'une terrasse; au-dessus d'elle est

construite, une g/wrfa, chambre de premier étage de 2 mètres de profondeur et de 3 m ,50 de largeur, avant sa porte au Sud. Il ne subsiste plus aucun escalier qui permette d'y monter. Des amorces de murs sur les cotés Nord et Ouest de la qoubba montrent que le tombeau de Sidi Mohammed ben-Ali eut, jadis,

1. Cf. supra, p. 342.

2. Cette disposition île chambre sépulcrale à murs défoncés, précédée de l'atrium tétrastyle, apparente cette qoubba aux qoubbas déjà étudiées de Sidi Bou-Médine et de Sidi Brâhim.

d'autres dépendances encore. Un mur d'enceinte, aujourd'hui

ruiné, entourait cet ensemble d'édifices. Enfin à 20 mètres environ en avant, du côté de l'Est, on peut voir les restes d'une citerne

voûtée, rectangulaire, actuellement transformée en étable.

INDEX DES NOMS PROPRES

Abd el-Kadeh, 131, 305.

Abd el-Malik, 86.

Abd el-Moumin, 15, 92 n. 1, 141-142,

213. Abu el-Wàd, 17-18. Voir Beni-Zeiyàn.

Abd-er-Rahmàn III, 30, 76. Abdehi (El), 19.

Aboi-Abdallah. 10. Aboi-Abdallah ben-Khemis, 8. Aboi-Abdallah Et-Tàbiti, 245 n. 3.

Abou-Abdallah Mohammed ben-Jafar,

92. Abol-Ab-der-Rahmàn, 129. Abol-Amer-IbràhIm, 170-171. Aboi-Hammou 1", 20, 34, 130, 159, 185,

198, 313. Aboc-Hammou II, 24-25, 190, 202, 306. Abou Inàm-Fàrès, 200, 287, 290, 29S.

Aboul-Abbâs Ahmed, 21, 25-26, 130, 137,

159, 190, 231 n. 2, 320. Abol'l-Hasen Ali, 22-23, 129, 195, 197,

198-199, 200, 207-208, 210-211, 231,

235, 240-241, 244 n. 2 et 3, 251, 274,

275. Aboi'l-Hase.n Ali bex Abd-er ahman bfn

Ali, 140. Abou'l-Hasen Ben-en-Xejjârîya, 19, 143 Aboc'l-Mohâdjîr, 11. Abou'l-Walîd, 34.

Abûu-Malik {fils d'Abou'l-Husen Ali),

129. Abou-Mùhammed Abdallah, 329.

Aboc-Moosa Isa, 185-186.

Abou-Obaïd, 8.

Abou-Qorra, H.

Abou-Saïd, 302.

Abol-Saïd Otsmàh, 20, 171, 196.

Aboc-Sàlim, 194 n. 2.

Abou-Tâchpîn, 8, 20, 21. 25, 34, 129,

159, 195, 337. Abou-Tsàbit, 302. Abou-Tsàbit Omar, 194, 196, 198. Abol-Yahya Abol-Bakr, 196. Abou-Yaqoub le Mérinide, 191-192, 193,

197-198. 199-200. 210, 215. Abou-Yaqoub le Zeiyanide, 202, 202

n. 2; — Médersa)aqoubiya, 172 n. 2,

186, 302, 303. Abod-Zakària, 118. Aboi-Zeid Abd-eh-Rahmàx, 185-186. Abou-Zeiyàn (Moulai), 143.

ACHÎR, 13.

Agadir. 10 à 16, 19, 115-116, 117-118, 121-122,

124, 132, 134, 195, 204, 212, 336; — Mosquée
d\ 82, 136-137, 138, 140, 160.

Aghlebite, 69.

Ahmed bfn ToULOL'N, au Caire {mosquée <f
>, 29.

Ahmed el-Lamti, 38, 290. 292.

Aïn-el-Hout, 28, 212, 226, 333, 344.

Aïx-Taqbalet, 55, 228.

Aïx-Wànzouta, 132 n. 226.

Alcazar, 32, 34, 79 n. 3, 90, 100, 175, 178, 277,
288, 297 n. 1, 316; — Genil, 126 ; — Patio de
las Doncellas, 255.

ne.

INDEX DES NOMS PROPRES

Alexandrie, 29.

Alger, 27, 92, 232, 304; — Grande Mosquée
ci', 21, 46, 50 n. 2; — Moç.alla, 48 n.

Alhambra, 32 n. 1, 33-34, 55 n. i, 03. 69 70,
90, 92, 90, 100, 105, 175, 189, 230, 251, 269,
277, 297 n. 1. 310, 316;

— Salle des Abencérages, 54 n. 1 ;

— Bains de l', 83 n., 163, 164 n., 165 166, 168,
314; — Alberca, 176, 178, 207, 255, 288 ; —
Puerta del Vino, 221; —Mosquée, 288; —
Salle du Jugement, 83, 100 ; — Cour des
Lions, 25." , ; — Tocador de la Heine, 251 ; —
l'ose de l\ 315.

Au Bex-Yaiiya el-Salaksini, 137.

Al.I ben-Yousef, 141-142.

Ai.i el-Kordi (/An), 195.

Almohade, lii. 28.

Almokavioe, 15-16, 28, 33 n. 1. 141,

195. Almunecar, 119.

Amb [mosquée </"), 29, îO. 44. 62. Aroudj, 127. Ayyoubites, 65, 91. Aziiar [El), 218.

B

Bàb-Abi-Qorra, 115. 134.

Bàb-Ali, 117 n. 3.

Baba-SafIr (qoubba), 196 n. 1.

BAb-el-Aqba [ou Il/ïbd'-Sidi Daoudi, ou

Bâb-Agddir), 14. 115-116. 117-118,

122-123, 130 n. 4. 332. 339. BAb-el-Bonoud, 117 n. 3, 171 n. 1. BAb-el-Hadîd, 117 n. 3, 134. Bâb-el-Hammam, 115. Bâb-el-Giâb, 117. 130

n. i, 132, 135

n. 2, 332. Bâb-el-Rhemîs, 214-215, 216. Bâb-el-Khoukha, 115. BAb-el-QeumAdîn, 116-117, 119, 124-125.

134, 332. BAb-er-Rbeut, 135. BAb-er-Rowâh, 124. Bâb-es-Çarf, 117 n. 3.

BAb-es-Sâgâ, 134. BAb-es-Selm, ,S6. BAb-er-Souîqa, 135. BAb-et-Tsouîtsa, 131 n.. 134. BAb-ez-ZAwiya [ou Bâb Sidi'l-Halwi .

117, 131-135. 283 n. 2. 332. BAb-Kechciout (ou Bâb el-Jorlila <>u

Bâb Sidi Bou-Jema), 116 117, 125-

126, 134, 1S5, 332. BAb-Ilan, 117 n. 3. BAb-Sour-el-HammAm, 134. BAb-ïaqarqAret, 135. BAb-Wahb, 115, 132. BAb-Zîr, 133, 149 n., 328-329. Bagdad, 30.

Barcelone, 31.

Barges l'abbé), 1, 2, 3, 28, 198, 217.

241 n. 1, 279 n., 303. Batoutah [Ibn). 317.

BeibarsIya (mosquée El), 218. Bekri [El),

115. Bel-Abbès [route de). 131-132. Benî-

GhAnya, 16-17.

IÎEN'i-Kll Azer. 13.

l'i Ni -Mi-nix (Voir Méridide).

BenI-Yala, 13.

BenI-ZeiyÂN, 10 n. 1, 12, 18, 22, 28,

127, 143, 303 n. 1. Bilâl (tombeau de), 331 n.

Bît-er-Rîch, 131-132. 227. Bologgin ez-Zîri,

13. BostAm, 2X3 n., 332. Bougie, 195.

Brekch (prés Tenés), 185-186. Brosselard, 2.

207, 226, 283 n. 1, 286. 290. 292, 306, 315,

331. 338.

ÇaIqal [rendez-vous d'ibn). 191.

Caire (monuments du), 29-30, 62, 9S, 158 n., 231 n. l, 335 ; — Enceintes du, 119-120; - Fostdt, 29, 195.

CAIBOUAK, 84, 196, 292 n. 2, 157 n. 1 : Seiyii/at el-.lami, N8.

Çarmachiq, 39, 234. 278.

Cartilage, 50 n 1.

INDEX DES NOMS PROPRES

347

Chella, 194, n. -2. 264 n. Cluniï {musée), 21 n. 2. 236.

CONSTASTIKOPLE, lii/zance. 30-31.

CoBOOUE (mosquée de), 31-32. 40. 45 n. 4, 37. G.!. 65-66, 69-70, n., 75-76, 78. 86. 97, 1(12. 109, 144, 148-149. 150, 132-153, 156, 169, 181, 217.2211. 222, 328; Chapelle de Villa-Viciosa, 32. 4i,70; — l'uerla del-Pardon, 2.39; — Enceinte de, 119-120.

Ciiiisto i>k i.\ Lu/ (église del) 31, 37. 78. 86.

Cuba palais de la), 32. f.fi, 153.

I)

Damas (inosquée de . 30; — Portes à,

321, n. Dana [basilique de). 62 n. 2. Dàr-abî-Fihr, 21. Dàr-el-Mol'lk, 21. Dàb-es-Soltân. Voir Palais rf'EL-EuB-

u À i >.

UÀR-ES-SoROUR. 21.

Delphin. 292 n. 2.

Dehb Msolfa, 26, 218. 319.

D.IEBEL TeHNI. 7.

Doutté, 33 n.. 330. DuTnoiT, 3.

E

Eubbài. (El), 7, 223 à 230 ; — Es-Sefli, 43, 57 n. 1, 83, 225-226, 227-228, 282, 284, 339 ; — El-Fouqi, 223, 225. 227-228, 229-230; — Palais d\ 27, 35, 100, 266 à 269 ; — Zâwiya d\ 279. n.. 280 : — Mesjid es-Çâlih, 334.

El-Eubbâd près Fâs, 224, n. 1.

Fâs, 12. 16 n. 3, 17-18 ; — Fontaines à, 50 n. ; — Maisons à, 81 ; — Bains à, 165 n. 2 ; — Médersa à, 300 n.

Fatimite, 65, 69, 88, 91.

Ferachbad (édieule de), 57 n. 1.

Febfara (ben), 39, 305. Firooz-Abâd (palais de), 62. Fouwàra (El), 313.

ijjim.nA. 32-33 n., 36, 16 n. 2. 7s. 98,

101, 218, 220. 222. Girault de Pranoky, i, 31 n. 2, 32. Grenade (monuments de), 28. 'il 32,

149. Voir (Alhambra) ; — Enceinte,

119: — Albayein, 120; — Maisons à,

300. Gubbki, 304

II

IIàdj-ben-Abou-JemAa El. 8. Hakdo (rue). 203. IIafcidf., 24.

Ilvii.it v citadelle d'), 202, n. IIàckm (mosquée du Chîkh), 62. Uamdoun-el-Qaisi,

34. Haouqal Ibn- . 13, 115. Hvwn bey), 130.
Hassan (tour de , 33, 36. Il \"v\" (mosquée
de), 74. Hennaya (route d'), 127.

Ibrâhîm ii.-Mii.iani, 28. limis l", 11, 13, 136,
336 n. 1. IdbîS II, 12. 136, 336 n. 1. iFRIQIYA,
199.

Imâma. 127.

Jâhil (Ibn). 128 n.

Jérusalem, 30; — Mosquée à, 30 n. 1.

K

Kaba. 29.

INDEX DES NOMS PROPRES

KnADRA {El), 17.

Kiiafadja (ién), 8.

Khaldouh {Ibn), 10-11. il, 22, 29, 118,

129, 171, 19(i, 210-211, 274, 313. Khaldoux
(Yahya, 7, 22, 117, 329. Khânqâh, 228 n. 1.
Khàridjisme, 11.

KllAVERXAQ, 7.

Khidhr, H n. 2.

Kotoubîya, 33, 36, 46, 98, 218. 22(1. 2*3.

Lalla Ghahîba {mosquée de), 325, 335. Lalla
Rouva {mosquée de), 327, 342n. 1. Lalla
Sf.tti, 127. 206, 213, 333. Laugier de Tassy,
165 n. 1, 166 n. 3. Léo.x L'Africain. 8, 26, 128
n., 130, 165

n. 2, 166 n.. 229, 300 n. Louvre {musée), 32
n. 1, 242 n.

M

Maghma {roule de), 127, 192, 197. 204, 214.

Maghhàwa, 13, 33 n. 1.

Malaga, 79, 317.

Malik Achraf Qàit-Bey, 302 n. 1.

MaLIK AcHRAF-InAL, 302 n. 1.

Malik Nàcer (madrassa de), 30 n. 2.

Mamelck, 65.

Maxçoub {VAlmohade El-). 33 n., 36 n. 2.

Manisès, 79. 317.

Mansourah, 7, H n. 1, .15, 20, 22, 127-128, 192 à 201, 209, 211, 213; — Enceinte de. 119-120, 201 à 206, 214-215; — Qasbali, 33, 83, 199-200, 207 à 209, 235; — Mosquée de, 39 n. 2, 42-43, 68, 74-75, 91-92, 149, 192, 196-

197-198, 201, 216 à 222, 236, 251, 265, 294,
296, 307, 31:: n.

Maqqari, 259.

Mabmol, 128 n., 130, 279 n.

Marrakech, 12, 18; Porte à, 75; — Médersa
mérinide à, 81 ; — Qasbah de, 218 n. ; —
Sa/irîdj de, 126.

Mascara {mosquée de), 39.

Mascara {rue de), 318.

Mazdali, 14.

Mechhed Ali, 79.

Méchouab, 19, 22. 26-27, 35. 37, 83-84,

129-130, 131, 135, 158, 170 n. 1, 310;

— Mosquée du, 20. 201, 313 à 317, 322,

326. Médéau, Util. Médersa el-Qadîma {El)
{ou Médersa

Oulâd el-Imâm), 185-186. Médixe, 30 n. 1.

334. Mekixez {porte à), 75. Mel'ar, 196 n. 1,
213; — Koubbat-El, 214. Merdj {El), 132 n.
Méhixide. 17, 22-23, 24-25, 28, 125 n. 2,

285, 294, 309. Metchkàna [Oued), 118. 122,
128, 336. Metîdja, 17.

Mistra (basilique de), 104 n Moçalla, 313-
314. Mogbîba (El), 32 n. 1. Mohammed V,
314. Mohammed ben Abd-er-Rahmàn et-
Tlim-

sàxi, 42 n. Mohammed Bey, 28, 234, 278-279.
Mohammed ech-Chïkh, 34. Mohammed e.n-
Nàcer, 228, 230. Mohammed ben Yousef el-
Qmsi, 132 n. 213. Moïse 11, n. 2. Moma (El),
121.

Mosquée de Tlemcen (Grande), 15-16, 17-18, 19, 28, 33, 36, 43-44, 46 il. 2, 47 n 5, 48-49, 50, 63, 70, 84 n. 1, 88-89, 91-92, 95, 105, 107, 110, 137, 139 à 161, 175, 180, 183, 201, 217, 230, 258, 301, 304, 306, 316, 328, 334, 339.

MOSTAFA EL-MAXZALI, 28.

N

Nedromah, 38, 88, 157 n. 1.

O

Oqba ben-Nàfi, 11, 30; — Voir Sidi

Okba. Omeyyade, 12-13, 30.

INDEX DES NOMS PROPRES

349

Okan, 16-17, 27.

Oulâd el-Imâm, 20, 21, 43, 54 n. 1, 90,

92, 185 à (91, 253, 313-314. Ouzîdàn, 22fi.

Palma (bains de), 108.

Pêcherie (mosquée de la), 40 n. 1,

253 n. Pedro (don), 34. Pesaro, 3114. Piesse,
3.

POMARIA, 10.

Pompeï (bains de), 166 n.

Puerta del Sul, à Tolède, 63, On, 212

n. 1. Puy (cathédrale du), 91 n.

Q

Qàchàx, 10 n. 2.

Qàitbky (mosquée), 62.

Qaçr-Adjiça, 17.

Qaçr-el-Qadım, 15. 10, 143, 145.

Qala (El), 128.

Qarawîyin, à Fus. 33. 43 n. 1 ; — 45

n. 3, 46, 157 n. 1. Qchaqech (Bordj), 132, 135.

R

Rabî l'Évêque, 30. Ravenne, 31.

Renan (An/,, 3, 77-78, 106, 234 n. 2,

236 n. Rhodes, 79. Roçafa (Er), 7. Rôda
(Miqyâs de). 86. Romain III (l'empereur),
70.

S

SAFSAF, 7, 123, 137. Sahara. 17.

SahrîdJ el-Keiîk (ou grand bassin. 21. 125-126, 127.

Sainte-Marie-la-Blanche, 72, 105, 108,

181. Sainte-Sophie de Constantinople, 41,

104. Suxt-Jeax-dWcre (église à), 30 n. 2.

Saint-Jean-de-Damas, 3(1. Saint-Laurent

(près Rome,, 76. Sakhrateïn (Es), 16. 12s,

215. Sbeitla (temple de). 50 n. 1. Skui.. ■(

(roule de), 201 n. 2, 206. Sedîr (Es), 7.

Seldjoucide, 77. SÉVILLE (enceinte de), 110-

120, 203; —

Mosquée de. 45; — San Marcos, loi;

— Voir Alcazar et Giralda. Sfax (église de),

30.

Shaw, 198.

Sicile, 93, 110. Voir Cuba et Zisa.

SI dj Abdallah ben-Ali, 227 n. 3.

SIDI Abdallah ben-el-Balad, 334.

Sidi Abdallah ben-Mançour, 28, 332-

333, 342. SIDI Abd el-Qauer El.-JÎLÂM, 333.

Sim Abd es-Selam-et-Tounsi, 227 n. '!'<.

235. Sim Ahmed Bel-Hasen el-Ghomâri, 143,

160. 162-163 n. 1, 354. SIDI Ahmed ed-DàOUDI, 332. 330, 342

n. I. SIOI ALI-BEN-MeGCÎM, 226. SIDI Ali-et-Tellouti, 340. SIDI bel-Hasex, 20, 43, 49, 83, 00, 92.

IOS-100, 110. 153, 170 à 184, 186-187,

100-191, 222, 249, 255, 277. 201-205,

300, 309, 314. SIDI non Isiiàq et-Tayyâr, 43,

226, 282-

283, 284. Sidi bou-Izàr (bordj), 134. SiDi
bou-Médten, 2, 14, 223, 227-228,

230, 332-333, 339. Sioi boc-Medine (village
el monuments

de), 22-23, 135-137. Voir El-Eubbdd.

Qoubba de, 17, 28, 39, 78, 84, 201,

208, 223 n., 230 à 239, 294, 321, 336;

— Mosquée de, 38-59, 42-13. 45, 50. 65, 68,
84, 91 n. 1, 92, 100, 104, 109-110, 137, 153,
138, 188-189, 200 n. 2

INDEX DES NOMS PROPRES

22;: n., 2'25 n. 1, 236, 240 à 265, 269,

286-287, 288, 296-297. 300-301, 309,

333, 340, 343 n. 2; — Médersa de,

100. 223 n., 227, 217. 200-270 à 278,

295; — [lain.i de, 167 n. Sini Bbàhîm, 25, 13.

81, 83-84, 172 n. 2,

186, 201-202, 312, 330, 343 n. 2. Sîdi Brâiiîm

EN-N'ÀAR, 220. Sîdi d' Dàoudi, 14. Voir Bâb

el Aqba. Sn.i Lahsen (Ckîkh), 26, 133 n. 2,

200

n. 1, 320; — Village el mosquée, 26,

135, 320 à 323, 326, 335. SîdiVBennâ, 326.

Sîdi'l-Halwi, 22. 27, 28, 42-13. i,s. 50,

61, 90, 92, 137, 215, 221-222 n., 265,

285 à 301, 306, 312, 332, 335, 339. Smii'l-

Haoiwaiiii, 229. Sioi Mam.ui ben-Aliya, 332.

Sioi Mohammed ben-àli, 28, 342-313,

314. .Sun Mohammed ben-Mehzol'q, 10, 18, 143,

334. Siui Ooba, 30, 44 n. 3, 45, 69, 74. 94.

96 n., 97 n.. 141-1 il, 158 n. Sn.i Sekousi lliikli), 9, 26, 49, 137 n. 2.

226, 211, -J40; — Mosquée, 26, 318-

319. Siut Waiiii ou Waiiiiab, 11, 11, 336. Siui YAQOUB, 14, 132, 133, 371. 336 ;t

339. Sii.i Yeddoi n, 224-335.

SlU.IILMESSA, 195.

SlDJOVN (près Tunis), 214. Sol.EÏMAX BEN-MOHAMMED EL-Koillil. 239. Sol.EÏMAX BEN-AbDALLAH. 12, 341. SoUQ-EL-KLLEMÏS. 195.

Suisse (enceinte de), 86; — ribât de,

272. Suze (Acropole de), 35, n. 5, 77. Syrie,
119. 124 n.

Tachiân-bkn-Ali, 16, 141.

TÂcurîNiYA [Médersa) 10, 21, 26, 83.

310. Takna, 7.

133,

196. 1,91,

2S3

Tagrârt, 15-16, 116-117. 118 n. 2,

105. Tailler del Mono, 300. Tanger, 211 n. 2.

Tarragoxe (cloître ii), 86. Tai iiis, 241 n. 2.

Taxa, 157.

Tekich (Mosquée), 62. Tell el-Yahoudi
(palais de . 17. Te.M7.E7.dekt (près d'Oujda),

128 n Temzezdekt près île Bougie . 19:.
Texesi (Aboul llasen ben-Yalelef et

130, 136, 171. Texesi (ALou-Iskâq Ibrahim et-
)

n. 1. Tétouaxs, 88. Tiaret, 12.

Tixmâl (Musquée drj 31 n., 66 n. Toi meut
(Ibn), 111. Tunis, 21, 84; — Sultan de. :::::

M nia II a à. 214. Tunisie, 332.

V

liici ii (Edifice à), 62 n. 2 V

Valence, 79, 317.

Vax BerCHEM, 270.

Venise, 31.

Voi i.ie-Ciiliiac (cathédrale de la), 191.

W

Walîd El . 50. 76,

X

Ximenès (rue) 302, 305 n. 1.

v

Yaqoibi (El,, 13, 115, 121.

ÏAQurnivA (Médersa). Voir A/iou Yaqotlb.

Yaqout, 16.

INDEX DES NOMS PROPRES

3S1

Yarmobàsen, 12, 17-18. 19-20, IIS. 124.

130, 133 n. 1, 137, 142, 157, 151». 170.

231, 234, n. 2. 334, 338. YoOSOFCF BEN-
TÀCHFfoi", 1 i.

/

Zah-.a [couvent île . 310.

ZafrAki [bord]), 134. Zahra [Palais. île . 30.

Zi.kiii [ben), 271 n. Zenata, 13. Zf.roa. 17.

ZlGHBA, 13. ZlSA, 32. 66.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Pap».

121. — I. — Vieille enceinte de Tlemcen (Bàb
El-Qermàdin).

131. — II. — Vieille enceinte de Tlemcen
(côté Sud).

136. — III. — Minaret d'Agadir.

140. — IV. — Vue d'ensemble de la Grande Mosquée (côté Sud).

144. — V. — Çahn de la Grande Mosquée.

146. — VI. — Mihràb de la Grande Mosquée.

168. — VII. — Intérieur du liain des Teinturiers.

112. — VIII. — Mihràb de la mosquée de Sidi Bel-Hasen.

183. — IX. — Mosquée d'Oulàd el-Imàm.

2111. — X. — Enceinte de Mausourah (côté Ouest).

206. — XI. — Chemin pavé à Mansourah.

216. — XII. — Ruines du Mihràb de la mosquée de Mansourah.

220. — XIII. — Minaret de Mansourah.

220. — XIV. — Portail de la mosquée de Mansourah.

223. — XV. - El-Eubbàd.

223. — XVI. — El-Eubbàd es-Se(li.

210. — XVII. — Portail de la mosquée de Sidi Bou-Médine.

244. — XVIII. — Portail delà mosquée de Sidi Bou-Médine (Vue du Çahn)

216. — XIX. — Arcades de la salle de prière (mosquée de Sidi Bou-Médine)

251. — XX. — Mihràb de la mosquée de Sidi Bou-Médine.

266. — XXI. — Petit palais d'El-Eubbàd (Grand patio).

214. — XXII. — Portail de la médersa de Sidi Bou-Médine.

282. — XXIII. — Marabout de Sidi Bou-Ishàq et-Tayyâr.

283. — XXIV. — Mosquée de Sidi'l-Halwi (côté Nord). 285. — XXV. — Mosquée de Sidi'l-Halwi (côté Sud). 320. — XXVI. — Mosquée et Village de Sidi Lahsen. 338. — XXVII. — Tombeau de la Sultane à Sidi Yaqoub. 340. — XXVIII. — Qoubba de Sidi Senousi.

340. — XXIX. — Qoubba de Sidi Abdallah ben-Mançour.

TABLE DKS ILLUSTRATIONS

INSÉRÉES DANS LE TEXTE

Figcuks. Pages.

1. — Construction d'une qoubba 58
2. — Angle d'un comble de qoubba (époque turque 60
3. — Tracé d'un arc 64
4. — Tracé d'un arc 64
5. — Vue perspective d'une voûte à stalactites 61
6. — Origines du chapiteau tlemcenien 71
7. — Spécimens d'écriture monumentale 77
8. — Fragment de l'inscription dédicatoire de la Grande Mosquée 'il
9. — L'entrelacs curviligne architectural 99
- 11). — L'entrelacs curviligne floral. — Diagrammes de constructions.. 103

11. — Rinceau byzantin 105
12. — L'entrelacs curviligne floral. —
Spécimens de palmes 106
13. — Plan de Tlemcen 114
14. — Plan de la Grande Mosquée 144
15. — Voussoirs sculptés du mihràb 141
16. — Vue perspective des charpentes de la
nef centrale lis
17. — Grand chapiteau lill
18. - Petit chapiteau du mihràb et détail
d'une volute 150
19. — Vue perspective d'un pan de la coupole
151
20. — Frise d'acanthé au-dessus du mihràb

21. — Inscription coufique (mihràb de la Grande Mosquée) 154
22. — Fragment du décor garnissant une des fenêtres (intérieur du mihràb) 155
23. — Décor de la couronne de cuivre (minaret) 151
24. — Inscription de la Maqçoura 158
25. — Plan du bain des Teinturiers 164
26. — Décor flanquant les fenêtres du mihràb (mosquée de Sidi Ite-Hassen) 173
27. — Décor des murs 174

28. — Grand chapiteau supportant les arceaux des nefs 176

29. — Coupole du mihràb 177

Figures. Pages.

30. — Fragments d'inscriptions coufiques 179

31. — Garniture d'une fenêtre 180

32. — Garniture d'une fenêtre 1S1

33. — Décors de plâtre 182

34. — Chapiteau en mosaïque de faïence 183

35. — Décor du panneau intercalé cadre du mihràb de la Mosquée

d'(lulàd el-Imâm) 189

36. — Construction d'une tour de flanquement (enceinte de Mansourah). 202

37. — Plan de Mansourali 20a

38. — Fragment du balcon du minaret. —
Vue de face des stalactites et

profil îles consoles des extrémités 219

39. — plan «le la qoubba de Sidi Bou-Médine
231

40. — Décor de la coupole 233

41. — Chapiteau d'onyx 235

12 cl 13. — Carreaux estampés de pavemenl
237

44. — Chapiteaux d'onyx 238

43. - Spécimens des décors peints 239

46. — Décor en mosaïque de faïence
(mosquée de Sidi Bou-Médine)... 241

47. — Décor céramique de la douelle
(porche) 242

48. — Décorde plâtre. —Trois motifs
garnissant les murs du porche... 243

49. — Plan de la mosquée de Sidi Bou-
Médine 244

50. — Fragment de plafond à caissons 24G

51. — Frise de plâtre 248

52. Frise de plâtre 219

53. — Chapiteau du mihràb 2.;i!

54. — Dec. m' des cintres 252

Motif d'angle et inscription coufique (Porche)
254

56. — Décors de plâtre 256

57. — Dec m' de plâtre (porche) . 257
58. — Portes de bronze 259
59. — Ane le de corniche au pavillon de la coupole 261
00. — Spécimens de réseau garnissant les pans du minaret. — Inscription en coufique quadrangulaire 232
61. — Grande rosace en mosaïque de faïence 264
62. — Plan du petit palais 261
63. — Plan de la Médersa 273
64. — Fragment du cidre du portail .. - 275
65. — Décor de plaire 276
66. — Plan des latrines publiques 281

67. — Plan du iiiarabnul de Sidi Bou-lshàq et-
'fayyàr 282

68. — Console de l'auvent (mosquée de
Sidi'l-Halwi) 287

69. — Plan de la mosquée de Sidi'l-llalwi 289

"il. — Cadran solaire 291

71. — Chapiteau 293

72. — Décor de plâtre. — Burdure de cinlrc
293

73. — Décor de plâtre 296

Figures. Pages.

74. — Frise de bois à inscription 297

75. — Garniture des plafonds 298

76. — Garniture des plafonds 299

77. — Carre \ de faïence à reflets métalliques
squée de Sldi-Bràhîm) 301 >

78. — Décor de plâtre, garniture des murs
308

79. — Décor de plâtre à unir m eut couflque
310

80. - Lambris en mosaïque de faïence 311

81. Décor céramique au minaret du
Méchouar 316

— Carreau de pavement dans la cour de la
mosquée de S ni i Lahsen. 321

32.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRES.	Pages.
Préface	1
Introduction	7
I. — Enceinte de Tiemcen. — Le grand bassin. — Le Mechouar. — Agâdir	113
II. — Minaret d'Agâdir	136
III. — Grande Mosquée	140
IV. — Bain des Teinturiers	162
V. — Mosquée de Sidi Bel-Hassen (Musée)	160
VI. — Mosquée d'Oulâd el-Imâm	185
VII. — El-Mansourah	192
A. — Enceinte de Mansourah. — Ruines de la kasbah	204
B. — Travaux d'investissement	209
C. — Mosquée de Mansourah	216
VIII. — Sidi Bou-Médine	222
A. — Le bourg d'El-Eubbâd	222
B. — Qoubba de Sidi Bou-Médine	230
C. — Mosquée de Sidi Bou-Médine	240
D. — Petit Palais d'El-Eubbâd	266
E. — Medersa de Sidi Bou-Médine	276
F. — Maison de l'Oukil	278
G. — Latrines et bains publics	280
H. — Macabout de Sidi Bou-Ishâq et-Tayyâr	282
IX. — Mosquée de Sidi'l-Halwi	285
X. — Mosquée et Qoubba de Sidi Brâhîm	302
A. — Mosquée de Sidi Brâhîm	304
B. — Qoubba de Sidi Brâhîm	307
XI. — Mosquée du Mechouar	313
XII. — Mosquée de Sidi Senoussi	318
XIII. — Mosquée de Sidi Lahaen	320
XIV. — Mosquée de Sidi Yeddoun	324
XV. — Mosquée de Lalla Ghariba	325
XVI. — Mosquée de Sidi'l-Benna	326

' H iPITRKS. |', LL ., j_

XVII. — Mosquée de Lalla Rouya 321

XVIII. — Mosquée liàh-Zir 3^,s

XIX. — Les Qoubbas :i::u

Les tombeaux de Sidi Y'aqoub :j :i;

Qoubba de Sidi'd-Daoudi 339

Qoubba de Sidi Senousi ::in

Qoubbas d'Ain el-Hout 3 t i

A. — Qoubba de Sidi Abdallah ben-Mançour
3 1

11. — Qoubba de Sidi Mohammed ben-Ali
342

Index des noms propres 345

Table des planches hors texte 352

Table des illustrations insérées dans le texte
353

TOURS, IMPRIMERIE HESLIS FRÈRES, G,
RUE GAMBETTA,

SERVICE DES MONUMENTS
HISTORIQUES DE L'ALGÉRIE

LES

MONUMENTS ANTIQUES

DE L'ALGÉRIE

Stéphane GSELL

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE
S LETTRES

directeur du musée d'alger Deux volumes

in-8° raisin, nombreuses gravures 40 IV.

I. Ile Tibérine, dans les temps modernes et dans l'antiquité, par Besnier Maurice), docteur es lettres, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Caen. In-S" cavalier 12 50

Lexique des antiquités romaines, rédigé sous la direction de Cagnat (Kfiié), membre de l'Institut, professeur au Collège de France,

par (inv\ u (fi.), ancien membre de l'Ecole française de Rome, avec la collaboration de plusieurs élèves de l'Ecole normale supérieure. Deuxième tirage. Beau vol. gr. in-8° raisin, illustré de ' .Wj dessins inédits dont s hors texte, d'un plan de Rome et d'une planche en couleurs 7 >•

Cours d'épigrapliie latine, par René Gagnât, 3° édition entière-iin'il refondue et follement augmentée de planches et de

ligures, gr. in-8° raisin 13 »

Le bas-relief romain à représentations historiques.

Etude archéologique, historique et littéraire, par CouRBaim (Edmond), ancien membre de l'Ecole française à Rome, professeur de rhétorique au Lycée Janson-de-Sailly, in-8° cavalier contenant 19 gravures

dont 5 en phototypie hors texte 12 50

Ouvrage couronné par l'Institut (Prix Ddalande-Guérineau).

Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie Césarienne, par La Blanchère (René de), ancien membre de l'Ecole française de Rome, in-8° raisin avec 12 pi. noires et coloriées. 5 »

Inscriptions doliaires latines. Marques de

briques relatives à une partie de la gens
Domitia~, recueillies et classées par
Descemet(C1i.), in-8° avec un grand nombre
de figures 12 50

Sur quelques briques romaines du Louvre,
par Héron de Villiïfosse (Ant.), membre de
l'Institut, gr. in-8° 1 50

Les cités romaines de la Tunisie, par Todtaim
(•!.), ancien

membre de l'ucole française de Rome, chargé
de cours à la Sor-

bonne, in-8° cavalier, avec _ ' cartes en
couleur 12 50

Ouvrage ronronné par tlnstitut [Prix
Saintour).

TOURS, IMPRIMERIE DBSLIS FRERES, 6,
HUE GAMBBTTA.

®Û

•&K

%



K

Author **Margais, William and Margais, Georges** HAF
Title **Les monuments Arabes de Tlemcen.** M3L38m

DATE _____
NAME OF BORROWER _____

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ret. Ind. File"
Made by LIBRARY BUREAU

